LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'intime amitié de Séverin Maubourg et de Maurice, vicomte d'Arolles, datait de leur première jeunesse. Ils avaient fait connaissance au lycée, et ils ne s'étaient pas vus deux fois sans qu'un irrésistible penchant les entraînât l'un vers l'autre. Ce coup de sympathie fit mentir le proverbe : Qui se ressemble s'assemble. L'homme est un être incomplet qui cherche à se compléter, et il aime à mêler des contrastes à ses habitudes. Maurice d'Arolles et Séverin Maubourg se ressemblaient fort peu; la différence de leurs situations et de leurs caractères fut pour quelque chose dans la promptitude de leur liaison. Il y a des esprits naturellement dressés qui s'apprivoisent bientôt avec la vie; la première fois qu'elle les appelle en sifflant, ils tressaillent, ils ont reconnu leur maître. Il en est d'autres qui sont pleins d'objections et la chicanent sur tout ce qu'elle leur propose; ils se refusent à comprendre qu'il n'est point de bonheur ici-bas où il n'entre une part d'obéissance. Séverin appartenait à la race des disciplinés; Maurice était l'un de ces conscrits réfractaires qui protestent contre la loi du recrutement et se cachent pour ne pas servir Bonaparte. Vous entendez que Bonaparte était le métier auquel on le destinait dans sa famille, laquelle n'était pas une famille d'oisifs. De père en fils, de génération en génération, les

d'Arolles avaient tous fait quelque chose; ils avaient de l'étoffe et de l'ambition, ils s'étaient distingués, les uns dans l'armée, d'autres dans la politique ou dans les ambassades, quelques-uns dans les lettres. Ils avaient de plus l'habitude de régler les avenirs comme un papier de musique. A peine Maurice eut-il douze ans, il fut décidé qu'il entrerait à l'École polytechnique, qu'il en sortirait brillamment, et que cinq ans plus tard il épouserait sa cousine germaine, Mlle Simone Saint-Maur, fille d'un brave colonel retraité, qui avait une jambe de bois et une tête de fer. Le jour où Simone avait été baptisée, on s'était amusé à la fiancer à son cousin, et cette plaisanterie avait été prise au sérieux par le colonel, qui ne riait pas toutes les semaines. On l'entendait quelquefois s'écrier : « Qu'on donne le fouet à cette vicomtesse d'Arolles, si elle ne veut pas apprendre ses lettres! » Il n'importait guère à Maurice; ce qui le chagrinait davantage, c'est qu'on prétendît l'obliger à prendre un état, quand il n'avait aucune vocation et qu'il était assuré d'avoir assez de rentes pour pouvoir vivre à sa fantaisie sans rien faire. Il avait une ouverture d'esprit, une facilité étonnante pour tout genre d'étude; malheureusement il n'avait de goût prononcé pour rien. La géométrie, l'algèbre, comme les langues, il apprenait tout en se jouant; mais il se disait : A quoi bon? Il en résulta que, lorsqu'il passa ses examens pour entrer à l'École polytechnique, il eut soin de les manquer, et voilà ce qui me faisait dire qu'il avait pris ses mesures pour ne pas servir Bonaparte. Cela ne l'empêchait pas de rechercher avec une sorte de passion la société du studieux Séverin Maubourg; il admirait sa discipline, et la discipline de Séverin trouvait un charme particulier dans le nonchaloir du vicomte d'Arolles. Le fort-en-thème et le cancre s'adoraient.

La différence de leurs caractères était l'œuvre des circonstances autant que de la nature. Séverin Maubourg avait été conduit, surveillé, stimulé par son père, homme de cœur, d'énergie et architecte de grand talent, dont les commencemens avaient été rudes. Après avoir eu de la peine à percer, il était en passe de faire fortune. Il répétait volontiers avec un poète grec « qu'il ne faut pas se fâcher contre les choses parce qu'elles n'en ont cure, » et il citait aussi le mot de Virgile : *Labor improbus omnia vincit*. Il s'était appliqué à faire entrer ce grec et ce latin dans la tête de son fils, dont la bonne foi égalait la bonne volonté. Séverin écoutait les sentences paternelles comme des oracles, et il avait acquis de bonne heure la conviction que ce qu'il y a de mieux à faire en ce monde, c'est d'y bâtir des maisons et de travailler d'arrache-pied, sans se fâcher contre les choses. Au reste, il n'avait eu dans son enfance aucun sujet de se fâcher; choyé par sa mère, il avait à discrétion

le pain, le bonheur et les conseils. Elle aurait voulu le garder toujours près de sa jupe, et ce n'était pas sans regret qu'elle l'avait vu entrer au collége pour s'y dégorger en eau courante. Cette eau courante n'était pas toujours absolument limpide; elle employait les dimanches et les jours de fête à la filtrer.

Beaucoup moins heureux que le meilleur de ses amis, Maurice d'Arolles n'avait pas connu sa mère. Elle avait eu avant lui cinq enfans, dont aucun ne vécut, hormis l'aîné qui avait de la séve pour quatre; le dernier venu, qui était Maurice, lui avait coûté la vie en naissant. Il venait d'entrer à Louis-le-Grand quand il perdit son père. Il fut mis sous la tutelle de son oncle, le colonel Saint-Maur. Le père de Mlle Simone voulait tout le bien possible à son pupille et futur gendre, et il s'occupait consciencieusement de la gestion de son bien, mais il l'aimait à distance. Depuis qu'il avait perdu la jambe droite à la bataille de Solférino, il boudait le monde, et s'était retiré avec ses deux filles dans une terre qu'il possédait au bord de la Seine, à trois kilomètres de Fontainebleau. C'est de là qu'il adressait à Maurice de courtes épîtres, écrites en style de hussard et destinées à lui démontrer que l'homme qui a le rare bonheur de posséder deux jambes doit s'en servir pour aller à la gloire ou au diable. Le véritable tuteur de Maurice était son frère Geoffroy, comte d'Arolles, qui avait quinze ans de plus que lui. Intelligent, adroit, très ambitieux, plein de ressources et de projets, sachant d'instinct quels chemins il faut prendre pour arriver, Geoffroy d'Arolles était par excellence un de ces bons lévriers que la vie n'a besoin de siffler qu'une fois, et qui accourent en lui disant : Me voilà. Il ressemblait si peu à son frère qu'avec tout son esprit il ne parvenait pas à le comprendre. Il prenait ce superbe indifférent pour un vulgaire paresseux et il le chapitrait d'importance sur sa mollesse au travail; il lui représentait que sans instruction, sans industrie et sans efforts on ne réussit à rien, pas même à épouser sa cousine Simone, et il terminait d'habitude son sermon en lui rappelant que qui veut la fin veut les moyens; mais c'était précisément de la fin que Maurice ne se souciait pas. — Mon frère, pensait-il, est vraiment trop bon. Il se donne bien de la peine pour m'endoctriner, pour m'inoculer sa sagesse d'homme du monde qui sera quelque jour un personnage politique; mais il est comme ces gens qui vous font l'amitié de vous prendre sous leur parapluie et qui ne le penchent pas du côté d'où vient le vent.

Si Maurice était un indifférent, il ne l'était pas toujours. Il y avait en lui une flamme secrète, qui par momens lui montait aux joues et aux yeux. En dépit de son apparente nonchalance, il avait les passions vives, mais ce n'étaient pas celles qui aident un homme à faire son chemin. Une injustice commise à ses dépens le laissait

froid; était-elle faite à un autre que lui, il prenait feu et se démenait pour en obtenir la réparation. Il ne pouvait voir un faible maltraité par un fort sans voler à sa défense, et si on ne l'eût retenu, il se fût porté aux dernières extrémités, après quoi, il était le premier à se moquer de lui et de ce qu'il appelait son ridicule don-quichotisme. La maladie de cette âme généreuse était un scepticisme précoce, lequel avait démêlé trop tôt l'envers de toute chose.

— Si tu pouvais m'apprendre à quoi je suis bon, dit-il un jour à Séverin, je t'en serais fort obligé, car, ma parole d'honneur, ce n'est pas mon frère Geoffroy qui me le dira.

— Tu es bon à te faire remarquer des jolies femmes, lui répondit Séverin.

C'était jour de vacances, et ils sortaient d'un petit théâtre où Maurice avait obtenu d'une beauté extra-mondaine des marques répétées d'attention, qui pouvaient passer pour un commencement de bonne fortune. Ce n'était pas la première fois que Séverin Maubourg rendait un naïf hommage à l'admirable tournure et aux grâces patriciennes de son cher copain. Il était, quant à lui, plutôt bien que mal. Ayant été pétri d'une excellente et vigoureuse argile, il plaisait par son air de santé, par la franchise de son sourire, et quand on y regardait de près, on n'était pas longtemps à découvrir que ce plébéien n'avait pas l'âme plébéienne. Il n'était pas besoin d'y regarder de près pour s'assurer que le vicomte d'Arolles avait de la race et que la nature avait planté sur ses épaules une tête de héros de roman. Il n'était pas seulement un superbe garçon, son visage avait quelque chose de nouveau et d'étrange, qui irritait la curiosité. On voit accrochées aux murailles du salon carré certaines figures qui inspirent une admiration mêlée d'étonnement; elles ont un charme plein de mystère, ce sont des rébus de génie que la critique n'a pas encore devinés. A deux pas de cette fameuse Mona Lisa, dont le sourire est la plus agaçante des énigmes, se trouve le portrait d'un inconnu, vêtu de noir, qu'on attribue, je ne sais pourquoi, à Francia. Il est debout, la tête tournée de trois quarts, coiffé d'une toque à oreilles. Il a le visage amaigri, les traits fins et déliés, la bouche mince et dédaigneuse, le nez aquilin, une ardeur sombre dans les yeux. Appuyé sur un socle de pierre, il a posé sa main droite sur le poignet de sa main gauche. On dirait que son cadre est une fenêtre, et en effet il s'est mis à la fenêtre du monde pour regarder ce qui s'y passe. A quoi songe-t-il? Peut-être à ce qu'il ferait, s'il était roi, peut-être à la vanité de toutes les ambitions, peut-être aussi à la vengeance qu'il veut tirer d'un ennemi, car je ne réponds pas de la bénignité de son caractère. Tâchez de surprendre son secret, il ne l'a dit à âme vivante; mais soyez certain qu'il ne pense pas à sa cousine Simone. Aux oreillons près, le

vicomte d'Arolles ressemblait beaucoup à cet inconnu vêtu de noir. Toutefois Séverin n'en était pas réduit à deviner ses secrets; Maurice n'attendait pas ses questions, il lui disait tout, se plaignant seulement que son inséparable ne lui rendît pas confidence pour confidence. Hélas! Séverin n'avait rien à raconter, ni aucune scélératesse à confesser. Ils eurent bientôt fait de se distribuer leurs rôles dans les épanchemens de leur amitié naissante; l'un était le récit, l'autre était le conseil.

Le jour où le vicomte d'Arolles manqua ses examens, son frère lui adressa la plus vive mercuriale et le somma de lui déclarer, séance tenante, ce qu'il comptait faire. Mis au pied du mur, il opta pour le droit. On croira sans peine qu'il fréquenta peu les cours; en revanche, il allait quelquefois au Palais; il aimait à se promener dans la salle des Pas-Perdus, qu'il considérait comme le parfait emblème de la vie. On le voyait plus souvent encore sur le boulevard. C'était, selon lui, la patrie de tous ceux qui n'en ont point et le seul endroit de notre petit globe terraqué où l'on trouve le moyen de vivre sans avoir besoin de s'en mêler. Séverin était entré à l'École des Beaux-Arts, il y travaillait comme un enragé; il eut le prix de Rome à vingt-trois ans, le vicomte d'Arolles s'arrangea pour être le premier à lui en apporter la nouvelle. — Si pendant ton absence, lui dit-il, j'en viens à commettre un crime pour me désennuyer, ce sera ta faute, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi et à ton goût malsain pour l'architecture.

Heureusement il ne commit aucun crime; grâce aux femmes, il réussit à se désennuyer autrement. Il eut dans le monde et hors du monde des succès d'une étourdissante rapidité. Il se donna beaucoup de peine pour arriver à se convaincre

. . . . . . Que le bonheur sur terre
Peut n'avoir qu'une nuit, comme la gloire un jour;

mais l'expérience est une denrée qu'on ne paie jamais trop cher. Il usa et abusa, il écorna son revenu, le baccarat le remit à flot; il avait au jeu un bonheur insolent. Il était en correspondance réglée avec l'absent. Il lui mandait qu'il avait une foule de choses intéressantes à lui conter, qu'il le conjurait de hâter son retour. — « L'homme qui se respecte, lui écrivait-il, doit changer souvent de maîtresse, mais il ne peut sans déshonneur changer de confident. Il n'y a dans ce monde, ajoutait-il, qu'un objet de première nécessité, c'est un ami à qui l'on peut tout dire. »

De cruelles circonstances abrégèrent l'absence de Séverin Maubourg. Un jour du mois d'août 1870, il était occupé à faire un dessin du temple de Vesta, quand il apprit d'un passant les premiers désastres de l'armée française. Il déchira son dessin commencé, et

partit le soir pour aller s'engager. Il était certain que son père l'approuverait, mais il appréhendait les sarcasmes de Maurice. Une heure après son arrivée à Paris, il courut chez son ami, qui lui sauta au cou en pleurant. Séverin eut peine à le reconnaître, il avait le teint défait, les joues avalées, le visage ravagé, on lisait dans ses yeux une poignante douleur. Le canon de Reischoffen et de Forbach s'était chargé d'apprendre à ce cosmopolite qu'il y avait une France. Les vérités éternelles lui étaient apparues dans le feu dévorant d'un éclair.

Deux semaines plus tard, ils étaient soldats dans le même régiment et dans la même compagnie. Leur campagne fut courte, ils firent en quelques heures leurs premières et leurs dernières armes. Le matin, dans un engagement d'avant-postes, Séverin fut blessé; Maurice lui sauva la vie en brûlant la cervelle au uhlan qui s'apprêtait à l'achever. Le soir, ils étaient prisonniers l'un et l'autre. Ils furent envoyés à Kœnigsberg. La captivité, la haine de tout ce qui l'entourait, la pesanteur d'un ciel éternellement gris qui semblait parler allemand, l'amère douleur d'être réduit à l'inaction, de ne pouvoir plus rien faire pour son pays, cette épreuve était trop forte pour le vicomte d'Arolles; il avait tous les courages, hormis celui de la patience qui attend et se résigne. Un farouche ennui le rongeait. Quand il apprit la nouvelle de la capitulation de Metz, il eut un accès de rage et de désespoir. Peu après, il tomba si gravement malade que le médecin qui le soignait le condamna. Séverin appela de la sentence. Quatre semaines durant, il ne quitta son malade ni jour ni nuit, et il eut la joie de le sauver.

— Nous sommes manche à manche, lui dit Maurice quand il fut guéri; nous verrons qui gagnera la belle.

Le vicomte d'Arolles dut se féliciter de ne s'être pas trouvé à Paris dans les premiers jours de la commune; on ne peut savoir quel parti il eût pris. Il rapportait en France une sombre exaspération, qui le rendait capable de tout; il extravaguait, il voyait rouge. Le souvenir de ce qui s'était passé depuis dix mois l'obsédait comme un cauchemar. Il lui semblait que le gouvernement de l'univers avait donné sa démission, que l'histoire était en démence et qu'il n'y avait plus de raisonnable que des coups de désespoir. Dans l'état d'exaltation où il se trouvait, il absolvait les incendiaires; il estimait qu'après Sedan il n'y avait rien de mieux à faire que d'anéantir le passé en mettant le feu aux quatre coins du monde. Son frère Geoffroy ne partageait point son opinion. Il s'était conduit en bon Français dans les douloureuses épreuves que venait de traverser son pays; il avait noblement payé de sa personne et de sa fortune. Son patriotisme avait obtenu sa récompense, car il y a des gens qui ont ce singulier bonheur que toutes

leurs bonnes actions sont récompensées. Le comte d'Arolles venait d'être nommé député; après avoir vainement frappé sous l'empire à la porte du corps législatif, il voyait s'ouvrir devant lui la carrière après laquelle il soupirait. Le navire était solide, bien gréé, bien calfaté; le pilote n'était pas un lourdaud, et le vent gonflait sa voile. Tout cela dispose à la philosophie; le patriote se laissait consoler par le député, qui lui promettait qu'avant peu il serait ministre ou ambassadeur. Il en usa débonnairement avec son frère, dont les virulentes sorties le chagrinaient. Après lui avoir remontré qu'on ne brûle pas un livre parce qu'il renferme une mauvaise page, qu'au surplus les énergumènes sont des esprits courts quand ils ne sont pas des scélérats, il jugea que Maurice était malade, qu'on ne le guérirait pas par des raisonnemens. Il l'exhorta à voyager pour se distraire, pour se calmer et, comme il le disait, pour se refaire un bon sens. Maurice mit pour condition que Séverin l'accompagnerait, à quoi M. Maubourg le père eut peine à consentir. Le comte d'Arolles se chargea de vaincre sa résistance, et les deux bons compagnons s'embarquèrent pour les États-Unis.

Le comte d'Arolles avait su choisir le traitement qui convenait à son frère. Au bout de six semaines de voyage, sa tête reprit son assiette et son aplomb; il recouvra les trois quarts de son indifférence, ses torches s'éteignirent, son idéalisme incendiaire fit place à un républicanisme du genre tempéré qui ne l'empêchait pas de dormir. Après avoir visité les lacs, il décida son ami à pousser jusqu'à San-Francisco, où il eut la satisfaction de lui sauver une seconde fois la vie. Ils se baignaient dans la baie. Séverin fut pris d'une crampe, le courant l'entraîna, et bientôt il alla au fond. Maurice dut plonger à deux reprises avant de pouvoir le ramener au rivage. Il le croyait perdu; mais Séverin avait l'âme solidement chevillée dans le corps, et il revint tout doucement à l'existence. Quand il eut repris ses sens, il entendit Maurice qui lui disait :

— J'ai gagné la belle.

— Je demande ma revanche, répondit-il; le jeu reste ouvert.

— Je nage comme un poisson, répliqua le vicomte d'Arolles; je ne te ferai jamais le plaisir de me noyer.

— C'est ce que nous verrons, repartit Séverin; il y a tant de manières de se noyer.

Trois mois après avoir quitté l'Europe, Maurice avait reçu des nouvelles de son frère, qui venait de faire un vrai coup de partie. Depuis un demi-siècle, l'étoile qui présidait aux destinées de la maison d'Arolles avait subi une éclipse. Soit imprudence, soit malignité du sort, elle avait aliéné une partie de ses biens, et sa fortune n'était plus à la hauteur de ses souvenirs, de son mérite et de son ambition. L'heureux Geoffroy avait conjuré cette fatale in-

fluence. Il annonçait à son frère qu'il venait d'épouser une charmante héritière de vingt-trois ans, fille unique de la duchesse douairière de Riaucourt, et qu'elle lui apportait en dot deux millions qu'elle avait hérités de son père. Les gens sont-ils réputés habiles parce qu'ils réussissent dans tout ce qu'ils entreprennent? ou faut-il croire qu'ils réussissent parce qu'ils sont habiles? Qui fera dans nos succès la part de notre industrie et celle de notre bonheur?

— Je ne connais pas ma belle-sœur, mais il me semble que je la vois d'ici, pensa Maurice. Mon frère a fait un mariage d'argent, elle a fait un mariage d'ambition; il épouse des écus, elle épouse l'espérance d'un portefeuille. Dieu la bénisse! elle doit être laide comme une chenille.

La lettre de Geoffroy se terminait ainsi :

« Mon cher petit Maurice, tu as eu jusqu'aujourd'hui l'esprit vagabond et le cœur nomade; dès que tu retomberas sous ma coupe, nous nous occuperons de te caser, de fixer tes pensées et tes affections. Il m'est revenu que le colonel Saint-Maur n'était pas content de toi. Il se plaint que tu n'aies pas daigné l'aller voir avant ton départ. Il a dit à quelqu'un, qui me l'a redit, qu'avant deux ans et demi Simone en aura vingt, et qu'il ne sera pas embarrassé de lui trouver un parti sérieux. J'ai profité d'un instant de loisir pour relancer l'ours dans sa caverne, qu'il ne quitte plus. Je lui ai représenté que tu étais en voie de devenir un homme très sérieux et que tu n'avais jamais cessé de penser sérieusement à Simone. Il m'a répondu un peu sèchement que les maris qui ne font rien font le malheur de leur femme, qu'il entendait que sa fille fût heureuse, qu'il n'agréerait jamais pour gendre un oisif. Je lui ai répliqué que ceci me regardait, et que je n'attendais que ton retour pour te mettre le pied à l'étrier. Il a fini par se radoucir, et j'imagine qu'il avait voulu simplement nous inquiéter. Dans le fond il t'aime beaucoup et renoncerait difficilement à toi; n'est-ce pas le sort des mauvais sujets d'être adorés? Simone est un parti que nous aurions grand tort de laisser échapper. Elle a hérité de sa mère quatre cent mille francs, son père lui en laissera autant, avec cela très blonde, un minois chiffonné qui travaille à s'arranger, bonne musicienne, timide, mais point sotte, très bien élevée par son père, qui, au travers de ses quintes, est un homme de sens, et par une institutrice anglaise qui a des principes et des moustaches. Monstre, que te faut-il de plus? Sois sage et remercie-moi. Je t'embrasse, comment dirai-je?.. paternellement. »

— Que dis-tu de cette tuile? s'écria Maurice en montrant à Séverin la lettre de son frère.

— Te voilà bien à plaindre! Tu m'as dit dans le temps que Mlle Saint-Maur promettait, qu'un jour elle serait charmante.

— C'est possible; mais la dernière fois que je l'ai vue elle jouait encore à la poupée. Il faut savoir ce qu'elle a su faire de sa personne pendant ces deux ans. Je me défie beaucoup de l'esthétique de Geoffroy; sois sûr qu'il a été littéralement ébloui par la beauté de Mlle de Riaucourt, qui, selon toute vraisemblance, est laide à faire peur... D'ailleurs ce n'est pas Simone qui m'inquiète, c'est le mariage... Ah çà, quand te maries-tu, beau sire, qui te résignes si facilement au malheur des autres?

— Pas de sitôt. J'entends au préalable avoir une maison à moi, une maison que je me bâtirai moi-même, selon mon idée, aux bords de la Seine, dans un endroit qui me plaît, en face d'une petite île plantée de trembles et d'osiers. Tu m'en diras des nouvelles; mais bâtissons d'abord, nous meublerons ensuite.

— Heureux homme et grand architecte! s'écria Maurice, et il ajouta : — Que diable ai-je donc fait à mon illustre frère pour qu'il s'obstine à me placer et à me marier? N'est-ce pas assez qu'il y ait un mari et un homme sérieux dans une famille?

Quelques mois plus tard, Séverin reçut une lettre de son père, qui le pressait d'abréger son voyage : « Je suis surchargé de travail, lui écrivait-il, et il me tarde que tu en prennes ta part. Fainéant, n'aimes-tu donc plus la truelle? » Séverin aimait passionnément la truelle. Son père ignorait qu'il avait trouvé à San-Francisco de quoi s'occuper. Une riche congrégation l'avait chargé de lui construire une chapelle. Il y mettait tous ses soins; il avait couvé cet œuf avec tendresse, il n'était pas homme à abandonner son enfant avant d'avoir assuré son sort. Il en résulta que, lorsque les deux voyageurs débarquèrent au Havre, leur absence avait duré près de deux ans. Séverin était ravi de respirer de nouveau l'air natal, le vicomte d'Arolles l'était moins. Il avait une réelle affection pour son frère et infiniment d'estime pour le colonel Saint-Maur; il eût été plus désireux de les revoir, s'ils n'avaient pas eu l'un et l'autre des intentions sur lui.

II.

L'assemblée nationale était dans ses vacances d'automne. Après avoir pris part aux travaux de son conseil-général, le comte d'Arolles était allé chercher un peu de repos dans une terre appartenant à sa femme et située à trois ou quatre lieues de Bayonne. C'est là qu'il attendait la visite de son frère; il avait eu soin de l'en informer en l'engageant à lui amener son compagnon de voyage. Il lui avait recommandé aussi de faire au préalable une pointe sur Fontainebleau pour y rendre ses devoirs au colonel Saint-Maur. Il se trouva que dans le chef-lieu de l'un des départemens du midi

un concours venait d'être ouvert pour la construction d'un théâtre. Le programme plut à Séverin, et, son père l'encourageant à tenter l'épreuve, il résolut d'aller sur les lieux pour y chercher une inspiration. Un matin Maurice se rendit à Fontainebleau, en revint dans l'après-midi, et le soir trouva Séverin qui l'attendait à la gare du chemin de fer d'Orléans, prêt à partir avec lui pour Bayonne; il avait promis qu'avant d'aller à ses affaires il toucherait barres à la Tour : ainsi se nommait le château de la comtesse d'Arolles.

Quand ils furent seuls dans un wagon : — Eh bien! demanda Séverin, l'affaire est-elle dans le sac? Notre beau-père a-t-il été accueillant? La future est-elle engageante? Avons-nous pris jour pour le contrat?.. Parle donc. Tu as l'air d'un chat qui vient de tremper son museau dans une crème et qui se consulte pour savoir si elle lui revient.

— Que te dirai-je, mon cher? répondit enfin le vicomte d'Arolles. Tout s'est passé convenablement. Le colonel n'a point parlé mariage; il est probable que c'est pour lui une affaire réglée, sur laquelle il n'y a pas à revenir. Il s'est contenté de m'apprendre que Geoffroy tient une place à ma disposition. Quelle est cette place? Il n'en sait rien, ni moi non plus; mais il est convaincu d'avance qu'elle m'ira comme un gant, et il ne lui entre pas dans l'esprit que je puisse être capable de la refuser. Ce vaillant colonel n'a pas manqué une occasion de dauber sur les oisifs. Que lui ont-ils fait, ces pauvres diables, puisqu'ils ne font rien?

— Et que lui as-tu répondu?

— Que les oisifs ont du bon, que Dieu, qui est juste, leur tiendra compte du mal qu'ils n'ont pas fait. Il s'est emporté, et j'ai baissé pavillon. La partie n'était pas égale entre nous; il tenait à la main sa béquille, et je n'en ai pas.

— Et Simone, que disait-elle pendant cet orageux débat?

— Rien, absolument rien. La discussion lui passait à dix-huit pieds par-dessus la tête.

— Est-elle bien?

— Pas trop mal.

— Jolie.

— A peu près, ce me semble.

— Blonde?

— Oh! pour cela, j'en suis presque sûr.

— Mais tu l'as à peine regardée, malheureux!

— En conscience, je la connais moins qu'avant de l'avoir revue.

— Elle est donc bien mystérieuse?

— Ou fort insignifiante. Rien n'est plus profond que les choses qui n'ont pas de sens... Ah! par exemple, elle a un timbre de voix fort agréable, argenté comme le blond de ses cheveux. Quand on

lui dit : Vous allez bien, ma cousine? et qu'elle répond : Merci, mon cousin, et vous?.. — ces cinq mots sonnent gentiment à l'oreille, et voilà ce que je lui ai entendu dire de plus saillant. Que veux-tu? c'est une bonne petite fille, qui connaît de la vie tout ce qu'on en peut voir par le trou d'une aiguille à broder.

— En un mot, épouses-tu? n'épouses-tu pas?

— Je n'en sais rien; je n'ai pas de raisons pour dire oui, j'en ai encore moins pour dire non... J'envie du fond de mon âme les gens qui possèdent la précieuse faculté d'avoir des préférences... Préfères-tu décidément que je me marie?

— Dieu me garde de me prononcer! Si cela tournait mal, tu me dirais tous les jours de ta vie : C'est toi qui l'as voulu.

— Il faudra pourtant que tu te prononces. Bon gré, mal gré, tu verras Mlle Saint-Maur, tu m'en diras ton avis; mais l'essentiel est de savoir d'abord ce que me veut mon frère et quelle place il me tient en réserve. Je le crois capable de tout dans ce genre... Pour le moment, parlons d'autre chose! pour Dieu, parlons d'autre chose!

Ils parlèrent en effet d'autre chose. Les sujets de conversation ne leur manquaient pas; ils n'étaient jamais demeurés court dans le tête-à-tête. Leur entretien et les nombreux cigares qu'ils fumèrent les tinrent éveillés toute la nuit. Au matin, ils arrivaient à Bordeaux, où le train stationne. Après avoir déjeuné, ils venaient de remonter en wagon, lorsque Maurice, qui regardait par la portière, s'écria tout à coup : — Oh! l'adorable créature! — Et d'un signe de tête il montrait à Séverin une jeune femme qui faisait son apparition sur le quai.

C'était une brune au teint clair, à la taille de nymphe, et d'une exquise élégance. Elle devait être quelque chose dans le monde, le préfet du département et sa famille s'étaient levés de bonne heure pour la reconduire jusqu'à la gare. Un employé vint à elle et l'avertit que le train allait se mettre en marche. Elle prit gracieusement congé des personnes qui l'entouraient, et, suivie de sa femme de chambre, elle se dirigea vers le wagon le plus proche. L'instant d'après, elle se trouvait assise en face du vicomte d'Arolles. Sa caméristes avait gagné l'autre extrémité du compartiment, où, après avoir hoché quelque temps le menton, elle ne tarda pas à s'endormir. Séverin, qui avait une nuit blanche à réparer, suivit bientôt son exemple, et Maurice demeura tête à tête avec la belle inconnue. Il l'examinait autant que la discrétion le lui permettait. Après avoir contemplé l'ensemble, il détaillait sa beauté; il admirait tour à tour son abondante chevelure d'un châtain sombre, ses grands yeux noirs, son regard velouté, la finesse de son teint et les grâces d'un pied cambré, qui soulevait par instans le bord d'une robe de soie couleur marron. Il lui parut que de son côté l'inconnue l'observait

avec une attention soutenue et bienveillante. A plusieurs reprises leurs yeux se rencontrèrent.

On entra bientôt en propos; on causa d'abord du vent et du soleil, et à peine eut-on épuisé ces préliminaires, l'entretien chemina si vite qu'au bout d'une demi-heure Maurice avait appris ou deviné beaucoup de choses. Il savait que l'inconnue s'appelait la baronne de Vernange, que Vernange était un château situé à trois lieues de la Tour, que la charmante baronne connaissait, pour les avoir vus dans le monde, le comte et la comtesse d'Arolles, qu'elle faisait grand cas de l'un et de l'autre, surtout de la comtesse, à qui elle ne trouvait à reprocher qu'une gravité excessive qui touchait à la pruderie. Il était naturel que ce genre de défaut choquât un peu la baronne de Vernange; elle avait l'humeur gracieuse et enjouée. Maurice s'étonnait même de la facilité avec laquelle elle se communiquait à un inconnu. Après vingt minutes de conversation, elle le traitait presque comme une vieille connaissance, et quoiqu'il n'y eût rien dans ses manières et dans son langage qui passât les bornes d'une honnête modestie, il était obligé de convenir qu'il n'avait jamais rencontré dans ses voyages une femme du monde aussi prompte à s'apprivoiser. Si elle ne lui fit pas du premier coup toutes ses confidences, il crut pouvoir inférer de ce qu'elle lui disait qu'elle n'avait pas trouvé dans le mariage tout le bonheur qu'il est permis à une femme de rêver, que le baron de Vernange était un de ces maris qu'on peut tromper sans remords, et que partant la baronne était non-seulement la plus désirable des conquêtes, mais une de celles qu'on peut entreprendre avec quelque chance de succès. Le vicomte sentait son imagination s'échauffer, sa tête se prendre. Mme de Vernange le regardait par intervalles avec un demi-sourire où il croyait reconnaître ce je ne sais quoi d'engageant qui dit à un homme : osez! Il ne demandait pas mieux que d'oser. Par malheur les momens étaient comptés, il venait d'apprendre que la baronne devait descendre à la station de Morcenx, et le train avait dépassé Labouheyre. Le vicomte d'Arolles n'avait plus que vingt minutes pour jouir d'un entretien auquel il prenait toujours plus d'intérêt. Soudain il devint pensif et taciturne.

— Il me semble que nous ne causons plus, lui dit la baronne d'un air à la fois caressant et moqueur.

— Je cause avec moi-même, madame. Hélas! je me dis que dans un quart d'heure la place où vous êtes assise sera vide, et que j'aurai quelque peine à m'en consoler.

— J'avais mieux jugé de votre esprit, répondit-elle d'un ton de reproche; voilà un compliment un peu fade auquel je ne m'attendais pas et qui m'afflige.

— Est-ce bien un compliment? répliqua-t-il, et, brûlant tout à coup ses vaisseaux, il ajouta : Si c'était une déclaration!

— Déjà! fit-elle en levant les mains au ciel. J'aurais plus de raisons que vous ne pensez de m'en fâcher.

— Ce qui me rassure, c'est que vous reprochiez tantôt à la comtesse d'Arolles, ma belle-sœur, d'être un peu collet monté. J'en conclus que vous me ferez la grâce de ne pas vous fâcher.

— Encore est-il des cas,... mais je vous ferai cette grâce. Après tout, une femme n'est pas tenue de s'indigner parce qu'on la trouve agréable.

— Ou adorable, dit-il en baissant le ton et avec un accent passionné.

Elle se mit à rire, et tambourinant du doigt contre la glace de la portière : — Plus un mot, répondit-elle, ou je réveille tout le monde.

— Oh! madame, je vous en prie, reprit-il d'une voix suppliante en se tournant vers Séverin, qui dormait à poings fermés, ne réveillez pas ma raison, qui s'est endormie sur ce coussin, et permettez-moi d'être fou pendant dix minutes encore.

Elle regarda sa montre : — C'est cinq minutes que vous voulez dire, répliqua-t-elle; avant cinq minutes nous serons à Morcenx, où vous me ferez vos adieux avec la certitude de ne jamais me revoir.

— Voilà ce que je n'admets pas. Vous avez eu la bonté de m'apprendre que Vernange n'est qu'à deux lieues de la Tour, où je vais.

— A trois bonnes lieues, qui en valent quatre.

— Pour un homme qui revient de Californie, ce n'est pas précisément un voyage.

— Et vous figurez-vous par hasard qu'on entre à Vernange comme dans un moulin?

— Oh! j'inventerai quelque chose... La chasse est ouverte, c'est la saison des accidens. Supposez qu'on vous apporte un jour sur un brancard un jeune homme très mal en point... Il courait après un lièvre, il a eu la maladresse de se laisser tomber dans une fondrière... Ce jeune homme mourant, ce sera moi.

— Ne vous faites pas d'illusion, nous vous enverrons à l'auberge, mon cher monsieur, vous et votre brancard, répondit-elle avec un peu de hauteur.

— C'en est donc fait, la vision va s'évanouir! s'écria-t-il dans un élan de désespoir presque sincère. La baronne de Vernange était en ce moment belle comme le jour, et elle le regardait en dessous avec une coquetterie diabolique qui le mettait hors de lui. — Je suis comme un enfant, poursuivit-il, qui a vu le plus beau

des papillons voltiger un instant devant lui. Il s'était flatté de le retenir prisonnier dans ses mains. Il pourrait croire qu'il a rêvé, s'il ne lui restait aux doigts une poussière d'or et d'argent. Je vais demeurer seul avec la poussière dorée de mes souvenirs.

— Avec vos souvenirs et avec vos métaphores de l'autre siècle, repartit Mme de Vernange; voilà le papillon qui s'envole.

Elle se leva aussitôt, et, par un mouvement brusque, elle abaissa la glace. On venait d'entendre un coup de sifflet, déjà le train ralentissait sa marche.

— L'invention que je cherchais, je l'ai trouvée, s'écria Maurice d'un air de triomphe. Et en même temps il ramassait en hâte une agrafe que Mme de Vernange avait piquée à son mantelet de velours et qui s'en était détachée au moment où elle se levait. — Vous voyez cette agrafe, madame?

— J'espère que vous allez me la rendre.

— Vous y tenez? C'est un bijou de prix?

— Veuillez l'examiner, il me semble qu'elle est montée en diamans. Auriez-vous l'intention de la garder?

— Ne pourrait-on pas admettre qu'elle m'est tombée sous la main après que vous étiez descendue de wagon? Comme je suis un fort galant homme, je m'en irai au premier jour à Vernange vous restituer ce trésor... Ah! ne dites pas non, madame, je vous en conjure.

Elle haussa les épaules et secoua la tête d'un air de pitié : —Soit, dit-elle, j'y consens. J'ai toujours aimé les fous.

Il demeura aussi étonné que ravi de sa réponse. Le train s'arrêta, la baronne appela sa femme de chambre, et descendit du wagon sans saluer le vicomte. Quand elle eut atteint le trottoir de la gare, elle ne put s'empêcher de se retourner vers lui et de lui faire en riant un signe de la main.

Maurice secoua son compagnon de voyage et se donna le plaisir de lui conter son aventure, qu'il trouvait charmante et que Séverin trouva singulière et même suspecte. — Es-tu bien sûr que c'est une vraie baronne? lui demanda-t-il.

— Elle est aussi vraie que le préfet de la Gironde, qui l'avait accompagnée à la gare de Bordeaux, est un vrai préfet, et que les diamans que voici sont de vrais diamans.

— Voilà un petit bijou, reprit Séverin en examinant l'agrafe, qui doit coûter dix mille francs. Tu es un imprudent. Que ferais-tu si tu venais à le perdre?

— Le perdre! dit Maurice. Perdre ce gage de la plus délicieuse bonne fortune qui me soit échue depuis que je suis au monde! Il ne me quittera pas, et avant trois jours j'aurai le bonheur de le rapporter contre récompense honnête.

Là-dessus, son enthousiasme fit à Séverin un portrait chaud de couleur, savant et circonstancié de la baronne de Vernange, si bien que Séverin finit par s'écrier : — Le bon billet qu'a Mlle Saint-Maur! et n'a-t-elle pas sujet de se plaindre de toi? Tu as passé une demi-journée avec elle, et tu ne sais pas même me dire la couleur de ses yeux; tu passes une heure avec Mme de Vernange, et tu la connais comme si tu l'avais faite.

— Que veux-tu? il y a des jours où je regarde sans voir et d'autres où j'y vois assez bien presque sans regarder.

— Et tu penses sérieusement à aller à Vernange?

— Si j'y pense! J'abhorre ce baron de Vernange, il s'est approprié mon bien; en l'obligeant à restitution, je remplirai l'auguste office du ministère public. — Et, serrant le bras de Séverin, il ajouta : — Les yeux de cette femme m'ont ensorcelé.

— Te voilà bien, repartit Séverin. De glace pour tes intérêts, tout feu pour tes fantaisies! La seule chose qui t'agrée dans la vie, ce sont les hors-d'œuvre. Tu me rappelles certaine petite fille qui me voulait du bien et avec qui j'ai dîné plus d'une fois quand j'étais à l'École des Beaux-Arts. Un jour, je lui permis d'ordonner le menu, et j'en fus pour quinze francs d'huîtres, de crevettes et de melon. Un superbe repas, ma foi! Il n'y manquait que le rôti. Voilà votre histoire, vicomte d'Arolles.

— Soit, répliqua-t-il, et va pour les hors-d'œuvre. Que mon grand frère mange à son aise le rôti de la vie! M'est avis que nous allons le trouver engraissé, le cher homme; il a toujours eu les opinions qui engraissent. C'est égal, il a du bon, ce monstre d'éloquence; je dirais volontiers de lui :

Il me fait trop de mal pour en dire du bien,
Il me veut trop de bien pour en dire du mal.

Vers midi, ils arrivaient à Bayonne, où ils prirent une voiture qui les conduisit en deux heures à la Tour. Quand ils firent leur entrée au château, le comte d'Arolles était assis, comme saint Louis, au pied d'un chêne, dépouillant son courrier qu'on venait de lui remettre et qui était fort volumineux. La table de pierre qu'il avait devant lui était couverte de plis officiels, de lettres d'affaires, d'enveloppes à demi déchirées; on sentait qu'elles avaient été décachetées par une main à la fois hâtive et dédaigneuse. Sur le gravier gisait pêle-mêle toute une collection de paperasses et de journaux, les uns dépliés, les autres dans leurs bandes. En apercevant les deux voyageurs, il jeta un cri. Pour aller jusqu'à lui, Maurice dut enjamber un numéro du *Journal officiel* et son supplément. Ils s'embrassèrent avec tendresse; après s'être embrassés, ils se regardèrent.

— Je vous remercie, monsieur Maubourg, s'écria Geoffroy; vous me l'avez ramené sain et sauf, aussi beau garçon que jadis, la moustache frisée et portant au vent. Je l'aime comme il est, je n'aurais pas voulu qu'on me le changeât. Je regrette, Maurice, de ne pouvoir te présenter dans la minute à ta belle-sœur. Gabrielle est en tournée de visites; mais je l'attends ce soir.

Maurice trouvait son frère non pas engraissé comme il s'y attendait, mais un peu bouffi, fatigué et vieilli. Depuis qu'ils s'étaient quittés, Geoffroy n'avait guère connu le repos ni abusé du sommeil. Ses débuts à la tribune avaient été fort remarqués; il s'était acquis en peu de temps la réputation de l'un des premiers orateurs d'affaires de l'assemblée nationale et d'un *debater* accompli. Possédant l'esprit de conduite au même degré que le talent de la parole, il s'était fait une grande situation dans la chambre. Il était un véritable maître en stratégie parlementaire, l'un des chefs de file qui décident de la tactique à suivre dans toutes les importantes discussions, un de ces politiques qui règnent sur la coulisse, dont on prend l'avis sur toute chose et qu'on ménage beaucoup, parce qu'ils sont en mesure sinon de tout faire, du moins de tout empêcher. Bref, le comte d'Arolles était devenu un personnage, un homme considérable; mais, comme il était homme d'esprit, il n'avait contracté aucun travers ridicule. Il n'était ni gourmé ni pédant, et ne pérorait point dans l'intimité. Il ne laissait pas d'avoir le ton dogmatique, de l'autorité dans le regard, de la profondeur dans le silence, car c'est surtout à sa manière de se taire qu'on reconnaît un ministre en expectative. Il avait aussi dans le teint ces blancheurs vagues et au coin des tempes ces terribles pattes de loup qui sont le signalement des ambitieux. Il lui arrivait parfois de prendre des attitudes songeuses, et on aurait pu croire qu'il regardait voler les mouches; ce qu'il apercevait dans l'air, presqu'à portée de sa main, c'était le portefeuille de ses rêves, qu'il voyait tourner autour de lui comme une hirondelle, tantôt rasant la terre, tantôt pointant vers le ciel. Maurice fut quelques instans sans pouvoir définir le changement qui s'était fait dans son frère et l'impression qu'il en ressentait. Son regard s'étant porté sur une melonnière qui occupait l'extrémité du jardin et que le soleil caressait d'un chaud rayon : — Parbleu! se dit-il, je viens de trouver la comparaison que je cherchais, mon frère est un ministre qui mûrit sous sa cloche.

Après que les deux jeunes gens se furent rafraîchis, Geoffroy les emmena faire un tour dans le parc. Il les interrogea sur leurs voyages, et par intervalles il hochait la tête d'un air encourageant; il constatait avec plaisir qu'ils avaient su voir et bien voir. La politique ayant été mise sur le tapis, le futur ministre prit la parole à son tour, et les entretint fort éloquemment de l'union conservatrice

et du péril social; il leur démontra qu'il était urgent de restaurer en France sous toutes ses formes le principe d'autorité. Maurice faisait à part soi ses réflexions. Sous l'empire, le comte d'Arolles s'était signalé par la véhémence de son libéralisme; dans ce temps, il ne voyait pas d'autre péril social qu'un pouvoir absolu sans contrôle efficace, et il professait que l'autorité ne doit être respectée qu'autant qu'elle est respectable. Maurice eut peine à ne pas sourire en l'entendant déclarer que toute saine politique doit s'appuyer sur le clergé. Il connaissait son frère pour un mécréant endurci, pour un libre-penseur si absolu, si affirmatif, qu'il l'avait surnommé jadis un voltairien de sacristie. Geoffroy, qui voyait courir le vent, devina l'impression que ses palinodies produisaient sur son frère. — Que veux-tu, jeune homme? lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, il n'y a que Dieu et les imbéciles qui ne changent pas. — A la fin de la promenade, il accusa les deux amis d'être une paire de jacobins. Dieu sait si le reproche portait à faux; l'un était un républicain de fantaisie, l'autre l'était par raison, et tous les deux trempaient leur vin. — Ce qui me rassure, leur disait le comte, c'est que le jacobinisme est une maladie de jeunesse dont les hommes d'esprit sont assurés de guérir. — Et il citait en grec le vers d'Homère, qui dit : « Les esprits bien faits sont guérissables, ἀκεσταὶ τοι φρένες ἐσθλῶν. » Il admirait beaucoup les hommes d'état anglais, et c'était pour leur ressembler qu'il avait pris l'habitude de citer les poètes grecs en grec. A cela près, il pratiquait peu leurs leçons. En Angleterre, on naît tory et on devient libéral; en France, on suit la méthode inverse, et le comte d'Arolles la jugeait meilleure.

Quand la cloche du dîner sonna, la comtesse d'Arolles n'était pas encore de retour; on se mit à table sans elle. Ils en étaient au second service quand Geoffroy dit à son frère : — Vraiment tu n'es pas curieux, petit Maurice, tu ne m'as pas encore demandé ce que je compte faire de toi. J'ai eu l'autre jour avec le ministre de l'intérieur un entretien dont tu as fait tous les frais. Il y aura sous peu un remaniement ministériel, et il m'a promis de te réserver une sous-préfecture.

A ce mot, Maurice échangea avec Séverin au travers de la table un regard qui signifiait : Que t'avais-je dit? Le comte happa ce regard au passage.

— Oh! là, jeunes gens, ce plat ne vous revient pas? leur dit-il. Aurais-tu par hasard une objection à faire, Maurice?

— Non pas une, mais plusieurs.

— Dis-les, mais tâche de les mettre en bon français, je n'ai jamais accepté la monnaie de singe.

— Avec ta permission, je te représenterai d'abord que le devoir le plus essentiel d'un sous-préfet est de se prendre au sérieux, et que voilà un effort dont je me sens incapable.

— Si toutes tes objections sont de cette force!.. Se prendre au sérieux, c'est le pont aux ânes. Affaire d'habitude, mon cher. Je ne te donne pas huit jours pour qu'un matin, en faisant ta barbe, tu aperçoives dans ton miroir la figure du plus gourmé des sous-préfets. Il n'y a que la première grimace qui coûte.

—En second lieu, reprit Maurice, à dire d'expert, je suis jacobin.

— Qu'est-ce que cela te fait? et de quoi vas-tu t'embarrasser? Est-ce que tes principes t'ont jamais gêné? En prenant l'habit de ton état, tu en prendras les opinions. Tu m'as compris?

— Ma troisième objection...

— Ah çà! combien en as-tu?

— C'est la dernière, mais la plus grave. N'est-il pas certain et constant qu'on ne peut se mêler de gouverner un royaume ou une bicoque sans y faire un peu de police?

— Parbleu! Napoléon Ier disait qu'un bon gouvernement, c'est un ministre de la police qui est un homme d'esprit.

— Il s'ensuit, continua Maurice, que, pour être sous-préfet comme pour être président du conseil, il faut accepter ou subir les bons offices de gens un peu suspects, qui ne sont pas précisément la fleur des pois en matière d'honneur et de délicatesse, et ces gens-là, on est tenu d'en répondre et parfois de les couvrir. Eh bien! franchement c'est une condition dont j'aurais peine à m'accommoder; je suis très soigneux de ma personne, je suis même un peu douillet.

— Quel enfantillage! repartit le comte. Un poète de l'antiquité, Aristophane, que j'adore parce qu'il exécrait les sans-culottes, a dit qu'il ne faut pas gouverner au profit des coquins, mais qu'il est impossible de gouverner sans eux. Cela signifie que tout homme de gouvernement doit être un incorruptible corrupteur. Eh! bon Dieu, mon cher garçon, à moins de se faire ermite, le moyen de vivre et de réussir sans courir le risque d'être un jour ou l'autre l'obligé d'un drôle? On n'en meurt pas. Et je te prie, à quoi reconnaît-on les gens bien élevés? A ce qu'ils se lavent souvent les mains. Cela prouve qu'ils en ont souvent besoin. On a une cuvette, et on s'en sert; autrement à quoi serviraient les cuvettes?.. Vous ne dites rien, monsieur Maubourg?

— A la vérité, répondit Séverin, je ne vois pas très bien Maurice en sous-préfet.

— En quoi le voyez-vous? en curé de village? en administrateur des pompes funèbres?

— Maurice sous-préfet! répéta Séverin en secouant la tête d'un air de profond scepticisme.

— Vous aimez mieux être son ami que son arrondissement; vous auriez peur d'être mal administré?

— Ou du moins avec un peu de distraction; dès qu'il s'agit de ses intérêts, Gaston en a de prodigieuses, et, s'il ne les avait pas, je crois que je l'en aimerais un peu moins.

— O romantisme de l'amitié! s'écria Geoffroy. Que diable! nous ne sommes pas ici pour nous faire des déclarations... Enfin, Maurice, si tu ne veux pas de ma sous-préfecture, tu auras la bonté de me dire ce que je dois te proposer. Mlle Saint-Maur est à ce prix... Vous riez encore, monsieur Maubourg?

— Je crois, monsieur le comte, qu'à la rigueur Maurice consentirait à s'embarquer dans une sous-préfecture, si c'était un moyen assuré de ne pas épouser sa cousine.

— Mais tu ne l'as donc pas vue, cette blondine aux yeux gris?

— Il l'a si mal vue que tantôt il me soutenait qu'elle a les cheveux gris et les yeux blonds.

— Ne plaisantons pas sur les choses sérieuses, répliqua le comte, ni sur les choses blondes, qui sont quelquefois les plus sérieuses de toutes. Mari de Simone et provisoirement sous-préfet, voilà ton lot, Maurice!.. Mais le jour de ton arrivée, je ne veux pas t'ennuyer; nous reparlerons plus tard de tout cela. Pour le moment, raconte-moi un peu toutes les folies que tu as bien pu faire à San-Francisco.

— J'en suis arrivé à ce degré de sagesse, lui répondit son frère, que, si je fais encore des folies, je n'en parle plus.

L'entretien continua sur ce ton jusqu'à la fin du repas. Quand on fut sorti de table et qu'on eut passé au salon, Maurice s'avisa tout à coup de questionner Geoffroy sur les promenades qu'on pouvait faire sur ses terres et dans les lieux circonvoisins, et il finit par lui demander si le château de Vernange était situé au nord ou au midi de la Tour.

— Je ne connais aucun château de ce nom, lui répondit Geoffroy.

— Tu n'as jamais entendu parler d'un baron de Vernange?

— Jamais. Qu'en veux-tu faire?

— Pas grand'chose. C'est un bonhomme assez ridicule, avec qui j'ai lié connaissance en wagon. Il s'est vanté à moi d'avoir la plus belle chasse de France, et il l'avait mise fort honnêtement à ma disposition. J'avais cru comprendre qu'il perchait dans ton voisinage.

— Nous nous informerons de lui auprès de Gabrielle, repartit le comte; elle sait son département sur le bout du doigt... Silence! ajouta-t-il en prêtant l'oreille. Je crois que la voilà qui rentre.

La cour du château retentissait d'aboiemens de dogues auxquels se joignit le roulement d'une voiture. Bientôt les dogues n'aboyèrent plus. Ils jappèrent, ils poussèrent ces cris mêlés de joie, de colère et de reproche que les chiens de garde font entendre, quand ils reconnaissent subitement un maître ou un ami dans l'intrus qu'ils s'apprêtaient à éconduire à coups de crocs.

Geoffroy sortit pour s'assurer que c'était bien la comtesse qui rentrait. Il revint au bout de quelques minutes, la tenant par la main. Elle portait un voile de dentelle qui lui cachait entièrement le visage. Le comte, l'ayant amenée au milieu du salon, souleva ce voile, et, couvant sa femme d'un regard où on lisait le joyeux orgueil d'un propriétaire qui connaît la valeur de son trésor : — Maurice, s'écria-t-il, comment la trouves-tu?

Maurice était hors d'état de lui répondre. Son trouble était si grand que, sans trop savoir ce qu'il faisait, au lieu d'accourir au-devant de sa belle-sœur, il recula jusqu'à la muraille, où il se fût enfoncé de grand cœur, si elle n'avait résisté. Ce grand trouble mêlé de confusion n'est pas difficile à expliquer : Maurice voyait devant lui sa belle-sœur et il revoyait en elle la prétendue baronne de Vernange.

Son frère le regardait avec étonnement. — Ma chère, l'admiration le rend muet, dit-il à la comtesse. Voilà un trouble bien flatteur pour vous, Gabrielle ; on ne pouvait mieux vous témoigner qu'on a couru deux ans l'Amérique sans y trouver une femme aussi charmante que vous.

— Charmante! vous voulez dire adorable, lui répondit-elle en articulant et scandant ce dernier mot comme l'avait fait quelques heures plus tôt le vicomte d'Arolles, qui rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Assez de cérémonies, dit le comte. Avance un peu, Maurice. Gabrielle, je vous présente notre frère; Maurice, je te présente ta sœur.

La comtesse s'avança vers son beau-frère et lui prit la main de l'air le plus naturel du monde. On eût juré qu'elle le voyait pour la première fois ; elle le regardait avec curiosité comme on regarde quelqu'un dont on a beaucoup entendu parler.

— Votre photographie, que vous nous avez envoyée de New-York, est excellente, lui dit-elle, et je vous aurais reconnu où que ce fût à première vue.

Elle lui adressa toutes les questions qui étaient de circonstance. Il y répondit de son mieux ; il s'était refait un maintien, mais il lui arriva plus d'une fois de dire un mot pour un autre. La comtesse cessa bientôt de s'occuper de lui et réserva toutes ses attentions pour Séverin.

Quand la pendule eut sonné onze heures : — Tu as l'air de lutter contre le sommeil, dit le comte d'Arolles à son frère. Apparemment tu n'as pas dormi la nuit dernière. Ne te gêne pas, va te reposer.

— M. Maubourg supporte mieux les veilles, dit Gabrielle en se levant. Peut-être aussi a-t-il le talent de dormir en chemin de fer; c'est un don précieux que tout le monde n'a pas.

Geoffroy sonna. Un domestique parut et reçut l'ordre de conduire Maurice et Séverin dans leurs chambres. Comme ils arrivaient au bout d'un long corridor, Maurice, qui marchait le dernier, entendit derrière lui le frôlement d'une robe de soie. Il retourna la tête.

— Mon cher vicomte, lui dit rapidement la comtesse d'Arolles en passant à côté de lui, j'espère que vous ne tarderez pas à me restituer mon agrafe.

Elle accompagna ces mots d'un petit rire mal étouffé et gravit d'un pas léger l'escalier qui menait à son appartement.

Aussitôt que les deux amis furent tête à tête, Séverin essaya de plaisanter Maurice sur sa mésaventure; Maurice ne se dérida pas, et Séverin changea de ton. — Beau fils, lui dit-il, tu as fait une école ce matin; qui n'en fait pas? Ce n'est pas une raison pour avoir un air si ténébreux. Puis, le regardant fixement dans les yeux : — Or çà, est-ce que par hasard...

Le vicomte d'Arolles réussit à rire. — Oh ! n'achève pas ta phrase, répondit-il. Tu as peur que je ne persiste à être amoureux de la baronne de Vernange? Rassure-toi; ce que je crains pour ma part, c'est de ne pouvoir lui pardonner l'assez mauvais tour qu'elle s'est amusée à me jouer... Je l'ai prise en grippe, cette baronne, et je serais fâché que mon frère s'en aperçût.

— Bah! répliqua Séverin. Elle a l'humeur enjouée, toi-même tu auras recouvré demain ta gaîté; vous vous expliquerez l'un et l'autre en plaisantant. Règle générale, il ne faut jamais laisser à son péché le temps de vieillir, et, autre règle non moins sûre, la gaîté est le meilleur moyen de sortir d'un mauvais pas.

— Ainsi soit-il ! Bonne nuit, lui repartit Maurice, et il passa dans sa chambre.

La première chose qu'il fit en y entrant fut de se débarrasser de l'agrafe, qu'il avait précieusement serrée dans l'une de ses poches. Il l'en retira si brusquement qu'il se fit une égratignure à la main.

III.

Ni le lendemain, ni le surlendemain, le vicomte d'Arolles ne put avoir avec sa belle-sœur l'explication enjouée qui, au dire de Sé-

verin, eût été le meilleur remède à une situation embarrassante. Il ne se passa pas vingt-quatre heures avant que le château ne fût envahi par une fournée d'invités des deux sexes et de tout âge, qui venaient s'y établir pour deux ou trois semaines. La comtesse d'Arolles fut tout occupée de recevoir ses hôtes, de leur faire fête, de les amuser, de les tenir en haleine. Elle s'acquittait de ce devoir avec une attention soutenue, avec une admirable précision de coup d'œil et de volonté. Promenades en voitures, cavalcades, parties de chasse, déjeuners champêtres, le soir, des concerts improvisés, des charades, un peu de sauterie, on comprendra qu'au milieu de tout ce grand tracas elle eût peu de temps à consacrer à son beau-frère. À peine lui adressait-elle à de longs intervalles quelques regards indifférens, quelques paroles insignifiantes; il s'écoula même des journées entières pendant lesquelles elle ne parut pas s'apercevoir de son existence. Maurice renonça bien vite à courir après la faveur d'un tête-à-tête qui le fuyait. Il jugea qu'après s'être divertie pendant un demi-jour à ses dépens, sa belle-sœur s'était décidée à lui faire grâce, à laisser pousser l'herbe de l'oubli sur son péché; peut-être aussi le trouvait-elle un trop mince personnage pour se souvenir longtemps qu'il se fût passé quelque chose entre eux. Sans paraître s'inquiéter si ses oublis étaient une marque de hauteur ou de clémence, il affecta lui-même d'avoir oublié. Quand par hasard, à la fin d'un repas ou d'une promenade, les yeux de Gabrielle s'arrêtaient sur lui, il soutenait ce regard d'un air de nonchalance à la fois gracieux et superbe, qui lui était particulier et qui étonnait un peu la comtesse. Dans le wagon où ils s'étaient rencontrés, elle ne l'avait pas vu sous cet aspect.

S'il n'eût consulté que son goût, il ne serait pas demeuré longtemps à la Tour. Il avait beaucoup fréquenté le monde, il l'appréciait encore à ses heures et ne demandait pas mieux que de l'aller chercher; mais il avait l'humeur trop libre pour aimer à vivre avec lui porte à porte. Il se chargeait de choisir lui-même ses plaisirs, ceux qu'on lui imposait lui plaisaient peu. Séverin, pressé d'aller à ses affaires, partit au bout de deux jours, en promettant de revenir. Maurice resta; son frère n'avait garde de lui rendre sa liberté. Après tout la volière était assez grande pour qu'il n'y fût pas à la gêne; il tâcha d'y faire bonne figure, de chanter de temps à autre son air de bravoure, sans que personne se doutât qu'il lui tardait de prendre sa volée. Le pays était giboyeux, et Maurice avait la passion de la chasse, même quand on lui défendait de chasser sur les terres du baron de Vernange.

Une autre occupation l'empêcha de s'ennuyer. Il avait des curiosités à satisfaire; il était désireux de savoir exactement quelle espèce de femme était sa belle-sœur, et il tenait à s'assurer si son

frère était parfaitement heureux. Sur ce dernier point, il fut bien vite édifié. Il constata que Geoffroy nageait dans le bonheur, qu'il était à l'aise dans sa destinée comme dans un habit qui va bien et ne fait de plis nulle part. Ce qui frappa Maurice, c'est que cet homme d'autorité, qui en politique ne connaissait que son idée et s'entendait à l'imposer aux autres, se laissait dans l'habitude de la vie presque entièrement gouverner par Gabrielle, comtesse d'Arolles. Il approuvait ses décisions, sans les discuter; il avait des égards infinis pour ses caprices, même pour ceux qui lui déplaisaient. Les femmes n'avaient jamais joué un grand rôle dans la vie de cet ambitieux, absorbé par le désir d'arriver et sans cesse occupé à compter les as qu'il avait en main. Son premier roman sérieux avait été son mariage. Une héritière de vingt-trois ans, belle et charmante, après avoir refusé plusieurs partis, l'avait distingué et préféré à vingt autres soupirans, quoiqu'il ne fût pas beau, quoiqu'il eût seize ans de plus qu'elle, et qu'il commençât de grisonner. Il était encore sous le charme de cette aventure, et bien qu'il eût épousé son roman, le roman gardait toute sa saveur. Maurice n'avait pas tort de supposer qu'en choisissant son frère Gabrielle avait fait un mariage de haute politique, qu'elle était une de ces brunes dont l'esprit mûrit avant la saison, et que sa précoce clairvoyance avait su lire dans les étoiles l'avenir du comte d'Arolles. L'ambitieux Geoffroy avait trouvé dans sa femme une aide aussi active qu'intelligente. Elle avait attelé ses grâces au char qui portait César et sa fortune; ses petites mains blanches poussaient vaillamment à la roue. Dans plus d'une circonstance importante elle lui avait donné d'excellens conseils; ne ménageant ni ses pas, ni ses paroles, adroite, insinuante, sachant pincer le vent, elle avait assuré le succès de plus d'une négociation délicate, et, quand le comte d'Arolles passait en revue ses amitiés utiles, il s'étonnait de découvrir parmi les hommes dont les bons offices lui étaient acquis plus d'un ennemi ou d'un jaloux de la veille, qui s'était laissé subjuguer par le sourire, par le manége, par les avances flatteuses de l'adorable Gabrielle. Toutefois, quand on se nomme Gabrielle, qu'on est adorable et qu'on a vingt-cinq ans à peine, on ne peut employer toute sa vie à faire de la politique. On a des échappées de jeunesse, des remontées d'imagination; on a besoin par intervalles d'un peu de relâche, on prend des vacances, on fait l'école buissonnière, et on la fait sans remords parce qu'on est sûre de soi et résolue à s'abstenir de tout ce qui pourrait compromettre une ambition qui vous est sacrée. Un jour qu'à Paris elle s'était mis en tête de donner chez elle la comédie :

— Fort bien, lui avait dit Geoffroy, mais à la condition que vous n'y jouerez pas.

— Alors où sera le plaisir?

— Pensez-y donc, Gabrielle, une femme telle que vous fait monter les autres sur les tréteaux, mais elle n'y monte pas elle-même.

— Est-ce bien à vous de mépriser les tréteaux? Qu'est-ce donc, je vous prie, que votre chère tribune?

— Ma chère tribune est un tréteau classique. Est-elle bien classique au moins, la pièce que vous voulez jouer?

— Non, mais elle est si convenable qu'elle en devient presque ennuyeuse. Et ne craignez pas qu'on y prenne avec moi aucune familiarité. J'y joue un rôle de dragon de vertu, de porc-épic.

— On ne croira pas à ce porc-épic; c'est un rôle que vous jouerez bien mal.

— Ainsi vous consentez?

— Non, ma chère; vous jouerez la comédie quand nous serons à la Tour, entre amis, entre voisins.

— Encore une fois où sera le plaisir? — Et, posant ses deux mains sur les épaules de son mari, elle ajouta : — Convenez que j'aime beaucoup mon mari et que je ne lui suis pas inutile. Eh bien! voyez-vous, pour me mettre en règle avec ma jeunesse, j'éprouve le besoin de faire chaque année deux ou trois petites folies, très courtes et très innocentes.

— Soit, répondit-il en l'embrassant, ma raison ouvre à vos fantaisies un crédit illimité.

Il savait bien qu'elle n'abuserait pas de ce crédit; en effet elle s'abstint de jouer la comédie, il lui en sut un gré infini et la dédommagea de son renoncement. L'assemblée nationale et, pour se délasser, un roman intitulé *Gabrielle,* dont il était en train de savourer le second chapitre après avoir dévoré le premier, suffisaient à son propre bonheur; mais il était trop raisonnable pour ne pas se souvenir qu'il n'avait pas le même âge que sa femme, et il trouvait fort naturel qu'elle eût de temps en temps comme une fringale de plaisirs. Il ne la chicanait point sur ses amusemens et même ne la surveillait pas. Elle lui inspirait une confiance absolue; il était convaincu que ses folies seraient toujours innocentes, qu'après s'être donné campos, au premier son de cloche elle rentrerait sans effort et sans regret dans le sérieux de la vie. Bref, il avait pour elle les attentions qu'a pour sa maîtresse un homme bien épris et l'indulgence d'un père pour sa fille. Cela se voyait dans sa manière de la regarder, laquelle était paternellement amoureuse ou amoureusement paternelle. Voilà du moins la définition que trouva Maurice dès le lendemain de son arrivée à la Tour.

Comme on a du temps à la campagne, il employa les jours qui suivirent à se demander si Gabrielle méritait bien la grande confiance que lui témoignait son mari, s'il avait raison de lui laisser la

bride sur le cou. Parmi les hôtes masculins du château, qui tous étaient fort attentifs auprès de la comtesse d'Arolles et se disputaient ses regards, se trouvait un conseiller d'état en service ordinaire, le marquis de Niollis. Il avait quarante-six ans sonnés et ne les paraissait pas. C'était un fort bel homme, non sans mérite, disait-on, et qui savait tout ce qu'il valait. Il avait la parole en main, il était brillant dans la conversation, riche en anecdotes et en petits propos, qu'il plaçait avec art et débitait sur un ton de mystère avec l'assurance d'un acteur certain de ne jamais manquer ses effets.

Maurice avait décidé de prime abord que le marquis de Niollis lui déplaisait souverainement, que ce bel homme était un bellâtre, que cet homme de mérite avait l'esprit commun, que son éloquence était du caquet, que ses anecdotes étaient tirées d'un recueil d'a-nas, et que ses bons mots avaient traîné dans tous les petits journaux. Ce qui ajouta bientôt à son antipathie naturelle pour le marquis, c'est qu'il crut s'apercevoir que ce conseiller d'état était pour le moment en service ordinaire auprès de la comtesse d'Arolles, qu'il s'occupait d'elle avec excès, qu'il la poursuivait de ses empressemens, qu'il lui parlait quelquefois d'un ton un peu familier, dont elle avait le tort de ne pas se formaliser. Ils avaient ensemble de petits *a parte*, des entretiens intimes, et en lui débitant ses fadeurs, M. de Niollis avait une façon particulière de se pencher vers elle, de s'emparer de son éventail ou de la fleur qu'elle tenait à la main. Le vicomte d'Arolles s'avisa tout à coup de prendre fort à cœur les intérêts de son frère; il lui en voulait de n'être pas assez jaloux de son bien, de ne pas imiter ces propriétaires qui enclosent leur domaine et qui hérissent leurs murs de tessons de bouteilles. Il va sans dire qu'il gardait ses réflexions pour lui. A qui en eût-il fait part? Sa belle-sœur semblait peu disposée à lui demander son avis sur quoi que ce fût. Une semaine tout entière se passa sans qu'elle trouvât plus de trois paroles à lui dire. Cependant il vint un jour où elle fit plus d'attention à lui que d'habitude. Il y eut une grande chasse à courre dont il fut le héros; il eut l'honneur de forcer la bête. On lui fit une ovation à laquelle il se prêta en bon prince. Gabrielle, qui avait assisté à ses prouesses, lui adressa quelques mots obligeans, et dans la soirée il sentit plus d'une fois deux grands yeux noirs se poser sur lui.

Pendant cette partie de chasse, Maurice avait admiré la beauté d'une clairière, au milieu de laquelle dormait un étang, couché dans un lit de roseaux et de nénufars. Le lendemain à son réveil, la fantaisie lui vint de dessiner cette clairière. Il maniait habilement le crayon, car il avait, comme le disait son frère, tous les talens, tous les goûts et tous les dégoûts. Un portefeuille sous le bras, il se mit en campagne, et parvenu dans l'endroit qu'il cher-

chait, s'asseyant au pied d'un grand pin, il commença son croquis et le conduisit avec cette fougue qu'il apportait à tous les commencemens. A peine l'eut-il débrouillé, il se dit que le charmant paysage qu'il avait sous les yeux était un théâtre de choix pour une scène mythologique; il imagina d'y placer une Diane et ses chiens. Avant de dessiner sa Diane, il en voulut faire une étude de grandeur demi-nature. Il chercha quelque temps la tête de la déesse; après quelques tâtonnemens, il finit par la trouver. Il lui donna un visage du plus pur ovale, des sourcils fiers et ombrageux, un nez légèrement arqué, une bouche aux lèvres minces, tendues comme un arc qui va décocher la flèche. Puis, la complétant par l'imagination, il lui parut qu'elle avait d'un instant à l'autre l'expression séduisante ou un peu dure, comme si elle ne pouvait chercher à plaire sans s'en repentir aussitôt; il lui parut aussi que son regard donnait tour à tour froid ou chaud et qu'on ne pouvait admirer ses grâces olympiennes sans éprouver en même temps une sorte d'inquiétude, un frisson. Il contempla son étude avec quelque complaisance. Sa Diane était bien la fière chasseresse, dure à ceux qui l'aiment, implacable aux passions qu'elle se plaît à provoquer, la lèvre souriante et des yeux cherchant sa meute pour la lancer contre Actéon. Par malheur il s'avisa du même coup qu'elle ressemblait d'une manière étonnante à la comtesse d'Arolles. A son insu laissant aller son crayon sur sa bonne foi, il venait de faire le portrait parlant de sa belle-sœur. Il fronça le sourcil, regarda une fois encore la déesse, la barbouilla et referma son portefeuille.

Il se disposait à retourner au château, quand il entendit du bruit au bout de l'avenue qui longeait la clairière et dont il n'était séparé que par un hallier. Il écarta une ronce qui gênait sa vue, et aperçut la comtesse d'Arolles et M. de Niollis à cheval. On avait fait ce jour-là une grande cavalcade matinale. Gabrielle, emportée par son ardeur, avait pris les devans; le marquis l'avait suivie, et ils avaient bientôt perdu le gros de la troupe. Ils venaient de rendre la bride à leurs montures et s'acheminaient au pas en jasant, ou plutôt c'était M. de Niollis qui jasait; Gabrielle l'écoutait et de temps à autre chatouillait de sa cravache l'oreille de son cheval ou en frappait de grands coups sur les branches basses des pins, dont elle faisait pleuvoir les aiguilles sur la route. Effrayé par le cri perçant d'un oiseau, qui dans le silence de la forêt prit subitement la parole, l'alezan fit un écart si brusque que la comtesse tomba, mais sur ses talons et sans lâcher la bride. Le marquis s'élança à terre; elle se hâta de le rassurer. Il lui prit le pied pour la remettre en selle. Une averse était tombée pendant la nuit, le sable était humide. La bottine de Gabrielle laissa son empreinte sur le gant de M. de Niollis. Moitié rieur, moitié solennel, il ôta ce gant, le

porta dévotement à ses lèvres et le serra dans sa poche comme une relique. Mme d'Arolles le regardait faire avec une indulgence moqueuse. En cet instant, elle avisa au travers du hallier la tête et les yeux de son beau-frère. Elle se détourna, sangla un coup de houssine à son cheval, partit à bride abattue. M. de Niollis, qui n'avait rien vu, enfourcha sa monture et fit diligence pour rattraper la belle fugitive.

— Ce fat m'est insupportable, grommela entre ses dents Maurice en se remettant en chemin.

Ce fat lui était si insupportable qu'à déjeuner, se départant de sa réserve et de son indolence de grand seigneur, il se mêla vivement de la conversation pour contredire le marquis et lui décocher plus d'un brocard; mais il n'était pas facile de troubler le marquis de Niollis dans le contentement qu'il avait de lui-même, il avait l'amour-propre blindé et cuirassé. Il para gaîment les bottes que lui portait Maurice, et ne parut pas se douter de son mauvais vouloir.

En sortant de table, le vicomte fut quelques instans tête à tête avec son frère. Il ne put se tenir de lui dire d'un ton bourru: — C'est un assommant personnage que ton Niollis.

— Quelle mouche te pique? lui répondit Geoffroy. Que t'a donc fait mon Niollis?

— Rien du tout; mais je n'ai jamais goûté les Apollons sur le retour.

— Sur le retour? il ne revient pas, le marquis, il va, il ira toujours. C'est le roi des verts galans. Au demeurant, c'est un homme complet; il unit le grave au léger.

— C'est le plus léger des conseillers d'état et le plus grave de tous les diseurs de riens.

— Oh! çà, ne va pas me brouiller avec lui, fit Geoffroy en riant; il est du nombre des animaux utiles.

— Ce grand politique ne voit rien ou ne veut rien voir, marmotta Maurice en gagnant la porte.

Il alla promener sa mauvaise humeur dans le jardin. Il s'assit sur un banc et passa vingt minutes à fouiller la terre avec le bout de sa canne. Soudain, à sa vive surprise, il entendit une voix qui lui disait :

— Vous avez l'air mélancolique, mon cher vicomte. A quoi pensez-vous dans cette solitude? à quoi rêvez-vous? Serait-ce à la fuite du temps, à l'ennui de la vie de château, ou aux Peaux-Rouges, ou à quelque Atala que vous avez laissée dans le Nouveau-Monde? Elle est peut-être un peu jaune, mais il se pourrait que le jaune fût votre couleur.

Ainsi parlant, la comtesse d'Arolles lui faisait la grâce de prendre place à côté de lui et de le regarder.

— Le jaune n'est pas ma couleur, répondit-il sèchement, et je serais fort embarrassé de vous dire à quoi je pense.

Elle se mit à rire. — Serait-ce par hasard à la baronne de Vernange?

— Oh! point du tout, répliqua-t-il d'un ton dégagé; je dirais volontiers d'elle avec la chanson :

Elle était belle, elle était sage,
Et pourtant n'était point sauvage.
Elle mourut, on l'enterra,
Onques depuis il n'y pensa.

— En vérité? dit-elle. Vous ne l'avez pas regrettée plus que cela, cette pauvre baronne?

— Plaignez-la donc! Je lui ai procuré deux heures de divertissement; que puis-je faire de plus pour son service?

— Ah! oui, vous l'avez divertie. Songez un peu qu'on vous avait vanté à elle comme un jeune homme de l'esprit le plus délié, le plus fin. Elle a voulu vous mettre à l'épreuve, elle s'attendait qu'au troisième mot vous l'arrêteriez en lui disant : — Madame, je sais qui vous êtes; vous moquez-vous de moi?.. Point du tout, ce jeune homme si fin...

— Est un sot, madame, je le confesse.

Elle se rapprocha de lui, et lui administrant sur l'épaule un petit coup de son éventail : — Là, soyez de bonne foi. Convenez que vous pleurez à chaudes larmes cette adorable baronne, que sa fin prématurée vous a laissé un vide affreux, qu'elle vous manque infiniment. Le beau rêve qu'elle vous a fait faire! Cet accident de chasse, cette fondrière où vous deviez tomber, ce brancard, ce jeune homme mourant, cette femme qui s'attendrit,... quel tableau! Et dire que tout cela s'en est allé en fumée! Hélas! le département des Basses-Pyrénées s'est changé en un triste désert, et le jeune homme mourant en est réduit à s'asseoir tout seul sur un banc pour y regarder son ombre.

— Vous êtes impitoyable, madame, vous ne respectez pas mon désespoir.

— Oh! mon Dieu, il y a du remède, reprit-elle. Vous avez l'imagination si vive, si inflammable! Quand un homme comme vous a perdu une baronne de Vernange, il s'en refait bien vite une autre.

— Eh! justement en voilà une, lui répondit-il en lui montrant Mme de Niollis, qui arpentait une allée un journal à la main.

La marquise était une femme de trente-cinq ans, célèbre dans

tout son monde par ses petits yeux chinois, par son nez de furet, par sa laideur chiffonnée, spirituelle, exquise et saugrenue.

— L'excellente idée! s'écria Gabrielle. Hé! vite, allez faire votre cour à la marquise. Je veux qu'avant dix minutes vous soyez amoureux d'elle à en perdre les yeux.

— Ce sera une bonne œuvre, dit-il, Mme de Niollis a besoin qu'on la console.

— De quoi donc, je vous prie?

— Oubliez-vous que depuis ce matin son mari n'a plus qu'un gant, ayant jugé à propos de faire de l'autre une relique?

Elle le regarda d'un air provocant. — Pourquoi n'aimez-vous pas M. de Niollis? lui dit-elle. Il me plaît infiniment.

— Ne le lui dites pas, madame, il ne le sait que trop.

— Croyez-vous? Il n'a pas l'air de le savoir.

— Il est si modeste, une vraie violette des bois!

— Vous ne nierez pas du moins qu'il n'ait beaucoup d'esprit.

— Il y a des hommes, répliqua-t-il, qui n'ont que trois cheveux, mais qui savent la manière de s'en servir. Ils les ramènent sur leur front avec tant d'art que personne ne s'avise de les compter. M. de Niollis est un de ces chauves qui ramènent... Mais Dieu me garde de vouloir vous contrarier dans vos admirations.

A ces mots, il se leva. Elle lui fit signe de se rasseoir. — Non, dit-il, vous m'avez ordonné d'aller faire ma cour à Mme de Niollis, j'y vais de ce pas. Je ne connais que ma consigne, et ce sera toujours pour moi une joie de vous obéir.

Il la salua profondément. Elle haussa les épaules et lui montra le bout de ses dents; elle avait l'air de lui dire : Pauvre garçon! si je voulais!.. Puis elle lui tourna le dos, et s'en alla en fredonnant une ariette.

Le vicomte s'achemina vers l'allée où se promenait Mme de Niollis, qui en le voyant venir plia son journal et fit quelques pas au-devant de lui. Il ne la connaissait que pour avoir les jours précédens échangé avec elle quelques propos oiseux, et il arrivait déterminé à lui faire sa cour. Il n'eut pas besoin de la regarder deux fois pour reconnaître qu'il lui serait impossible de jouer son rôle au naturel, et dès les premiers mots qu'elle lui adressa de sa voix de tête un peu sèche, il acquit la conviction qu'il ne réussirait pas à lui en imposer. La marquise n'était pas une femme à qui il fût commode de se jouer, tout le monde en convenait; sur le reste, les avis étaient partagés. Les uns disaient qu'elle était méchante, et la tenaient pour une fée à laquelle il ne manquait que la baguette, mais ils ne pouvaient citer d'elle aucun trait de méchanceté bien avérée. D'autres lui reprochaient ses coups de langue et de planter au

nez des gens tout ce qu'elle avait sur le cœur; ils ajoutaient que c'était une étourdie, une indiscrète, une tête de papillon, à quoi les premiers répondaient que ses indiscrétions étaient calculées et que ce papillon était une guêpe. On l'accusait aussi de se faire passer pour myope et d'avoir la vue aussi perçante que l'ouïe. D'autres enfin la trouvaient fort amusante, et prétendaient que dans le fond elle était sûre, bien intentionnée, incapable d'un mauvais procédé. La vérité est que la marquise n'était pas heureuse dans son intérieur. M. de Niollis, qui l'avait épousée pour son argent, ne se piquait pas de fidélité conjugale et ne prenait pas la peine de lui rien cacher. Si elle avait été jolie, peut-être se fût-elle vengée, mais elle avait trop d'esprit pour ne pas se rendre justice. Elle se fâcha deux ou trois fois, puis vers trente ans elle se fit une philosophie, se résigna gaîment à ses mésaventures qui jadis l'avaient désolée et qui maintenant amusaient son esprit. Les déconvenues qu'essuyait quelquefois M. de Niollis la divertissaient comme une histoire drolatique qu'on lui aurait contée; elle se dédommageait de tout par la malice et la curiosité. Les femmes qui ne se font pas d'illusions sur elles-mêmes ne sont pas tenues de s'en faire sur les autres, les femmes qui ne se plaignent de rien ne sont pas obligées de s'apitoyer sur les malheurs d'autrui. Il n'y avait dans le cœur de la marquise ni aigreurs ni tendresses. Le nez au vent, elle assistait à la vie comme à un spectacle et nettoyait avec soin les verres de sa lorgnette. Elle n'avait jamais poussé son prochain dans un trou, mais peut-être n'était-elle pas trop chagrine de l'y voir tomber, quitte à venir à son secours en lui tendant la main ou le bout du doigt.

Au lieu d'engager avec la marquise une conversation de sentiment qui n'eût pas été bien loin, le vicomte d'Arolles fut curieux de savoir ce qu'elle pensait de sa belle-sœur. Il la mit d'abord sur le tiers et le quart; ils passèrent en revue tous les hôtes du château de la Tour, elle donna son paquet à chacun; puis elle dit à Maurice:
— Votre belle-sœur est pour vous une découverte; comment la trouvez-vous?

— Belle demande! répondit-il; comme tout le monde, je la trouve charmante.

— Elle ne vous plaît qu'à moitié? reprit-elle.

— Pourquoi cela? Ne vous ai-je pas dit qu'elle est charmante?

— Vous le dites, mais de mauvaise grâce. Je m'explique très bien qu'elle vous déplaise. Ce n'est pas une femme à jeunes gens. Un homme n'existe pour elle que passé la trentaine. Je suis sûre que tel que vous voilà, vicomte, elle croit vous voir au maillot, avec un toquet sur la tête. Quand elle était aux Oiseaux, l'Amadis de ses rêves avait quarante ans, un commencement de calvitie et un por-

tefeuille de ministre sous le bras. Vous voyez qu'elle a trouvé son compte, car votre frère ira loin. En attendant, il me fait l'effet d'un homme parfaitement heureux.

— Sans contredit, répondit-il.

— Quoi ! vous en doutez?

— Pas le moins du monde. Comment faut-il vous répondre, madame?

— A votre âge n'avoir pas le courage de son opinion ! Je vous dis, moi, que ce grand député est le plus heureux des maris.

— Je voudrais bien voir qu'il ne le fût pas, dit Maurice en s'échauffant.

— Ne soyez pas plus royaliste que le roi et n'enfoncez pas votre bonnet en méchant garçon. Soyez sûr que votre frère n'a pas besoin de garde champêtre. C'est la foi qui sauve, et il l'a. Gabrielle, mon cher monsieur, est une de ces coquettes froides qui font faire aux hommes des folies, mais qui n'en font pas. Oh! ne vous scandalisez point, je le lui ai dit cent fois à elle-même, et peu s'en faut qu'elle n'en soit convenue... Et tenez, je connais des malheureux qui tournent autour d'elle depuis un an, et qui sont aussi avancés que le premier jour. Elle regarde le poisson frétiller au bout de sa ligne, elle finira par le remettre à l'eau. Ce genre de poissons veut qu'on le mange; mais elle pêche et ne mange pas... Mon Dieu! que Beaumarchais avait raison! et qu'il y a de bêtise dans les gens d'esprit !

Là-dessus, rompant les chiens, elle lui récita point par point son journal, qui était, disait-elle, d'un intérêt palpitant. Il ne l'écoutait que d'une oreille; il se disait que les yeux chinois de Mme de Niollis voyaient très loin et très juste, et il se reprochait de ne s'être pas assez observé quelques heures auparavant, puisqu'elle avait lu dans son jeu. Cependant elle s'interrompit au milieu de son discours pour lui faire admirer des dahlias, qu'elle prenait pour des roses. Il faut croire qu'elle était affligée d'une myopie intermittente.

Quelques instans avant le dîner, le vicomte se trouvait seul au salon quand sa belle-sœur y entra.

— Est-ce fait? lui demanda-t-elle.

— Qu'est-ce à dire, madame?

— Pourquoi m'appelez-vous madame? Vous savez que cela impatiente votre frère. Pour lui faire plaisir, je vous autorise à m'appeler Gabrielle.

— C'est une liberté que je prendrai, madame, quand je serai certain que vous n'avez à mon égard que de bonnes intentions.

— Qu'entendez-vous par de bonnes intentions? M'est-il défendu de me moquer un peu de vous?

— Vous y prenez un plaisir extrême?

— Extrême, je ne sais; mais cela m'amuse.

— Autant qu'une chatte s'amuse d'une souris?

— A peu près.

— Prenez-y garde, il se trouve quelquefois que la souris est un rat qui se défend.

— Bah! dit-elle d'un air de défi; mais vous n'avez pas répondu à ma question. Êtes-vous amoureux de Mme de Niollis?

— Éperdument. Cinq minutes ont suffi, et j'en tiens pour la vie.

— A la bonne heure. Nous n'aurons plus besoin de jouer des charades, la petite comédie que vous nous donnerez les remplacera avec avantage; je suis sûre que vous y serez parfait.

— Je ferai de mon mieux, et si vous obteniez de M. de Niollis qu'il consentît à me donner quelques leçons...

— O sainte morale, où vas-tu te nicher! interrompit-elle en le regardant d'un air de pitié.

Après le dîner, on dansa; après avoir dansé, on soupa. Mme d'Arolles avait l'air fort excité, et semblait désirer que tout le monde se mît à son diapason. Elle fit enlever des tables toutes les carafes d'eau et n'y laissa que les bouteilles de moët. Puis, s'adressant à M. de Niollis comme la princesse des contes arabes à sa sœur la sultane, elle le pria de lui raconter une de ces histoires qu'il contait si bien, mais elle désirait que ce fût une histoire terrible, qui lui fît dresser les cheveux sur la tête. M. de Niollis, qu'on ne prenait jamais sans vert, s'embarqua aussitôt dans le récit d'une tragique aventure qui lui était arrivée, et que Maurice se souvint d'avoir lue quelque part. Il y avait là dedans des brigands, des souterrains, des situations aussi terrifiantes que *les Mystères d'Udolphe*. Le marquis contait bien, et prouva qu'il s'entendait à broyer le noir comme le rose. La comtesse paraissait suspendue à ses lèvres, elle soulignait des yeux avec affectation les plus beaux endroits de son discours.

Quand il eut fini, le comte d'Arolles, à qui l'histoire avait paru longue et qui craignait qu'il n'en recommençât une autre, s'empressa de dire à sa femme : — Oh! bien, la lune est dans son plein; ma chère, si vous tenez à nous procurer des émotions, emmenez-nous en caravane à l'extrémité de votre parc, vers cette fameuse ruine où l'on prétend qu'il revient.

— De quelle ruine parles-tu? lui demanda son frère.

— Je te l'ai montrée l'autre jour. Ce sont les restes d'une vieille abbaye de filles, qui fut saccagée pendant la révolution et dont la dernière abbesse mourut sur l'échafaud. Tous les paysans de nos environs jurent leurs grands dieux que son ombre s'amuse à se promener la nuit dans le cloître; malheur à qui l'y rencontre!

— Cela est si bien prouvé, dit Gabrielle, qu'il y a peu d'années

un gardeur de moutons ayant fait la gageure d'aller passer une nuit dans la ruine, on le retrouva au matin évanoui et comme mort. On eut grand'peine à le rappeler à la vie; mais on eut beau le questionner, il refusa de répondre, et quelques jours plus tard il disparut subitement sans qu'on sache ce qu'il est devenu... Mon histoire vous fait sourire, Maurice? ajouta-t-elle en appelant pour la première fois son beau-frère par son petit nom.

— Excusez-moi, fit-il, je crois comme à l'Évangile aux souterrains et aux brigands de M. de Niollis; mais les revenans sont passés de mode.

— On croit ne pas croire, dit-elle, ce qui n'empêche pas que, la nuit, au clair de lune, dans une solitude... En bonne foi, seriez-vous homme à renouveler la gageure du gardeur de moutons?

— A qui parlez-vous, Gabrielle? s'écria le comte. Vous ne savez donc pas que Maurice est le chevalier sans peur et sans reproche?

— Sans reproche, je ne sais; sans peur, je le souhaite. C'est égal, je serais bien aise de le mettre à l'épreuve.

Elle insista tellement sur cette plaisanterie que Maurice finit par perdre patience. On raconte sur les bords du lac Léman qu'un jour Mme de Staël se promenait en bateau avec lord Byron, et que, selon sa coutume, elle le harcelait de ses épigrammes et de ses morales. Lorsqu'il en eut assez : — Madame, lui cria-t-il, avez-vous jamais vu un homme nager? — Et, piquant une tête, il regagna la rive à grandes brassées. Le vicomte d'Arolles se tira d'affaire par une fugue du même genre. Il se leva de table et dit à sa belle-sœur : — Je cours, madame, où vous m'envoyez. Si j'ai le bonheur de survivre à cette effroyable aventure, je vous raconterai demain ce qui se sera passé entre l'abbesse et moi.

En traversant l'antichambre, il s'empara d'un châle écossais qu'il trouva pendu à une cheville. Il arrivait au bout de la cour lorsque son frère, ouvrant une fenêtre, lui cria : — Quel vertigo te prend? Si tu allais là-bas, ce n'est pas une abbesse que tu y trouverais, c'est un rhume.

— La nuit est presque tiède, lui répondit-il, et j'ai couru l'Amérique sans m'y enrhumer.

Il poursuivit sa marche. Ce qu'il ne pouvait dire à son frère, c'est qu'il éprouvait une impression de soulagement, de bien-être singulier, de délivrance, en songeant qu'il ne passerait pas cette nuit sous le même toit que la comtesse d'Arolles.

Un quart d'heure plus tard, s'orientant de son mieux, il avait traversé le parc, et il arrivait en vue de la ruine que la lune éclairait. Il ne restait du vieux monastère que le cloître et sa double rangée d'arcades. Par une rampe aux marches brisées, le vicomte

réussit, non sans butter plus d'une fois, à gagner le premier étage, lequel consistait en un long corridor circulaire. Des cellules dont il était jadis bordé, à peine en subsistait-il encore deux ou trois. Il entra dans une de ces cellules, dont la grande baie défoncée s'ouvrait sur la campagne comme un œil béant. Au pied de la muraille s'étendait une pelouse en pente, où quelques chênes séculaires dessinaient leur ombre noire. Maurice demeura près d'un quart d'heure accoudé sur l'appui de la fenêtre; il était aussi immobile que l'ombre des chênes. Il ne regardait ni la lune, ni les étoiles, ni la pelouse, et, s'il pensait à quelque chose, ce n'était pas à l'abbesse dont on lui avait promis la visite. Il finit par se redresser, fronça le sourcil comme s'il avait été en colère contre lui-même, secoua la tête pour en faire tomber une pensée incommode qui lui pesait, et il dit à demi-voix : — Tâchons de dormir.

Il regagna la galerie, où il avait aperçu, gisant parmi des gravats, un chapiteau de colonne qui, faute de mieux, pouvait lui servir d'oreiller. En ce moment, il reconnut que le châle qu'il avait apporté à son bras appartenait à sa belle-sœur. Il le jeta brusquement de côté; puis, s'étant ravisé, il s'y enveloppa jusqu'aux yeux, s'allongea sur la dalle, et, à force d'invoquer le sommeil, une torpeur s'empara de lui. Il venait de s'assoupir quand un bruit léger, une sorte de grésillement assez bizarre le réveilla en sursaut. Il leva la tête, rouvrit les yeux, les promena dans l'espace. Le cloître était plongé dans un profond repos; il n'était hanté que par l'astre du silence, qui a des attentions particulières pour les décombres, pour les endroits morts, et répand ses blancs pavots sur leurs songes. Après s'être tenu aux aguets pendant quelques minutes, honteux de son erreur, Maurice se recoucha; mais il n'eut pas le temps de se rendormir. Il entendit de nouveau le grésillement qui l'avait réveillé, et cette fois il en découvrit la cause; il s'avisa qu'une petite pluie de sable fin venait de tomber sur lui et autour de lui. Il se secoua, se mit sur ses pieds, et ayant tourné la tête, il découvrit au bout de la galerie, dans une sombre encoignure, quelque chose de blanc appuyé contre la muraille. On a beau ne pas croire aux revenans, quand après minuit on se trouve seul dans une ruine, on a des étonnemens et des curiosités qu'on n'aurait pas dans son cabinet au coup de midi. Maurice ressentit une légère émotion en contemplant cette blancheur mystérieuse. Il lui parut qu'elle avait forme humaine. Il ne put en douter lorsqu'il la vit l'instant d'après se détacher de la muraille, s'avancer vers lui à pas lents, et bientôt émerger de l'ombre. Morte ou vivante, ce ne pouvait être qu'une femme. Elle était enveloppée dans un linceul ou peut-être dans un domino, dont elle avait rabattu le capuchon

sur ses yeux; un voile noir cachait le reste de son visage. Elle marchait tout d'une pièce, raide comme une statue, avec une sorte de majesté d'outre-tombe. Somme toute, c'était un revenant fort réussi.

L'émotion de Maurice s'était bien vite dissipée. L'idée lui était venue que, pour mettre Bayard à l'épreuve, la comtesse lui avait dépêché l'une de ses femmes de chambre, déguisée en fantôme. Il se prit à rire et s'écria : — Un peu de patience, madame l'abbesse, je suis à vous dans l'instant. — A ces mots, il plia méthodiquement son châle, le posa sur son bras, et se dirigea vers l'apparition. Le voyant venir, elle s'arrêta, allongea le bras, prit une attitude tragique et menaçante. Comme il continuait d'avancer, elle s'émut à son tour, lui montra le dos et les talons et battit en retraite.

— Où allez-vous donc, ma chère? lui cria le vicomte. Il me tarde de causer avec vous et de vous faire raconter les sensations que vous avez éprouvées quand on vous coupa la tête. Elle me paraît, ma foi! avoir été solidement rajustée sur vos épaules. — Ce disant, il hâta le pas. L'apparition s'enfuit, légère, agile, laissant voltiger derrière elle la traîne de son manteau. Il n'entendait pas qu'elle lui échappât, il se mit à courir. Elle s'enfuyant, lui la poursuivant, ils firent deux fois le tour de la galerie. Il gagnait du terrain, il allait l'atteindre; il la vit chanceler, et peut-être fût-elle tombée, s'il ne s'était trouvé là juste à point pour la recevoir dans ses bras. Hors d'haleine, n'en pouvant plus, elle ne tenta point de se dérober à son étreinte.

— Enfin, dit-il, je vais contempler cet effroyable visage qui rend muets les gardeurs de moutons.

Il releva le capuchon de l'abbesse, lui ôta son voile, et il devint muet comme le pâtre de la légende. Il venait de reconnaître un visage dont la beauté l'effrayait, une bouche et un sourire qui le narguaient, deux yeux noirs, attachés sur lui, où brillait une flamme étrange, et qui semblaient lui dire : Eh bien! oui, c'est moi; qu'allez-vous faire?

La situation était trop forte pour les nerfs et la tête du vicomte d'Arolles. Il eut une minute d'étourdissement, pendant laquelle il oublia qu'il se trouvait dans une abbaye en ruine qui faisait partie du domaine de la Tour. Il se crut transporté dans ce château de Vernange qu'il n'avait jamais vu et pour cause. Il l'habitait depuis quelques jours, il y faisait une cour assidue à la plus belle des baronnes qui n'ont jamais existé. Il avait réussi à lui faire partager sa passion, il avait obtenu un rendez-vous, elle y était venue, il la tenait dans ses bras, elle était à lui. La couvant des yeux, il baissa lentement la tête, et il approchait ses lèvres d'une bouche entr'ouverte qui respirait le défi, quand il entendit sortir de la muraille

ou de sa conscience éperdue une voix qui lui criait : — Ce n'est pas elle, c'est une autre femme, c'est la femme de ton frère.

Il fut saisi d'un frisson, d'une véritable terreur. Par un geste violent, il repoussa la comtesse, recula précipitamment de cinq ou six pas, mettant entre sa belle-sœur et lui toute la largeur de la galerie. Quelques secondes plus tard apparaissait au haut de la rampe un homme un peu gros et très réel, qui s'appelait le comte d'Arolles. — Eh bien ! qui a gagné? cria-t-il à sa femme.

— C'est moi, répondit-elle en riant.

Elle lui montrait Maurice du doigt. — Il a eu peur, reprit-elle. Oh ! certes, il a eu peur; regardez-le plutôt.

Geoffroy s'approcha de son frère, qui n'était pas encore parvenu à surmonter son trouble. — En vérité, lui dit-il, tu as l'air de revenir de l'autre monde. Gabrielle avait parié qu'elle te ferait peur, j'ai eu le tort de tenir le pari; mais ce qu'une femme veut... Après tout, petit Maurice, il ne faut pas te croire déshonoré pour cela. Les plus grands cœurs ont leurs instans de faiblesse. Turenne, le grand Turenne claqua des dents à la vue d'un capucin noir qu'il avait pris pour un fantôme. Tu ne claques pas des dents, mais te voilà pâle comme un marbre. Faut-il te faire respirer des sels?

— Je voudrais t'y voir, lui répondit Maurice en tâchant de composer son visage. Quand on surprend un homme dans son premier réveil, il n'est pas tenu d'être un héros.

En ce moment, on entendit à la porte du cloître un murmure de voix et de gaîtés confuses. Tous les habitans du château avaient accompagné Mme d'Arolles dans son expédition et attendaient avec impatience qu'on leur en fît connaître le résultat. — Gabrielle, s'écria du dehors Mme de Niollis, que se passe-t-il donc là haut? Combien de temps nous ferez-vous poser?

— J'ai misérablement perdu ma gageure, répondit Gabrielle. Le chevalier sans peur est au-dessus de toutes les émotions. C'est un homme de pierre, ma chère Hortense.

En parlant ainsi, elle regardait Maurice.

— Je vous remercie, madame, vous êtes généreuse, lui répondit-il d'un ton glacial.

— C'est égal, ma chère, dit le comte, défiez-vous de lui. Vous lui avez joué un mauvais tour qu'il vous revaudra.

Il ne faut pas calomnier la vie. Elle place des poteaux indicateurs et des avertissemens très lisibles à l'entrée de tous les mauvais chemins; tant pis pour ceux qui ne savent pas lire. Peut-être la comtesse d'Arolles fit-elle un soudain retour sur elle-même, peut-être s'avisa-t-elle tout à coup que le jeu auquel elle s'amusait depuis douze heures pouvait avoir de dangereuses conséquences. Le fait est que son visage changea d'expression, et qu'elle tendit la

main à son beau-frère, en lui disant d'un ton presque bon enfant : — Sans rancune, n'est-ce pas? — Il ne tenait qu'à lui de signer un traité de paix avec elle; mais il effleura à peine du bout de ses doigts la main qu'elle lui présentait et qu'elle se hâta de retirer. Elle reprit son châle, le jeta sur ses épaules, et descendit lestement la rampe pour rejoindre la joyeuse bande qui l'attendait.

Une heure plus tard, tout le monde dormait au château, excepté Maurice. A la pointe du jour, il était sur pied. Séverin lui avait écrit pour lui annoncer son arrivée. A l'heure qu'il lui marquait, le vicomte fut l'attendre devant la grille du parc.

— Tu es doublement le bienvenu, lui dit-il, tu m'apportes ma feuille de route. Mon frère te pressera de rester ici deux ou trois jours. Refuse et tiens bon. — Et il ajouta d'un ton presque véhément : — Je veux m'en aller; tu m'entends, je veux m'en aller.

— Tu t'ennuies donc bien ici, mon pauvre garçon? lui répondit Séverin étonné.

— J'ai pris en horreur cette baraque et les comédies qu'on y joue, répliqua-t-il.

Séverin résista comme un roc à toutes les instances que lui fit le comte d'Arolles pour le retenir jusqu'au lendemain. La comtesse joignit ses prières à celles de son mari, elle ne fut pas plus heureuse. Sa clairvoyance de femme s'en prit de son échec à Maurice, et la chatte, qui n'avait plus de remords, sut mauvais gré à la souris de ce qu'il lui restait assez de résolution pour tenter de lui échapper.

Après le déjeuner, Geoffroy emmena son frère et Séverin dans son cabinet. — Ah çà, messieurs, leur dit-il, convenons de nos faits. As-tu réfléchi, Maurice? Cette sous-préfecture, oui ou non, l'acceptes-tu?

— J'ai réfléchi, répondit-il, et dans l'intérêt de l'administration je la refuse.

— Alors, encore un coup, propose-moi autre chose, dit le comte en frappant du plat de la main sur la table. Je ne te lâche pas, j'ai juré que tu ne grossirais pas de ton aimable personne la triste foule de ces inutiles qui sont, avec les songe-creux, la perdition de notre cher pays.

— Il m'est venu une idée, reprit le vicomte.

— C'est heureux. Dis-la bien vite, ton idée.

— De toutes les carrières pour lesquelles je n'ai pas de vocation, celle pour qui j'en ai le plus est la diplomatie. Ne peux-tu pas faire de moi un attaché d'ambassade, un troisième secrétaire, et m'expédier quelque part, à Athènes, à Constantinople, où tu voudras?

— Oh! pour cela non; quand on n'a pas d'ambition, c'est un métier de musard. Il n'y a que les responsabilités qui tiennent un

homme en haleine. Puisque tu ne veux pas être sous-préfet, je te garde à Paris, je ne te quitte pas des yeux. Aussi bien il pourrait se présenter telle circonstance...

Séverin se chargea d'achever pour lui sa phrase, en disant : — Quand vous serez ministre, monsieur le comte, il sera votre secrétaire.

Le front du comte d'Arolles s'illumina. — Qui songe à être ministre? s'écria-t-il. *Pueri, favete linguis!*

— En attendant, reprit Séverin, ne pourriez-vous faire attacher Maurice au ministère des affaires étrangères?

— Je ne dis pas non, j'y penserai.

— Fort bien, dit à son tour le vicomte; mais, si j'ai voix au chapitre, je fais mes conditions. Je crois qu'il est fâcheux dans ce monde de demeurer sur un échec de sa volonté; cela porte malheur.

— Est-ce bien lui qui parle? fit le comte en poussant le coude de Séverin. Monsieur Maubourg, vous êtes ventriloque.

— Ah! si l'on refuse de m'écouter..., reprit Maurice.

— Je t'écoute de mes deux oreilles.

— J'ai fait mes études de droit tant bien que mal, poursuivit-il d'un ton délibéré.

— Plutôt mal que bien.

— Mieux que tu ne crois; il y a des gens à qui la science vient en boulevardant. Quand la guerre a éclaté, j'allais prendre ma licence. Je la prendrai.

— Dans six ans?

— Dans six mois, après quoi tu feras de moi ce qu'il te plaira.

— C'est sérieux?

— Je t'en donne ma parole.

— Ta parole vaut de l'or, lui dit Geoffroy en lui serrant la main, tu ne la prodigues pas; jusqu'à ce jour je n'avais pu obtenir de toi rien qui ressemblât à un engagement.

Convaincu de la sincérité de son frère, il approuva chaleureusement sa résolution, et en effet Maurice était sincère. Peut-être sa pensée de derrière la tête était-elle de gagner du temps, peut-être avait-il quelque autre intention.

— Va, mon fils, lui dit Geoffroy, nourris soigneusement ce beau feu,... sors vainqueur d'un combat dont Simone est le prix!

On annonça que la voiture qui devait emmener à Bayonne le vicomte et son ami était avancée. Ils cherchèrent Mme d'Arolles pour lui faire leurs adieux. Elle était sortie.

— Ma chère marquise, pourriez-vous me dire où est ma femme? demanda le comte d'Arolles à Mme de Niollis, qui à son ordinaire se promenait dans le jardin avec un livre.

— Mon cher comte, pourriez-vous me dire où est mon mari? lui répondit-elle en souriant du bout de son nez pointu, comme le bûcheron de Rabelais.

Maurice et Séverin avaient dépassé la grille du parc et roulaient sur la route de Bayonne, quand ils virent arriver un break attelé de quatre chevaux noirs, qui allaient comme le vent. M. de Niollis, qui les conduisait, les avait lancés à toute vitesse; on aurait pu croire qu'ils avaient pris le mors aux dents. Le break contenait six jeunes femmes, dont cinq craignaient un accident et poussaient des cris aigus, tandis que la sixième, qui était la comtesse d'Arolles, se moquait sans miséricorde de leur effroi. Lorsque les deux voitures se croisèrent, elle n'eut que le temps de crier à son beau-frère : — Bon voyage! nous nous reverrons à Paris.

Il la salua; Séverin, qui avait les yeux sur lui, le vit pâlir. Maurice s'aperçut que son ami le regardait, et, affectant un ton de froide indifférence : — Je plains mon frère, lui dit-il, car il a épousé la perle des enfans gâtés.

Pendant le reste du jour, il fut taciturne, et Séverin respecta son silence. Il réussit à dormir dans le chemin de fer; il se réveilla près de Bordeaux et poussa un grand soupir de soulagement en supputant le nombre de kilomètres qui le séparaient du château de la comtesse d'Arolles, M. Maubourg le père avait une affaire en suspens dans les environs de Gien, il avait chargé son fils de la régler à son retour. Séverin avertit Maurice qu'il prendrait congé de lui à Orléans et le laisserait continuer seul sa route sur Paris.

— Soit, lui dit Maurice, mais tu te rappelles ce que tu m'as promis.

— Qu'ai-je bien pu te promettre?

— De t'en aller à Fontainebleau et d'y faire la connaissance de Mlle Saint-Maur.

— A quel titre me présenterai-je?

— A titre d'ambassadeur; je te donnerai, si tu veux, des lettres de créance. Par la même occasion, tu expliqueras au colonel que je ne suis pas encore sous-préfet.

— Tu lui donneras toi-même tes explications, répondit Séverin.

— Non, tu t'en tireras mieux que moi. Je n'ai jamais su causer avec ce bouillant colonel; c'est un de ces esprits qui, comme Guzman, ne connaissent point d'obstacle, qui vont droit devant eux comme un boulet de canon. Je me jette de côté pour éviter le boulet, et il en résulte qu'il me reproche de manquer de conversation. Vous vous entendrez à merveille. Je t'ai vanté à lui comme un phénix, il sera charmé de te voir. Tu lui diras que, si je ne suis pas sous-préfet, j'ai pris l'héroïque résolution de retourner sur les bancs de l'école, que dans six mois je serai licencié en droit, que trois

mois plus tard, jour pour jour, je ne puis manquer d'être nommé ambassadeur à Londres, que c'est toi qui en réponds, et qu'il convient d'ajourner jusqu'alors la cérémonie de mon mariage. Je ne me soucie pas d'avoir une femme qui se demande chaque matin avec une inénarrable anxiété : — Aura-t-il trois boules blanches, ou deux rouges et une noire? J'ai connu dans le temps une actrice célèbre qui avait des bontés pour un élève en rhétorique. Elle s'évanouit de bonheur en recevant au milieu d'une répétition une dépêche ainsi conçue : « O mon ange, je suis bachelier! » Évitons le ridicule, c'est le premier article de ma morale.

— Mon cher ami, lui répliqua Séverin, traitons délicatement les questions délicates. Si tu es résolu, comme je le crois, à ne jamais épouser ta cousine, il faut le lui dire franchement et lui rendre sa liberté.

— Voilà où tu te trompes, reprit Maurice. J'ai jeté la plume au vent, le vent a tourné et me pousse à la côte; or je n'ai pas de raisons de préférer à Mlle Saint-Maur tel autre parti qu'on pourrait me proposer. Il se peut qu'en l'épousant je fasse une sottise, il se peut aussi que j'en fasse une en ne l'épousant pas. Je compte sur toi pour me tirer de cette incertitude.

— Bien obligé, je n'accepte pas le paquet.

— Entends-moi donc jusqu'au bout, on ne rembarre pas ainsi les gens. Ma seule inquiétude est que Simone ne soit une petite fille parfaitement nulle. Je suis résolu à la voir par tes yeux; tu examineras, tu apprécieras, tu décideras. L'autre jour, dans le château que tu sais, un volume de Vauvenargues m'est tombé dans les mains, et j'ai lu ceci : « Je suis faible, inquiet, farouche, sans goût pour les biens communs, opiniâtre, singulier, tout ce qu'il vous plaira. » Me voilà bien, me dis-je, et Vauvenargues m'avait connu. Eh bien! mon cher, quand on est farouche et tout ce qu'il vous plaira, on renonce à se gouverner soi-même, et quand on a le bonheur d'avoir sous la main un architecte aussi raisonnable qu'obligeant, on l'emploie. Il y a cela de bon dans la raison, que lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux.

Séverin se défendit énergiquement d'accepter la singulière mission que lui imposait le vicomte. Il argumenta, protesta; mais Maurice le pressa tant qu'il finit par céder. En le quittant à la gare d'Orléans, il lui promit que dans quelques jours il se rendrait à Montargis et de Montargis à Fontainebleau, pour s'assurer si, oui ou non, Mlle Simone Saint-Maur était une petite fille parfaitement nulle.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La seconde partie au prochain n°.)

LE MONT ATHOS

UN VOYAGE DANS LE PASSÉ.

Quel esprit amoureux des études historiques n'a passionnément rêvé de revivre une heure dans un des siècles lointains pour en surprendre la physionomie, les mœurs, l'état de pensée? Voir avec toute la clarté de la vue contemporaine une de ces époques dont le souvenir nous arrive faussé par l'ignorance ou la passion, et que tous les efforts de la critique ne peuvent restituer avec assez d'autorité pour nous convaincre, ce ne serait pas seulement un plaisir délicat; pour telle période obscure, ce serait la fin des angoisses de la conscience humaine. Ce rêve est moins chimérique qu'il ne semble; pour le réaliser en partie, il suffit de s'attacher à ce principe tutélaire d'où sortira le redressement de bien des erreurs : pour l'ensemble de la famille humaine, les phases de l'histoire sont non pas successives, mais bien plutôt synchroniques. — En cherchant judicieusement autour de lui, dans ce vaste monde, l'historien peut toujours trouver chez les races attardées les types vivans des sociétés passées, de même que l'astronome, en interrogeant le système céleste, arrivera à reconnaître dans quelques-unes des planètes les types actuels des métamorphoses par lesquelles a passé la nôtre à ses origines. Dans cette voie, le grand initiateur sera toujours l'immobile Orient, la terre féconde en surprises. Le secret de l'histoire! c'est peut-être celui que garde son sphinx à l'entrée de ses déserts.

Nous lui avons dû la solution de plus d'un problème de ce genre; nous voulons demander aujourd'hui à l'une de ses plus étonnantes reliques la révélation d'une époque fort peu connue, du moyen âge byzantin. Ce sont les moines du mont Athos qui se chargeront de soulever le voile. Depuis longtemps, notre curiosité était éveillée sur cette république théocratique, épave intacte laissée par les siècles

sur une côte perdue de la mer Égée. Nous savions que ses monastères étaient autant de musées où l'on retrouvait armé de toutes pièces cet art byzantin dont les documens sont si rares partout ailleurs; on nous promettait, au prix de quelques jours de vie ascétique, un voyage au cœur du XIIe siècle. L'occasion attendue se présenta enfin, et au mois de juillet de cette année nous nous embarquions sur un bâtiment turc chargé de pèlerins, qui devait nous conduire directement à la montagne sainte, naturellement fort oubliée par les itinéraires des paquebots.

A peine installés à bord du bateau qui nous emporte hors de l'activité mercantile de la Corne-d'or, nous nous sentons au seuil d'un autre monde. Avec le capitaine génois et les quelques marins turcs qui dirigent la lourde machine, nous sommes les seuls profanes parmi tant de saintes gens. Le clergé de haut rang occupe l'arrière, partagé en deux camps : d'un côté le métropolitain de Nicée et l'archevêque de Larisse, se rendant en mission à l'Athos, entourés de nombreux acolytes, de l'autre des dignitaires du couvent russe de Saint-Pantéleimon. Les rapports sont froids entre ces deux groupes, et nous en dirons la cause. La conversation s'engage pourtant à table : le petit vin dalmate rapproche les cœurs, et sous sa bénigne influence le vieux métropolitain nous porte de nombreuses santés en commentant jovialement le texte de l'apôtre : « nous sommes tous frères. » Remontés sur le pont, les hiératiques personnages reprennent tous leurs avantages extérieurs de gravité plastique. Assis côte à côte sur les bancs, leurs chapelets à la main, éclairés d'en bas par la lumière qui filtre des claires-voies, ils profilent sur le ciel leurs bonnets noirs et leurs longues barbes blanches, raides et majestueux; on dirait d'une de ces fresques aux teintes sombres où se déroulent les assemblées conciliaires, dans la nuit des nefs byzantines, au-dessus des lampes de l'autel. — Sur l'avant grouillent les pèlerins de bas étage, et Dieu sait s'il y en a, gens de toute langue et de toute race, Russes, Grecs, Albanais, Bulgares, popes, caloyers, tous sordides et pittoresques, parqués sur les planches comme un troupeau de moutons; ils se sont endormis les uns sur les autres, dans un indescriptible fouillis de membres humains; à la clarté vague des fanaux, roulés dans des couvertures blanches aux plis de suaire, étendus ou recroquevillés pêle-mêle parmi leurs fusils et leurs sacs, tous ces corps immobiles donnent au pont l'aspect lugubre d'un champ de bataille jonché des proies de la mort un soir de défaite. — Quelques-uns se soulèvent et s'accroupissent sur leurs genoux pour contempler en fredonnant des cantiques les splendeurs nocturnes : le croissant qui surgit à l'horizon et laboure les vagues comme un soc de charrue, y traçant des sillons d'or. Le navire fuit devant lui, crachant sa

fumée noire aux étoiles, d'où tombent les rêves coutumiers de la nuit de mer, les griseries du cerveau, les libres élans de l'âme, les ressouvenirs mélancoliques de la vie errante.

Le matin du second jour, entre les îles d'Imbros et de Lemnos, nous distinguons la haute pyramide de l'Athos, qui grandit devant nous jusqu'au soir. Ce sommet, qui commande l'horizon de tous les points de l'Archipel, a toujours exercé un singulier prestige sur l'imagination des navigateurs. Les anciens prétendaient que son ombre couvrait au couchant l'île de Lemnos, distante de plus de cent milles; le sagace Pline répète cette fable après Hérodote; le pèlerin de Nuremberg, le bon frère Faber, l'enregistre avec respect. Que de temps il a fallu à l'esprit humain pour tenter cet effort si simple, — de contrôler le témoignage de la légende par celui de ses propres yeux!

Le navire contourne de nuit les parois à pic de la montagne, où la lune tire de l'ombre de nombreuses taches blanches : ce sont les monastères. A deux heures du matin, il jette l'ancre devant la plus apparente d'entre elles : nous sommes arrivés au couvent russe de Saint-Pantéleimon. Alors commence pour nous une vision dantesque et la lutte de la raison contre une réalité plus chimérique que tous les rêves. Des barques montées par de maigres ombres aux longs bonnets noirs, aux cheveux pendans, accourent dans les ténèbres et s'attachent aux flancs du bateau; ces rameurs fantastiques nous enlèvent silencieusement et nous portent au rivage. D'autres ombres semblables attendent en foule sur un petit môle, promenant des lanternes dont la clarté leur prête une vie factice. Elles nous précèdent, nous montons quelques minutes les lacets d'un chemin de ronde entre de hautes murailles; par un porche voûté, profond comme un portail de forteresse, surchargé d'icônes qui sourient mystérieusement à travers les grillages de leurs cadres, où brûlent des lampes, nous pénétrons dans une cour spacieuse, entourée d'églises et de corps de logis : ces derniers s'étagent à perte de vue sur nos têtes dans un désordre inextricable. Sur le pavé de la cour, rayé par les caprices de la lune, un peuple de moines, spectres noirs et muets, glissent avec des allures de fantômes : autour de nous, toute réalité fuit dans la nuit et le silence. Là-haut seulement, en levant les yeux, nous apercevons au dernier de ces étages accumulés sur la montagne une façade d'église illuminée : des flots de lumière et des chants lentement psalmodiés s'échappent de ses fenêtres, tombent du ciel dans ces profondeurs. — Nous voici en plein merveilleux et, comme on nous l'avait promis, en plein moyen âge. Essayons donc de reprendre à ses origines un passé qui ne se distingue guère du présent pour mieux comprendre les spectacles qui vont se dérouler sous nos yeux.

I.

Entre les golfes de Salonique et de Contessa, la péninsule chalcique projette vers l'Archipel trois promontoires égaux, séparés par les baies profondes de Cassandra et de Monte-Santo. La plus orientale de ces langues de terre, celle que les anciens appelaient Actè, est une étroite arête de montagnes, longue d'environ 60 kilomètres, qui s'élève graduellement depuis l'isthme étranglé où elle prend naissance jusqu'au sommet de l'Athos, haut de 2,000 mètres. Ces cimes malaisées et les forêts impénétrables qui en couvrent les versans devinrent de très bonne heure pour l'ascétisme chrétien une seconde Thébaïde. Aux époques troublées du moyen âge oriental, la presqu'île offrait aux populations grecques d'Europe et d'Asie, lasses d'un état social intolérable, les séductions d'un climat heureux, d'une nature magnifique, d'une retraite isolée, forteresse naturelle à l'abri des invasions et des tyrannies qui désolaient le bas-empire. Dès le IXe siècle, les solitaires qui y affluaient isolément se groupent en communautés monacales, et constituent la république quasi-autonome qui fonctionne encore aujourd'hui. Non moins que la ferveur des premiers cénobites, les largesses et les priviléges octroyés au petit état par les empereurs byzantins, dont plusieurs y vinrent finir leurs jours, assurèrent à la montagne sainte une considération et une opulence croissantes : de là à la vénération religieuse, la transition était naturelle pour des populations orientales; cette vénération et l'affluence des pèlerins qu'elle entraîne le cèdent à peine, même de nos jours, à l'attraction des lieux saints de Palestine.

Au Xe siècle, les bulles impériales attestent l'existence des plus anciens monastères, Lavra, Vatopédi, Iviron, Xéropotamo. Un peu plus tard, les princes slaves arrivent à l'Athos, et rivalisent de générosité avec les Comnène. Stéphan Némania, grand-joupan de Serbie, reconstruit le couvent serbe de Chilandari en 1197. Son fils Saba, l'une des figures légendaires de la vieille montagne byzantine, prend l'habit à Roussicon, et devient igoumène de Vatopédi. Les donations affluent avec ces illustres néophytes, la fortune monastique se traduit par des fondations nouvelles et des achats de terres au dehors, l'Athos ceint son front chenu d'une couronne d'églises et de couvens. La conquête latine suspend brusquement le cours de ces prospérités pendant la première moitié du XIIIe siècle : les compagnons de Baudouin refluent sur la Roumélie, en quête de fiefs; un seigneur franc se bâtit un château-fort dans la montagne sainte, sans doute un de ces donjons à mine insolente qui se mirent encore au fil de l'eau sur les promontoires rocheux du versant nord-

est. Le barbare d'Occident, dont les scrupules se sont usés de longue date à piller les moines lombards ou rhénans, est peu sensible aux dolentes litanies de ces schismatiques et les rançonne sans pitié. En même temps, à l'instigation d'Innocent III, une tentative est faite pour latiniser le principal centre monastique de l'orthodoxie. Les Amalfitains, ces infatigables pionniers qu'on retrouve à l'avant-garde de toutes les entreprises occidentales en Orient, fondent le couvent catholique d'Omorphonô, dont les ruines abritent aujourd'hui des chevriers sous un toit de lierre, dans un des sites les plus pittoresques de la presqu'île.

Cet orage a passé pourtant : l'autocrator orthodoxe est rendu à ses peuples; le Paléologue sera aussi dévot, aussi généreux, aussi paternel pour les cénobites que l'avait été le Comnène. C'est, du XIIIe au XVe siècle, l'époque de la pleine floraison monastique; de toutes les couches de cette société byzantine troublée, blasée, surmenée, des recrues arrivent dans la tranquille retraite. La faveur impériale et les largesses qui la traduisent permettent d'édifier de nouveaux monastères : Simopétra, Aghios-Dionysios, Castamoniti, s'élèvent; un art appauvri déjà, mais facile et fécond, emplit les églises et les trésors conventuels de ses productions diverses. Comblés par les maîtres de Byzance, les moines ne le sont pas moins par les despotes du Danube; ils ménagent prudemment ces barbares, dont la main hardie déchire chaque jour l'empire de Constantin tout le long du Balkan; dans les fresques de cette époque, Andronic et Alexis, ceints du globe à l'aigle éployée et couverts de la pourpre romaine, se mêlent familièrement aux robes de fourrures, aux bonnets à aigrettes des rois bulgares, des *krals* de Servie, des voïvodes d'Hungro-Valachie; au bas des chrysobulles qui s'entassent aux archives, apportant des fermes, des villages, des droits régaliens, les sceaux de l'empire se heurtent aux croix slavonnes; à la porte de l'église, la charte de fondation est reproduite avec la même confiance, qu'elle soit en lettres grecques au nom du *basileus* ou en caractères cyrilliques à celui du tsar. Les témoins matériels laissés ici par le temps donnent une image fidèle de cette anarchie du bas-empire, de cette confusion de pouvoirs au milieu desquelles la prudence monastique savait naviguer à son plus grand profit. L'influence des solitaires rayonnait d'ailleurs en dehors de leur retraite : dès le XIVe siècle, ils deviennent une puissance morale dans la monarchie, les médiateurs écoutés des querelles qui la déchirent. Nous retrouvons ici les fortunes monacales si communes dans notre société féodale des premiers siècles; un religieux part pour Byzance son bâton à la main; son renom de sainteté retentit dans le concile, sa souplesse à l'intrigue trouve le chemin de la chambre royale : du gouvernement de son monastère, il passe à celui de l'église

orientale et finit sur le trône patriarcal de Sainte-Sophie, à moins qu'abreuvé de dégoûts il ne revienne à sa montagne bâtir un nouveau couvent, comme le fondateur de Stavronikita, le patriarche Jérémie, et mourir une seconde fois au monde sous la bure brune du caloyer.

Tandis que la république athonite grandissait et s'émancipait de plus en plus dans le chaos byzantin, qu'elle attirait à elle tout ce qui restait de sécurité, d'aisance et de lueurs intellectuelles, l'empire s'effondrait. Un jour vint où les guetteurs de la tour avancée qui protége le couvent de Lavra signalèrent en mer, au lieu de la trirème à la proue dorée chargée des présens royaux, une lourde tartane, portant le croissant à son enseigne. Ce n'étaient plus ces pirates barbaresques qu'on avait tant de fois repoussés depuis trois siècles, c'était un amiral de Mahomet qui venait imposer la loi du vainqueur de Byzance. Cette fois encore la diplomatie des moines ne fut pas en défaut : le bon accueil fait aux nouveaux maîtres de l'Orient leur valut la confirmation de tous leurs priviléges. En paix avec les sultans, favorisés par quelques-uns, comme Sélim le Magnifique, qui rebâtit Xéropotamo, ils continuèrent à s'appuyer sur les princes serbes et valaques, et de plus en plus sur les tsars de Moscou. Ils se maintinrent ainsi jusqu'au commencement de ce siècle : à ces époques prospères, leur nombre se serait élevé à plus de dix mille. C'est à la fin de cette courte esquisse de leur histoire qu'il faut chercher les ombres. Les ressentimens de la Porte à la suite de la guerre de l'indépendance s'étendirent aux moines athonites : la diminution de la ferveur religieuse, partant des néophytes et des donations, imprima un temps d'arrêt, puis une rapide décadence à la communauté; la sécularisation des biens ecclésiastiques en Moldo-Valachie, d'où elle tirait la meilleure part de ses revenus sur les legs des anciens voïvodes, lui porta surtout un coup mortel; enfin, si peu qu'il ait soufflé sur l'Orient, l'esprit du siècle a touché au vénérable édifice : c'est dire qu'il menace ruine. Nous aurons occasion de signaler les autres causes de l'anémie dont se meurt la pieuse nation en l'interrogeant sur sa valeur actuelle; toujours est-il que nous l'avons trouvée réduite à 5,000 âmes environ, suivant l'estimation la plus favorable à 6,000.

Cette population est exclusivement composée de religieux soumis à la règle de saint Basile. L'usage de la viande, du tabac, des bains, leur est inconnu. Ils portent uniformément une robe de laine noire, toute la barbe, et toute la chevelure ramenée en nattes sous un haut cylindre d'un tissu grossier. L'église orientale a conservé l'antique croyance nazaréenne que le fer ne doit pas toucher la tête de ceux qui se vouent au Seigneur : *non tanget caput novacula,* disaient les parens de Samson. Les moines n'ont pourtant pas à craindre les

ciseaux de Dalila; la particularité la plus curieuse de leur règle est la prohibition absolue faite à toute femme, à tout enfant, à tout animal femelle, de pénétrer sur le territoire de l'Athos. Ces défenses puériles, pour ne pas dire révoltantes, n'ont jamais été enfreintes depuis dix siècles : elles contribuent plus que toute chose à donner un caractère étrange à ce coin de terre, mis hors la loi de nature aussi loin que la fureur ascétique peut la poursuivre.

Il nous reste à exposer l'organisation toute fédérale et représentative de la république monacale. Vingt monastères *chefs* se partagent le territoire de la presqu'île, les *skytes* (1) ou petits couvens suffragans, et les nombreux ermitages qui le peuplent. Ces vingt monastères envoient chacun un député à l'assemblée générale, qui siége dans la petite ville de Karyès, chef-lieu de la province : cette assemblée choisit parmi ses membres les cinq délégués qui composent l'*épistatie* ou conseil exécutif chargé de l'administration des affaires communes; elle élit tour à tour dans chaque couvent et pour un an le *protathos :* c'est le magistrat suprême de l'état monastique, chargé de promulguer et d'appliquer les décisions de l'assemblée et du conseil. Une taxe payée par les couvens, à raison d'une livre turque (23 francs) pour chacun de leurs habitans, constitue ce qu'on pourrait appeler le budget fédéral mis à la disposition de ce gouvernement. Ajoutons qu'il fonctionne sous la haute direction du patriarche œcuménique, juge en dernier ressort de toute modification apportée aux antiques règlemens et de tout cas litigieux. Quant aux relations de la communauté avec la Porte, elles se bornent à l'envoi d'un léger tribut annuel (600 livres turques, 13,800 francs); le *caïmakam* chargé de le prélever réside à Karyès, attestant par sa présence fort inoffensive un lien de suzeraineté tout nominal : ce fonctionnaire et les quelques gendarmes albanais chrétiens dont il dispose sont les seuls habitans laïques du territoire : ils n'y sont admis qu'en se soumettant aux prohibitions édictées contre le sexe qui fait trembler l'Athos, depuis la femme jusqu'à la poule.

Les vingt couvens et leurs skytes se distribuent assez inégalement dans toute la presqu'île, sur les deux versans de la chaîne. La plupart baignent leurs vieux murs dans la mer, au pied des pentes plus douces du versant oriental; d'autres la commandent du haut de quelque saillie de rocher sur les parois abruptes du versant occidental; les plus sauvages se dérobent dans les gorges boisées du centre. Avant d'entreprendre le tour du monde monacal, le voyageur doit se rendre à Karyès pour échanger les lettres patriar-

(1) On donne indifféremment ce nom (du copte *schiet*) à ces couvens, aux ermitages et aux solitaires qui les habitent.

cales qui sont le « Sésame, ouvre-toi » de la sainte montagne, contre une autorisation circulaire du *protathos*.

Saint-Pantéleimon est situé à l'ouest, sur le golfe d'Hagion-Oros; les mulets ne mettent que trois heures pour franchir la crête au-dessus du couvent russe et redescendre sur Karyès, blottie dans les plis de l'autre versant. Nous nous élevons subitement, par des rampes en lacets, dans un paysage d'un vigoureux caractère; aux maigres vêtemens des collines méridionales, aux fourrés de lauriers, de chênes nains et d'arbousiers, succèdent bientôt les robustes essences de nos pays, chênes, érables, châtaigniers et pins. La chanson des torrens invisibles monte du creux des ravins sous ces futaies séculaires; le sentier plonge dans les plis où ils se dérobent, franchit leurs pierres roulantes, gravit des degrés pratiqués dans le rocher pour les pieds des mules, se perd de nouveau sous les halliers. En nous retournant, nous apercevons au-dessous de nous, à l'issue des gorges qui vont en s'évasant vers la côte, de grands triangles de mer endiamantés de soleil qui rient à l'ombre épaisse de ces forêts.

Nulle autre part, dans les sobres paysages du Levant, la nature ne déploie ce luxe alpestre et ne se produit avec cette intensité féconde. C'est ce qui rend si bizarre et toujours présent le contraste entre cette terre palpitante des puissances de la vie et le cadavre social qui y a élu son tombeau. Çà et là des maisons grises, des coins de champs cultivés apparaissent sur la montagne; des robes noires sortent des portes et des sillons. D'autres croisent notre route, menant les bêtes de somme, les troupeaux, ou traînant la besace et le bâton du mendiant. — Sur le versant occidental surtout, dans les vallées élargies où les cultures et les pâturages trouvent place, ces ombres de vie se multiplient. Vu de haut, l'amphithéâtre qui s'étend à nos pieds jusqu'à la mer paraît habité et riant. Le front chauve de l'Athos, pyramide de pierre nue, toute dorée aux feux du midi, le domine à notre droite; au-dessous de lui, les sapins et les érables se disputent seuls les régions hautes : sur les nombreux contre-forts qui en naissent et viennent mourir au bord de l'eau, des maisons isolées, des hameaux, des couvens, montrent leurs têtes blanches dans la verdure; sur la côte, d'un dessin gracieux et accidenté, un cordon de monastères s'avance avec les promontoires, se dérobe avec les baies, profile ses tours féodales sur l'horizon de mer que ferment au loin, noyés dans une vapeur lumineuse, les sommets de Thasos, de Lemnos et de Samothraki.

Nous descendons à travers des vignes et une forêt de noisetiers, dont les fruits convertis en eau-de-vie représentent un des principaux produits du pays, sur les premières maisons de Karyès. C'est

un gros village éparpillé dans la verdure, tout pittoresque, tout murmurant de chutes d'eau; les moulins chevauchent en équilibre sur les canaux, les galeries de bois des maisons à la turque se dérobent sous des tentures de vigne folle et de sureau : on se croirait dans un bourg du Tyrol. Ce serait une toute souriante et charmante rencontre, si cette bonne physionomie villageoise était animée par quelques jeunes mères filant sur leurs portes, par quelques cris d'enfans au sabot du cheval broyant le pavé humide, par le caquetage des poules et l'aboi des chiens; mais non : au bruit de notre caravane, les bonnets noirs sortent seuls des lucarnes, suivis par des faces émaciées, des yeux errant vaguement aux immenses pays de l'ennui. A mesure que nous pénétrons au cœur de la bourgade, dans l'unique rue bordée par les échoppes du bazar, nous sentons croître l'impression d'étrangeté et de tristesse produite par cette ville, que n'est jamais venu bénir un berceau ni honorer un atelier. Accroupis dans les boutiques, les caloyers débitent la bimbeloterie orthodoxe, chapelets, croix de nacre, bois sculptés, grossières xylographies où se déroule la légende dorée de l'Athos; des étoffes, des ustensiles de ménage et des fruits complètent les ressources de ce marché.

Après avoir dépassé la vieille église, métropole de la montagne, où nous reviendrons à loisir, on nous introduit dans une maison à galeries de bois extérieures, d'assez méchante apparence; c'est le *konaq*, l'hôtel du gouvernement. Le *caïmakam* nous reçoit, entouré d'une demi-douzaine d'Albanais qui nous présentent des fusils à silex et d'opulentes fustanelles. Ce fonctionnaire fantôme est un musulman d'Épire : il parle le grec plus volontiers que le turc, vit en parfaite intelligence avec ses voisins les *épistates* et passe ses journées dans son divan ou dans le leur, à fumer l'éternelle cigarette qui finit par symboliser à l'esprit du voyageur l'autorité ottomane. — Notre *caïmakam* est d'ailleurs la plus débonnaire, la plus oisive et la plus déguenillée des autorités de l'empire. Après avoir épuisé avec lui le vocabulaire obligé des conversations officielles en Turquie, les complimens sur la bonté de l'eau, la douceur du climat, la beauté des forêts et la qualité du tabac dans son district, nous lui demandons de nous conduire au conseil de la montagne sainte qui nous attend dans une salle voisine.

La porte s'ouvre; on nous introduit dans le vénérable chapitre : jamais peut-être nous n'avons éprouvé à un degré aussi absolu la sensation de la chute dans le passé, même en descendant dans les hypogées de Saqqarah et de Thèbes, où les momies vous reçoivent dans l'intimité de leurs habitudes quotidiennes d'il y a six mille ans. — Les épistates sont assis le long du mur : en tête, sur la ca-

thèdre et sous l'image de la Panagia, le *protathos;* à côté de lui, un greffier penché sur son calame. Tout est noir sur les mornes personnages, sauf les longues barbes blanches qui ondoient uniformément sur la poitrine et les faces de cire qu'aucune inquiétude de pensée n'a jamais plissées. Cette expression de calme indicible et d'atonie est décuplée par le vague du regard; éteint aux passions du corps et de l'âme, il n'est plus ce reflet de la clarté intérieure qui a fait appeler du même mot, dans la vieille poésie grecque, l'homme et la lumière. Les prélats nous parlent lentement dans cette langue morte, faite de débris hellènes et byzantins, qui achève l'illusion. La conversation se borne aux banalités précédemment échangées avec le *caïmakam :* on sent qu'il serait difficile de demander un autre effort de pensée à nos interlocuteurs, et pourtant on n'essaie pas de lutter avec le profond respect qui se dégage de cette majesté extérieure, matérielle, si l'on peut dire. En cherchant à l'analyser, nous n'y trouvons toujours qu'une même cause : ces vieillards ont huit cents ans, le double peut-être. — Ne sommes-nous pas à Chalcédoine ou à Éphèse, dans un des comités de l'assemblée conciliaire? Eutychès et Eusèbe, Photius et Léon peuvent entrer, développer leurs subtiles rêveries : leurs costumes, leur langue, leurs idées ne différeront presqu'en rien de ce que nous voyons : ils parleront à leurs auditeurs sans qu'une dissonance de pensée trahisse ce travail du temps qui a mis un abîme entre eux et nous; ils seront chez eux plus que nous dans ce milieu contemporain, où rien ne saurait nous étonner, hormis de nous y voir.

Le greffier échange notre lettre patriarcale contre un permis timbré du sceau à quatre pièces du protathos; un diacre apporte les confitures et le café. Puis le « premier homme d'Athos » se lève : on lui remet un bâton à pomme d'argent où sont gravés les noms des vingt couvens, et il nous mène processionnellement visiter l'église de la Vierge avant de nous reconduire au skyte russe de Saint-André, où nous logerons. On nous donne des chevaux solides, un père russe pour guide, un Albanais pour escorte. Nous partons en cet équipage, à travers les collines profondément découpées qui s'abaissent vers le nord sous leur opulent manteau de chênes et de platanes, pour aller frapper à la porte des monastères perdus dans leurs plis et revenir par ceux de la côte. Ainsi chevauchaient les voyageurs du XIIe siècle, en compagnie de moines et d'hommes d'armes, demandant l'hospitalité aux abbayes et la payant du récit des faits de guerre et de politique.

Il serait oiseux de raconter ici chacune de ces journées semblables à la veille, de décrire chacun de ces couvens identiques à eux-mêmes; nous retrouvons dans tous, avec une uniformité mo-

nastique, même plan général, même caractère, même accueil. Malgré sa monotonie, notre vie a un attrait puissant : la fidélité scrupuleuse avec laquelle elle nous rend la vie d'autrefois; pas une habitude, un usage actuellement dans nos mœurs auquel nous puissions nous ressaisir, pas une de nos minutes qui ne soit empruntée aux siècles passés. — Nous avons aperçu à travers une clairière de forêt ou au tournant d'un promontoire l'enceinte de hautes murailles et les dômes trapus d'un monastère; l'Albanais décharge son long fusil pour annoncer les voyageurs; nous mettons pied à terre devant une porte massive, précédée parfois d'un pont-levis jeté sur le torrent; un corridor voûté, tortueusement pratiqué dans le ventre des tours, et dont les ténèbres ne sont éclairées que par des lampes brûlant devant les icônes, donne accès dans la cour intérieure. L'igoumène, majestueusement entouré de ses moines, nous attend à l'entrée de sa sainte forteresse. Après les premiers complimens, tous les noirs personnages, la tête enveloppée de ce long voile de deuil appelé *kalimafkon*, s'engagent devant nous dans les détours du porche, se déploient dans la grande cour, jonchée de feuilles de laurier en notre honneur, et nous précèdent à l'église en psalmodiant un chant grave, appuyé de volées de cloches carillonnantes. Rien ne peut rendre la solennité puissante, un peu lugubre, de cet accueil. En suivant ce sombre cortége, qui chante sur nous ses litanies, il nous semble toujours assister à notre propre enterrement. On nous introduit dans l'église : l'igoumène revêt ses habits sacerdotaux et dit la prière consacrée pour le salut des hôtes, reprise sur un rhythme dolent par le chœur des moines; elle est suivie d'une invocation *dia tin gallikin dimocratian*, — pour la république française. — Ceux qui ont longtemps et isolément vécu dans des contrées reculées, portant pour leur petite part la responsabilité et l'orgueil jaloux du nom national, ceux-là seuls comprendront la sensation indicible que nous éprouvons à voir, pour la première fois sans doute en ce désert, tomber devant nous cette prière étrangère sur l'image soudainement évoquée de la chère absente.

Au sortir de l'église, on monte au parloir, *afundariko*, généralement juché tout au haut des grands bâtimens conventuels, dans une de ces chambres de bois en saillie qui couronnent le mur de pierre et d'où la vue s'étend librement sur la mer. On s'accroupit sur le divan circulaire, les frères-lais apportent le café, l'eau de source et le *glyco*, l'éternelle confiture de roses qui joue avec la cigarette le principal rôle dans les conversations orientales. On échange avec l'igoumène les banalités obligées, on répond aux questions politiques, parfois assez saugrenues, qui se pressent naïvement sur les lèvres de ces grands enfans, on tire d'eux non

sans peine quelques indications sur les trésors de leur couvent. Nous nous arrachons malaisément à la curiosité oisive de nos hôtes, et un caloyer nous guide dans la visite de la maison. Malgré nos ruses pour nous attarder aux fresques des chapelles et aux rayons de la bibliothèque, il faut le suivre avec résignation dans ce dédale de pauvres cellules qu'il nous montre avec orgueil, dans ces interminables galeries de bois qui tiennent la place de nos cloîtres, à la *trapéza*, réfectoire où les moines dînent d'un pain noir et d'une sardine, au nosocome, où ils en meurent. La nuit venue, l'igoumène nous réunit à sa table, frugale si jamais il en fut, et bénit la chère ascétique qu'il nous offre : des courges ou des concombres bouillis à l'eau, des poissons salés, du fromage de chèvre, une pastèque... Ce repas, éminemment hostile à des estomacs européens, déride pourtant le grave hiérophante, il s'anime et cause; de sa bonhomie communicative, de son commérage un peu puéril, nous retenons quelques élémens d'information. Enfin on nous mène reposer dans la plus belle pièce, préparée pour nous, et ce n'est guère : pour tout meuble, sur le plancher, un divan de grosse étoffe bulgare que nous disputent des myriades d'habitans antérieurs. — Le lendemain, à l'aube, les moines nous reconduisent à la porte comme ils nous y ont accueilli; ils nous donnent les bénédictions dues aux partans, nous souhaitent la route heureuse et nous disent à revoir, certains qu'ils sont, si nous revenons, de nous attendre au même seuil. Moins confiant dans notre destinée inconnue, nous leur répondons adieu; si jamais elle nous ramène dans ces solitudes, nous retrouverons ces amis d'un jour, sans un étonnement de leur part, n'ayant pas mesuré le temps dans leur calme quotidien, à moins qu'ils ne soient passés, sans transition sensible, au repos éternel.

Nous faisons ainsi le tour de la presqu'île, visitant d'abord les couvens slaves situés au nord et dans l'intérieur : Zographo, où des bâtimens spacieux, de construction récente, abritent 200 moines bulgares, où un certain air d'aisance et de vie inaccoutumée atteste le génie laborieux et actif de cette race; Chilandari, vieille fondation serbe, dont l'aspect nous reporte au contraire en plein XII[e] siècle, au temps du *kral* Stéphan Némania, qui reconnaîtrait sans peine son œuvre. Arrêtons-nous quelques instans ici; nulle part le pittoresque des lieux et l'intégrité du passé ne nous ont frappé à ce degré. — Au creux d'une gorge sombre, étroite, sous l'ombre des grands bois de pins, le couvent-forteresse est blotti dans une enceinte de hautes murailles, flanquées de tours crénelées. D'immenses bâtimens à plusieurs étages d'arcades se terminent par des appentis de planches branlantes, recouvertes en chaume. Au centre de la cour, entre des cyprès gigantesques, la vieille église de

pierres et de briques alternées sort avec les cinq dômes du pavé herbu. Il n'est pas une de ces pierres et de ces briques qui ait été remplacée depuis de longues générations de moines. Une soixantaine de caloyers, venus des montagnes serbes, misérables et chenus comme leur demeure, aussi simples de mœurs et d'idées que leurs aïeux les plus lointains, errent dans cette cité monastique, qui en contiendrait un millier, ou hissent au moyen de longues cordes et de poulies le bois et les provisions aux balcons des étages supérieurs. — L'igoumène, centenaire comme les cyprès de sa cour, tout blanc et tout cassé, nous reçoit dans une galerie de bois à jour, au faîte de son donjon ; il est assis sur un banc boiteux, sous ses icônes, à la lueur d'une lampe de cuivre à trois becs, d'un modèle archaïque, et caresse un chat noir qui promène tristement son célibat forcé. Depuis quarante-cinq ans, le vieillard voit de cette même place la nuit tomber comme à cette heure sur la masse grise et rouge du couvent, avec ses tours, ses arcades, ses dômes cannelés, ses logettes de poutrelles aériennes, silhouette fantastique, vigoureusement encadrée par les forêts intenses, poussées au noir, qui couronnent et étranglent l'horizon. Le vent de mer gémit furieusement à l'entrée de la gorge, apportant un orage qui réveille et illumine la solitude de ses tonnerres et de ses éclairs. Là haut, dans le petit coin du ciel encore blanc entre les crêtes, de lointaines étoiles passent dans les cimes des pins; comme elles, le temps, la civilisation, les révolutions ont passé d'un vol pressé sur la maison byzantine, sans l'apercevoir dans son repli de forêt, sans troubler cette famille de moines, aussi intacte, aussi primitive qu'au temps des knèzes de Serbie, dont les exploits sont retracés sur les gravures grossières appendues au mur.— Et pourtant un témoin de la science et de la renommée contemporaines a franchi cette barrière de siècles; c'est un cadre de bois égaré au parloir entre la bataille de Kossovo et la mort de Marco Kraliévitch ; nous y trouvons ces portraits photographiques dont nous reproduisons fidèlement l'ordonnance : l'empereur Guillaume, le sultan Abd-ul-Aziz, le roi serbe Ourosch, le prince de Bismarck, M. Gambetta.

De Chilandari on gagne le couvent de Sphigménon, sur les bords du golfe de Contessa, et l'on remonte la côte orientale ; c'est la partie riante et accessible de la presqu'île; les collines meurent doucement sur la grève, les monastères s'y succèdent à courts intervalles jusqu'au pied du pic, baignant leurs murailles dans l'eau bleue des petites darses où se balancent les barques des moines pêcheurs. Sur ce rivage, où abordèrent tout naturellement les premiers solitaires, s'élèvent les plus anciennes et les plus importantes des maisons grecques, Vatopédi, Iviron, Lavra. La première doit son nom (Vatopédi, l'enfant au framboisier) au jeune fils de Théodose, Arcadius; la

légende le fait naufrager sur ces côtes en venant d'Italie et retrouver sain et sauf par les cénobites sous un de ces arbustes où la vague l'avait porté. Iviron fut fondé au xe siècle par les Ibères ou Géorgiens et compte encore trois cents moines. Aghia-Lavra (la sainte réunion) est la doyenne de la communauté, la première maison de l'Athos : Avramios de Trébizonde, en religion saint Athanase, s'y établit en 964; c'est le couvent le plus riche en biens-fonds et en merveilles de l'art. Ses vastes bâtimens s'étendent sur la croupe accessible de la montagne; d'Iviron, où l'on quitte la grève, on arrive en six heures à Lavra par un sentier féerique, en corniche sur la mer, au travers de véritables forêts vierges, les plus luxuriantes de tout ce beau pays. Le chemin, naturellement chaussé de dalles de marbre, s'égare sous un dais de lianes et de lierres, dont le rideau flottant aux branches des chênes s'écarte à la coulée des torrens, nous laissant voir sur nos têtes les crevasses blanches de neige d'où ils descendent, et, plus haut encore, le front chauve du pic qui rosit au couchant dans la nue.

Force nous est de laisser à Lavra nos chevaux; il faut nous embarquer dans un caïque pour contourner les parois impraticables de la montagne qui termine la presqu'île et revenir dans le golfe occidental de Monte-Santo. Les aspects ont changé soudain, les forêts ont disparu : nous glissons dans un double courant de saphirs et de turquoises, à l'ombre des roches, sous la muraille de marbre haute d'un millier de pieds. Cette muraille est habitée pourtant, et nous avons peine à en croire nos yeux. Des skytes sont perchés à toutes les anfractuosités du roc, dans ce site invraisemblable que seul le crayon pourrait rendre : les misérables troglodytes qui hantent ces trous de pierre à mi-ciel en descendent par des puits creusés dans la paroi, par des échelles et des cordes, jusqu'au bord de l'eau, où les barques de Lavra leur apportent leur subsistance. Plus loin, là où la pente s'adoucit relativement et où quelque végétation trouve place, les skytes s'étagent par centaines, du rivage jusqu'aux sapins du sommet; les premiers grillent sur le sable de la grève, les derniers frissonnent dans la neige des hauteurs. Ce sont ces grappes de points blancs que nous apercevions à la clarté de la lune en arrivant. Cette ville d'ermitages, qui imprime un si singulier caractère au flanc méridional de l'Athos, s'appelle Kapsokaliva et dépend du monastère de Lavra. Tandis que notre caïque remonte au nord-ouest après avoir doublé la pointe, les aspects changent encore : le versant occidental de la montagne s'infléchit, des gorges se creusent sous la morsure des cascades; sur les pitons de roches qu'elles découpent s'élèvent les couvens les plus fièrement situés que nous ayons vus : Aghios-Dionysios, Aghios-Paulos, Simopétra. Tous trois dominent la mer à

800 ou 900 pieds de haut; les têtes des moines apparaissent microscopiques sur les balcons de bois en saillie qui couronnent leurs donjons. On y grimpe par un sentier en lacets, on pénètre par derrière en franchissant le torrent sur le pont-levis, on débouche du porche voûté sur un étroit plateau où les constructions ramassées se pressent autour de l'église comme si elles tremblaient de tomber dans l'abîme. Ce sont les burgs du Rhin avec un bien autre mépris du vertige, un cadre bien plus saisissant, adossés à un pic des Alpes, plongeant sur l'infini de la mer. — Simopétra est la dernière station avant de revenir à Saint-Pantéleimon, notre point de départ; nous y dormons notre dernière nuit de route, dans un frêle appentis de solives soudé à la tour, en surplomb de 1,000 pieds au-dessus des flots, dont la plainte profonde nous arrive comme un vagissement d'enfant. Est-ce au bercement éternel de cette voix que la pensée assoupie de nos hôtes doit son immuable sommeil?

II.

Avant de chercher à éveiller cette pensée confuse pour en déterminer le domaine et la valeur, il nous reste à compléter le cadre historique où elle se meut et qui l'explique en partie; nous demanderons ce supplément d'informations à l'art, à la langue jeune et inconsciente qui trahit mieux que toute autre les qualités et les défauts d'une race. L'étude du vaste musée que nous venons de parcourir est d'ailleurs le grand attrait du voyage à la montagne sainte. — Seul entre toutes les épaves du monde byzantin, l'Athos a gardé les témoignages d'un art vivace, complet, adéquat à lui-même dans toutes ses manifestations, architecture, peinture, orfévrerie, bibliothèques : nous venons de les voir se dérouler devant nous à chaque pas, nous enseignant ce que fut le passé qui les a produits, ce qu'est le présent quand il les imite.

L'ensemble des constructions essentielles se reproduit dans tous les monastères sur un plan uniforme. C'est, selon les exigences du site, un carré ou un trapèze, compris dans une enceinte de hautes murailles, parfois indépendantes et flanquées de tours, le plus souvent faisant corps avec les bâtimens d'habitation. Ceux-ci s'agglomèrent dans un désordre insouciant au dedans de cette enceinte, autour de la cour intérieure où s'élève l'église principale, le *Catholicon;* chaque siècle a apporté son corps de logis, son oratoire, sa pierre, sans respect pour l'harmonie primitive du plan. A l'étage inférieur et parfois à ceux qui le surmontent, sur une partie du pourtour, règnent des galeries en forme de cloîtres ; elles prennent jour sur la cour par des arcades cintrées, que supportent des piliers à chapiteaux byzantins. Au-dessus de ces *loggie,* les étages supé-

rieurs sont percés de baies étroites et irrégulières; ils s'élèvent à une grande hauteur dans certains couvens, à Zographo, à Chilandari, à Vatopédi, à Simopétra; sur leur faîte, un deuxième ordre de constructions commence; ce sont ces tribunes de bois en saillie qui forment le trait distinctif des maisons turques sous le nom de *chacnicims*. Elles débordent leur assise de pierre à l'extérieur et à l'intérieur, se penchent sur les poutrelles qui les arc-boutent, courent sur toute la crête du gros œuvre; des galeries, des balcons, les réunissent, et cette architecture parasite monte, dans les couvens resserrés de la côte occidentale, à une hauteur égale à celle des murs qui la supportent; généralement peintes en rouge, ces cages de planches couronnent gaîment les faîtages et dérident la mine austère de ces forteresses. Des coupoles, des croix, rompent çà et là la ligne inégale des toits. — Les plus vieilles de ces bâtisses sont du XIIe ou du XIe siècle; d'autres datent d'hier dans la même enceinte: l'appareil de pierres et de briques usité par les maçons primitifs n'a pas cessé d'être employé. Parfois on trouve encastrées dans le mur quelques-unes de ces briques émaillées d'origine persane, dont l'islamisme a fait un des principaux élémens décoratifs de son architecture. La grâce des dessins, l'éclat des couleurs de ces fragmens empruntés à quelque mosquée ruinée ne le cèdent en rien aux joyaux de ce genre qu'on trouve encore à Constantinople, à Brousse et à Jérusalem.

Dans la cour, généralement assez vaste, laissée libre entre les bâtimens, l'église conventuelle forme le noyau de cette agglomération. Elle est petite, basse et ramassée sous ses coupoles de briques. Rien ne ressemble moins à nos majestueuses cathédrales, avec leurs nefs profondes réunissant tout le peuple, leurs piliers élancés, leurs clochers ambitieux, leurs flèches aiguës : tout ce *sursum corda* de pierre symbolise une autre pensée religieuse, mélancolique, fuyant la terre, interrogeant le ciel; dans l'aiguille du maçon rhénan qui monte, perce la nue et cherche, il y a une angoisse : la réforme en descendra quelque jour. L'architecte grec ignore cette angoisse; il est plus tranquille, plus sûr d'un Dieu qu'il a rêvé moins grand; sans l'aller solliciter si haut, il l'attend sur la terre riante, se contentant d'élargir un peu pour le Pantocrator la basilique où ont vécu contens les césars immortels, le iéron où ses pères adoraient Zeus. Le grand souci du maçon oriental est de cloisonner méthodiquement son vaisseau pour ne permettre l'entrée des derniers sanctuaires qu'à une initiation progressive.

La plus ancienne de ces églises est sans contredit la métropole de Karyès, dédiée à la Vierge patronne de l'Athos; on peut la faire remonter sans crainte aux origines de la communauté, au XIe ou au

xe siècle. Elle reproduit fidèlement, en très petites dimensions, le plan de Sainte-Sophie. Un incendie a détruit la coupole, remplacée par une toiture en bois. Dans les autres églises, d'une époque moins primitive, la croix n'est plus inscrite dans un carré, et dessine à l'extérieur son ossature; des absides semi-circulaires terminent le chevet et les transepts. Dans quelques édifices, comme à Iviron, des absidioles s'interposent entre les branches; mais le principe générateur est partout identique : une coupole centrale, suspendue sur quatre arcs à plein cintre, que supportent un nombre égal de pilastres isolés. Des coupoles plus petites surmontent le narthex et les absides : des dômes ou des lanternons cannelés accusent à l'extérieur ces dispositions. A l'intérieur, les trois divisions sont fidèlement respectées : le chœur, le narthex, l'éso-narthex; cette dernière n'est généralement qu'un cloître à arcades : pourtant, dans quelques cas, à Chilandari entre autres, l'éso-narthex est fermé et surmonté d'une sixième coupole. Cette église est une des plus anciennes après Karyès; certaines de ses parties peuvent être contemporaines du fondateur, au xiie siècle. Des chapiteaux, des modillons sculptés d'une époque bien antérieure ont été employés par l'architecte. Elle mesure à peine 27 ou 28 mètres de longueur et 15 d'élévation à la coupole : la longueur et la hauteur des trois divisions sont progressives; nous croirions que cette progression était réglée autrefois par un canon spécial. La majeure partie des autres monumens que nous avons visités peut être reportée du xvie au xiiie siècle; quelques-uns sont datés par leur charte de fondation, reproduite sur le mur, d'autres par les portraits des fondateurs, qui attendent humblement dans le narthex, offrant dans leurs mains le modèle de l'église bâtie par eux, comme l'hospodar moldave de Saint-Denys (xiiie siècle), le voïvode Mathaïès Bassaraba à Xénoph (xvie siècle). Celles d'Iviron et de Lavra ne sont probablement pas antérieures au xve siècle.

Le seul intérêt de tous ces édifices est de fixer des dates et des points de repère. On y trouverait malaisément quelque chose à louer. Déprimée, lourde et mesquine à la fois, cette architecture n'a pas une ligne franche, pas une proportion heureuse; rien n'arrête l'œil dans les profils sinueux, fuyans, de l'extérieur, rien ne le charme dans les détails intérieurs : les colonnes et les pilastres sont trop courts pour leur diamètre, comme à toutes les basses époques; les chapiteaux qui les terminent, renflés du bas et s'étrécissant avant de recevoir le tailloir, sont parfaitement disgracieux; des baies trop étroites, percées en trèfle dans les absides, éclairent mal le chœur, et le narthex est plongé dans une obscurité complète. — Nous ne nous étonnerons pas de cette impuissance des maçons athonites. L'architecture est l'art synthétique par excellence; ce n'est

pas le domaine des esprits analytiques et subtils. Le monument est le symbole premier-né qui traduit confusément la pensée des races neuves : plus tard les arts de détail leur fournissent un alphabet plus étendu et plus précis. C'est dans ces arts secondaires, ce détail d'ornementation qu'il faut chercher la vraie vocation des artistes précieux que nous étudions. Leur triomphe, c'est ce luxe de chaires, de portes, d'iconostases curieusement fouillés, d'orfévreries, de vases sacrés, qui fait de chaque église de l'Athos un musée de Cluny byzantin ; c'est surtout ce monde de saints, de vierges, de docteurs et de princes qui couvrent les murs et les voûtes de ces églises, racontant les origines glorieuses et la lamentable décadence de la peinture religieuse en Orient.

Partout ailleurs, dans ce qui fut l'empire grec, la truelle de l'*imam* a enseveli sous un linceul de chaux les œuvres des vieux maîtres : on en est réduit à chercher dans Sainte-Sophie les vagues contours qui transparaissent sous le crépi délité. Seul, l'Athos a été épargné ; la bienheureuse procession se déroule depuis huit siècles dans ses églises et ses réfectoires, occupant des centaines de mètres carrés. Le plus grand nombre de ces compositions, il est vrai, celles d'aujourd'hui et celles d'hier, n'offrent qu'une triste reproduction des enluminures chères aux peintres grecs contemporains; mais celles de leurs ancêtres qu'ils ont daigné respecter nous ménagent de bien joyeuses surprises. Nous sommes arrivé à la montagne sainte avec un certain scepticisme, pensant n'y retrouver que les raides et hiératiques squelettes entrevus dans quelques vieux monastères de Grèce et de Palestine ; au lieu de cela, une école nous est apparue, pour le moins aussi vigoureuse que sa sœur cadette d'Italie, maîtresse du rayon sacré et en illuminant des œuvres savantes et vivantes. Les vices inhérens au canon byzantin, le formalisme, la gaucherie, les incorrections de dessin, la déparent et l'entravent; mais malgré tout il émane de ses productions une flamme de vie réelle et intelligente qu'on dirait survivant aux aïeux grecs et pieusement entretenue par ces ouvriers de la dernière heure. Ils savent que, pour porter un nimbe et se mouvoir dans un fond d'or, un saint souffre néanmoins et adore comme un autre homme : ils le lui font dire. Leurs Christs, leurs Nicolas, leurs André sont mal pris parfois : qu'importe? ils ont une âme sous leur chair, et l'on aura beau chercher, le dernier secret de l'art sera encore et toujours de mettre son âme dans son œuvre.

Les sujets de ces peintures sont distribués dans un ordre constant, suivant les prescriptions liturgiques, dans toutes les églises. Au centre de la coupole, la figure gigantesque du Pantocrator ouvre sur les fidèles ses grands yeux immobiles : une couronne d'anges et d'apôtres l'entoure. Sur les pendentifs, les quatre évangélistes

se font vis-à-vis : dans le tympan de la porte du narthex qui regarde le chœur, la *kîmisis* ou sépulture de la Vierge est invariablement reproduite. Sur les autres parois, sur les voussoirs et les entre-colonnemens, se déroulent dans un fond d'outremer des scènes de l'Écriture, des figures de saints et de vierges. Le narthex et le vestibule sont réservés aux représentations des conciles, de la vie ascétique, aux jugemens derniers, aux apocalypses et aux scènes allégoriques. Les empereurs et les voïvodes, bienfaiteurs du couvent, attendent modestement des deux côtés de la porte ou se dissimulent au bas des piliers. — C'est dans la petite et sombre église de Karyès que ces fresques atteignent le plus haut degré de perfection : des restaurations bâtardes ont défiguré le plus grand nombre, mais les trois ou quatre tableaux qui attestent la main du maître primitif suffiraient à sa gloire : il y a là un Christ enfant, douce et charmante tête qu'eût enviée fra Angelico, une visitation de la Vierge qui nous montre des personnages savamment conçus et groupés. Après Karyès, c'est à Vatopédi, à Lavra, à Saint-Denys et à Dochareion qu'il faut chercher les meilleures productions de l'art athonite. Déjà le sentiment moins primesautier, l'agencement des figures moins naturel, l'emploi des couleurs moins judicieux dénotent une autre génération d'artistes : que de charme et de vérité pourtant dans les histoires évangéliques de l'église de Lavra, Jésus prêchant dans le temple, pardonnant à la femme adultère, les disciples d'Emmaüs, la pendaison de Judas! A Vatopédi, une femme couchée, en robe verte, nous donne l'illusion d'un André del Sarto. Ces trésors dont les grands couvens sont si fiers le cèdent néanmoins, suivant nous, aux peintures moins connues du petit monastère de Dochareion, le dernier de la côte occidentale. Quelle entente simple et vigoureuse de la composition dans ces scènes, les noces de Cana, la guérison du paralytique, le Christ dans la barque! Trois têtes de madones nous arrêtent longtemps par leur indicible expression de tristesse; une autre Panagia assise, à demi tournée sur elle-même, s'enlève avec un galbe exquis : c'est comme une sibylle de la Sixtine, un peu paralysée et raidie. Nous citons au hasard, parmi tant de souvenirs charmans; passons-en des meilleurs pour chercher à coordonner l'ensemble et à faire jaillir un peu de lumière sur la filiation obscure de ces œuvres remarquables.

Les renseignemens qu'on obtient des moines sont d'un vague désespérant : ils s'accordent à attribuer indistinctement tous leurs chefs-d'œuvre au fameux Pansélinos, le Raphaël de l'Athos, qui aurait fleuri aux premiers temps de la communauté. Comme le *cicerone* italien qui met les plus médiocres copies sur le compte du peintre d'Urbin, le caloyer qui nous guide s'écrie avec componction devant chaque figure : Pansélinos! Pansélinos! — Seul, l'igoumène

d'Iviron, vieillard d'une certaine instruction et assez sagace pour se rendre compte des différences de style qui caractérisent des œuvres si inégales, nous a donné une réponse plus satisfaisante. Selon lui, les fresques de Karyès seraient les seules productions authentiques de Pansélinos : il faudrait restituer celles de Lavra, de Vatopédi, de Dochareion, à ses *mathètes,* à ses disciples. Notre impression personnelle nous a amené à accepter cette tradition comme la plus plausible. — De l'examen attentif de toutes ces peintures, il résulte pour nous la conviction que les plus parfaites, celles de Karyès, s'imposent avec un caractère irrécusable d'ancienneté et peuvent seules être restituées au maître primitif, quel qu'il soit, qui nous apparaît de prime abord en pleine possession de son art : il doit avoir vécu entre le XIe et le XIIIe siècle. La seconde époque de la peinture athonite, celle de Lavra, de Vatopédi et autres monastères, appartient à ses disciples; ils la prolongent durant le XIVe et le XVe siècle, jusqu'à la fin du XVIe peut-être, et gardent heureusement sa tradition, avec des éclairs d'individualité çà et là, bien qu'avec un style moins accusé déjà, un sentiment moins sincère de la ligne et du coloris. La troisième époque, du XVIe siècle à nos jours, n'est qu'une décadence rapide, mal déguisée par le respect des formules traditionnelles : elle nous conduit des assises conciliaires d'Iviron aux ombres chinoises qui ornent l'église neuve de Zographo.

Pour justifier ce que pourrait avoir d'étrange cette théorie d'un art naissant du premier coup à la perfection et s'en éloignant par une dégénérescence continue, comparons-le à l'art italien, son contemporain; l'avénement des deux jumeaux se produit avec un caractère frappant de ressemblance. Aussi bien le nom de Pansélinos appelle naturellement celui de Giotto ; nuls maîtres n'ont des points de contact plus nombreux, et nous ne serions pas surpris qu'il eût existé des rapports très directs entre les trécentistes florentins et ceux de l'Athos. Telle page de ces derniers pourrait être introduite dans la chapelle del Carmine sans qu'une dissonance dans le style vînt dénoncer l'emprunt étranger. — En Italie comme en Orient, la mosaïque a seule gardé les procédés de l'art durant les bas siècles; celles qu'on voit encore en petit nombre à l'Athos ne diffèrent en rien des œuvres laissées dans la péninsule par les ouvriers grecs. Un jour on abandonne cet instrument rebelle; Cimabuë, un élève des Grecs, lui aussi, tâtonne un instant, et soudain Giotto paraît, montant du premier essor au sommet de son art. Les choses durent se passer de même à Karyès; Pansélinos aura eu sans doute son Cimabuë : l'absence de documens antérieurs au maître ne nous permet pas de fixer la durée de cette période d'incubation; l'entier naufrage de la civilisation byzantine nous empêche de déterminer la

part de l'école de Constantinople dans cette éclosion. Si le temps avait détruit les informes madones du premier peintre italien, Giotto nous apparaîtrait comme son contemporain oriental, en pleine aurore, sans ancêtres. Les débuts furent donc identiques à Florence et à Karyès : l'art florentin et l'art athonite sortent d'une même source, comme deux fleuves égaux : la suite seule est différente, comme le tempérament des deux races. Tandis que l'esprit occidental, surabondant de jeunesse et de séve, s'emparait de la tradition de l'initiateur pour la perfectionner sans relâche par le naturalisme, d'Orcagna à Masaccio, de Masaccio au Vinci, du Vinci au Sanzio, l'esprit byzantin, usé et pétrifié, immobilisait la sienne par le dogmatisme. Éblouis, mais non stimulés par l'œuvre de leur maître, les disciples de Pansélinos cataloguent les couleurs, mesurent les proportions, comptent les lignes : l'un d'eux, Denys d'Agrapha, arrête ce formulaire dans un codex qui fait loi. Grâce à cette étonnante puissance de conservation qui est le trait du génie oriental, ils maintiennent durant trois siècles une vie factice et un éclat incontestable à la tradition immobile; mais le jour vient où cet art embaumé subit la loi de tout ce qui meurt et se décompose; sous les mensonges du canon hiératique, il n'en arrive jusqu'à nous que des restes dérisoires, cendres d'une plante qui n'a pu grandir dans une terre desséchée et qui a donné ses plus belles fleurs au début.

Nous nous sommes bien attardé à ces peintures murales, l'œuvre capitale et la gloire des vieux moines athonites. Les réflexions qu'elles nous ont suggérées peuvent s'appliquer aux autres branches de leur art. Les nombreux tableaux, peints sur bois à l'encaustique ou à la colle, qui emplissent les églises et les panneaux des iconostases, datent pour la plupart des deux derniers siècles : il n'y faut donc chercher d'autre mérite que la fidélité scrupuleuse à copier les types anciens. Quelques-uns de ces derniers subsistent dans un état matériel déplorable : ce sont généralement des Panagia. On sait que les tableaux byzantins ne laissent libres que la tête et les mains des personnages; le nimbe et le vêtement, d'argent repoussé ou de filigrane, emprisonnent le reste du cadre. Par l'action du temps et de l'humidité, la cire s'est coagulée en grumeaux, la litharge a poussé au noir : on ne distingue sous cette patine terreuse que de grands yeux caves dans des faces blêmes, dont le recul est exagéré par la saillie des ornemens de métal. Ceci n'est pas absolu par bonheur; il est de ces Panagia moins anciennes ou mieux conservées qui nous ont arrêté longtemps par le charme et la vérité de leur expression. Le vernis particulier, sombre et glauque, que les siècles donnent à l'encaustique, prête à ces figures une certaine ressemblance matérielle avec les vierges brunies de Léonard; leur regard doux et profond ne la dément pas. Nous signalerons

dans le narthex de Vatopédi deux de ces Panagia : leur vague sourire éveille le souvenir gravé dans l'âme de tous ceux qu'a regardés une fois la Joconde. — Ces vieilles reliques ont presque toujours une légende spéciale; elles ont été sauvées des eaux où les avaient jetées les pirates, rapportées de Palestine après un long exil chez les Sarrasins; elles saignent du coup de lance d'un soldat turc, une larme pend à leur paupière en souvenir de quelque sacrilége; la vénération des caloyers les entoure; elles sont suspendues dans l'ombre d'un pilier, éclairées par une lampe complaisante au jeu de ces mystérieuses physionomies. Nous les croyons de la seconde époque des peintures murales.

Le plus grand intérêt de ces icônes est parfois dans l'orfévrerie délicate qui les recouvre, dans leur manteau d'argent ou de vermeil repoussé, dans le précieux travail de filigrane de leurs nimbes. Souvent leur couronne de métal est incrustée de gemmes, d'émaux cloisonnés ou champlevés. On peut s'assurer ici que les Byzantins ont pratiqué fort tard ces deux procédés : sur le revêtement d'un tableau de l'église de Lavra, un émail champlevé porte le millésime de 1608. — Les arts d'ornementation, le bibelot, comme on dirait irrévérencieusement aujourd'hui, voilà le véritable domaine de ces ouvriers appliqués et minutieux, qui ont la patience de l'esprit chinois sans en avoir les imaginations chimériques. Bien que la meilleure part des richesses de l'Athos ait été dispersée, vendue ou détruite à la suite de l'orage qui passa sur la montagne pendant la guerre de l'indépendance, il reste encore dans quelques couvens, surtout à Lavra et à Vatopédi, des trésors qui feraient pâlir ceux de nos vieilles abbayes. On nous apporte des évangéliaires aux lourdes couvertures de vermeil, des cassettes, des reliquaires, des croix, des vases sacrés, fouillés d'un burin précieux, constellés de diamans, de pierres et d'émaux. Nous retrouvons dans ces objets la même progression inverse du sentiment de l'art, moins large et moins franc à mesure qu'il s'éloigne des origines et se rapproche de nous. — Voici un crucifix, renfermant du bois de la croix, et une couverture d'évangile, dons de Phocas et de Zimiscès (xe siècle); la reliure du livre d'heures de Théodora, avec le Christ et la Vierge en émail; ces bijoux sont d'un travail analogue à celui de nos orfévreries de l'époque carolingienne. A Vatopédi, une belle coupe en pierre translucide, aux anses formées par des dragons d'or émaillé, accuse une imitation de la renaissance italienne; à Xéropotamo, une *pateritza* (c'est la crosse orientale, qui a la figure d'une houlette), en ambre et émaux, est due à la munificence d'un voïvode valaque de la fin du XVIe siècle. Plus tard les ouvriers athonites excellent à fouiller dans le bois des figurines microscopiques, à représenter des scènes compliquées sur les branches étroites d'une croix. Sur les ico-

nostases des églises, les sculpteurs ont enfreint les prohibitions en vigueur depuis l'Isaurien; des lions supportent les panneaux, des oiseaux volètent dans les feuillages et les rinceaux de bois doré qui les couronnent. Signalons encore d'élégantes marqueteries d'écaille et de nacre, ornementation que les Turcs ont empruntée aux Byzantins, sur les chaires adossées aux piliers, sur les tablettes qui remplacent aux deux côtés du chœur les ambons des premiers siècles; des portes de bronze repoussées au marteau, des lampadaires et un lustre particulier aux églises de l'Athos; c'est une immense couronne de cuivre ciselé, chargée de cierges, suspendue par des chaînettes à la voûte; l'aigle double de Byzance y figure invariablement, reproduite à intervalles égaux et reliant un cordon d'arabesques qui change dans chaque couvent suivant la fantaisie de l'artiste. C'est l'ornement obligé de toutes les églises : il est d'un grand effet, et rappelle les couronnes de lumière d'Aix-la-Chapelle et d'Hildesheim.

Il faudrait le catalogue d'un musée pour inventorier toutes ces richesses; cette étude rapide n'y saurait prétendre et doit se borner à dégager les caractères généraux de l'art athonite. — Nous avons trouvé son apogée à son origine : la communauté se fonde au grand moment de la splendeur byzantine et apporte à la décoration de ses monastères toutes les élégances de la cour des Comnène; les peintres surtout puisent dans la ferveur des premiers jours une inspiration supérieure peut-être à celle de toutes les écoles archaïques; mais l'esprit oriental est comme ces sources qui pétrifient les objets qu'on leur présente : il arrête et cristallise tout effort passager qui lui échappe; le secret de sa faiblesse réelle comme de sa force apparente est dans cette invincible immobilité. Les successeurs immédiats des premiers maîtres continuent l'impulsion donnée par eux sans l'accroître; leurs petits-neveux la maintiennent par des artifices puérils, leurs représentans actuels la laissent échapper sans retour. En entrant dans une des églises restaurées d'hier, en ne s'arrêtant qu'à la similitude scrupuleuse des formes, on peut se croire aux jours d'Andronic ou de Phocas, dont la munificence vient de faire surgir et de décorer un nouveau temple; mais ces apparences sont à la réalité des vieilles œuvres ce que la galvanoplastie est à l'or. — Nous devons aux byzantins une leçon qui vaut bien des chefs-d'œuvre : c'est que l'art vit non pas de traditions, mais d'audaces individuelles; c'est qu'un art qui ne marche plus est un art condamné. — Aujourd'hui le bilan des bons caloyers est bientôt fait. Les Valaques ont la spécialité de couvrir leurs murs de figures mortes, aux tons crus, irréprochables d'ailleurs quant aux attitudes prescrites; les moines de Lavra accomplissent encore le tour de force de découper un millier de figurines dans un cadre de bois

pour nos expositions; à Karyès et à Iviron, on tire quelques épreuves de grossières xylographies, retraçant les légendes des couvens, on enlumine sur papier des Panagia qu'on revêt d'un gaufrage d'or. — Là se borne le bagage des héritiers du très doux et très puissant Manuel Pansélinos.

Achevons cette revue des trésors de l'Athos en rappelant que d'inestimables bibliothèques les complètent. Longtemps inexplorées, elles ont vu s'envoler bien des feuilles précieuses; leurs propriétaires les vendaient au poids aux Turcs de Salonique, qui en faisaient des gargousses; les vieux voyageurs rapportent que les moines pêcheurs se servaient des feuillets de garde des manuscrits pour disposer des appâts à leurs lignes. Depuis trente ans, ces dépôts se sont ouverts à la science européenne, qui a triomphé de la défiance et de l'ignorance de leurs gardiens. Grâce aux recherches de MM. Mynoïde Minas, Langlois, Sébastianof, grâce aux excellens catalogues de M. Miller, les bibliothèques des monastères, comme les archives où dorment les chrysobulles des empereurs, ont livré leurs secrets. On a compté dans les vingt couvens de 8,000 à 10,000 manuscrits datant du xe au xvie siècle. Les plus anciens sont sans exception des copies des Évangiles et des psaumes : tous les caractères orientaux y sont représentés, grec, russe, cyrillique, géorgien, arménien, arabe, etc. Il y avait à Zographo une bible en caractères glagolitiques, actuellement à Saint-Pétersbourg. Les manuscrits du xe et même du ixe siècle, reconnaissables à leur calligraphie magistrale, sont assez fréquens. Quelques-uns sont ornés de miniatures intéressantes pour l'étude des anciens costumes, et dont le style reproduit les qualités et les défauts de la peinture byzantine. Le plus souvent les quatre évangélistes figurent seuls aux en-têtes, flanqués de leurs attributs, écrivant à la lumière d'une lanterne en potence. Les manuscrits moins anciens contiennent les œuvres des pères grecs, les chroniques byzantines. — On avait espéré longtemps que ces bibliothèques nous rendraient des fragmens classiques; sauf la géographie de Ptolémée, à Vatopédi, publiée par M. Langlois, elles n'ont livré que des copies relativement récentes des auteurs païens. On retrouve plutôt ces derniers dans des impressions vénitiennes du xvie siècle : voyageurs fatigués, Homère et Sophocle reviennent, sous un habit emprunté à la charité étrangère, dormir au sein des leurs d'un sommeil qui ne sera pas dérangé. — C'est à Xéropotamo que nous avons rencontré la plus précieuse et la plus piquante collection de ce genre : très certainement un des doctes fugitifs que l'invasion musulmane chassa en Italie, et qui apportèrent à sa jeune renaissance les richesses de l'héritage grec, est revenu finir ses jours dans ce couvent, lui léguant avec sa bibliothèque la grande conquête de l'Occident : il avait ramené de bien autres nouveautés

que celles des Aldes. Dans une armoire voisine, pleine de curieux et rares ouvrages du XVIe siècle en allemand et en latin, nous découvrons les controverses protestantes, Agrippa, Mélanchthon, Luther; le premier volume qui nous tombe sous la main est l'édition du Nouveau-Testament donnée par Érasme, avec l'exergue menaçant au frontispice : *scrutamini scripturas.* Témoin bizarre de la destinée des livres, ce petit volume, sonnant le cri de guerre du docteur saxon, le cri d'éveil de la réforme, qui a mis le feu à l'Europe et vient mourir sur ce rayon, dans la poudre byzantine, dans la bienheureuse quiétude de ces esprits qui n'ont jamais rien scruté et dont il ne troublera pas l'immuable repos.

III.

Essayons pourtant de secouer leur torpeur, de pénétrer dans leur conscience et dans leur vie. Quel que soit l'intérêt du cadre archaïque auquel ils ont imprimé leur physionomie, il pâlit devant celui des personnages. Cette famille, constituée en dehors de toutes les lois humaines, nous doit sa raison d'être historique et sociale; si ses représentans actuels sont impuissans à nous la donner, ils nous apprendront du moins par ce qui leur reste et ce qui leur manque quel fut le principe de vie de ses fondateurs : avec les linéamens de ces physionomies effacées, nous pourrons recomposer les figures plus énergiques du passé. Nous n'oublierons pas, en interrogeant les bons moines sur leur valeur morale et intellectuelle, une indulgence que tout nous commande, — le souvenir de leur hospitalité empressée, la séduction personnelle de tous ces vieillards affables et sourians dont nous avons serré la main. Cette étude sera d'autant plus à l'aise qu'elle n'a rien à démêler avec les individus, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui une seule individualité marquante dans l'état monastique : elle porte sur l'ensemble d'une société qui relève, comme toute autre, de la critique historique; elle gardera ainsi toute sa liberté, certaine d'ailleurs que ces pages ne franchiront jamais les barrières qui séparent la pieuse solitude de tout commerce européen.

Ce n'est pas chose aisée que de « faire causer » les moines. Leur défiance innée à l'égard des voyageurs, qu'ils regardent comme des émissaires politiques ou des larrons de manuscrits, leur ignorance absolue des langues européennes, sont de sérieux empêchemens; le plus réel est dans l'extrême pauvreté de leur esprit. Nous avons dit comment la conversation s'engageait, à l'arrivée au parloir et en dégustant le café, sur un thème banal. Quand, après avoir épuisé la curiosité enfantine de nos hôtes, nous voulons à notre tour les

presser de questions sur leur passé, leur art, leurs ressources, ils se dérobent et répondent confusément : on n'obtient d'eux le plus souvent que ce hochement de tête oriental, signe de dénégation vague, qui exprime éloquemment sans une parole l'insouciance de l'esprit résigné à ignorer. Ces entretiens ne trahissent que la puérilité d'imagination des interlocuteurs, la haute fantaisie de leurs notions géographiques, et ce goût persistant pour la politique naturel aux Levantins. Chez quelques igoumènes des grands couvens, nous avons trouvé une intelligence plus ouverte; ainsi celui d'Iviron nous parlait avec sagacité de l'art ancien en en déplorant la décadence; celui de Lavra, vieillard aux traits fins et énergiques, nous exposait avec clarté des considérations fort justes sur l'état du pays. On verra que chez les moines russes ces bonnes fortunes sont plus fréquentes, mais ce sont là de rares exceptions.

L'existence des caloyers, telle qu'il nous a été donné de l'entrevoir, permet de les juger mieux que leur conversation. Aucun travail ne l'occupe, sauf pour le petit nombre des novices qui cultivent les terres du couvent ou dirigent ses barques de pêche. Ils ne lisent rien en dehors de la liturgie; nous n'avons jamais aperçu un volume entre les mains des propriétaires de ces splendides bibliothèques; une seule fois, dans un parloir, nous avons vu feuilleter un livre : c'était le *Tableau de Paris*, avec les lithographies des lionnes de 1840, par Grandville. Le bibliothécaire lui-même, en nous introduisant dans son sanctuaire, nous montre ses manuscrits avec une gaucherie qui prouve qu'ils lui sont sacrés dans le sens où les vers de Pompignan l'étaient pour Voltaire. Un de ces gardiens qui s'intitule pompeusement le *scévophylax* nous donne bravement pour du turc un évangile en géorgien.

La méditation, qui tient une si grande place dans la vie monastique d'Occident, leur est encore plus inconnue que la lecture. Cette forme de notre pensée religieuse ne serait même pas comprise par eux. Le Grec, — tout ceci ne peut s'appliquer qu'avec de fortes réserves aux élémens slaves, — le Grec n'est pas mystique au sens que nous donnons à ce mot; il est, ne l'oublions pas, le fils de ces Hellènes qui ignorèrent toujours le sentiment qu'il rend, qui prêtaient à leurs dieux un sourire éternel pour la terre bénie. Le christianisme n'eut jamais pour ces heureuses natures ni la profondeur abstraite et mélancolique de nos siècles de foi, ni la latitude inquiétante de nos siècles de doute. Aux époques de sa plus grande force religieuse, l'esprit oriental se dépense en subtiles distinctions de mots, produit des apocalypses et des gloses; les *Confessions de saint Augustin*, l'*Imitation* de Gerson, seraient lettres mortes pour lui; il rencontrerait plus d'idées communes dans la *Théogonie* d'Hésiode

que dans *le Génie du Christianisme*. Religieux ou laïque, le Grec trouve la vie douce, le soleil chaud; l'élan désespéré qui emporte au ciel le mystique lui est aussi étranger que le *spleen*, le suicide, les noires maladies des âmes du nord; il reste sur la terre, qu'il tient pour bonne. Demandez-lui de s'abstraire dans une cellule, vous risquerez de n'obtenir de lui qu'un sommeil profond; il lui faut la contemplation sous le ciel lumineux, au sein de la nature, dont il ne sépare pas le Créateur. Aussi voit-on les caloyers errer tout le jour d'un air indolent et béat dans leurs galeries ou dans leurs cours, sur la grève et sur la montagne, ne pensant à rien et jouissant de tout. La règle monastique n'est guère pesante : à l'origine, elle comprenait une foule de prescriptions minutieuses; avec le relâchement général, on en a bien rabattu; sauf l'*agripnia* ou veillée à l'église dans la nuit du samedi au dimanche, nous ne sachons pas qu'elle impose de pénibles exercices aux moines, et la symandre (1) vient bien rarement troubler leur douce flânerie. Ses seules rigueurs sont les jeûnes et les privations matérielles; mais on sait combien la sobriété orientale est indifférente sur ce chapitre. Ainsi tout effort d'esprit ou de volonté est soigneusement exclu de cette existence; les droits de l'intelligence y sont méconnus : ceux de la moralité sont-ils mieux respectés? La dignité extérieure de tous ces graves personnages, le soin jaloux qu'ils apportent à maintenir les prohibitions singulières dont nous avons parlé, le feraient croire malgré tous les bruits malveillans qui courent sur leur compte. Nous raconterons ici une rencontre piquante qui nous permet de laisser à un des leurs la responsabilité des allégations contraires.

Un soir, en mettant pied à terre dans un des couvens, nous fûmes salués en italien par un vieillard tout cassé sous les ans. Bien que son costume ne différât en rien de celui des autres cénobites, la vivacité de sa physionomie dans un âge aussi avancé, l'aisance de ses manières et de sa parole, le livre qu'il tenait à la main, tout l'en distinguait au premier abord. Il disparut aussitôt et revint, quand nous fûmes seuls, nous trouver dans notre cellule. Courbé en deux sur son bâton, que rejoignait sa longue barbe blanche, dardant un regard extatique sous son haut bonnet noir, il rappelait l'alchimiste de Rembrandt : on l'eût pris au temps jadis pour l'astrologue du monastère. Il n'en était que le médecin. Surpris d'entendre pour la première fois parler une langue européenne, nous le pressâmes de questions; il s'ouvrit peu à peu et nous raconta sa curieuse existence, protestant que chez lui l'habit ne faisait pas le

(1) Disques de bois qui appelaient les fidèles à la prière dans la primitive église et qui tiennent encore lieu de cloches dans certains couvens.

moine. Cet anachorète, âgé de plus de quatre-vingts ans, avait passé sa vie à courir le monde au service de l'idée libérale. Né dans les provinces grecques de la Turquie, philhellène enthousiaste, il avait pris part à la révolte des hétaires dans la légion d'Ypsilanti; chassé de son pays natal, il était passé en Autriche: expulsé de l'empire pour ses opinions exaltées, il avait gagné l'Italie, étudié la médecine à Bologne et à Rome; compromis de nouveau dans les événemens de 1848, il était revenu en Turquie. Le manque de ressources, autant que le besoin de terminer en repos une carrière aussi agitée, l'avaient décidé à accepter la place de médecin qu'on lui offrait dans ce couvent; depuis vingt ans, il portait la robe et partageait les habitudes des moines dans l'espoir, disait-il, de leur faire un peu de bien. C'était peine perdue selon lui : rien ne pouvait égaler la décrépitude, l'ignorance, l'immoralité du monde où il vivait. Il en parlait avec un âpre ressentiment et se lamentait de sa solitude intellectuelle en termes d'une originalité saisissante. Rien n'était curieux comme d'entendre ce vieux prophète, élevé dans le foyer incandescent de l'Italie de 1848 et retranché de la vie depuis ce temps, disciple de Jacopo Ortis, humanitaire, progressiste, professant le déisme vague du *Vicaire savoyard*, citant Vico et Beccaria, prêt à partir pour Novare, tout bouillant sous ses cheveux blancs des généreuses illusions de ce temps. Ce langage illuminé, qui nous paraît si étrange aujourd'hui, l'était encore mille fois plus dans ce milieu. Quelle rencontre inattendue, celle de ce caloyer révolutionnaire et philosophe, lisant Voltaire, discutant Moïse, prêchant l'émancipation des peuples en plein Athos, en pleine Byzance! Quelle étude, celle de cette intelligence ardente, mais élevée, conservée toute chaude dans ce suaire à quatre-vingts ans, avec les illusions et les espérances de sa génération, avec sa foi robuste, malgré les démentis navrans que lui inflige son entourage, au progrès, à la régénération, à la perfectibilité des races! Quelle différence instructive enfin entre cet homme fait par l'Europe et ses compatriotes restés Orientaux! — Nous ne nous lassions pas d'interroger le faux ermite; sa voix défaillante lui refusa le service, tandis qu'il achevait le tableau de la misère morale de ses frères asservis au passé, en lui opposant ses théories sur le développement de l'humanité. Il était temps d'ailleurs : encore un peu, et le vénérable moine allait nous confier qu'il n'était pas autrement sûr que Dieu existât.

Il convient sans doute d'atténuer l'amertume des critiques inspirées à ce vieillard par son isolement dans un milieu inférieur. Il ne pardonnait pas assez aux qualités naturelles de ces grands enfans, à leur douce simplicité, à la quiétude de leur horizon restreint. Avouons cependant que, de tout ce que nous voyons, il se dégage

un état social imparfait, impuissant à produire un homme ou une œuvre, sans raison d'être, d'autres diraient sans excuse : encore faut-il, avant de se prononcer, chercher d'où est partie l'impulsion qui l'a créé et le perpétue.

On se tromperait étrangement en voulant expliquer ces agglomérations de moines orientaux par les causes qui peuplent nos cloîtres, ces asiles qu'un homme d'esprit a justement nommés les « ambulances d'une armée en campagne. » Les physionomies placides et souriantes des bons caloyers disent assez que ce ne sont pas des drames intimes qui ont peuplé ces retraites. L'immense majorité y est attirée par un certain idéal de sécurité, d'oisiveté, de bien-être relatif, que l'état social de l'Orient lui refuse. Sans doute, à l'origine de la communauté, il faut chercher un mobile plus puissant dans la ferveur religieuse, qui a pris de bonne heure dans le christianisme oriental la forme érémitique. Aujourd'hui encore la petite élite qui dirige les grands couvens y est amenée par une vocation réelle, souvent aussi par l'ambition des dignités ecclésiastiques, par l'espoir de l'igouménat ; mais tous ces religieux de condition inférieure, tous ces ermites qui hantent les skytes de la montagne et vivent d'aumônes, ont surtout obéi à l'attraction d'un centre de richesses et de repos. — Pour s'expliquer cette attraction, il faut réfléchir à l'état précaire et troublé des sociétés orientales depuis le x[e] siècle jusqu'à nos jours, il faut se rappeler que les mêmes causes ont déterminé chez nous le grand courant monastique de l'époque féodale. Bon nombre des premiers qui abordèrent à l'Athos étaient des victimes de la prodigieuse instabilité byzantine : fortunes politiques brisées, débris des conspirations de cour, proscrits du tyran de la veille, rhéteurs vaincus à l'académie, capitaines battus à la frontière, cochers dépassés dans le cirque. Il en vient du palais des Blachernes et des échoppes du Boucoléon; le courtisan ruiné par les révolutions y coudoie le marin de la Corne-d'or ruiné par la tempête. Autour de ces hommes jetés dans la dévotion par le dégoût des vicissitudes humaines, la vénération s'accroît et les richesses affluent; leur sort tranquille tente chaque jour un plus grand nombre d'âmes lasses de la lutte. Des recrues plus humbles les rejoignent des provinces lointaines, de ces frontières où la guerre, le pillage, la ruine, sont le seul avenir du colon; le paysan qui fuit sa cabane détruite par les hordes bulgares, tartares ou persanes, la rebâtit sur la riante montagne, heureux de changer un travail ingrat contre une mendicité fructueuse. Les invasions gagnent le cœur de l'empire, chassant devant elles de nouveaux néophytes; l'Athos en doit aux croisés latins, aux Russes, aux Arabes, aux Turcs, jusqu'à la grande catastrophe de la con-

quête musulmane. Le sort des chrétiens depuis lors n'est pas fait pour arrêter les vocations forcées : la guerre de l'indépendance apporte à la communauté son dernier contingent sérieux. Aujourd'hui encore ce n'est mystère pour personne que la condition politique de l'Orient laisse place à bien des misères individuelles; pourtant, depuis que des garanties moins illusoires y assurent à chacun le lendemain, depuis que d'autre part les monastères ont perdu leur opulence, un arrêt marqué s'est produit dans le courant qu'avaient créé dix siècles de désolation. Reste ceux qui, venus ici à l'aventure, s'y sont fixés au hasard, avec cette étonnante facilité de l'Oriental à changer de lieu, de demeure, d'habitudes, à se poser comme l'oiseau là où le gîte est bon, sans motifs raisonnés, par pure paresse d'esprit, par indifférence à toutes choses. Arrivés à l'Athos pèlerins, ils y demeurent moines. Combien en avons-nous interrogé de ces besaciers qu'on rencontre dans les sentiers de la montagne, demandant l'aumône d'une voix dolente, et dont on obtient invariablement les mêmes réponses. — Donnez un para, effendi! — Pourquoi te ferais-je la charité? Tu es jeune, tu es fort, pourquoi ne travailles-tu pas? — Eh! je suis skyte; les pères me font l'aumône. — D'où viens-tu? — De Smyrne, de Salonique, de Stamboul, de Trébizonde. — Pourquoi es-tu resté? — Eh! je suis venu... j'ai vu que c'était bien... ça plaît à Dieu. — Pourquoi n'es-tu pas retourné chez toi? Tu as une famille, une maison, un métier? — Ah! il fallait travailler beaucoup pour gagner peu; c'est mieux ici. Donnez un para, effendi! — Ainsi ces pauvres êtres nous livraient naïvement le grand secret de vie de l'institution : l'horreur invincible de l'Orient pour la dure loi du travail. Tout est bon à ces faibles races pour lui échapper : vivre sans peine est toujours bien vivre pour elles.

Leur incarnation dernière, le type suprême du monde athonite, nous est apparue un jour avec un relief saisissant. Nous contournions en caïque les âpres pentes du sud de la montagne. Après Kapsokaliva, au pied de la paroi la plus désolée et la plus inaccessible, nous aperçûmes de loin, dans une niche du rocher chauffé à blanc par le soleil d'août, une forme noire accroupie sur un long roseau qui pendait au fil de l'eau. Nous la prîmes d'abord pour un pêcheur à la ligne et nous approchâmes, curieux de savoir comment il avait pu gagner cette terrasse sans issue. Ce n'était qu'un pêcheur à l'aumône, un skyte dont on apercevait le trou de roche à quelques centaines de pieds dans la montagne. Des échelles, des cordes lui permettaient de se laisser glisser jusqu'à son poste sans se rompre le cou; immobile, bravant de son bonnet noir un rayonnement de 50 degrés, il surveillait la poche de toile emmanchée à

son bâton et attendait que les rares barques qui viennent de Lavra à la côte occidentale y jetassent quelques olives, un morceau de pain. C'était sa vie tous les jours depuis l'aube. Écartant ses longs cheveux, il nous regarda vaguement du haut de son observatoire et ne répondit pas aux plaisanteries de nos rameurs. Confondus par cette apparition invraisemblable, nous nous demandions ce qu'il restait de l'homme à ces termites de la montagne, et si l'anéantissement du fakir hindou, accroupi sa vie durant au soleil, ne contient pas plus d'activité intérieure que le leur.

Nous ne savons pas de défi plus irritant pour l'esprit que le commerce avec ces natures incompréhensibles, dont on s'efforce vainement de pénétrer le problème. Sont-elles donc faites de notre chair et de notre cerveau? Chez nos chartreux ou nos trappistes, du moins nous trouvons des aspirations semblables aux nôtres, nous savons le secret de leur compression : c'est le sacrifice, le travail, la mort antérieure dans un déchirement suprême; mais ceux-ci comment meurent-ils à vingt ans? Jamais une pensée ardente n'a emporté leur âme, jamais un effort de volonté ne l'a secouée, jamais une heure d'ivresse ne l'a noyée; ils n'ont jamais soupçonné qu'il est bon de vivre, sain de souffrir, grand de lutter. Que de fois, accoudé durant les soirées radieuses aux galeries hautes de leurs cloîtres, dans ces sites admirables plongeant sur l'infini, nous nous sommes demandé comment, à ces jeunes hommes qui erraient indolemment autour de nous, la brise du large n'apportait pas un regret, un rêve, un trouble. Quand passent devant eux les voiles joyeuses sur les lointains horizons de mer, ils n'ont donc pas une aile dans l'âme qui se déploie pour voler à elles? — Non, c'est l'Orient, c'est son sommeil éternel. Il faut l'avoir beaucoup pratiqué et bien compris pour garder à son endroit l'indulgence qu'on doit aux enfans, le respect qu'on doit aux vieillards. Ceux qui le connaissent moins seront sévères pour la société stérile que nous avons essayé de dépeindre; ils nous accuseront sans doute de nous attarder à un tombeau et de nous complaire dans ces limbes, semblables à ceux où Dante rencontre la foule « des tristes âmes qui ont vécu sans infamie et sans honneur, qui ont fait par lâcheté le grand refus; » ils trouveront que la parole amère du poète eût suffi :

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Pourtant si la vie et l'intérêt qu'elle éveille font aujourd'hui défaut à cette société, elle garde le secret d'un passé qui ne fut pas sans grandeur, et mérite à ce titre de retenir notre attention. Les lieux, les mœurs, l'esprit général, nous rendent ce passé intact, avec la fidélité scrupuleuse qui nous a donné parfois l'illusion d'y vivre; les hommes seuls se sont modifiés. C'est comme une scène où la

vérité du décor, du costume, des accessoires et du jeu est irréprochable, mais où l'âme des acteurs n'est plus susceptible, — au même degré, — des passions qu'ils représentent. C'est néanmoins avec cette âme qu'il faut reconstruire celle des anêtres, pour ne pas s'écarter d'une loi historique hors de laquelle nous ne voyons pas de vérité. Sans doute les monumens que nous a légués l'Athos du moyen âge supposent une force créatrice absente aujourd'hui; ceux qui ont réuni ces magnifiques bibliothèques lisaient et savaient; ceux qui ont peint le christ de Karyès et les vierges de Dochareion avaient senti et souffert. La ferveur des premiers solitaires, le recrutement de ceux qui les suivirent dans les hautes régions de la société byzantine, les disgrâces éclatantes qui trempaient leurs cœurs avant de les mener au cloître, telles étaient les causes principales de leur supériorité intellectuelle et morale sur leurs successeurs; mais dans le tour particulier de l'esprit, dans ses procédés, dans son idéal, il n'y a qu'une différence du plus au moins. Nous surprenons dans le berceau de l'institution le germe du mal qui la minera, nous le voyons suivre lentement son développement logique jusqu'à nos jours. Pourquoi ne ferions-nous pas pour les hommes ce que nous faisons pour leurs portraits, pour cette longue série de figures qui se déroule sur les murs des églises athonites et remonte sans interruption du copiste d'hier au grand Pansélinos? — Les plus récentes comme les plus vieilles, à huit siècles de distance, ont même forme, même attitude, mêmes proportions, mêmes couleurs : on les confondrait au premier coup d'œil; mais, en reprenant attentivement la série, on retrouve chaque jour la vigueur un peu plus accusée sous ces traits identiques; c'est comme une âme éteinte qui se rallume insensiblement sans changer de corps. — Ainsi des modèles de ces peintures : pour voir nous apparaître les contemporains de saint Athanase et de saint Saba, prenons les nôtres, depuis les igoumènes des grands monastères jusqu'au pêcheur d'olives de Kapsokaliva : séparons les lignes antiques de la physionomie des rares retouches modernes, forçons les plans effacés, exagérons les reliefs en atténuant les ombres, soufflons à ces revenans l'idée ou la passion qui les fera se mouvoir naturellement dans le milieu tout préparé : c'est le travail relativement facile qui consiste à chercher dans un vieillard ce qu'était l'homme de vingt ans; on en est récompensé par une jouissance inconnue dans la mouvante Europe, celle de vivre une heure chez les aïeux d'il y a huit siècles. — Signalons en passant l'emploi qu'un historien sagace pourrait faire de cette précieuse épave pour une étude d'un bien autre intérêt; l'étude de ce monachisme oriental des premiers siècles, qui a joué un si grand rôle dans le développement du christianisme, de ces multitudes d'ascètes qui peuplèrent alors la Thébaïde. Certes il y a loin en

apparence de nos bons caloyers aux fortes générations des Antoine, des Pacôme, des Macaire, des Hilarion ; le génie brûlant du début, la différence des agens historiques, ne permettent pas d'épuiser des analogies spécieuses, et néanmoins l'Orient ne serait plus l'Orient, le gardien opiniâtre de tempéramens, de mœurs et de pensées héréditaires, si bien des lacunes n'étaient pas comblées, bien des problèmes résolus dans cette étude par la connaissance préalable du petit monde athonite.

Avant de le quitter, ce monde où tout nous parle du passé, encore faudrait-il lui demander le secret de son avenir. Après ce que nous avons dit, il semble facile de prédire ce dernier : une dissolution lente, très lente sans doute, car elle doit triompher du double brevet de longévité que donnent à leurs institutions l'esprit religieux et l'esprit oriental, mais assurée. — Cet arrêt de mort serait sans appel, s'il ne fallait tenir compte d'un élément nouveau que nous avons négligé à dessein, tant il se dérobe aux observations que nous a suggérées l'ensemble de la communauté : nous voulons parler de l'élément slave et surtout du groupe russe très homogène de sept à huit cents moines qui occupe le grand couvent de Saint-Pantéleimon et les deux skytes de Saint-André et du prophète Élie. Il ne s'agit plus ici de sénilité et d'affaissement, nous avons affaire à une race vierge et neuve qui nous reporte, elle aussi, en plein moyen âge, mais au moyen âge barbare et occidental. C'est bien une foi ardente qui a amené ces néophytes de leurs steppes, la règle est observée chez eux dans toute sa sévérité, certains travaux y sont en honneur. Ces moines russes forment une phalange compacte, soumise, animée d'un patriotisme jaloux; cet instrument docile est dans la main de quelques supérieurs doués de rares qualités de commandement et d'administration. Ils sont aidés dans leur développement par toutes les facilités matérielles. Nous avons déjà dit avec quelle générosité sagace la Russie soutient ses œuvres religieuses en Palestine, de quel faste et de quel prestige elle les entoure; cette préoccupation est encore plus sensible à l'Athos. Grâce aux abondantes aumônes de la mère-patrie, les maisons moscovites voient leur aisance s'accroître dans la proportion où les maisons grecques s'appauvrissent; elles achètent la terre, augmentent leurs métochies, font sortir du sol de vastes constructions, de fières églises, somptueusement ornées. A défaut d'une école de peinture constituée, elles reçoivent de Russie les produits de cet art religieux dont nous avons signalé l'originalité et le mérite, elles ont du moins des ateliers d'imprimerie, de gravure, de photographie, qui répandent leurs idées sous toutes les formes dans la montagne sainte.

Nous avons à peine besoin d'insister sur les conséquences qui dé-

coulent de ce fait : la présence d'un noyau d'hommes unis, actifs, riches, maîtres du sol, dans cette société désagrégée et réduite aux expédiens. L'influence et le prestige qui s'attachent à ces hommes dans un milieu aussi oriental que celui du mont Athos dépassent tout ce que nos habitudes sociales nous permettent d'imaginer. Cette influence repose sur les trois conditions d'autorité qui gagnent le plus sûrement le respect dans un pays d'où elles sont généralement absentes : l'opulence, l'indépendance et l'énergie; on devine l'antagonisme profond qui a dû naître entre les anciens possesseurs de la montagne et les nouveaux convives qui apportent à la table monastique un si formidable appétit. Toute la vie dont l'Athos est susceptible s'est concentrée aujourd'hui dans cette lutte. L'inquiétude qu'inspire à ces esprits indolens l'activité des chefs de la communauté russe, la supériorité hautaine qu'affectent ces derniers, sont un des curieux spectacles réservés au voyageur. — En surprenant à l'œuvre ces rudes apôtres, nous avons cru voir revivre les figures énergiques des moines francs ou saxons qui ont entamé l'édifice féodal : toujours en route, sur terre et sur mer, pour Stamboul ou pour Karyès, insensibles à la fatigue physique, ignorans du repos, prêchant du haut de leur selle, écrivant de l'étape, n'ayant gardé des passions de ce monde que celle de l'ambition personnelle au service d'une cause nationale, ils nous ont rappelé ce qu'était au XIIe siècle l'apostolat politique d'un Bernard ou d'un Arnaud de Brescia.

Dans ces derniers temps, le champ de bataille des deux partis était ce couvent de Saint-Pantéleimon, dont tous deux se disputent la possession sur la foi d'anciens titres fort obscurs. Toujours est-il que, sur les 500 religieux qui l'habitent, près de 400 sont sujets du tsar. Grecs et Russes y vivent partagés en deux camps, officiant en langue différente dans leurs églises respectives. Dernièrement, l'igoumène, un Grec âgé de cent quatre ans, vint à mourir : les Russes élurent un des leurs pour le remplacer. L'assemblée de Karyès refusa de ratifier ce choix. Pour mettre fin à un désordre qui passionnait vivement le monde orthodoxe, le patriarcat de Constantinople céda sagement à la nécessité et prescrivit une nouvelle élection dont le résultat serait indiscutable. Notre bonne fortune nous ramena à Saint-Pantéleimon le jour où elle devait avoir lieu : jamais, par ce temps de luttes électorales, nous n'en verrons une marquée d'un cachet plus singulier. C'était un dimanche : la curiosité nous avait retenu toute la nuit à l'église, séduit par la pompe de l'office russe, par la beauté du chant, par les types étranges de cette multitude qui montait à l'autel en priant pour le tsar, comme une armée marchant à des conquêtes. Toute la nuit, « le pâle troupeau des moines, » comme dit le poète, debout sous la clarté mou-

rante des cierges, avait psalmodié les vigiles sans qu'on eût pu lire sur ces faces mystiques d'autres soucis que ceux du ciel. Nous nous étions couché à l'aube, et de bonne heure nous fûmes réveillé par le son des cloches. Nous nous préparions à assister à une nouvelle cérémonie, quand on nous avertit qu'elles appelaient les cénobites « dans leurs comices. » L'événement attendu depuis si longtemps, destiné à un si grand retentissement dans toute l'église orientale, et autour duquel gravitait tout ce qui restait de passions humaines aux religieux, s'accomplissait sous nos yeux sans qu'il nous fût possible d'en surprendre un indice. Aucun trouble inusité ne transpirait dans la gravité extérieure de la vie monacale, aucun bruit ne profanait le silence du cloître : à peine si quelques physionomies trahissaient une préoccupation nouvelle, si quelques chuchotemens s'échangeaient au coin des longs corridors, si quelque frère passait plus affairé. Un étranger non prévenu aurait cru que les moines se rendaient comme d'habitude à leur office. Et pourtant sous ce masque rigide on sentait plus de passion contenue, plus d'anxiété, plus d'espoir et de colère que dans toutes les agitations bruyantes de nos places publiques. Les Grecs avaient fermé le catholicon, dont ils sont maîtres, apposé les scellés sur la porte et protesté en se retirant dans leurs quartiers. Les Russes montèrent alors voter à leur chapelle, tout au haut du couvent : quelques instans après 400 voix avaient de nouveau appelé à l'igouménat l'archimandrite précédemment choisi dans leur sein. Le triomphe était aussi silencieux, aussi dissimulé que la lutte; les visages se contractaient pour étouffer sous l'austérité habituelle la joie orgueilleuse qui rayonnait malgré eux.

Pour nous, spectateur désintéressé de ce drame muet, nous ne pouvions nous empêcher de sourire à la leçon philosophique qu'il nous donnait. Nous nous demandions si c'était bien la peine de s'enfermer dans un cloître à préparer sa tombe pour y porter les luttes politiques du forum; sous la livrée du renoncement, sous la discipline de l'ascète, nous retrouvions l'homme avec les vanités, les passions, les misères inséparables de sa nature. — Une rencontre fortuite vint donner une portée plus haute encore à cette leçon. — Tandis qu'on nous racontait les résultats du vote, à un des balcons plongeant sur la cour inférieure, un mouvement inusité se produisit dans celle-ci; les cloches s'ébranlèrent à lentes volées; une procession de moines, la tête couverte du voile de deuil et tenant des cierges à la main, s'allongea sur le parvis en psalmodiant de tristes litanies. Toutes les pompes ont un caractère funèbre à l'Athos : dans notre ignorance des usages, nous crûmes qu'on célébrait l'intronisation du nouvel igoumène et nous nous préparions à le voir sortir

à la suite de son troupeau. — Ce ne fut pas l'élu du siècle qui sortit : ce fut l'élu de la mort, un pauvre diable de caloyer que nous avions trouvé quelques jours avant agonisant à l'hôpital, et qui s'en allait au petit cimetière devant la porte, conduit par le même cortége, salué par le même glas et les mêmes chants qui devaient mener son camarade au trône abbatial. En passant cette nuit sur le monastère, le destin avait fait son élection, lui aussi, et choisi au hasard, dans les rangs voués au renoncement commun, deux de ces hommes égaux devant la vie et devant la mort : de l'un il avait fait le puissant abbé, seigneur du couvent et de la terre, de l'autre un cadavre. Lequel était le plus près de sa vocation? N'était-ce pas ce dernier, qui venait si à propos pour donner à son frère, en plein orgueil de la victoire, la leçon du cloître, la leçon des grandeurs humaines, en lui enseignant le terme où elles aboutissent, le chemin qu'il prendrait demain? — L'imagination macabre du vieil Holbein n'eût pas trouvé mieux que ce rapprochement ironique, digne de continuer à Bâle ou à Lucerne la farce lugubre du moyen âge.

A nous aussi, au moment où nous allions quitter l'Athos, le pauvre caloyer donnait peut-être la leçon suprême et le dernier mot de la vieille montagne byzantine. S'il lui reste une chance de vie, elle est dans le développement du petit groupe qui tient lieu de ferment à cette masse inerte; mais il ne réalisera ses destinées qu'en brisant le moule antique où sa forte jeunesse étouffe; nous croyons avec l'Évangile qu'on ne met pas le vin nouveau dans les vieilles outres et qu'il faut à des races nouvelles une formule neuve appropriée à leur génie. Le jour où ces consciences naïves, emprisonnées dans la vénérable maison orthodoxe, l'auront reconstruite à leur usage, elles auront conquis l'avenir. — L'avenir! ce mot sonne faux dans ce monde rétrospectif, où tout ne nous a enseigné que le passé, et nous n'y insisterons pas davantage. — Les cénobites nous devaient leur longue histoire jusqu'à l'heure présente : ils nous l'ont contée et ne nous doivent plus que le mot d'Hamlet mourant après avoir achevé le récit de ses infortunes : « le reste, c'est le silence! »

Le passé et le silence! l'homme ne vit pas seulement de ces deux négations; on s'en aperçoit vite après un séjour à l'Athos. Nous désespérons de rendre l'impression d'étouffement et de malaise, le *spleen* qui se dégage de cette existence factice, la torpeur qui gagne l'esprit dans cette course à travers les sépulcres. Sur cette nature si riche et si vigoureuse, mais frappée de stérilité, un voile de deuil s'étend insensiblement, l'œil voit noir, la nausée vient au cœur à respirer les fades aromes de l'embaumement : ces fantômes de cire au regard atone hantent le sommeil de la cellule. Durant les derniers jours, nous cherchions vainement quelque rappel gracieux de

la vie absente : tout nous semblait suinter la tristesse, jusqu'au laurier-rose amaigri, ennuyé, qui détachait ses fleurs souffreteuses sur le mur gris du couvent. Nous passions nos soirées à arpenter les hautes galeries des étages supérieurs, aspirant à cet horizon de mer que sillonnaient allégrement les barques, comme un défi de liberté jeté aux prisonniers. Une d'elles vint livrer son chargement de poissons au monastère et s'offrit à nous porter en une nuit sur la côte opposée du golfe de Monte-Santo, d'où nous gagnerions Salonique par terre. — Cette fuite nocturne fut le digne épilogue des visions inquiétantes d'où nous sortions. — Couché sur l'arrière étroit de la petite tartane, au ras de la vague dont chaque lame affleurait à nos vêtemens, nous glissions lentement sur l'eau dormante, où pendait la voile immobile. Quand, las de compter les étoiles passant une à une sur le mât, nous nous redressions sur notre planche, nos regards rencontraient les trois caloyers noirs, ombres muettes qui ramaient d'un mouvement automatique, sans paraître avancer. Tous les spectacles funèbres des derniers jours repassaient dans notre insomnie: il ne tenait qu'à nous de nous croire dans la barque infernale, conduite par les nochers de l'Érèbe, qui nous ramenait de la terre des morts. Pour dissiper le cauchemar de cette navigation fantastique, il fallut le premier rayon de l'aube nous montrant la grève prochaine. Une embarcation de pêche y abordait, abritant sous sa voile toute rouge du premier feu des enfans et des femmes. Les voix jeunes et fraîches chantaient la cantilène grecque avec laquelle les pêcheurs de l'Archipel trompent les longues attentes de la nuit : *Ta matia ta gramména...*

« Ah ! réveille-toi et ouvre — tes yeux, le doux livre — que le Créateur n'a pas fait — pour qu'il reste ainsi clos; — ah ! réveille-toi et salue — ton amie l'aurore, — afin que se réjouisse le ciel, — afin que sourie la terre ! »

Ce chant d'amour montant dans l'aurore, c'était le printemps de Dieu, la vie ressuscitée : en la sentant renaître, nous nous demandions si nous n'avions pas rêvé tout ce voyage chimérique dans les siècles lointains, dans la vieille Byzance, dans la tombe : doutant de la réalité évanouie, nous nous retournâmes encore une fois pour chercher la montagne sainte : la masse noire de l'Athos descendait dans les profondeurs de la mer, comme le peuple suranné qui l'habite descend dans le passé.

EUGÈNE MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES SALADEROS

DE L'AMÉRIQUE DU SUD

I.

Nous avons tenté ici même (1) d'étudier sous ses divers aspects le caractère de l'habitant des pampas et de retracer cette vie oisive, indifférente à tout bien-être, de l'indigène au milieu de ses troupeaux et du colon, qui s'endort, lui aussi, dans l'inaction à l'ombre d'une prospérité précaire. Il est permis de chercher l'explication de l'état actuel du vaste territoire des pampas dans cette étrange législation espagnole qui défendait aux colonies le travail et la production en leur imposant la consommation exclusive des produits de la métropole : là est la vraie cause de l'état d'infériorité relative dans lequel, au milieu d'immenses richesses spontanées, a végété un pays plus anciennement colonisé que les états du nord. Perdu au milieu du désert, abandonné par la mère-patrie, le colon, quel qu'il fût, criminel expulsé, émigrant laborieux ou pionnier avide de découvertes, n'était plus considéré comme Espagnol du jour où il touchait le sol de l'Amérique et s'y établissait; il devenait un instrument de fortune pour les chefs de compagnies autorisées à exploiter le pays, un vassal taillable et corvéable à merci. Il est surprenant qu'un pareil sort ait tenté quelques coureurs d'aventures et que les chefs d'expéditions aient pu enrôler des volontaires; il fallait vraiment que l'Espagne de Philippe II et de ses successeurs fût un triste séjour pour que les états de la Plata, où n'existait pas l'attrait des mines d'or, aient pu se peupler en deux siècles de 56,000 Espagnols. Le système général appliqué à toutes les colo-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1875.

nies était la défense absolue d'exporter autre chose que de l'or. Le revenu des mines était divisé par tiers entre le roi d'Espagne, ses représentans dans le pays et le colon; le tiers abandonné à celui-ci ne pouvait être employé par lui à autre chose qu'à payer les objets qu'il tirait de la métropole pour sa consommation. Créer une industrie quelconque dans la colonie lui était défendu, améliorer son sort lui était impossible; l'agriculture elle-même lui était interdite par des règlemens rigoureux.

Il semblerait que les provinces de la Plata eussent dû être exemptées de l'application de lois qui n'étaient pas faites pour elles; Buenos-Ayres était en effet à 1,000 lieues des mines de Potosi, qui produisirent 4 milliards de francs en cinquante ans, et ce terrain d'alluvions ne énonçait l'existence d'aucune mine d'or ou d'argent, la surface seule promettait au travail humain des richesses capables de faire une concurrence victorieuse aux mines les plus riches. Les rois d'Espagne n'en accumulèrent pas moins les prohibitions, essayant d'arrêter l'élan irrésistible de la production de la pampa; mais ils pouvaient plus facilement condamner l'homme à l'oisiveté que la nature à l'inaction, et les colons voyaient leurs richesses se développer malgré la loi et pour ainsi dire malgré eux, sans emploi ni profit, ne leur apportant que le dégoût du travail. Comme si ces lois eussent été insuffisantes, l'Espagne alla jusqu'à créer une fiction géographique qui doublait la distance réelle entre les provinces de la Plata et la métropole. Placées en effet sur un grand fleuve, clé d'autres voies navigables qui descendaient des pays les plus riches de ce continent, situées sur l'Atlantique, presqu'en face de l'Espagne, les provinces de la Plata furent soumises dès l'origine à l'autorité administrative de la vice-royauté du Pérou, dont le siége était sur le Pacifique, et toute communication directe avec la métropole leur fut interdite; privées du droit d'exporter, elles ne pouvaient rien recevoir que par cette voie détournée, ce qui imposait aux objets de consommation les frais d'un voyage de 1,000 lieues par terre, et des droits de 50 pour 100 au profit du roi et du vice-roi. L'estuaire de la Plata se trouvait, par le fait de cette législation illogique, être une sorte de porte fausse condamnée, semblable à celles que les architectes simulent sur les édifices pour la symétrie, mais qui ne servent à rien.

Cette législation, à peine améliorée de temps à autre, dura de 1580 à 1810; elle était aggravée par l'existence de monopoles de tout genre. Une sorte de ferme du commerce existait en effet à Séville sous le nom de *casa de contratacion*, réunissant entre ses mains la consommation et la production des pays d'outre-mer; quelques maisons opulentes sous la surveillance des douanes de l'état,

qui régissaient l'embarquement et le débarquement des cargaisons, formaient en Espagne, aussi bien qu'en Amérique, une aristocratie commerciale où les nobles entraient sans déroger. Toutes les lois étaient faites en faveur de ces monopoliseurs sans aucun souci de l'intérêt privé du colon ni de l'intérêt public des colonies.

En quelques mots, nous en ferons connaître l'esprit. Une ordonnance de 1602, qui fut considérée comme un progrès sur les précédentes, permit pour la première fois l'exportation par la voie de la Plata de 2,000 *fanegas* (1) de blé, de 1,000 quintaux de graisse et de viande sèche pour la côte de Guinée pour y être échangés contre des nègres. On se demande à quoi pouvait servir l'importation des nègres, sinon à augmenter le nombre des consommateurs dans un pays où, la production étant prohibée, tout travail était superflu, et où, en permettant l'entrée de nègres, on défendait en même temps l'exportation de tout ce qu'ils pourraient produire. En 1718, le roi accorda enfin à un Espagnol le droit d'expédier directement deux petits navires par an de la Péninsule pour la Plata avec autorisation de rapporter en retour les produits de cette contrée. Ce mince progrès disparut lui-même dix ans plus tard devant les réclamations des monopoliseurs, et les exportations de la Plata durent reprendre la voie du Pacifique. Une pareille législation équivalait à une prohibition absolue d'exportation, étant donnée la nature des produits de la pampa, alors exclusivement composés de cuirs de bœufs, marchandise lourde et encombrante. Une seule voie de salut restait ouverte au colon : c'était la contrebande. Elle prit un développement considérable dans les ports voisins occupés par les Portugais, et sauva les provinces espagnoles d'une ruine complète en procurant à la production spontanée du pays les moyens de se répandre au dehors. Le champ à exploiter était tellement vaste, que les contrebandiers pouvaient former des compagnies puissantes, disposaient d'une véritable flotte, de ports de ravitaillement, et avaient à leurs ordres des armées de travailleurs entretenus par eux, faisant pour leur compte l'exploitation des animaux inutiles à leurs propriétaires. En raison du développement excessif et sans profit des troupeaux, les *hacendados* d'alors les avaient laissés vivre à l'abandon, se contentant d'en tirer leur nourriture quotidienne et renonçant à marquer les nouveau-nés; il était rare même qu'ils s'occupassent d'abattre une quantité quelconque d'animaux pour en vendre le cuir, alors de peu de valeur et d'un placement difficile.

L'exploitation de la pampa au XVIII[e] siècle était donc, à propre-

(1) Une *fanega* équivaut presque exactement à un hectolitre.

ment parler, abandonnée à deux ou trois mille brigands, *gauchos malos*, que les contrebandiers entretenaient sur les limites du territoire des *estancias*, sur l'une et l'autre rive de la Plata, et auxquels ils faisaient appel lorsqu'ils avaient amené les navires destinés à la contrebande. On organisait alors une sorte de battue générale du bétail. On réunissait une troupe de ces cavaliers intrépides, qui se jetaient dans la pampa, là où les animaux étaient le plus nombreux, sans se préoccuper des propriétaires. Lorsqu'on rencontrait un troupeau, on formait le cercle, ceux des côtés rassemblaient le bétail, et ceux du centre, armés d'une longue perche de bambou terminée par une demi-lune de fer tranchant, coupaient le jarret des animaux affolés, sans s'arrêter dans leur course tant qu'il en restait debout, laissant le sol jonché de ces malheureuses bêtes bondissant sur place au milieu de beuglemens et d'efforts impuissans. Quand le massacre était fini, les mêmes individus mettaient pied à terre, enfonçaient leur long couteau dans le cœur de la bête abattue, d'autres les suivaient, arrachaient le cuir et l'emportaient. Les entrepreneurs de ces abatages payaient un *real* (1) à ceux qui coupaient le jarret, et un *real* à ceux qui écorchaient; la viande était abandonnée aux chiens sauvages et aux oiseaux de proie. Les lois avaient créé cette industrie au grand détriment de la moralité et de la richesse du pays. Les propriétaires se voyaient, eux aussi, obligés d'employer le même système, qui, en se généralisant, conduisait à une destruction rapide du bétail. En effet, malgré les ordonnances qui défendaient d'abattre les mères et les génisses, on choisissait de préférence pour ces battues le printemps, époque de la mise bas ; les vaches pleines étaient les plus recherchées en raison de la valeur du veau mort-né, dont le cuir se payait fort cher en Espagne, et dont la chair était un régal pour le *gaucho*. C'était ruiner doublement le troupeau en détruisant les reproductrices et en égarant les veaux déjà nés qui erraient à l'abandon et mouraient en grand nombre. En dehors même des contrebandiers, les Indiens du Chili et des provinces des Andes, les habitans de Montevideo, les Brésiliens, tous, chrétiens et autres, venaient s'approvisionner dans cette mine inépuisable, sans autre but que de se fournir de cuirs et de graisse pour leur consommation.

Les *hacendados* cependant, ne renonçant pas à retirer un jour quelques revenus de leurs troupeaux, ne cessaient de lutter contre les erreurs économiques de la métropole; pendant tout le XVIII[e] siècle, ils adressèrent directement au roi d'Espagne des mémoires aussi curieux par l'élévation des idées et des doctrines que par le

(1) Le *real* argent valait 55 centimes de notre monnaie.

contraste avec la folie de ceux qui faisaient les lois. Ces mémoires constituent de vrais cahiers coloniaux, rédigés par des hommes nés cependant loin du centre de la civilisation, tenus volontairement dans l'ignorance, et qui, guidés seulement par l'intérêt privé, donnaient à l'Espagne des leçons d'administration aussi opportunes qu'inutiles. Tel était l'aveuglement de ceux qui avaient dans leurs mains la conduite des colonies, que le roi répondait aux réclamations des colons par les instructions suivantes, qu'il transmettait au vice-roi de la Plata vers la fin du XVIIIe siècle. « A tous les vice-rois, écrivait-il, nous avons toujours recommandé de prendre le plus grand soin d'empêcher que dans les provinces on ne travaille les draps, on ne plante la vigne ou l'olivier, pour beaucoup de raisons de haute considération qui nous y forcent, et dont la première est de ne pas diminuer le commerce de notre royaume avec ces pays; nous avons su que, malgré notre défense, on avait lâché la main, et que les vignes par exemple s'étaient développées; nous défendons formellement que dorénavant il en soit planté aucune, que celles qui existent soient soignées ou replantées, si elles disparaissent, qu'il soit fait aucune plantation d'olivier ni travail de laine. »

En 1790 sont envoyées les premières suppliques; vingt ans suffiront pour amener les esprits à la pensée d'une guerre ouverte, et pendant ce temps l'Espagne ne fera du reste aucune concession qui ne lui soit arrachée de vive force; la seule qu'elle ait octroyée est la cédule du 4 mars 1795, qui pour la première fois autorise la vice-royauté de la Plata à faire directement le commerce avec la métropole et les autres colonies espagnoles, droit qu'elle ne concède qu'empêchée qu'elle est de surveiller ces transactions par suite de la guerre avec l'Angleterre. Pour la première fois, une apparence de commerce régulier remplaça la contrebande, et profita aux *hacendados* au lieu de faire exclusivement la fortune des pillards. En 1795, le commerce de la Plata se faisait déjà par 97 navires, et l'on exportait dans cette seule année 875,000 cuirs de bœufs, 44,000 de chevaux, et 250,000 kilos de suif.

Cette demi-liberté était due aux circonstances, mais était loin encore de constituer la liberté du commerce, et si les commissaires royaux ne pouvaient plus dire aux colons ce qu'ils leur disaient un siècle auparavant, « vous n'avez d'autre privilége que de ne pas être vendus comme esclaves! » les colonies étaient en somme maintenues dans un état de dépendance assez complet pour n'avoir d'autre sentiment que la haine contre leurs compatriotes d'Espagne, devenus leurs maîtres. C'est là qu'il faut chercher le vrai sens de la révolution de 1810, qui n'avait au début rien de politi-

que, et n'avait d'autre mobile que l'intérêt commercial. L'Espagne le comprit vite, et aux premières nouvelles du soulèvement tenta de l'arrêter par une ordonnance qui, datée du 17 mai 1810, six jours avant la proclamation de l'indépendance, concédait la liberté commerciale sans restrictions. Il était trop tard : moins d'une semaine après, le vice-roi était en fuite.

Mais ces trois siècles que l'on venait de traverser ne pouvaient par le fait d'une révolution s'effacer de l'histoire; le mal était profond, tout était à créer. Il fallait changer la tradition, réagir contre cette indolence que les créoles avaient puisée dans les loisirs de la vie pastorale. La destruction des troupeaux avait été si rapide que l'on était passé en quelques années de l'extrême abondance à la crainte de voir disparaître le dernier troupeau. Si nous en croyons les chiffres rapportés par Félix de Azarà dans un mémoire écrit en 1751 et imprimé à Madrid en 1847, il faudrait estimer à 48 millions le nombre des bêtes à cornes qui peuplaient la pampa du Rio-Negro de Patagonie au Rio-Tebicuary du Paraguay. Ces chiffres sont peut-être erronés malgré l'exactitude ordinaire des observations de cet écrivain méticuleux; mais, quel qu'eût été le nombre du bétail à cette époque, il était assez réduit à la fin du siècle pour qu'on estimât à peine à 6 millions les animaux qui avaient survécu aux battues. Aucun motif du reste n'engageait les habitans à être ménagers de leurs richesses. Au milieu des prohibitions de la loi espagnole, les créoles n'avaient jamais appliqué leur esprit à la recherche des procédés propres à utiliser les produits de leurs troupeaux. Quand était venu en 1795 la première autorisation d'exporter, les moyens manquaient pour en profiter; les cuirs étaient le seul produit transportable à Buenos-Ayres pour y être embarqué, et encore un bon tiers pourrissait sur place faute de préservatif contre les insectes. Comme ils valaient de 12 à 20 réaux, soit de 7 à 11 francs la pièce livrés à Buenos-Ayres, ce qui, transport déduit, donnait à peine 5 réaux au propriétaire, celui-ci se souciait peu de chercher les moyens de préserver de la corruption une marchandise aussi peu estimée. Ce fut seulement en 1816 que pour la première fois on eut l'idée de plonger dans un bain saturé d'arsenic les cuirs séchés au soleil pour les protéger des mites, et aujourd'hui encore l'on ne procède pas autrement. Quant à la chair des animaux, elle était absolument sans emploi en dehors de la consommation journalière de la population très restreinte; on allait jusqu'à tuer un bœuf pour en avoir la langue ou tout autre morceau désiré, le reste était abandonné. Une petite quantité de viande était séchée au soleil et expédiée en fût dans de la graisse : c'était le *cecino*, produit d'une fabrication coûteuse, d'une conservation difficile, auquel on a depuis un siècle tout

à fait renoncé. L'esprit d'invention et l'activité industrieuse des habitans, qui au nombre de 100,000 végétaient sur cette terre, n'avaient aucune raison de se développer, et, faute d'un progrès quelconque, la ruine était imminente. Heureusement la révolution, en proclamant l'indépendance commerciale, éveilla l'esprit d'initiative, ouvrit le pays à l'activité étrangère, y révéla les inventions de l'industrie moderne, et, quoique dans une mesure encore restreinte, inaugura l'ère de l'exploitation lucrative et raisonnée de la pampa.

II.

Les seuls établissemens qui aient servi à développer la production du bétail sont les *saladeros*. Le nom est fort ancien et se rencontre dès le début du dernier siècle dans les documens publics; il n'existait cependant alors rien qui eût quelque analogie avec ce que l'on voit aujourd'hui. La fondation de ces usines, qui ont conservé dans leur aspect et leur mode de fabrication un cachet tout à fait primitif, a constitué vers le commencement de ce siècle un progrès considérable et ouvert aux *estancieros* le premier débouché important pour leurs troupeaux. L'origine en est fort obscure; voici la tradition qui a cours à ce sujet.

En 1794, cinq matelots irlandais venus sur la côte de Patagonie pour la pêche de la baleine, se trouvant échoués et recueillis à Buenos-Ayres, eurent l'idée d'appliquer à la conservation de la viande les procédés de salaison et de séchage employés à celle du poisson; c'était fort simple, mais l'ignorance des colons était telle, ils avaient eu jusque-là si peu d'intérêt à s'occuper de ces questions, que la révélation de ces cinq matelots fut accueillie comme une découverte des plus merveilleuses. On fit des essais qui réussirent parfaitement : des échantillons expédiés par des navires en partance firent le tour du monde sans s'altérer, en un mot le résultat fut du premier coup si satisfaisant qu'après quatre-vingts ans aucune modification n'y a été apportée, et le problème de la conservation de la viande, dans ce siècle de la chimie, n'a pas fait un pas.

De ce jour, l'industrie si importante des *saladeros* était créée. Cependant il ne fallait pas songer à fabriquer du jour au lendemain des quantités considérables de viande salée. Ce qui faisait défaut, c'étaient non-seulement les hommes entendus et pratiques dans ce travail nouveau, mais encore le sel, les tonneaux, et, ce qui était plus grave, les capitaux. Il fallut, comme toujours, que les *hacendados* s'adressassent au roi, lui demandant de favoriser la création

de cette industrie, d'autoriser la venue de cent ouvriers irlandais catholiques qui pussent enseigner aux nègres ce travail nouveau; on demandait aussi la fondation d'une compagnie qui pût acheter et centraliser à Buenos-Ayres tous les produits que l'on préparerait dans les *estancias* et les exporter pour les autres colonies et le continent européen. Ces pétitions restèrent sans réponse, et les colons durent se contenter d'employer le nouveau système de salaison, chacun séparément suivant le nombre de ses troupeaux et des esclaves dont il disposait, mais sans que l'on pût songer à établir des saladeros. Ce ne fut que de longues années après que quelques-uns furent créés à Buenos-Ayres, assez peu importans du reste au début pour qu'ils n'aient pas laissé trace dans les documens publics; en 1822 seulement l'existence en est constatée par un règlement qui les atteint. Ils s'étaient groupés autour de Buenos-Ayres et devenaient assez gênans pour la ville, qui s'agrandissait et les englobait, pour qu'une ordonnance leur enjoignît de s'éloigner à une demi-lieue au moins du palais municipal, le Cabildo. Enfin le traité de 1825 avec l'Angleterre, en autorisant celle-ci à faire le commerce, leur donna une impulsion rapide, décida par cela même la fortune des *hacendados*, quintupla la valeur des troupeaux et contribua à la création d'une aristocratie de propriétaires qui vint prendre la place des riches négocians espagnols expulsés en 1810. A la même époque, un *estanciero* platéen, voyageant en Europe, envoyait à Buenos-Ayres pour y perfectionner la fusion des graisses un chimiste français, M. Antoine Cambacérès, neveu du prince de l'empire, qui devait consacrer sa vie au progrès de cette industrie, et qui créa au bout de quelques années de séjour un établissement modèle.

Il serait inutile d'exposer avec minutie les débuts de cette industrie, désormais immuable, qui, faute de progresser, finira par s'éteindre dans un temps que l'on peut déjà déterminer, et qui en limitera l'existence à un siècle de durée. Nous pouvons dire que nous étudions ici une industrie qui s'en va, mais qui néanmoins représente encore le seul débouché ouvert aux produits de la pampa, d'un commerce de 250 millions de francs pour les états de la Plata et la province brésilienne de Rio-Grande.

On appelle *saladeros* des usines où l'on tue les bêtes à cornes pour en saler le cuir et la viande. Le capital employé et mis en mouvement dans les saladeros est considérable, mais l'apparence extérieure des bâtimens n'en donne aucune idée; ici, comme dans les *estancias*, on pousse trop loin la simplicité, et, si le grand propriétaire se contente pour sa demeure d'un *rancho* de boue et de paille, le propriétaire du saladero se contente plus facilement encore de

hangars de bois de l'allure la plus primitive, délabrés, incommodes, plantés généralement au hasard, sans plan préconçu, sans que l'on ait même songé à se préoccuper de l'économie de la fabrication.

Le chef de l'usine, le *saladériste*, dirige ses affaires de loin, paraît rarement au saladero et quitte peu Buenos-Ayres ou Montevideo, les deux seuls marchés des cuirs verts et de la viande salée. C'est là qu'il vend ses produits, acte *préalable* de la fabrication.— Par un bouleversement des lois industrielles, le saladériste en effet vend sa marchandise, non-seulement avant de l'avoir fabriquée, mais avant d'avoir songé à acheter la matière première, et, qui plus est, il en touche le prix en signant les contrats à livrer avec les maisons d'exportation. Si l'on calcule que chaque chargement de 10,000 cuirs vaut de 300,000 à 400,000 francs, on s'expliquera l'importance de ces découverts, faits sans autre garantie qu'un simple reçu et une promesse de livrer une marchandise dont le vendeur ne dispose pas; ajoutons que, sauf les événemens imprévus du commerce, ces contrats sont toujours exécutés à la lettre, et que, pour n'être garantis que par la bonne foi, les avances faites ne sont en rien aventurées. Le saladériste a du reste vite employé ces capitaux; aussitôt les contrats signés, il remet les espèces nécessaires à des agens spéciaux, appelés *capataces*, qu'il envoie dans la campagne faire les achats, former les troupes et amener les animaux au saladero pour l'abatage, après les avoir payés, suivant l'usage, à la sortie même de l'*estancia*. Le *capataz* est la cheville ouvrière de cette industrie, et le triple rôle qui lui est confié : acheter, choisir et payer, dit assez quelles qualités exceptionnelles on exige de lui; de son intelligence dans le choix des animaux, qui est l'acte le plus important de la fabrication, dépend la fortune du saladériste. Ces agens sont toujours des pampasiens indigènes, connaissant par le menu la valeur des animaux de chaque propriété et sachant dire, à la seule inspection d'une troupe de mille animaux sur pied, ce qu'elle rendra en moyenne en poids de cuir, de graisse ou de viande. Les achats se font d'octobre à mars, dès la fin du printemps jusqu'à la fin de l'été. Le *capataz* enrôle les hommes pour l'aider dans la formation et la conduite de la troupe; douze ou quinze hommes sont nécessaires par mille animaux; chaque homme mène avec lui six ou huit chevaux de rechange.

Les animaux de l'*estancia* réunis à la demande du *capataz*, le choix est fait par lui personnellement, et les bêtes choisies sont enfermées à part dans un *corral*, ou, s'il n'en existe pas, dans un cercle d'hommes à cheval, et mises à sa disposition; elles ne sont point contre-marquées, étant destinées à être abattues immédiate-

ment; le changement de propriétaire est constaté par un bulletin avec désignation détaillée des marques, visé par le juge de paix du district. Le *capataz* peut dès lors songer à se mettre en route.

Le départ est l'opération la plus difficile, surtout si l'*estancia* est située aux confins de la pampa, où les animaux sont d'une sauvagerie indomptable. Il est d'usage que l'*estanciero* prête tous les hommes dont il dispose pour accompagner la troupe jusqu'à deux ou trois lieues des pâturages où elle s'est élevée. Le départ se fait invariablement une heure avant le lever du soleil, afin d'arriver avant la nuit le plus loin possible de la *querencia* et éviter la fuite de la troupe, invinciblement attirée par ses habitudes. Deux hommes prennent la tête et servent de guides, poussant en même temps devant eux les chevaux de relais de tous les autres hommes, qui, eux, se distribuent sur les flancs de la troupe et galopent comme feraient des chiens de berger : le *capataz* ferme la marche, marche pénible, bruyante, pleine d'incidens, de fatigues de tout genre, de course après les fuyards, qui font pointe de tous côtés, et souvent s'échappent par petites bandes fort difficiles à réunir et à ramener sans que pendant ce temps d'autres les imitent. Après quatre ou cinq heures de ce voyage laborieux, qui n'a mené la troupe qu'à trois ou quatre lieues du point de départ, on fait halte pour laisser reposer et manger hommes et bêtes pendant une heure; l'on repart ensuite et l'on continue à avancer lentement jusqu'à ce que, deux ou trois heures avant le coucher du soleil, on rencontre un bon pâturage et de l'eau. C'est là que l'on campera pour passer la nuit sous la garde de deux ou trois hommes à cheval. On fait, aussitôt arrivé, les préparatifs de la nuit et du souper général. Pour cela, on tue un des bœufs du troupeau,, bien entendu le plus gras et le meilleur, et l'on prépare un immense rôti que l'on mangera sans pain ni sel.

L'habitant de la pampa est rompu dès longtemps à ce genre de vie : depuis le matin de cette rude journée passée à cheval au soleil d'été, au milieu d'une poussière noire, il n'a pris autre chose que de fréquentes gorgées de *gin* ou de *caño* du Brésil, et sucé quelques *matés :* cet abus d'alcool le maintient dans un état nerveux, nécessaire pour résister à tant de fatigues. La journée n'est pas finie; après le souper, chacun arrange sa *tropilla* de chevaux et prend un cheval frais qui lui servira quand viendra son tour de veille; si la *tropilla* est bien habituée à suivre la jument, *madrina,* on entrave simplement les pieds de devant de celle-ci au moyen d'une lanière de cuir en forme de huit, et qui prend les deux jambes au-dessus du sabot; les chevaux restent à paître autour d'elle et ne s'éloignent pas du bruit de la clochette qu'elle

porte au cou; si les chevaux sont peu habitués à la *madrina*, on les entrave tous de la même manière. Le troupeau pendant ce temps a pâturé, la nuit est venue, on le ramasse alors, et des hommes de garde à tour de rôle galopent autour sans discontinuer. La première nuit est forcément très inquiète : hommes et chevaux sont trop disposés à dormir, les bœufs au contraire ne pensent qu'à se lever, à mugir ou à s'échapper, et le *capataz*, sur qui pèse la responsabilité, n'a pas le droit de se reposer un seul instant. Comment dépeindre les nuits d'orage où le vent souffle soulevant un épais nuage de poussière suivi bientôt des éclairs, de ce tonnerre sans fin de la pampa et d'une pluie torrentielle? Le troupeau fuit alors sous le vent, comme un navire qui lâche ses voiles et se laisse porter hors de sa route, mais loin du danger; il faut le suivre alors jusqu'à ce que, s'arrêtant de lui-même et groupé en masse compacte, le dos au vent, il prenne le parti d'essuyer la bourrasque, immobile et la tête baissée.

Au matin, on reprend la marche, qui se continuera ainsi pendant plusieurs jours à raison de 6 ou 8 lieues par jour. Quelquefois le saladero est éloigné de 80 ou 100 lieues du point de départ. Avant d'arriver au but du voyage, il faut passer à la *tablada*, sorte de bureau d'octroi spécial où les animaux destinés à l'abatage doivent être révisés par l'autorité. Ces *tabladas* sont les vrais postes de défense de la propriété pastorale. Ceux qui gouvernent sont tous plus ou moins intéressés à la protéger, il en résulte une minutie et une rigueur peu communes dans l'application des règlemens; mais il faut bien dire que la loi, malgré ses sévérités, a difficilement raison des mille ennemis de la propriété rurale. Le vol des animaux sur pied et des cuirs est favorisé par l'étendue des juridictions de campagne, par la complaisance des autorités subalternes et surtout par les émigrations d'animaux qui, chassés par la sécheresse ou des ouragans, s'éloignent à 20 ou 30 lieues de leurs pâturages, et restent trois ou quatre mois sans y revenir : l'habitude de puiser dans le bien du voisin est si enracinée que les meilleures lois et la vigilance la plus active, deux choses bien inconnues des créoles, seront malgré tout insuffisantes, et le réseau des *tabladas* laisse inévitablement passer au travers de ses mailles très lâches des troupeaux entiers d'animaux sur pied et des chargemens de cuirs secs.

Une histoire restée célèbre donnera une idée des mœurs de la campagne sur ce point. Dans un petit village de la frontière, un paysan se trouvait un jour chez un commerçant considéré du district. Tout en causant, celui-ci lui demanda ce qu'il gagnait; c'était fort peu de chose. « Si tu es homme à travailler, lui dit-il, je vais

faire ta fortune. Combien peux-tu écorcher de bœufs et m'apporter de cuirs chaque nuit? — Dix ou quinze, répondit le paysan. — Très bien, je te les paie vingt piastres papier (1) chacun; tu peux en gagner deux cents toutes les nuits. Va, travaille, et en peu de temps tu seras riche, je te paierai au comptant; mais aie bien soin de venir seulement après minuit. Tu jetteras les cuirs par-dessus le mur dans ma cour, tu frapperas doucement à la porte, tu entreras, nous compterons, tu recevras ton argent, et de même chaque nuit. » Le paysan, bien instruit, promit ses cuirs pour le soir même. La nuit venue, il apporta vingt cuirs, de même pendant deux semaines sans y manquer; il touchait sa paie et revenait la nuit suivante. Comme cela se passait au milieu de l'hiver, les cuirs séchaient lentement, notre commerçant en comptait plus de 300 réunis, payés à 20 piastres; il savourait d'avance la double perspective d'un bénéfice considérable et de la gloire qui en rejaillirait sur son intelligence commerciale. D'autres aussi faisaient ce commerce, mais personne n'avait découvert un homme aussi travailleur, aussi constant et aussi discret. Un matin cependant, le contre-maître chargé de faire sécher les cuirs vint aviser le négociant qu'il s'en trouvait un de la marque de son *estancia;* il n'y fit pas attention, supposant que c'était le cuir d'un bœuf égaré. Le jour suivant vint à souffler un vent sec du sud, et les cuirs séchèrent rapidement. Le contremaître découvrit alors qu'il y en avait plusieurs; il en avertit le négociant. Celui-ci effrayé vint lui-même faire une inspection minutieuse qui se termina par des imprécations : tous les cuirs sans exception étaient de sa marque. Fou de colère, il attend de pied ferme la venue nocturne du *gaucho* trop travailleur, décidé à lui faire un mauvais parti. La nuit arrive, et avec elle le *gaucho* indolent, demi-couché sur son cheval plus chargé que jamais de cuirs frais sanguinolens pendant jusqu'à terre de chaque côté de la monture. Le commerçant lui laisse déposer son fardeau, et, contenant mal sa fureur : « Qu'est-ce que je t'ai proposé l'autre jour, canaille? dit-il, de m'apporter des cuirs et que je te les paierais vingt piastres au comptant? — Eh! ce ne sont pas des cuirs que je vous ai apportés? — Si, brigand, mais ils sont de ma marque. — Eh alors! *patroncito,* dans quel troupeau devais-je prendre? — Oui, va, fais la bête! — Ma foi, *patroncito,* j'y suis maintenant, mais j'étais loin de penser que vous m'envoyiez tuer les bœufs d'autrui. Comme je n'ai jamais volé personne, je n'y ai pas vu malice; j'ai supposé que vous me faisiez travailler de nuit pour ne pas déranger tout le troupeau; du reste je n'ai rien à voir dans tout cela, payez-moi mon travail,

(1) Il s'agit ici de la piastre de la province de Buenos-Ayres, qui vaut 22 centimes.

car il n'est pas juste que je perde ma peine pas plus que ceux qui m'ont aidé. » Il n'eut pas à menacer longtemps, le négociant paya; le lendemain le fait était public, et l'on en faisait des gorges chaudes sans qualifier le négociant autrement que de maladroit et le *gaucho* de malin.

Il faut ajouter cependant que les commerçans qui commanditent ce genre de rapine sont de petits négocians des frontières, n'ayant rien de commun avec les saladéristes. Ceux-ci ne cherchent pas à éviter l'examen des *tabladas;* le *capataz* y conduit donc le troupeau, et, muni d'un bon à tuer en due forme, fait reprendre la marche vers le saladero, où déjà les dispositions sont prises pour recevoir cet arrivage. A 1 ou 2 kilomètres de l'établissement, on rencontre un groupe de quelques hommes envoyés à cheval au-devant de la troupe pour présider à l'entrée au corral; ils amènent avec eux deux bœufs qui prendront la tête du troupeau, et, dressés de longue main à ce triste rôle d'agens provocateurs, le conduiront jusqu'au dedans du corral. Il serait impossible de rendre le mouvement, les cris, les beuglemens de cet ouragan d'hommes, de chevaux, de bêtes à cornes, qui, tous invisibles au milieu d'une trombe de poussière noire, se précipitent dans le corral. Les bœufs, aveuglés, souffrant de la faim, de la soif, de la longue fatigue de ce dernier voyage, se heurtent en masse à tous les pieux qui forment l'enceinte, se bousculent, se précipitent furieux, reculent effrayés, se foulent aux pieds les uns les autres, cherchent une issue de droite et de gauche, condamnés à attendre la mort jusqu'au lendemain au milieu de ces souffrances, sans une goutte d'eau ni un brin d'herbe. Les précautions sont prises pour que ces mouvemens de houle n'aient pas de suite funeste. Afin que jamais un trop grand nombre d'animaux ne puisse à la fois faire force sur l'enceinte et ouvrir une brèche, le parc étroit où on les enferme se développe en détours tortueux, se repliant sur lui-même de telle façon que l'élan soit impossible et que tous soient réduits à se débattre dans des efforts individuels sans pouvoir se grouper ni faire sur les parois une attaque d'ensemble. Néanmoins on ne s'explique pas le sang-froid des hommes entrés dans l'enceinte, et qui, au milieu de cette cohue, continuent paisiblement leur besogne, faisant sortir les deux bœufs qui ont servi d'appeau et jetant le lasso pour prendre et enlever la génisse que l'usage leur concède, offerte par l'*estanciero* qui a vendu la troupe; quelque épuisée de fatigue qu'elle puisse être, elle est traînée au bout du lasso par un cheval, arrachée du corral, et, les jarrets coupés, saignée d'un coup de couteau au cœur. Destinée à l'*asado con cuero* (rôti dans le cuir), vieil usage de la pampa et seul régal du gaucho, la bête est dépecée toute pal-

pitante, presque vivante, peut-être sensible; chacun taille son morceau dans le cuir et la chair avec une dextérité et une insouciance rares, et le place ainsi sur une braise d'os rougis, où la viande cuira doucement en conservant tout son jus dans son enveloppe naturelle; c'est là un mets justement apprécié, la partie de l'animal entre cuir et chair a surtout une saveur spéciale (1). L'usage en était autrefois très répandu; tout étranger qui se présentait dans une *estancia* y était fêté par un *asado con cuero*, on sacrifiait une génisse à son intention; mais le prix élevé des cuirs fait perdre peu à peu cet usage coûteux, et le veau gras tend à devenir dans la pampa, comme partout ailleurs, une figure de rhétorique.

Le troupeau a passé la nuit dans le corral; au point du jour, l'abatage doit commencer. On hisse au mât un drapeau qui indique au voisinage qu'il y a du travail. Le grand corral est mis en communication avec une série d'autres plus petits où ne peuvent pénétrer que quelques animaux à la fois; enfin une poterne à guillotine s'ouvre et donne passage à dix animaux seulement; c'est l'antichambre de la mort. Cette enceinte fort petite, fermée comme les parcs voisins de pieux de bois dur serrés les uns contre les autres, de forme ovale, s'appelle le *brette;* une porte à guillotine y donne entrée, les animaux que l'on y pousse y trouvent un sol dallé, rendu glissant à dessein et où à peine ils peuvent se tenir debout. A l'entour règne une sorte de plain-pied circulaire où, le lasso à la main, se tient un *gaucho* généralement vêtu du costume traditionnel; c'est le *desnucador*, dont le nom imagé indique la fonction. Il jette le lasso sur la victime choisie dans ce groupe affolé; à peine est-elle prise que le lasso, dont la courroie prolongée passe dans une poulie et vient aboutir à la selle d'un cheval ou à un joug de bœufs, se tend et amène pour ainsi dire mécaniquement le bœuf, la nuque tendue, sous une autre poterne. Le *desnucador* est venu pendant ce temps se placer au-dessus, et d'un seul coup de couteau frappé entre deux vertèbres, immobilise l'animal et le fait tomber lour-

(1) Macaulay raconte qu'en 1689 en Irlande, lors du soulèvement des paysans qui suivit la révolution, la campagne était pillée par des bandes armées d'insurgés catholiques qui détruisaient les troupeaux, comme on le fit au XVIIIe siècle dans la pampa. « Il n'était pas rare, dit-il, de voir des bandes affamées se jeter sur les troupeaux pour en dévorer, sans pain ni sel, la viande, que ces esclaves affranchis avaient toujours considérée comme la nourriture du riche. Souvent, manquant de marmites, ils faisaient cuire le bœuf *dans sa propre peau,* découpant des *beefsteaks* sur l'animal encore en vie et suspendant la viande saignante sur des charbons. » Il est probable que la même cause a dans l'origine donné aux habitans de la pampa l'idée de ce mets spécial, et que cet usage, devenu depuis un luxe, n'était à l'origine qu'un signe de sauvagerie.

dement sur un petit wagon; la porte s'ouvre, le wagon glisse, et le lasso, dégagé, va enlever une autre victime, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire : 1,000 ou 2,000 animaux, en quelques heures, passeront de cette manière sous le couteau du *desnucador*, qui recevra pour son travail, où une adresse peu commune est nécessaire, la haute paie de 10 francs par 100 têtes.

Le bœuf étourdi, mais non pas mort, est porté par le wagon à quelques pas de là et jeté sur une esplanade dallée abritée d'un toit que l'on nomme la *playa*. Cette esplanade, ou littéralement plage, est de tout le saladero l'endroit le plus caractéristique, où la curiosité vous attire, d'où l'horreur vous éloigne. C'est là que le boucher fait sa besogne; les pieds et les bras dans le sang, le corps demi-nu, le couteau à la main, 50 ou 100 individus, suivant l'importance du travail du jour, tous en mouvement, absorbés par leur labeur, saignent, écorchent, dépècent chacun un bœuf en six minutes; non sans inquiétude, on se demande, au milieu de tous ces longs couteaux, agités dans tous les sens, ce qu'un incident quelconque, une colère, un mot maladroit pourrait produire. Ce travail repoussant, ce sang chaud qui jaillit quelquefois au visage et qui toujours inonde le corps, font de ces hommes une race à part : élevés dès l'enfance dans ce milieu, employés même dès l'âge de quatorze ans à cette besogne, ils s'habituent à frapper, à donner la mort, à sentir la chair palpiter et le sang couler sous leur couteau. Que ne doit-on pas craindre le jour où de pareils hommes deviennent un instrument de gouvernement dans la main d'un tyran ou d'un parti? Rosas, il y a trente ans à peine, n'hésita pas à recourir à eux pour terroriser Buenos-Ayres, et recruta sa redoutable *mazhorca* parmi ces bouchers de saladeros et d'abattoirs. Les *mazhorqueros* ne frappaient qu'avec le couteau et à la gorge. Ils n'attaquaient que des adversaires isolés, et le faisaient seulement quand ils étaient en nombre suffisant pour ne pas craindre de représailles, — sans haine, sans passion politique, par ordre, semblant ne rechercher dans leurs crimes quotidiens que l'assouvissement d'un instinct de sauvagerie. Quelques fanatiques allaient bien jusqu'à manger, dit-on, du maïs frit dans la graisse de la victime; mais c'étaient là des bravades isolées, la majorité se contentait de la joie de sentir une victime humaine palpiter sous le couteau. Les *mazhorqueros* ont disparu avec Rosas de la scène politique; cependant la race n'en est pas éteinte, le danger est toujours présent, aucune raison ne s'oppose à ce qu'ils n'obéissent demain à un nouveau maître comme ils le faisaient avant 1852.

Aussitôt l'animal jeté sur la *playa*, où il tombe couché sur le côté gauche, il est saigné d'un coup de couteau, et avant que le

sang ait fini de s'écouler, le fil du couteau a déjà commencé à pratiquer une ouverture dans toute la longueur du cou et du ventre pour détacher le cuir par en haut; la chair s'agite encore que l'animal est ouvert, les intestins extraits et jetés, et le cadavre retourné sur le côté droit pour achever l'écorchement; le boucher laisse le cuir étendu sur le sol, partage la viande par de grandes entailles régulières sans la détacher du squelette, puis il passe à un autre animal. Celui qu'il quitte est repris par les *cuarteros*, qui à coups de hache séparent les membres, et ensuite les enlèvent, pendant que les *manteros* relèvent la viande tailladée et la portent à une table où les *charqueadores* la découpent par longues tranches de manière que chacune ait un pouce et demi d'épaisseur à l'état frais, qui se réduira à un pouce après dessiccation; les bas morceaux, les os inutilisés et les cuirs seront relevés pour être portés dans d'autres hangars, où ils seront élaborés. Tous ces travaux se font au milieu d'une agitation indescriptible; ce n'est pas le bruit du travail plein de parole humaine dont parle le poète, c'est une autre rumeur, une agitation préoccupée et silencieuse, attentive à la besogne et aussi au danger que peut produire un moment d'oubli.

De temps à autre en effet, des incidens souvent burlesques, quelquefois terribles, viennent interrompre l'horrible labeur de ces hommes. La porte du *brette* mal fermée peut laisser échapper quelque animal furieux, mal frappé, ayant assez de forces pour se dégager du lasso, et dont le premier mouvement a suffi pour mettre en fuite tous ceux qui pourraient lui opposer une résistance. Les uns glissent sur les caillots et se culbutent, un autre tombe dans le réservoir au sang ou dans la fosse à saumure, celui-ci s'étale tout rouge sur un monceau de viande molle, cet autre disparaît dans une montagne de sel, l'épouvante est partout, et l'auteur de cette déroute en prend sa grosse part. L'effet de son premier bond est à peine produit que sa position devient des plus difficiles malgré la disparition de ses adversaires; sur ces dalles fangeuses et glissantes, ce sont des faux pas et des chutes d'où il se relève plus épouvanté; il est rare qu'il lui reste assez de forces pour prendre du champ et se jeter dans la plaine. Le plus souvent il tombe frappé d'un coup de lance avant de pouvoir tenter ce suprême effort; s'il trouve une issue, quelques hommes à cheval armés du lasso s'élancent à la poursuite du fugitif, et ne tardent pas à s'en emparer.

Le travail continue. Tout ce qui touche aux soins à donner à la viande est le plus pressé; au milieu des chaleurs excessives de l'été, seule saison de ces travaux, quelques heures suffiraient pour perdre des milliers de quintaux de viande fraîche. Découpée par les *charqueadores*, elle est fichée à des crochets en plein air pour y refroi-

dir; cette préparation, qui demande une heure et demie, est indispensable, la viande palpitante serait rebelle au sel. Après le refroidissement, elle est visitée et portée dans un bassin de saumure où les saleurs l'agitent avec des gaffes, la pêchent et la déposent sur le sol, où elle s'égoutte et dégorge les impuretés que le sel lui fait rejeter : de là les morceaux sont portés dans le saloir qui fait suite. Sur une couche de gros sel blanc, on étale une couche de viande, et l'on forme une pile de 3 ou 4 mètres de côté; à chaque coin sont placés des hommes, la pelle à la main, qui avec une grande dextérité répandent sur chaque couche de viande une couche de sel blanc scintillant et granuleux. Cette pile s'élèvera à 3 ou 4 mètres et contiendra environ 2,000 quintaux de viande; vingt-quatre heures après, elle sera retournée et reformée à côté de façon que les couches du bas soient reportées en haut. Le lendemain, la viande est mise à l'air et ensuite reformée sur une couche de cornes de 30 ou 40 centimètres de haut, afin qu'elle puisse finir de s'égoutter; chaque semaine elle est remuée, étendue sur des châssis et soumise à l'action de l'air et du soleil; cette opération se renouvelle six fois. Après ces travaux, qui ont duré environ quarante jours, la viande peut être livrée au commerce, elle ressemble assez par son aspect peu agréable à de la morue sèche. Elle est alors expédiée en vrac par chargemens entiers pour La Havane et le Brésil.

Quelque brutale que puisse paraître cette manipulation de la viande, elle constitue cependant la partie la plus soignée du travail du saladero. Les procédés ne se sont pas améliorés depuis bientôt un siècle que ce produit s'exporte. Les consommateurs du *tasajo* sont toujours les nègres esclaves; pas un homme libre n'ayant encore accepté l'usage de cet aliment, on se demande ce qu'il en sera de cette industrie à l'époque prochaine de la suppression de l'esclavage.

Pendant que le travail de la viande s'est exécuté, le cuir a été enlevé et porté aussi dans un bassin de saumure, composé du trop-plein du bassin de la viande; il est plongé et agité à plusieurs reprises et de là porté au saloir, où les cuirs, étendus par couches entremêlées de sel, noirci pour avoir déjà servi à saler la viande, dégorgeront leurs impuretés pendant six ou huit jours, après lesquels ils peuvent être livrés à l'exportation. A bord du navire, la pile sera refaite de la même manière et entretenue dans un état de demi-humidité jusqu'à l'arrivée dans le port de débarquement; ces chargemens se font par petits navires qui emportent de 8,000 à 10,000 cuirs sans autre cargaison.

Il reste à traiter tous les bas morceaux qui ne sont pas exportables et la graisse; on les porte à la cuve où se fera l'élaboration

du suif par l'ébullition. Cette cuve généralement en bois, rarement en fer, est semblable comme aspect et grandeur à nos cuves à vin : une porte ouverte en bas sert à charger le fond; un homme nu, placé à l'intérieur, reçoit les débris et les quartiers qu'on lui apporte de l'esplanade; il les empile dans la cuve, et, lorsque le fond est fait, il ferme la bouche d'en bas et le chargement continue par le haut. La cuve pleine, on chauffe un générateur indépendant dont la vapeur pénètre par un tube en serpentin dans la cuve au milieu des viandes amoncelées et met en ébullition l'eau qu'on y a versée; le bouillon devra durer quarante-huit heures, temps nécessaire pour séparer complétement la graisse des fibres musculaires. Il reste à faire écouler le suif bouillant et liquide par des conduits jusque dans des tonneaux où il refroidira en quelques jours : il sera ensuite livré à l'exportation. Les résidus sont retirés de la cuve, et, après avoir passé à la presse pour en extraire autant que possible tout le suif, ils sont encore employés comme combustible et servent à chauffer le générateur à vapeur.

Le travail est ainsi terminé, l'animal transformé dans toutes ses parties; à son entrée, il pesait environ 220 kilogrammes et coûtait au saladériste en moyenne 70 francs, achat et frais de voyage compris; il produit 176 kilogrammes de substances élaborées, soit 115 de viande, 29 de cuir, 14 de graisse, 19 d'os, sabots et cendres; la viande, après avoir été séchée, perdra 50 pour 100 de son poids. On consomme annuellement pour le travail des salaisons dans la Plata 1 million d'hectolitres de sel, soit une valeur de 5 millions de francs sur le lieu de consommation, fournis presque exclusivement par Cadix; c'est la seule matière première qui entre dans tout le travail du saladero; il est inutile de dire que les côtes marines de la république, qui ont plus de 500 lieues d'étendue, pourraient le fournir en abondance, et inutile d'ajouter qu'il se passera de longues années avant que l'on essaie de l'y aller chercher. Les ouvriers sont divisés par équipes spéciales à chaque travail, payés à tant par tête, et tous associés entre eux; le prix de la main-d'œuvre pour tout le travail est de 2 fr. 50 cent. par tête; les bouchers sont généralement des indigènes, le reste des travaux est fait par des Basques français. L'animal produira à la vente 90 ou 95 francs qui se répartiront entre l'*estanciero,* l'ouvrier et le saladériste, ce dernier obtenant un bénéfice de 10 ou 15 francs par tête, dont il lui faudra déduire le loyer du saladero et les risques de toute nature, qui sont à sa charge.

Les prix que nous donnons sont ceux des quatre dernières années; mais il faut observer qu'il s'est opéré depuis 1870 une hausse considérable; le prix des cuirs s'est élevé depuis la guerre de

France de 25 à 40 francs les 60 livres, poids moyen des cuirs de Buenos-Ayres; celui de la viande salée, sans que de nouveaux débouchés se soient ouverts, s'est élevé de 15 à 25 francs le quintal. Il faut attribuer cette plus-value des produits de la pampa à la diminution de la production, motivée en partie par l'épizootie de 1873, mais surtout par la décadence manifeste de cette ancienne industrie. L'élevage des bêtes à cornes tend à disparaître dans la Plata, et bien des raisons contribuent à ce résultat. La guerre civile dans l'Entre-Rios a depuis quatre ans presque supprimé la production de cette province, la plus riche autrefois en bétail, et compromis l'avenir par la destruction des troupeaux; la même chose peut se dire de la république de l'Uruguay, dont la campagne a été pillée tour à tour par chacun des partis qui divisent et ruinent ce malheureux pays. Dans la province de Buenos-Ayres, où la paix règne depuis quinze ans d'une manière presque continue, le mal n'est cependant pas moins profond; l'abandon où les grands propriétaires laissent leurs *estancias*, confiées à des majordomes, commence à porter des fruits néfastes : pour profiter des hauts prix, ceux-ci ne se sont pas contentés de vendre les bœufs, ils ont sacrifié sans souci les vaches reproductrices qui, naturellement plus saines, engraissent rapidement et se vendent avec facilité pendant que le rebut du troupeau, composé de vaches maigres, ne trouve pas d'acheteur et occupe sans profit le terrain. Le majordome, intéressé à tirer de l'*estancia* des revenus abondans, sacrifie ainsi l'avenir au présent; au bout de peu de temps, l'*estancia*, ruinée par ce procédé, ne produit plus rien, le troupeau disparaît, et l'*estanciero*, entraîné par l'exemple. remplace l'élève improductif de la bête à cornes par celui du mouton, qui lui donne des résultats immédiats, si bien que chaque jour l'exportation des cuirs et de la viande diminue, et que c'est à peine si cette année il a été exporté 500,000 cuirs de saladeros au lieu de 2 millions, chiffre de 1869.

Il est très important pour les états de la Plata de surveiller cette industrie, qui est, on peut le dire, spéciale au pays : l'Australie et le Cap de Bonne-Espérance produisent autant de laine que les états de la Plata, mais ne sauraient rivaliser avec eux pour l'élevage des bêtes à cornes. On peut malheureusement prévoir aujourd'hui la ruine prochaine de l'industrie pastorale, qu'un seul événement pourra sauver, comme le fit il y a un siècle l'introduction du procédé de conservation des viandes par le sel; cet événement, depuis longtemps attendu et préparé, sera la découverte d'un moyen pratique de conservation de la viande à l'état frais et de son exportation pour les pays plus habités et moins favorisés; mais il faudrait pour un péril imminent un remède prompt, et il est triste de dire

s de
dé-
in-
à la
e de
enne
is la
ci-
pro-
om-
hose
ne a
nent
paix
mal
pro-
om-
prix,
érifié
nes,
ne le
pas
essé
venir
pro-
iero,
ète à
iats,
imi-
cuirs

cette
ie et
états
e des
ui la
ment
pro-
epuis
pra-
orta-
drait
dire



que les efforts tentés sont loin d'être concluans : un examen rapide en donnera une idée.

III.

Depuis 1794, époque où furent expédiés les quelques barils de viande séchée et salée par le procédé des pêcheurs de morue, la fabrication du *tasajo* n'a fait aucun progrès; elle a été plus ou moins grande suivant l'état de tranquillité du pays, et les prix ont varié en conséquence, mais les consommateurs sont restés les mêmes, et le goût de cet aliment peu agréable ne s'est développé sur aucun marché nouveau. Le prix du *tasajo* a varié à Buenos-Ayres entre 1 et 7 piastres argent le quintal; ce n'est que tout récemment que ce dernier prix a été atteint, et l'on ne saurait l'attribuer à de nouvelles demandes, la hausse résulte uniquement de la diminution de l'offre. Les *estancieros* platéens feraient fausse route, s'ils envisageaient cette plus-value de la viande salée comme une augmentation de richesse acquise; elle n'est en réalité qu'un signe de décadence et l'avant-coureur d'une ruine prochaine, que seule pourrait éloigner la découverte d'un moyen pratique de conservation de la viande fraîche qui, en rendant la production lucrative, ramènerait les *estancieros* à l'élevage. Ce problème a une importance universelle et intéresse au même degré l'Europe et le pays producteur : aussi des primes ont été simultanément offertes par la France, l'Angleterre et la république argentine pour le meilleur procédé de conservation de la viande à l'état frais. Pour le moment, après des essais de toute nature, les plus habiles sont arrivés à poser le problème. Ceux qui se sont le plus approchés du succès ont présenté des viandes d'un aspect acceptable, mais d'une saveur répugnante.

Ce qui est démontré, c'est que l'air, la chaleur, l'humidité, sont les agens actifs de décomposition qu'il faut combattre, — que le froid au contraire est un agent de conservation que l'on peut utiliser : la question est d'éloigner ces ennemis ou d'employer cet auxiliaire, mais elle est plus vite posée que résolue. C'est qu'il y a encore d'autres élémens du problème dont il faut tenir compte, par exemple la condition de fabriquer par grandes quantités, de conserver à la viande son aspect naturel, de lui faire traverser les chaleurs des tropiques : toutes ces difficultés diverses arrêtent également les inventeurs.

L'agent le plus actif de la putréfaction étant l'air atmosphérique, tous les systèmes présentés jusqu'à ce jour tendent à en écarter l'action. On a essayé de toutes les substances, de l'huile comme les

Romains, du miel comme les Scythes, de la graisse, du vinaigre, de l'alcool; aucun de ces préservatifs ne saurait être employé autrement que par les ménagères pour les besoins limités d'une famille, aucun ne suffit pour la conservation de millions de bœufs et la consommation des peuples. On a essayé aussi du système Appert, que tout le monde connaît, et qui consiste à soumettre les boîtes, avec la matière que l'on se propose de conserver, à l'action d'un bain-marie après une fermeture hermétique. Ce système, perfectionné en Écosse par Fastier, qui, lui, expulse l'air de la boîte par une petite ouverture en la soumettant à une haute pression, est encore le meilleur connu pour les conserves alimentaires, mais il ne saurait être appliqué à la conservation des viandes fraîches; trop coûteux, il n'a même pas l'avantage de laisser à la viande son aspect naturel : elle sort de la boîte revêtue d'une couche grise peu engageante, et il faut lui restituer sa couleur naturelle avant de lui faire subir aucune préparation culinaire.

En 1868, un concours fut ouvert à Buenos-Ayres; soixante-douze systèmes, dont vingt-sept avec échantillon, furent présentés; pas un n'a obtenu ni mérité le prix, aucun ne donnait les moyens de préparer une quantité considérable de viande fraîche à bon marché; nous croyons même qu'aucun échantillon n'arrivait à satisfaire l'œil, le goût et l'odorat tout ensemble. Depuis cette époque, le découragement paraît s'être emparé des chimistes, et ils ont à peu près renoncé à lutter contre l'inévitable décomposition des matières organiques. Les seules tentatives qu'on poursuit aujourd'hui ont pour objectif la conservation par le froid sans emploi direct d'aucun réactif : c'est donc une question intéressant non plus les chimistes, mais les constructeurs; on essaie de disposer dans des navires *ad hoc* de grandes glacières dans lesquelles on transportera des bœufs entiers pour les livrer à la boucherie européenne tels qu'ils sortiraient le jour même de l'abattoir local. Des essais dans ce sens ont été faits tout récemment à Melbourne et à Paris, et l'on attend à Buenos-Ayres un chimiste français qui doit y appliquer ce système.

Pour ne parler que des résultats acquis et des modes de fabrication essayés jusqu'ici par l'industrie, nous devons dire que les viandes conservées, pour être peu répandues sur les marchés, n'y sont cependant pas inconnues; de Melbourne et de Sydney, aussi bien que de Buenos-Ayres, des envois ont été faits sous différentes formes et peu à peu acceptés par la consommation. On cite entre autres les viandes Oleden, envoyées de la Plata, qui ont été cotées, il y a trois ou quatre ans déjà, à Londres et à Liverpool. Préparées en saumure, elles ont à peu près l'aspect du *wet beef* des Nord-Américains. A la même époque apparurent les viandes

Morgan, un peu oubliées aujourd'hui. Le système du docteur Morgan était, il faut le dire, plus original que pratique. Le bœuf, frappé à la nuque, comme dans tous les saladeros, est couché sur le dos, on lui plonge le couteau dans le cœur et on laisse écouler le sang, que l'on remplace immédiatement par un courant de saumure insufflé violemment. La chair, ensuite dépecée, est saturée de sel extérieurement comme elle l'a été intérieurement. Comme produit, le docteur Morgan n'obtient ainsi par un long détour autre chose que le *tasajo,* sans lui donner aucune qualité qui le fasse rechercher par des consommateurs nouveaux. Je ne connais qu'une seule tentative industrielle faite dans la Plata pour la préparation de la viande fraîche. Une usine fut montée, il y a quelques années, pour appliquer un système inventé par un chimiste français, M. Gorges, qui prétendait exporter la viande à son état naturel, en vrac, sans emballage spécial, après l'avoir simplement trempée dans un antiseptique préparé secrètement; mais la société formée a été dissoute avant que l'usine ait donné aucun résultat, et cette invention est restée ensevelie dans le silence.

En dehors de ces essais infructueux et de la vieille industrie du *tasajo,* deux procédés d'utilisation des viandes de la Plata ont été admis définitivement dans la consommation, qui y trouve des produits d'une fabrication aussi parfaite que possible, mais ne remplissant qu'incomplétement le but que l'on se propose : ce sont les conserves de viandes cuites et l'extrait de viande de Liebig.

Les viandes cuites, préparées en boîtes par le procédé Appert, ne sont pas spéciales à la Plata, et ne sont qu'un dérivé des conserves depuis longtemps usitées en France par la marine, ou une imitation de ce qui a été fait en Australie. On emploie pour cette fabrication des morceaux choisis; après leur avoir fait subir une cuisson très modérée, on les place dans des boîtes hermétiquement fermées qui sont ainsi soumises à l'ébullition dans un bain-marie. On a remarqué que cette dernière opération faite à air comprimé n'est pas sans inconvéniens et change la nature de la viande, car dans cette ébullition les jus de viande sont séparés violemment de la partie fibreuse et n'y rentrent plus. On fait donc entrer dans la consommation un produit présentable, mais en réalité peu profitable. Toutefois les efforts des chimistes seront ici plus facilement couronnés de succès : il ne s'agit que de perfectionner un produit déjà accepté.

Pour le moment, le consommateur européen en est réduit à ces préparations imparfaites et à l'extrait de viande inventé par Liebig, qui a indiqué le moyen de concentrer sous un petit volume les élémens solubles d'une grande quantité de viande, mais qui n'a point

doté l'humanité d'un produit véritablement nutritif. Sans doute, à ne considérer que l'importance de la fabrication, l'*extractum carnis* de Liebig serait un produit de premier ordre; mais la vogue qu'il a obtenue tient à diverses causes étrangères aux qualités intrinsèques qu'il peut posséder : ces causes sont le besoin d'un produit remplissant plus ou moins bien l'objet qu'il prétend remplir et surtout l'importance des capitaux engagés dans l'entreprise, qui l'ont sauvé du sort commun à toutes les usines du même genre établies dans la Plata. La société fondée en 1863 pour exploiter le procédé du baron Liebig s'est établie sur les bords du fleuve Uruguay, dans la république de ce nom, à Fray-Bentos, sur un terrain de neuf lieues carrées qu'elle acheta. Elle disposait d'un capital de 500,000 livres sterling fourni par des actionnaires anglais : les gouvernemens européens n'ont cessé de lui faire des demandes considérables, et son succès, complet dès le premier jour, ne s'est pas démenti. Aujourd'hui les états de la société accusent un bénéfice annuel de 150,000 livres sterling (3,750,000 francs). L'établissement, usine ou saladero, car il tient des deux genres, — ne diffère pas sensiblement des saladeros que nous avons décrits, et se compose d'une suite de hangars sans style ni luxe. Les animaux abattus sont exclusivement des bœufs, et le système d'abatage est le même que celui qu'on emploie d'ordinaire dans les saladeros. Toutes les parties de l'animal, cuir, basses viandes, os et graisses, sont utilisées comme dans les saladeros, les parties choisies de la viande subissent seules une élaboration spéciale. Détachée de tous les os et de la graisse qu'elle contient, la chair est introduite dans une immense machine à hacher et réduite à l'état de chair à saucisse. Sous cette forme, elle est placée dans des marmites dont les dimensions varient, et qui doivent avoir 1^{m},10 de haut sur 1^{m},30 de large et 1^{m},50 de long pour 3,000 livres de viande; elles sont munies d'un double fond séparé du premier par une chambre de 50 centimètres de haut et destinée à recevoir la vapeur. On jette dans la marmite une quantité d'eau égale à trois ou quatre fois le poids de la viande; on chauffe jusqu'à l'ébullition, mais on a soin de ne pas la laisser se produire. Lorsque la cuisson a ainsi duré deux heures et demie et que la viande commence à prendre un aspect blanchâtre, on ouvre une soupape carrée munie d'un filtre en toile métallique, destiné à arrêter les matières solides en laissant écouler le liquide; le bouillon traverse un tamis et passe dans un serpentin de distillateur pour aller s'écouler en deux ou trois heures dans une autre chaudière plus petite que la première, mais garnie comme elle d'un double fond : là elle est encore soumise à une dernière cuisson de trois heures environ; il reste à laisser congeler et mettre en pots. La

viande ainsi travaillée donne en extrait 2 1/2 pour 100 de son poids net sans os; elle pourrait aisément en fournir 10 pour 100, s'il ne fallait éviter la dissolution de la gélatine contenue dans les tissus animaux, ce qui empêche d'épuiser la viande; la présence de la gélatine en quantité notable dans l'extrait le ferait moisir et lui donnerait un goût désagréable. 30 ou 40 kilogrammes de viande en produiront 1 d'extrait, ce qui veut bien dire que ce kilogramme d'extrait contient les parties solides de 40 kilogrammes de viande, mais non pas qu'on y retrouve les élémens nutritifs de cette quantité de matière. Il reste donc de grands progrès à faire, dont le moindre ne sera pas de fixer l'azote que contient la viande, en même temps que d'utiliser la gélatine et l'albumine, ce qui donnerait à l'extrait des qualités nutritives plus sérieuses en même temps qu'un goût plus agréable. La chose est possible : un produit de ce genre a même été fabriqué, il y a quelques années, par un chimiste français, M. A. Biraben, qui dirigeait le saladero du célèbre baron brésilien Mana; mais cet établissement, malgré la grande fortune de son propriétaire, a cessé, il y a plusieurs années, sa fabrication.

L'*extractum carnis*, tel que l'a formulé Liebig, reste donc seul dans le commerce avec toutes ses imperfections; néanmoins l'usine créée pour l'exploitation du procédé, tout imparfait qu'il soit, est loin de pouvoir suffire aux demandes de l'Europe. Les abatages de ce saladero sont limités à mille têtes par jour; encore n'est-ce pas un mince problème à résoudre dans ce pays, où les troupeaux semblent inépuisables, que d'arriver à abattre chaque jour de l'année dans un lieu déterminé cette quantité d'animaux. En effet, dans ces prairies naturelles, le bétail subit tous les contre-temps des saisons; il est gras ou maigre suivant que le ciel en dispose, il faut donc prendre à l'avance des mesures pour obtenir dans les départemens environnans des quantités suffisantes d'animaux sains et emmagasiner cette matière première dans des prairies spéciales où il faudra veiller à ce qu'ils ne perdent pas leur graisse; les neuf lieues appartenant à la compagnie, enfermées dans une enceinte de fil de fer qui représente à elle seule une dépense de 500,000 francs, n'ont pas d'autre destination. L'usine Liebig diffère en cela des saladeros, qui ne peuvent travailler que trois ou quatre mois de l'année, à l'époque où les animaux sont gras, qui achètent et abattent immédiatement sans faire provision de bétail sur pied. Une autre éventualité menace la prospérité de l'usine Liebig, c'est l'épuisement des troupeaux dans un rayon assez rapproché pour être exploitable, car depuis douze ans que l'usine existe, elle n'a cessé de puiser dans les troupeaux du voisinage et d'y choisir la fleur des animaux. Si l'on calcule que le rayon extrême où elle puisse s'approvisionner

ne dépasse pas 60 ou 80 lieues au maximum, déjà exploitées par d'autres saladeros, et où il lui faut puiser 400,000 bêtes à cornes par an, on comprendra aisément qu'un jour doive arriver où l'usine chômera faute de matière première. Le rayon en effet ne saurait s'étendre, et l'on ne voit pas comment les moyens de transport pourraient être créés; il n'y a pas de transport possible pour ces quantités et ces sortes d'animaux, et le voyage à pied est le seul praticable; on peut donc prévoir que dans un avenir prochain l'établissement Liebig sera réduit à l'état nomade, obligé de se transporter ailleurs en attendant que le pays où il est se soit repeuplé. Quoi qu'il en soit, cette usine est la seule qui dénote dans ce vaste et riche pays un progrès réel sur la pratique d'un siècle entier d'immobilité et de routine qui épuisait les troupeaux sans les utiliser.

En somme, si nous considérons les richesses sans nombre, multipliables à l'infini, des pampas de l'Amérique du Sud, et l'emploi misérable qui en est fait, il faut convenir qu'il y a dans le système d'exploitation un vice profond, et que là plus qu'en aucun lieu du monde l'homme gaspille sans profit les trésors que la nature a mis à sa portée. Est-ce seulement apathie, est-ce indifférence, impossibilité de produire ou manque de besoin? C'est tout cela et quelque chose de plus. Le vrai mal qui ronge le pays, c'est l'absence d'un système économique et financier adapté à sa situation. Depuis le jour où les créoles ont pris en 1810 l'administration de leurs affaires, ils ont, il faut bien le dire, fait le plus souvent de bien mauvaise politique et toujours de mauvaises finances. Ils ne se sont jamais préoccupés de la nécessité de développer l'industrie ni le travail sous aucune forme. Dominés par des nécessités d'argent toujours pressantes, cherchant non pas les charges les moins lourdes, mais les impôts faciles à lever, tous les gouvernemens qui se sont succédé, obligés de recourir aux douanes, ont eu le tort de ne les considérer que comme une source de revenus pure et simple, au lieu d'y voir un élément protecteur du progrès local. Un pareil système ne peut aboutir qu'à l'anéantissement de l'agriculture et de l'industrie, en même temps qu'au développement excessif du commerce étranger, qui vit t sapire forme du parasitisme, absorbant à son profit toutes les richesses du pays, éloignant le producteur indigène de son marché naturel, et endormant le peuple entier dans l'oisiveté et une abondance factice. Tels ont été l'aveuglement et l'ignorance qui ont présidé à la répartition des charges qu'il semble que ce soit un parti-pris de frapper au hasard tous les produits, sans autre règle que d'infliger des droits élevés aux objets qui sont d'un besoin plus absolu ou d'un emploi plus général. Les

produits, quels qu'ils soient, sont frappés à l'entrée de 30 pour 100 de droits sans distinction, les matières premières à la sortie de 8 pour 100. Pour qui voit les choses de près, un semblable régime ne saurait aboutir qu'à l'épuisement et à la ruine du pays.

Comme nous l'avons exposé, l'industrie pastorale semble être parvenue à un état de prospérité inconnue jusqu'à ce jour; depuis dix ans, par suite de l'augmentation en nombre et en valeur des troupeaux, la fortune générale de la province de Buenos-Ayres, qui est la seule importante de la république argentine, s'est augmentée de plus de 2 milliards de francs en capital mobilisé, sans parler de la plus-value des terres et des immeubles due à l'augmentation de la population. Il y a dix ans, le nombre des moutons était de 30 millions de têtes valant 3 francs pièce, il est aujourd'hui de plus de 70 millions valant en moyenne 8 francs, soit une valeur de 90 millions remplacée par une valeur de 560 millions; en ajoutant à ce chiffre la plus-value des bêtes à cornes, qui est aujourd'hui un fait acquis, et équivaut à près de 400 millions de francs, on atteint au chiffre de 870 millions, qu'il faut encore augmenter du produit annuel de ces troupeaux pendant ces dix années et de la valeur des récoltes agricoles, aujourd'hui suffisantes pour la consommation locale. Tout compte fait, on peut donc estimer à 2 milliards de francs le capital dont le pays a bénéficié. Si l'on songe que cette somme doit se répartir entre une population de 500,000 individus, on croirait qu'un pays qui a bénéficié d'un tel accroissement de richesse devrait être la terre promise de l'industrie. Il n'en est rien. Bien au contraire cette augmentation de richesse est accompagnée d'une crise financière et commerciale telle que le déficit du budget national atteint 25 pour 100, celui du budget provincial de Buenos-Ayres 20 pour 100 de leur chiffre de dépenses, que les fortunes privées sont toutes profondément atteintes, que le tiers des propriétaires peut être considéré comme ruiné, que la propriété immobilière est dépréciée et délaissée, qu'en un mot le pays semble n'avoir pris son élan que pour tomber plus lourdement dans un abîme. Rien de plus logique que ce résultat de mœurs économiques mauvaises; toute cette richesse acquise a été gaspillée, immobilisée, mais surtout exportée, les dépenses de toute nature, publiques ou privées, ont augmenté, le travail et l'épargne ont continué à rester inconnus. Le commerce étranger, qui semblerait devoir profiter de tout ce gaspillage, en est arrivé à ne plus pouvoir vivre lui-même sur ce pays ruiné par l'inaction, et liquide dans des conditions désastreuses. Quelques chiffres suffiront à mettre en lumière cette situation.

La production de la république argentine s'arrêtant là où le tra-

vail de l'homme devient nécessaire, c'est-à-dire à la récolte de la matière première, il faut payer par une soulte tout le travail étranger que représente chaque objet manufacturé. Ainsi le cuir sort de la république à l'état brut, paie des droits de sortie, et représente environ une valeur de 35 francs par pièce de 40 livres; de cuirs tannés ou travaillés, il n'en est pas question, et il faut recourir aux fabriques européennes pour fournir la consommation locale de cuirs, selles, chaussures, équipemens militaires, etc. La différence est plus sensible encore sur la laine, qui est expédiée à l'état brut, non lavée, chargée de 70 à 72 pour 100 d'impuretés, et qui revient après avoir été lavée, filée, tissée, teinte, confectionnée, plus-value considérable que lui aura donnée le travail fait à l'étranger et que le pays consommateur devra payer. C'est à ces causes qu'il faut attribuer la stagnation des affaires que dénonce la statistique officielle. L'exportation annuelle de la république argentine a été dans ces quatre dernières années de 41 millions de piastres fortes en 1871, de 46 en 1872, de 45 en 1873, de 43 en 1874, soit une moyenne annuelle de 43 millions 1/2 de piastres ou 226 millions de francs. L'importation par contre a été de 47 millions en 1870, de 44 en 1871, de 59 en 1872, de 71 en 1873, de 49 en 1874, soit une moyenne de 54 millions de piastres ou 280 millions de francs : déficit total, 54 millions de francs chaque année. Ce déficit explique l'état de crise que traverse le pays aujourd'hui que, par suite de l'élan donné inconsidérément au crédit, l'état et les particuliers ont à payer en outre les intérêts des capitaux étrangers employés ou immobilisés dans les chemins de fer, les tramways, les travaux publics de toute nature, enfin les intérêts des emprunts, qui s'élèvent en capital à 354 millions de francs, et en intérêts à 28 millions.

Le mal serait moindre, si les emprunts, qui écrasent le contribuable, avaient du moins été employés à organiser l'outillage du pays; c'est là malheureusement une préoccupation secondaire dont on a eu moins de souci que de se procurer à prix élevés toutes les aises, tous les luxes, tout le superflu de la civilisation européenne. Pour faire face à ces dépenses, il a fallu élever l'impôt jusqu'aux dernières limites du possible, et il a atteint cette année 206 francs par habitant dans la province de Buenos-Ayres, y compris 95 francs environ de droits de douane correspondant à 231 francs de produits d'importation que consomme en moyenne chaque habitant. Ces charges considérables ne produisent ni grandeur extérieure, ni progrès intérieur, et se gaspillent en dépenses administratives en disproportion avec l'exiguïté de la population et des ressources. Les gros budgets attirent les nombreux fonctionnaires et perpétuent

le mépris du travail productif. Ce mépris était poussé si loin dans les colonies, que non-seulement les métiers manuels, mais des professions d'un rang élevé, comme celle de médecin, étaient considérées comme serviles.

De pareilles idées sont l'âme du régime qui consiste à coloniser sans honorer le travail ou le favoriser, à laisser le commerce libre, mais l'industrie sans protection. Où est l'explication d'un tel état de choses? Elle est certainement dans l'indifférence des créoles, décidés à ne vivre que de professions et de fonctions bien rétribuées et se souciant peu des bienfaits éloignés d'une industrie largement développée. Ce sont eux qui font les lois, et de ces lois sortent ces théories qui ne sont ni le libre échange comme en Europe, ni la protection raisonnée et implacable comme aux États-Unis, où cette doctrine vigoureusement appliquée a produit des maux passagers pour un profit durable. Dans les états où les matières premières existent en abondance et se produisent sans travail, et qui veulent consommer des produits manufacturés comme dans les pays les plus civilisés et les plus industrieux, une seule doctrine est admissible, c'est celle qui produira l'acclimatation du travail et de l'industrie, et le moyen qu'il faudra employer, quoi qu'il en puisse coûter à ceux qui veulent se payer de mots, c'est la protection quand même poussée jusqu'à la prohibition, et non pas ce système bâtard qui frappe purement et simplement d'un droit de 30 pour 100 tous les objets de première nécessité, sans s'arrêter à considérer si les moins frappés sont ceux que l'industrie locale pourrait produire et les plus chargés ceux qui n'appartiennent pas à sa production. Ce système arrive uniquement à développer outre mesure le commerce et à supprimer le travail producteur, à détruire l'arbre à fruit pour nourrir le parasite. L'Amérique espagnole n'a jamais procédé autrement; il ne faut pas chercher ailleurs la raison de l'infériorité où elle vit en face de l'Amérique saxonne, infériorité qui cessera le jour où les lois s'occuperont de corriger ce vice héréditaire, où l'on reconnaîtra que l'ère des peuples pasteurs et contemplatifs est passée, et que l'industrie pastorale, pratiquée à l'exclusion de toute autre, replongerait par l'oisiveté dans la barbarie cette société platéenne, qui se pique avec raison d'être la plus raffinée du continent américain.

ÉMILE DAIREAUX.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

II[1].

RUBENS ET L'ÉCOLE FLAMANDE.

I.

Anvers.

Beaucoup de gens disent *Anvers;* mais beaucoup aussi disent *la patrie de Rubens,* et cette manière de dire exprime encore plus exactement toutes les choses qui font la magie du lieu : une grande ville, une grande destinée personnelle, une école fameuse, des tableaux ultra-célèbres. Tout cela s'impose, et l'imagination s'anime un peu plus que d'habitude quand, au milieu de la *Place verte,* on aperçoit la statue de Rubens et plus loin la vieille basilique où sont conservés les triptyques qui, humainement parlant, l'ont consacrée. La statue n'est pas un chef-d'œuvre; mais c'est lui, chez lui, et sous la figure d'un homme qui ne fut qu'un peintre, avec les seuls attributs du peintre, en toute vérité elle personnifie l'unique royauté flamande qui n'ait été ni contestée ni menacée, et qui certainement ne le sera jamais.

A l'extrémité de la place, on voit *Notre-Dame;* elle est de profil et se dessine en longueur par une de ses faces latérales, la plus sombre, parce qu'elle est du côté des pluies. Son entourage de maisons claires et basses la rend plus noire et la grandit. Avec ses architectures ouvragées, sa couleur de rouille, son toit bleu et lustré, sa tour colossale, où brillent dans la pierre enfumée par les vapeurs de l'Escaut et par les hivers le disque d'or et les

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

aiguilles d'or de son cadran, elle prend des proportions démesurées. Lorsque le ciel est tourmenté comme aujourd'hui, le ciel ajoute à la grandeur des lignes toutes les bizarreries de ses caprices. Alors imaginez l'invention d'un Piranèse gothique, outrée par la fantaisie du nord, follement éclairée par un jour d'orage et se découpant en taches déréglées sur le grand décor d'un ciel tout noir ou tout blanc, chargé de tempêtes. On ne combinerait pas de mise en scène préliminaire plus originale et plus frappante. Aussi on a beau venir de Malines et de Bruxelles, avoir vu *les Mages* et *le Calvaire*, s'être fait de Rubens une idée exacte, une idée mesurée, et même avoir pris avec lui des familiarités d'examen qui vous mettent à l'aise, — on n'entre pas à Notre-Dame comme on entrerait dans un musée.

Il est trois heures; la haute horloge vient de les sonner. L'église est déserte. A peine un sacristain fait-il un peu de bruit dans les nefs, tranquilles, nettes et claires, telles que Peter-Neefs les a reproduites, avec un inimitable sentiment de leur solitude et de leur grandeur. Il pleut et le jour est très changeant. Des lueurs et puis des ténèbres se succèdent sur les deux triptyques appliqués, sans nul apparat, dans leur mince encadrement de bois brun, contre les froides et lisses murailles des transepts, et cette fière peinture ne paraît que plus résistante au milieu des lumières criantes et des obscurités qui se la disputent. Des copistes allemands ont établi leurs chevalets devant la *Descente de croix;* il n'y a personne devant la *Mise en croix.*

Ce simple fait exprime assez bien quelle est l'opinion du monde sur ces deux ouvrages. Ils sont fort admirés, presque sans réserve, et le fait est rare à propos de Rubens; mais les admirations se partagent. La grande renommée a fait choix de la *Descente de croix.* La *Mise en croix* a le don de toucher davantage les amis passionnés ou plus convaincus de Rubens. Rien en effet ne se ressemble moins que ces deux œuvres conçues au même moment, inspirées par le même effort de l'esprit, et qui cependant portent si clairement la marque de deux tendances. La *Descente de croix* est de 1612, la *Mise en croix* de 1610. J'insiste sur la date, car elle importe : Rubens rentrait à Anvers et c'est pour ainsi dire au débarquer qu'il les peignit. Son éducation était finie. A ce moment, il avait même un excès d'études un peu lourd pour lui, dont il allait se servir ouvertement, une fois par hasard, une fois pour toutes, mais dont il devait se débarrasser presque aussitôt. De tous les maîtres italiens qu'il avait consultés, chacun, bien entendu, le conseillait dans un sens assez exclusif. Les maîtres agités l'autorisaient à beaucoup oser; les maîtres sévères lui recommandaient de se beaucoup retenir.

Nature, caractère, facultés natives, leçons anciennes, leçons récentes, tout se prêtait à un dédoublement. La tâche elle-même exigeait qu'il fît deux parts de ses plus beaux dons. Il sentit l'à-propos, le saisit, traita chacun des sujets conformément à leur esprit, et donna de lui-même deux idées contraires et deux idées justes : ici, le plus magnifique exemple que nous ayons de sa sagesse, et là un des plus étonnans aperçus de sa verve et de ses ardeurs. Ajoutez à l'inspiration personnelle du peintre une influence italienne très marquée, et vous vous expliquerez mieux encore le prix extraordinaire que la postérité attache à des pages qui peuvent être considérées comme ses œuvres de maîtrise et qui furent, pour ainsi dire, le premier acte public de sa vie de chef d'école. Je vous dirai comment se manifeste cette influence, à quels caractères on la reconnaît. Il me suffit tout d'abord de remarquer qu'elle existe, afin que la physionomie du talent de Rubens ne perde aucun de ses traits, au moment précis où nous l'examinons. Ce n'est pas qu'il soit positivement gêné dans des formules canoniques, où d'autres que lui se trouvèrent emprisonnés. Dieu sait au contraire avec quelle aisance il s'y meut, avec quelle liberté il en use, avec quel tact il les déguise ou les avoue, suivant qu'il lui plaît de laisser voir ou l'homme instruit, ou le novateur. Cependant, quoi qu'il fasse, on sent le *romaniste* qui vient de passer des années en terre classique, qui arrive et n'a pas encore changé d'atmosphère. Il lui reste je ne sais quoi qui rappelle le voyage, comme une odeur étrangère dans ses habits. C'est certainement à cette bonne odeur italienne que la *Descente de croix* doit l'extrême faveur dont elle jouit. Il y a là en effet, pour ceux qui voudraient que Rubens fût un peu comme il est, mais beaucoup aussi comme ils le rêvent, il y a, dis-je, un sérieux dans la jeunesse, une fleur de maturité candide et studieuse qui va disparaître et qui est unique.

La composition n'est plus à décrire. Vous n'en citeriez pas de plus populaire comme œuvre d'art et comme page de style religieux. Il n'est personne qui n'ait présens à l'esprit l'ordonnance et l'effet du tableau, sa grande lumière centrale plaquée sur des fonds obscurs, ses taches grandioses, ses compartimens distincts et massifs. On sait que Rubens en a pris l'idée première à l'Italie, et qu'il n'a fait aucun effort pour le cacher. La scène est forte et grave. Elle agit de loin, marque puissamment sur une muraille : elle est sérieuse et rend sérieux. Quand on se souvient des tueries dont l'œuvre de Rubens est ensanglanté, des massacres, des bourreaux qui martyrisent, tenaillent et font hurler, on s'aperçoit qu'ici c'est un noble supplice. Tout y est contenu, concis, laconique comme dans une page du texte sacré.

Ni gesticulations, ni cris, ni horreurs, ni trop de larmes. C'est à

peine si la Vierge éclate en un vrai sanglot, et si l'intense douleur du drame est exprimée par un geste de mère inconsolable, par un visage en pleurs et des yeux rougis. Le Christ est une des plus élégantes figures que Rubens ait imaginées pour peindre un Dieu. Il a je ne sais quelle grâce allongée, pliante, presque effilée, qui lui donne toutes les délicatesses de la nature et toute la distinction d'une belle étude académique. La mesure est subtile, le goût parfait; le dessin n'est pas loin de valoir le sentiment. Vous n'avez pas oublié l'effet de ce grand corps un peu déhanché, dont la petite tête maigre et fine est tombée de côté, si livide et si parfaitement limpide en sa pâleur, ni crispé, ni grimaçant, d'où toute douleur a disparu et qui descend avec tant de béatitude, pour s'y reposer un moment, dans les étranges beautés de la mort des justes. Rappelez-vous comme il pèse et comme il est précieux à soutenir, dans quelle attitude exténuée il glisse le long du suaire, avec quelle affectueuse angoisse il est reçu par des bras tendus et des mains de femme. Est-il rien de plus touchant? Un de ses pieds, un pied bleuâtre et stigmatisé, rencontre au bas de la croix l'épaule nue de Madeleine. Il ne s'y appuie pas, il l'effleure. Le contact est insaisissable; on le devine plus qu'on ne le voit. Il eût été un peu profane d'y insister; il eût été cruel de ne pas y faire croire. Toute la sensibilité furtive de Rubens est dans ce contact imperceptible qui dit tant de choses, les respecte toutes et attendrit.

La pécheresse est admirable. C'est sans contredit le meilleur morceau de facture du tableau, le plus délicat, le plus personnel, un des meilleurs aussi que jamais Rubens ait exécutés dans sa carrière si fertile en inventions féminines. Cette délicieuse figure a sa légende; comment ne l'aurait-elle pas, sa perfection même étant devenue légendaire? Il est probable que cette jolie fille aux yeux noirs, au regard ferme, au profil net, est un portrait, et ce portrait celui d'Isabelle Brandt, qu'il avait épousée deux ans avant, et qui lui servit également, peut-être bien pendant une grossesse, à représenter la Vierge dans le volet de la *Visitation*. Pourtant, à voir l'ampleur de sa personne, ses cheveux cendrés, ses formes grasses, on songe à ce qui devait être un jour le charme splendide et si particulier de cette belle Hélène Fourment, qu'il épousa vingt ans plus tard. Depuis les premières années jusqu'aux dernières, un type tenace semble s'être logé dans le cœur de Rubens; un idéal fixe a hanté son amoureuse et si constante imagination. Il s'y complaît, il le complète, il l'achève; il le poursuit en quelque sorte en ses deux mariages, comme il ne cesse de le répéter à travers ses œuvres. Toujours il y eut d'Isabelle et d'Hélène dans les femmes que Rubens peignit d'après l'une d'elles. Dans la première, il mit comme un trait préconçu de la seconde; dans la seconde, il glissa

comme un souvenir ineffaçable de la première. A la date où nous sommes, il possède l'une et s'en inspire, l'autre n'est pas née, et cependant il la devine. Déjà l'avenir se mêle au présent, le réel à l'idéale divination. Dès que l'image apparaît, elle a sa double forme. Non-seulement elle est exquise, mais pas un trait ne lui manque. Ne semble-t-il pas qu'en la fixant ainsi dès le premier jour Rubens entendit qu'on ne l'oubliât plus, ni lui, ni personne?

Au surplus c'est la seule grâce mondaine dont il ait embelli ce tableau austère, un peu rigide, un peu monacal, absolument évangélique, si l'on entend par là la gravité du sentiment et de la manière, et si l'on songe aux rigueurs qu'un pareil esprit dut s'imposer. En cette circonstance, vous le devinez, une bonne partie de sa réserve lui vint de son éducation italienne autant que des égards qu'il accordait à son sujet.

La toile est sombre malgré ses clartés et l'extraordinaire blancheur du linceul. Malgré ses reliefs, la peinture est *plate*. C'est un tableau à bases noirâtres sur lequel sont disposées de larges lumières fermes, aucunement nuancées. Le coloris n'est pas très riche; il est plein, soutenu, nettement calculé pour agir de loin. Il construit le tableau, l'encadre, en exprime les faiblesses et les forces, et ne vise point à l'embellir. Il se compose d'un vert presque noir, d'un noir absolu, d'un rouge un peu sourd et d'un blanc. Ces quatre tons sont posés bord à bord aussi franchement que peuvent l'être quatre notes de cette violence. Le contact est brusque et ne les fait pas souffrir. Dans le grand blanc, le cadavre du Christ est dessiné par un linéament mince et souple, et modelé par ses propres reliefs, sans nul effort de nuances, grâce à des écarts de valeurs imperceptibles. Pas de luisans, pas une seule division dans les lumières, à peine un détail dans les parties sombres. Tout cela est d'une ampleur et d'une rigidité singulières. Les bords sont étroits, les demi-teintes courtes, excepté dans le Christ, où les dessous d'outremer ont repoussé et font aujourd'hui des maculatures inutiles. La matière est lisse, compacte, d'une coulée facile et prudente. A la distance où nous l'examinons, le travail de la main disparaît; mais il est aisé de deviner qu'il est excellent et dirigé en toute assurance par un esprit rompu aux belles habitudes, qui s'y conforme, s'applique et veut bien faire. En tout, Rubens se souvient, s'observe, se modère, possède toutes ses forces, les subordonne et ne s'en sert qu'à demi. En dépit de toutes ses contraintes, c'est une œuvre singulièrement originale, attachante et forte. Van-Dyck y prendra ses meilleures inspirations religieuses. Philippe de Champagne en sera très frappé, mais n'en imitera, j'en ai peur, que les parties faibles, et en composera son style français. Vœnius dut certainement applaudir. Que dut en penser Van-Noort? Ce

qu'il y a de positif, c'est que Jordaens attendit, pour le suivre en ces voies nouvelles, que son camarade d'atelier fût devenu plus expressément Rubens.

Un des volets, celui de la *Visitation*, est de tous points délicieux. Rien de plus sévère et de plus charmant, de plus sobre et de plus riche, de plus pittoresque et de plus noblement familier. Jamais la Flandre ne mit autant de bonhomie, de grâce et de naturel à se revêtir du style italien. Titien a fourni la gamme, un peu dicté les tons, il a coloré l'architecture en brun marron, conseillé le beau nuage gris qui luit à la hauteur des corniches, peut-être aussi l'azur verdâtre qui fait si bien entre les colonnes; mais c'est Rubens qui, d'après la nature, a trouvé la Vierge avec son gros ventre, sa taille cambrée, son costume ingénieusement combiné de rouge, de fauve et de bleu sombre, son vaste chapeau flamand. C'est lui, lui tout seul, qui a dessiné, peint, coloré, caressé de l'œil et de la brosse, cette jolie main lumineuse et tendre, qui s'appuie comme une fleur rosâtre sur la balustrade en fer noir. De même qu'il a imaginé la servante, l'a coupée dans le cadre et n'a montré de cette blonde personne aux yeux bleus que son corsage échancré, sa tête ronde, aux cheveux soulevés, ses bras en l'air soutenant une corbeille de joncs. Bref, Rubens est-il déjà lui-même? Oui. Est-il tout lui-même et rien que lui-même? Je ne le crois pas. Enfin a-t-il fait mieux que cela? Non, d'après les méthodes étrangères; mais certainement oui d'après la sienne.

Entre le panneau central de la *Descente de croix* et la *Mise en croix*, qui décore le transept du nord, tout diffère : le point de vue, les tendances, la portée, même un peu les méthodes et jusqu'aux influences dont les deux œuvres se ressentent diversement. Un coup d'œil suffit pour en avertir. Et si l'on se reporte au temps où parurent, à deux années d'intervalle, ces pages significatives, on comprend que, si l'une satisfit mieux, convainquit plus, l'autre dut étonner bien davantage et par conséquent fit apercevoir quelque chose de bien plus nouveau. Moins parfaite en ce qu'elle est plus agitée et parce qu'elle ne contient aucune figure aussi parfaitement aimable à voir que la *Madeleine*, la *Mise en croix* en dit beaucoup plus sur l'initiative de Rubens, sur sa passion, sur ses élans, sur ses audaces, sur ses bonheurs, en un mot sur la fermentation de cet esprit rempli de ferveur pour les nouveautés et de projets. Elle ouvre une carrière plus large. Il est possible qu'elle soit moins magistralement accomplie; elle annonce un maître bien autrement original, aventureux et fort. Le dessin est plus tendu, moins tenu, la forme plus violente, le modelé moins simple et plus ronflant; mais le coloris a déjà les chaleurs profondes et la résonnance qui seront la grande ressource de Rubens quand il négligera la vivacité des

tons pour leur rayonnement. Supposez que la couleur soit plus flambante, le contour moins dur, le trait qui le sertit moins âpre; ôtez-en ce grain de raideur italienne qui n'est qu'une sorte de savoir-vivre et de maintien grave, contractés pendant des voyages; ne regardez que ce qui est propre à Rubens, la jeunesse, la flamme, les convictions déjà mûres, et il s'en faudra de bien peu que vous n'ayez sous les yeux le Rubens des grands jours, c'est-à-dire le premier et le dernier mot de sa manière fougueuse et rapide. Il eût suffi du moindre laisser-aller pour faire de ce tableau, relativement sévère, un des plus turbulens qu'il ait peints. Tel qu'il est, avec ses ambres sombres, ses ombres fortes, le grondement un peu sourd de ses harmonies orageuses, il est encore un de ceux où l'ardeur éclate avec d'autant plus d'évidence que cette ardeur est soutenue par le plus mâle effort et tendue jusqu'au bout par la volonté de ne pas faiblir. C'est un tableau de jet, conçu autour d'une arabesque fort audacieuse, et qui dans sa complication de formes ouvertes et fermées, de corps voûtés, de bras tendus, de courbes répétées, de lignes rigides, a conservé jusqu'à la dernière heure du travail le caractère instantané d'un croquis taché de sentiment en quelques secondes. Conception première, ordonnance, effet, gestes, physionomie, caprice des taches, travail de la main, tout paraît être sorti à la fois d'une inspiration irrésistible, lucide et prompte. Jamais Rubens n'aura mis plus d'insistance à traiter une page d'apparence aussi soudaine. Aujourd'hui comme en 1610, on peut différer d'opinions sur cette œuvre absolument personnelle par l'esprit, sinon par la manière. La question qui dut s'agiter du vivant du peintre reste pendante : elle consisterait à décider lequel eût été le mieux représenté dans son pays et dans l'histoire, de Rubens avant qu'il ne fût lui-même, ou de Rubens tel qu'il fut toujours.

La *Mise en croix* et la *Descente de croix* sont les deux momens du drame du Calvaire dont nous avons vu le prologue dans le triomphal tableau de Bruxelles. A la distance où les deux tableaux sont placés l'un de l'autre, on en aperçoit les taches principales, on en saisit la tonalité dominante, je dirais qu'on en entend le bruit; c'est assez pour en faire comprendre sommairement l'expression pittoresque et deviner le sens. Là-bas, nous assistons au dénoûment, et je vous ai dit avec quelle sobriété solennelle il est exposé. Tout est fini. Il fait nuit, du moins les horizons sont d'un noir de plomb. On se tait, on pleure, on recueille une dépouille auguste, on a des soins attendrissans. C'est tout au plus si de l'un à l'autre on échange ces douces paroles qui se disent des lèvres après le trépas des êtres chers. La mère et les amis sont là, et d'abord la plus aimante et la plus faible des femmes, celle en qui se sont incarnés dans la fragilité, la grâce et le repentir tous les péchés de la terre,

pardonnés, expiés et maintenant rachetés. Il y a des chairs vivantes opposées à des pâleurs funèbres. Il y a même un charme dans la mort. Le Christ a l'air d'une belle fleur coupée. Comme il n'entend plus ceux qui le maudissaient, il a cessé d'entendre ceux qui le pleurent. Il n'appartient plus ni aux hommes, ni au temps, ni à la colère, ni à la pitié; il est en dehors de tout, même de la mort.

Ici, rien de tout cela. La compassion, la tendresse, la mère et les amis sont loin. C'est dans le volet de gauche que le peintre a rassemblé toutes les cordialités de la douleur, en un groupe violent, dans des attitudes lamentables ou désespérées. Dans le volet de droite, il n'y a que deux gardes à cheval, et de ce côté-là pas de merci. Au centre, on crie, on blasphème, on injurie, on trépigne. Avec des efforts de brutes, des bourreaux à mine de bouchers plantent le gibet et travaillent à le dresser droit dans la toile. Les bras se crispent, les cordes se tendent, la croix oscille et n'est encore qu'à moitié de son trajet. La mort est certaine. Un homme cloué aux quatre membres souffre, agonise et pardonne. De tout son être, il n'y a plus rien qui soit libre, qui soit à lui; une fatalité sans miséricorde a saisi le corps. L'âme seule y échappe : on le sent bien à ce regard renversé qui se détourne de la terre, cherche ailleurs des certitudes et va droit au ciel. Tout ce que la fureur humaine peut mettre de rage à tuer et de promptitude à faire son œuvre, le peintre l'exprime en homme qui connaît les effets de la colère et sait comment agissent les passions fauves. Tout ce qu'il peut y avoir de mansuétude, de délices à mourir dans un martyr qui se sacrifie, examinez plus attentivement encore comment il l'exprime. Le Christ est dans la lumière; il résume à peu près en une gerbe étroite toutes les lueurs disséminées dans le tableau. Plastiquement il vaut moins que celui de la *Descente de croix*. Un peintre Romain en aurait certainement corrigé le style. Un gothique aurait voulu les os plus saillans, les fibres plus tendues, les attaches plus précises, toute la structure plus maigre ou seulement plus fine. Rubens avait, vous le savez, pour la pleine santé des formes une préférence qui tenait à sa manière de sentir, plus encore à sa manière de peindre, et sans laquelle il aurait fallu qu'il changeât la plupart de ses formules. A cela près, la figure est sans prix; nul autre que Rubens ne l'aurait imaginée comme elle est, à la place qu'elle occupe, dans l'acception si hautement pittoresque qu'il lui a donnée. Et quant à cette belle tête inspirée et souffrante, virile et tendre, avec ses cheveux collés aux tempes, ses sueurs, ses ardeurs, sa douleur, ses yeux tout miroitans de lueurs célestes et son extase, quel est le maître sincère qui, même aux beaux temps de l'Italie, n'aurait été frappé de ce que peut la force expressive lors-

qu'elle arrive à ce degré, et qui n'eût reconnu là un idéal d'art dramatique absolument nouveau? Le pur sentiment venait, en un jour de fièvre et de vue très claire, de conduire Rubens aussi loin qu'il pouvait aller. Dans la suite, il se dégagera plus encore, il se développera. Il y aura, grâce à sa manière ondoyante et tout à fait libre, plus de conséquence et notamment plus de jeu en toutes les parties de son travail : dessin extérieur ou intérieur, coloris, facture. Il fixera moins impérieusement les contours qui doivent disparaître; il arrêtera moins court les ombres qui doivent se dissoudre; il aura des souplesses qui ne sont pas encore ici; il lui viendra des locutions plus agiles, une langue d'un tour plus pathétique et plus personnel. Concevra-t-il quelque chose de plus énergique et de plus net que la diagonale inspirée qui coupe en deux la composition, d'abord la fait hésiter dans ses aplombs, puis la redresse et la dirige au sommet avec ce vol actif et résolu d'une idée haute? Trouvera-t-il mieux que ces rochers sombres, ce ciel éteint, cette grande figure blanche, toute en éclat sur des ténèbres, immobile et cependant mouvante, qu'une impulsion mécanique pousse en biais dans la toile, avec ses mains trouées, ses bras obliques, avec ce grand geste clément qui les fait se balancer tout grands ouverts sur le monde aveugle, noir et méchant? Si l'on pouvait douter de la puissance d'une ligne heureuse, de la valeur dramatique d'une arabesque et d'un effet, enfin si l'on manquait d'exemples pour attester la beauté morale d'une conception pittoresque, on en serait convaincu d'après celui-ci.

C'est par cette originale et mâle peinture que ce jeune homme, absent depuis la première année du siècle, signala son retour d'Italie. Ce qu'il avait acquis dans ses voyages, la nature et le choix de ses études, par-dessus tout la façon hautaine dont il entendait s'en servir, on le sut, et personne ne douta de ses destinées, ni ceux que cette peinture étonna comme une révélation, ni ceux qu'elle interdit comme un scandale, dont elle renversa les doctrines et qui l'attaquèrent, ni ceux qu'elle convertit et entraîna. Le nom de Rubens fut sacré ce jour-là. Aujourd'hui encore il s'en faut de bien peu, je vous l'ai dit, que cette œuvre de début ne paraisse aussi accomplie qu'elle parut et fut décisive. Il y a même ici je ne sais quoi de particulier, comme un grand souffle, que vous trouverez rarement ailleurs. Un enthousiaste écrirait *sublime*, et il n'aurait pas tort, s'il précisait la signification qu'il convient d'attacher à ce terme. Que ne vous ai-je pas dit à Bruxelles et à Malines des dons si divers de cet improvisateur de grande envergure, dont la verve est en quelque sorte du bon sens exalté? Je vous ai parlé de son idéal, si différent de celui des autres, des éblouissemens de sa palette, du rayonnement de ses idées toutes en lumière, de sa force per-

suasive, de sa clarté oratoire, de ce penchant aux apothéoses qui le font monter, de cette chaleur de cerveau qui le dilate au risque de le trop gonfler. Tout cela nous conduit à une définition plus complète encore, à un mot que je vais dire et qui dirait tout : Rubens est un *lyrique* et le plus lyrique de tous les peintres. Sa promptitude imaginative, l'intensité de son style, son rhythme sonore et progressif, la portée de ce rhythme, son trajet pour ainsi dire vertical, appelez tout cela du lyrisme, et vous ne serez pas loin de la vérité. Il y a en littérature un mode héroïque entre tous qu'on est convenu d'appeler l'*ode*. C'est, vous le savez, ce qu'il y a de plus agile et de plus étincelant dans les formes variées de la langue métrique. Il n'y a jamais ni trop d'ampleur ni trop d'élan dans le mouvement ascensionnel des strophes, ni trop de lumière à leur sommet. Eh bien! je vous citerais telle peinture de Rubens conçue, conduite, scandée, éclairée, comme les plus fiers morceaux écrits dans la forme pindarique. La *Mise en croix* me fournirait le premier exemple, exemple d'autant plus frappant qu'ici tout est d'accord et que le sujet valait d'être exprimé ainsi. Et je ne subtiliserais nullement en vous disant que cette page de pure expansion est écrite d'un bout à l'autre sur ce mode rhétoriquement appelé *sublime*, — depuis les lignes jaillissantes qui le traversent, l'idée qui s'éclaire à mesure qu'elle arrive à son sommet, jusqu'à l'inimitable tête de Christ, qui est la note culminante et expressive du poëme, la note étincelante, au moins quant à l'idée contenue, c'est-à-dire la strophe suprême.

II.

A peine a-t-on mis le pied dans le premier salon du musée d'Anvers que Rubens vous accueille : à droite, une *Adoration des mages*, vaste tableau de sa manière expéditive et savante, peinte en treize jours, dit-on, vers 1624, c'est-à-dire en ses plus belles années moyennes; à gauche, un grandissime tableau célèbre aussi, une Passion dite *le Coup de lance*. On jette un coup d'œil sur la galerie qui fait face, et à droite, à gauche, on aperçoit de loin cette tache unique, forte et suave, onctueuse et chaude, — des Rubens et encore après des Rubens. On commence le catalogue en main. Admire-t-on toujours? Pas toujours. Reste-t-on froid? Presque jamais.

Je transcris mes notes : *les Mages*, quatrième version depuis Paris, cette fois avec des changemens notables. Le tableau est moins scrupuleusement étudié que celui de Bruxelles, moins accompli comme ensemble que celui de Malines, mais d'une audace plus grande, d'une carrure, d'une ampleur, d'une certitude et d'un aplomb que le peintre a rarement dépassés dans ses œuvres calmes.

C'est vraiment un tour de force, surtout si l'on songe à la rapidité de ce travail d'improvisation. Pas un trou, pas une violence; une vaste demi-teinte claire et des lumières sans excès enveloppent toutes les figures appuyées l'une sur l'autre, toutes en couleurs visibles, et multiplient les valeurs les plus rares, les moins cherchées et cependant les plus justes, les plus subtiles et cependant les plus distinctes. A côté de types fort laids fourmillent les types accomplis. Avec sa face carrée, ses lèvres épaisses, sa peau rougeâtre, de grands yeux étrangement allumés, et son gros corps sanglé dans une pelisse verte à manches bleu paon, ce mage africain est une figure tout à fait inédite devant laquelle certainement Tintoret, Titien, Véronèse, auraient battu des mains. A gauche, posent avec solennité deux cavaliers colossaux, d'un style anglo-flamand très singulier, le plus rare morceau de couleur du tableau dans son harmonie sourde de noir, de bleu verdâtre, de brun et de blanc. Ajoutez-y la silhouette des chameliers nubiens, les comparses, hommes casqués, nègres, tout cela dans le plus ample, le plus transparent, le plus naturel des reflets. Des toiles d'araignée flottent dans la charpente, et tout en bas la tête du bœuf, — un frottis obtenu en quelques traits de brosse dans des bitumes, — n'a pas plus d'importance et n'est pas autrement exécutée que ne le serait une signature expéditive. L'enfant est délicieux, à citer comme une des plus belles parmi les compositions purement pittoresques de Rubens, le dernier mot de son savoir comme coloris, de sa dextérité comme pratique, quand il avait la vision nette et instantanée, la main rapide et soigneuse, et qu'il n'était pas trop difficile, le triomphe de la verve et de la science, en un mot de la confiance en soi.

Le Coup de lance est un tableau décousu avec de grands vides, des aigreurs, de vastes taches un peu arbitraires, belles en soi, mais de rapports douteux. Deux grands rouges trop entiers, mal appuyés, y étonnent parce qu'ils y détonnent. La Vierge est très belle, quoique le geste soit connu, le Christ insignifiant, le saint Jean bien laid, ou bien altéré, ou bien repeint. Comme il arrive souvent chez Rubens et chez les peintres de pittoresque et d'ardeur, les meilleurs morceaux sont ceux dont l'imagination de l'artiste s'est accidentellement éprise, tels que la tête expressive de la Vierge, les deux larrons tordus sur leur gibet, et peut-être avant tout le soldat casqué, en armure noire, qui descend l'échelle appuyée au gibet du mauvais larron, et se retourne en levant la tête. L'harmonie des chevaux, gris et bai, découpés sur le ciel, est magnifique. Somme toute, quoiqu'on y trouve des parties de haute qualité, un tempérament de premier ordre, à chaque instant la marque d'un maître, *le Coup de lance* me paraît être une œuvre

incohérente, en quelque sorte conçue par fragmens, dont les morceaux, pris isolément, donneraient l'idée d'une de ses plus belles pages.

La Trinité, avec son fameux Christ en raccourci, est un tableau de la première jeunesse de Rubens, antérieur à son voyage d'Italie. C'est un joli début, froid, mince, lisse et décoloré, qui déjà contient en germe son style quant à la forme humaine, son type quant aux visages, et déjà la souplesse de sa main. Toutes les autres qualités sont à naître, de sorte que, si le tableau gravé ressemble déjà beaucoup à Rubens, la peinture n'annonce presque rien de ce que Rubens doit être dix ans plus tard.

Son *Christ à la paille*, très célèbre, beaucoup trop célèbre, n'est pas beaucoup plus fort, ni plus riche, et ne paraît pas non plus sensiblement plus mûr, quoiqu'il appartienne à des années très postérieures. C'est également lisse, froid et mince. On y sent l'abus de la facilité, l'emploi d'une pratique courante qui n'a rien de rare, et dont la formule pourrait se dicter ainsi : un vaste frottis grisâtre, des tons de chair clairs et lustrés, beaucoup d'outremer dans la demi-teinte, un excès de vermillon dans les reflets, une peinture légère et de premier coup sur un dessin peu consistant. Tout cela est liquide, coulant, glissant et négligé. Lorsque dans ce genre cursif Rubens n'est pas très beau, il n'est plus beau. Quant à *l'Incrédulité de saint Thomas* (n° 307), je trouve dans mes notes cette courte et irrespectueuse observation : « cela un Rubens? quelle erreur! »

L'Éducation de la Vierge est la plus charmante fantaisie décorative qu'on puisse voir; c'est un petit panneau d'oratoire ou d'appartement peint pour les yeux plus que pour l'esprit, mais d'une grâce, d'une tendresse et d'une richesse incomparable en ses douceurs. Un beau noir, un beau rouge et tout le reste en gris azuré, nuancé des tons changeans de la nacre ou de l'argent, et là dedans, comme deux fleurs, deux anges roses. Otez la figure de sainte Anne et celle de saint Joachim, ne conservez que la Vierge avec ces deux figures ailées qui pourraient aussi bien descendre de l'olympe que du paradis, et vous aurez un des plus délicieux portraits de femme que jamais Rubens ait conçus et historiés en portrait allégorique, et dont il ait fait un tableau d'autel.

La Vierge au perroquet sent l'Italie, rappelle Venise, et par la gamme, la puissance, le choix et la nature intrinsèque des couleurs, la qualité du fonds, l'arabesque même du tableau, le format de la toile, la coupe en carré, fait songer à un Palma trop peu sévère. C'est un beau tableau presque impersonnel. Je ne sais pourquoi j'imagine que Van-Dyck devait être tenté de s'en inspirer.

Je néglige la *Sainte Catherine*, un grand *Christ en croix*, une

répétition en petit de la *Descente de croix* de Notre-Dame; je négligerais mieux encore, pour arriver tout de suite, avec une émotion que je ne cacherai pas, devant un tableau qui n'a, je crois, qu'une demi-célébrité et n'en est pas moins un étonnant chef-d'œuvre, peut-être celle de toutes les œuvres de Rubens qui fait le plus d'honneur à son génie. Je veux parler de *la Communion de saint François d'Assise.*

Un homme qui va mourir et qui communie, un prêtre officiant qui lui tend l'hostie, des moines qui l'entourent, l'assistent, le soutiennent et pleurent, voilà pour la scène. Le saint est nu, le prêtre en chasuble d'or à peine nuancée de carmin, les deux acolytes du prêtre en étole blanche, les moines en robe de bure sombre, brune ou grisâtre. Comme entourage, une architecture étroite et sombre au sommet de laquelle il y a un dais rougeâtre, une échancrure de ciel bleu, et dans cette trouée d'azur, juste au-dessus du saint, trois petits anges roses qui volent comme des oiseaux célestes et forment une couronne radieuse et douce. Les élémens les plus simples, les couleurs les plus graves, une harmonie des plus sévères, voilà pour l'aspect. A résumer le tableau d'un coup d'œil rapide, vous n'apercevez qu'une vaste toile bitumineuse, de style austère, où tout est sourd et où trois accidens seulement marquent de loin avec une parfaite évidence : le saint dans sa maigreur livide, la petite hostie vers laquelle il se penche, et là-haut au zénith, au sommet de ce triangle si tendrement expressif, une échappée de rose et d'azur sur les éternités heureuses, sourire du ciel entr'ouvert dont, je vous assure, on a besoin.

Ni pompes, ni décors, ni turbulence, ni gestes violens, ni grâces, ni élégance, ni beaux costumes, pas une incidence aimable ou inutile, rien qui ne soit la vie du cloître à son moment le plus solennel. Un homme agonise exténué par l'âge, par une vie de sainteté; il a quitté son lit de cendres, s'est fait porter à l'autel, y veut mourir en recevant l'hostie, a peur d'y mourir avant que l'hostie n'ait touché ses lèvres. Il fait effort pour s'agenouiller et n'y parvient pas. Tous ses mouvemens sont abolis, le froid des dernières minutes a saisi ses jambes, ses bras ont ce geste en dedans qui est le signe certain de la mort prochaine. Il est de travers, en dehors de ses axes; il tomberait, se briserait à toutes les jointures, s'il n'était soutenu par les aisselles. Il n'a plus de vivant que son petit œil humide, clair, bleu, fiévreux, vitreux, bordé de rouge, dilaté par l'extase des suprêmes visions, et, sur ses lèvres cyanosées par l'agonie, le sourire extraordinaire propre aux mourans, et le sourire plus extraordinaire encore du juste qui croit, espère, attend la fin, se précipite au-devant du salut, et regarde l'hostie comme il regarderait son Dieu présent. Autour du moribond, on pleure, et ceux qui pleu-

rent sont des hommes graves, robustes, éprouvés, résignés. Jamais douleur ne fut plus sincère et plus communicative que ce mâle attendrissement d'hommes de gros sang et de grande foi. Il y en a qui se contiennent, il y en a qui éclatent. Il y en a de jeunes, gras, rouges et sains qui se frappent la poitrine à poings fermés, et dont la douleur serait bruyante, si elle se faisait entendre. Il y en a un chauve, grisonnant, à tête espagnole, à joues creuses, à barbe rare, à moustache aiguë, qui doucement sanglote en dedans avec cette crispation de visage d'un homme qui se contient et dont les dents claquent. Toutes ces têtes magnifiques sont des portraits. Le type en est admirable de vérité, le dessin naïf, savant et fort, le coloris incomparablement riche en sa sobriété, nuancé, délicat et beau. Têtes accumulées, mains jointes, convulsivement fermées et ferventes, fronts dénudés, regards intenses, ceux que les émotions font rougir et ceux qui sont au contraire pâles et froids comme de vieux ivoires, les deux servans dont l'un tient l'encensoir et s'essuie les yeux du revers de sa manche, — tout ce groupe d'hommes diversement émus, maîtres d'eux-mêmes ou sanglotans, forme un cercle autour de cette tête unique du saint et de ce petit croissant blanchâtre tenu comme un disque lunaire par la pâle main du prêtre. Je vous jure que c'est inexprimablement beau.

Telle est la valeur morale de cette page unique parmi les Rubens d'Anvers et, qui sait? dans l'œuvre de Rubens, que j'aurais presque peur de la profaner en vous parlant de ses mérites extérieurs, qui ne sont pas moins grands. Je dirai seulement que ce grand homme, à ma connaissance, n'a jamais été plus maître de sa pensée, de son sentiment et de sa main, que jamais sa conception n'a été plus sereine et n'a porté plus loin, que jamais sa notion de l'âme humaine n'a paru plus profonde, qu'il n'a jamais été plus noble, plus sain, plus riche avec des colorations sans faste, plus scrupuleux dans le dessin des morceaux, plus irréprochable, ce qui veut dire plus surprenant comme exécutant. Cette merveille est de 1619. Quelles belles années! On ne dit pas le temps qu'il a mis à la peindre, — peut-être quelques jours seulement. Quelles journées! Quand on a longuement examiné cette œuvre sans pareille, où véritablement Rubens se transfigure, on ne peut plus regarder rien, ni personne, ni les autres, ni Rubens lui-même; il faut pour aujourd'hui quitter le musée.

III.

Rubens est-il un grand portraitiste? est-il seulement un bon portraitiste? Ce grand peintre de la vie physique et de la vie morale, si habile à rendre le mouvement des corps par le geste, celui

des âmes par le jeu des physionomies, cet observateur si prompt, si exact, cet esprit si clair, que l'idéal des formes humaines n'a pas un seul moment distrait de ses études sur l'extérieur des choses, ce peintre du pittoresque, des accidens, des particularités, des saillies individuelles, enfin ce maître, universel entre tous, avait-il bien toutes les aptitudes qu'on lui suppose et notamment cette faculté spéciale de représenter la personne humaine en son intime ressemblance? Les portraits de Rubens sont-ils ressemblans? Je ne crois pas qu'on ait jamais dit ni oui ni non. On s'est borné à reconnaître l'universalité de ses dons, et, parce qu'il a plus que personne employé le portrait comme élément naturel dans ses tableaux, on a conclu qu'un homme qui excellait en toute circonstance à peindre l'être vivant, agissant et pensant, devait à plus forte raison le peindre excellemment dans un portrait. La question a bien son prix. Elle touche à l'un des phénomènes les plus singuliers de cette nature multiple; par conséquent elle offre une occasion d'étudier de plus près l'organisme même de son génie.

Si l'on ajoutait à tous les portraits qu'il a peints isolément pour satisfaire au désir de ses contemporains, rois, princes, grands seigneurs, docteurs, abbés, prieurs, le nombre incalculable des personnages vivans dont il a reproduit les traits dans ses tableaux, on pourrait dire que Rubens a passé sa vie à faire des portraits. Ses meilleurs ouvrages sans contredit sont ceux où il accorde la part la plus large à la vie réelle : témoin son admirable tableau de *Saint George*, de Saint-Jacques d'Anvers, qui n'est pas autre chose qu'un *ex-voto* de famille, c'est-à-dire le plus magnifique et le plus curieux document que jamais peintre ait laissé sur ses affections domestiques. Je ne parle pas de son portrait, qu'il prodiguait, ni de celui de ses deux femmes, dont il a fait comme on le sait un si continuel et si indiscret usage.

Se servir de la nature à tout propos, prendre des individus dans la vie réelle et les introduire dans ses fictions, c'était chez Rubens une habitude parce que c'était un des besoins, faiblesse autant que puissance de son esprit. La nature était son grand et inépuisable répertoire. Qu'y cherchait-il à vrai dire? Des sujets? Non; ses sujets, il les empruntait à l'histoire, aux légendes, à l'Évangile, à la fable, et toujours plus ou moins à sa fantaisie. Des attitudes, des gestes, des expressions de visage? Pas davantage; ces choses-là sortaient naturellement de lui-même et dérivaient, par la logique d'un sujet bien conçu, des nécessités de l'action presque toujours dramatique qu'il avait à rendre. Ce qu'il demandait à la nature, c'était ce que son imagination ne lui fournissait plus qu'imparfaitement lorsqu'il s'agissait de constituer de toute pièce une personne vivante de la tête aux pieds, vivante autant qu'il l'exigeait, je veux dire des traits

plus personnels, des caractères plus précis, des individus et des types. Ces types, il les acceptait plus qu'il ne les choisissait. Il les prenait tels qu'ils existaient autour de lui, dans la société de son temps, à tous les rangs, dans toutes les classes, au besoin dans toutes les races, — princes, hommes d'épée, hommes d'église, moines, gens de métier, forgerons, bateliers, surtout les hommes de durs labeurs. Il y avait là, dans sa propre ville, sur les quais de l'Escaut, de quoi fournir à tous les besoins de ses grandes pages évangéliques. Il avait le sentiment vif du rapport de ces personnages, incessamment offerts par la vie même, avec les convenances de son sujet. Quand, ce qui arrivait souvent, l'adaptation n'était pas très rigoureuse, et que le bon sens criait un peu et le goût aussi, l'amour des particularités l'emportait sur les convenances, le goût et le bon sens. Il ne se refusait jamais une bizarrerie, qui dans ses mains devenait un trait d'esprit, quelquefois une audace heureuse. C'était même par ses inconséquences qu'il triomphait des sujets les plus antipathiques à sa nature. Il y mettait la sincérité, la bonne humeur, le sans-gêne extraordinaire de ses libres saillies; l'œuvre presque toujours était sauvée par un admirable morceau d'imitation presque textuelle.

Sous ce rapport, il inventait peu, lui qui d'ailleurs était un si grand inventeur. Il regardait, se renseignait, copiait ou traduisait de mémoire avec une fidélité de souvenir qui vaut la reproduction directe. Il assistait au spectacle de la vie des cours, de la vie des basiliques, des monastères, des rues, du fleuve. Tout cela s'imprimait dans ce cerveau sensible, exact, fidèle, avec sa physionomie la plus reconnaissable, son accent le plus âpre, sa couleur la plus saillante; de sorte qu'en dehors de cette image réfléchie des choses il n'imaginait guère que le cadre, la donnée générale, la mise en scène. Ses œuvres sont pour ainsi dire un théâtre dont il règle l'ordonnance, pose le décor, crée les rôles, et dont la vie fournit les acteurs. Autant il est imprévu, original, affirmatif, résolu, puissant, lorsqu'il exécute un portrait, soit d'après nature, soit d'après le souvenir immédiat du modèle, autant la galerie de ses personnages imaginaires est pauvrement inspirée. Tout homme, toute femme qui n'a pas vécu devant lui, à qui il ne parvient pas à donner les traits essentiels de la vie naturelle, sont d'avance des figures manquées. Voilà pourquoi ses personnages évangéliques sont plus humanisés qu'on ne le voudrait, ses personnages héroïques au-dessous de leur rôle fabuleux, ses personnages mythologiques quelque chose qui n'existe ni dans la réalité, ni dans le rêve, un perpétuel contre-sens par l'action des muscles, le lustre des chairs et l'évanouissement total des visages. Il est clair que l'humanité l'enchante, que les dogmes chrétiens le troublent

un peu et que l'olympe l'ennuie. Voyez sa grande série allégorique du Louvre : il ne faut pas longtemps pour découvrir ses indécisions quand il crée un type, son infaillible certitude quand il se renseigne, et pour comprendre quel est le fort et le faible de son esprit. Il y a là des parties médiocres, il y en a d'absolument nulles qui sont des fictions; les morceaux supérieurs que vous y remarquez sont des portraits. Chaque fois que Marie de Médicis entre en scène, elle y est parfaite. Le *Henri IV au portrait* est un chef-d'œuvre. Personne ne conteste l'insignifiance absolue de ses dieux: Mercure, Apollon, Saturne, Jupiter ou Mars.

De même, dans son *Adoration des mages*, il y a des personnages principaux qui sont toujours nuls et des comparses qui toujours sont admirables. Le mage européen lui porte malheur : on le connaît, c'est l'homme du premier plan, celui qui figure avec la Vierge, soit debout, soit agenouillé, au centre de la composition. Rubens a beau le varier de toutes les manières, l'habiller de pourpre, d'hermine ou d'or, lui faire tenir l'encensoir, offrir la coupe ou l'aiguière, le rajeunir ou le vieillir, dépouiller sa tête sacerdotale, la hérisser de crins durs, lui donner des airs recueillis ou farouches, des yeux fort doux ou des mines de vieux lion, — quoi qu'il fasse, c'est toujours une figure banale dont le seul rôle consiste à revêtir une des couleurs dominantes du tableau. Il en est de même de l'Asiatique. L'Éthiopien au contraire, le nègre grisâtre, avec son masque osseux, camard, livide, illuminé par deux étincelles luisantes, l'émail des yeux, la nacre des dents, est immanquablement un chef-d'œuvre d'observation et de naturel, parce que c'est un portrait, et le portrait sans nulle altération du même individu.

Que conclure de tout cela, sinon que Rubens, par sa nature, ses instincts, ses besoins, ses facultés dominantes, et même par ses infirmités, car il en avait, était plus qu'aucun autre destiné à faire de merveilleux portraits? Il n'en est rien. Ses portraits sont faibles, peu observés, superficiellement construits, et partant de ressemblance vague. Quand on le compare à Titien, Rembrandt, Raphaël, Sébastien del Piombo, Velasquez, Van-Dyck, Holbein, Antoine More, j'épuiserais la liste des plus divers et des plus grands et je descendrais de plusieurs degrés jusqu'à Philippe de Champagne au XVII[e] siècle, jusqu'aux excellens portraitistes du XVIII[e], on s'aperçoit que Rubens manquait de cette naïveté attentive, soumise et forte, qu'exige, pour être parfaite, l'étude du visage humain. Connaissez-vous un portrait de lui qui vous satisfasse en tant qu'observation fidèle et profonde, qui vous édifie sur la personnalité de son modèle, qui vous instruise et je dirai qui vous rassure? De tous les hommes d'âge et de rang, de caractère et de tempérament si divers dont il nous a laissé l'image, en est-il un seul qui s'impose

à l'esprit comme une personne particulière bien distincte et dont on se souvienne comme d'un visage qui vous a frappé? A distance, on les oublie; vus ensemble, on les confondrait presque. Les particularités de leur existence ne les ont pas nettement séparés dans l'esprit du peintre, et les séparent encore moins dans la mémoire de ceux qui ne les connaissent que d'après lui. Sont-ils ressemblans? Oui, à peu près. Sont-ils vivans? Ils vivent, plus qu'ils ne sont. Je ne dirai pas que ce soit banal, et cependant ce n'est pas précis. Je ne dirai pas non plus que le peintre les ait mal vus; mais je croirais qu'il les a regardés à la légère, par l'épiderme, peut-être à travers des habitudes, sans doute à travers une formule, et qu'il les a traités, quel que soit leur sexe ou leur âge, comme les femmes aiment, dit-on, qu'on les peigne, en beau d'abord, ressemblantes ensuite. Ils sont bien de leur temps et pas mal de leur rang, quoique Van-Dyck, pour prendre un exemple à côté du maître, les mette encore plus précisément à leur date et dans leur milieu social; mais ils ont le même sang, ils ont surtout le même caractère moral et tous les traits extérieurs modelés sur un type uniforme. C'est le même œil clair, bien ouvert, regardant droit, le même teint, la même moustache finement retroussée, relevant par deux accrocs noirs ou blonds le coin d'une bouche *virile*, c'est-à-dire un peu convenue. Assez de rouge aux lèvres, assez d'incarnat sur les joues, assez de rondeur dans l'ovale pour annoncer, à défaut de la jeunesse, un homme dans son assiette normale, dont la constitution est robuste, le corps en santé, l'âme en repos. De même pour les femmes : un teint frais, un front bombé, de larges tempes, peu de menton, des yeux à fleur de tête, de couleur pareille, d'expression presque identique, une beauté propre à l'époque, une ampleur propre aux races du nord avec une sorte de grâce propre à Rubens, où l'on sent comme un alliage de plusieurs types qui semblent hanter son cerveau : Marie de Médicis, l'infante Isabelle, Isabelle Brandt, Hélène Fourment. Toutes les femmes qu'il a peintes semblent avoir contracté, malgré elles et malgré lui, je ne sais quel air déjà connu au contact de ses souvenirs persistans, et toutes, plus ou moins, participent de l'une ou de l'autre de ces quatre personnes célèbres, moins sûrement immortalisées par l'histoire que par le pinceau du peintre. Elles-mêmes ont entre elles je ne sais quel air de famille qui peut-être vient un peu de leur naissance, qui pour beaucoup est le fait de Rubens.

Vous représentez-vous les femmes de la cour de Louis XIII et de Louis XIV? Vous faites-vous une idée bien nette de Mmes de Longueville, de Montbazon, de Chevreuse, de Sablé, de cette belle duchesse de Guéménée, à qui Rubens, interrogé par la reine, osa

donner le prix de beauté, comme à la plus charmante déesse de cet olympe du Luxembourg, de cette incomparable Mlle du Vigean, l'idole de la société de Chantilly, qui inspira une si grande passion et tant de petits vers? Voyez-vous mieux Mlle de La Vallière, Mmes de Montespan, de Fontanges, de Sévigné, de Grignan? Et si vous ne les apercevez pas aussi bien qu'il vous plairait de les connaître, à qui la faute? Est-ce la faute de cette époque d'apparat, de politesse, de mœurs officielles, pompeuses, guindées et froides? Est-ce la faute des femmes elles-mêmes, qui toutes visaient un certain idéal de cour? Les a-t-on mal observées, peintes sans scrupules? Ou bien était-il convenu que, parmi tant de genres de grâce ou de beauté, il n'y en avait qu'un qui fût de bon ton, de bon goût, tout à fait selon l'étiquette? On en est à ne pas trop savoir quel nez, quelle bouche, quel ovale, quel teint, quel regard, quel degré de sérieux ou de laisser-aller, de finesse ou d'embonpoint, quelle âme enfin, pour tout dire, on doit donner à chacune de ces célèbres personnes, tant elles sont devenues pareilles dans leur rôle imposant de favorites, de frondeuses, de princesses, de grandes dames. Vous savez ce qu'elles pensaient d'elles et comment elles se sont peintes, ou comment on les a peintes, suivant qu'il leur a convenu de faire elles-mêmes ou de laisser faire leurs portraits littéraires. Depuis la sœur de Condé jusqu'à Mme d'Epinay, c'est-à-dire à travers tout le XVIIe siècle et la grande moitié du XVIIIe siècle, ce n'était que beaux teints, jolies bouches, dents superbes, épaules, bras et gorges admirables. Elles se déshabillaient beaucoup ou souffraient qu'on les déshabillât beaucoup, sans nous montrer autre chose que des perfections un peu froides, moulées sur un type absolument beau, selon la mode et l'idéal du temps. Ni Mlle de Scudéry, ni Voiture, ni Chapelain, ni Desmarets, ni aucun des écrivains beaux esprits qui se sont occupés de leurs charmes, n'ont eu la pensée de nous laisser d'elles un portrait moins flatté peut-être, mais plus vrai. A peine aperçoit-on par-ci par-là, dans la galerie de l'hôtel de Rambouillet, un teint moins divin, des lèvres moins pures de trait, ou d'un incarnat moins parfait. Il a fallu le plus véridique et le plus grand des portraitistes de cette époque, Saint-Simon, pour nous apprendre qu'une femme pouvait être charmante sans être accomplie, et que la duchesse du Maine et la duchesse de Bourgogne par exemple avaient par la physionomie, la grâce toute naturelle et le feu, beaucoup d'attraits, l'une avec sa boiterie, l'autre avec son teint noiraud, sa taille exiguë, sa mine turbulente et ses dents perdues. Jusque-là, le ni trop ni trop peu dirigeait avant tout la main des faiseurs d'images. Je ne sais quoi d'imposant, de solennel, quelque chose comme les trois unités scéniques, la perfection d'une belle

phrase, les avaient toutes revêtues de ce même air impersonnel, quasi royal, qui, pour nous autres modernes, est le contraire de ce qui nous charme. Les temps changèrent; le XVIIIe siècle brisa beaucoup de formules, et par conséquent traita le visage humain sans plus de façon que toutes les autres unités. Cependant notre siècle a fait reparaître avec d'autres goûts, d'autres modes, la même tradition de portraits sans type et le même apparat moins solennel, mais encore pire. Rappelez-vous les portraits du directoire, de l'empire et de la restauration, ceux de Girodet, de Gérard, j'excepte les portraits de David, pas tous, et quelques-uns de Prud'hon, pas tous. Formez une galerie des grandes actrices, des grandes dames, Mars, Duchesnois, Georges, l'impératrice Joséphine, Mme Tallien, même cette unique tête de Mme de Staël et même cette jolie Mme Récamier, et dites-moi si cela vit, se distingue, se diversifie comme une série de portraits de Latour, de Houdon, de Caffieri.

Eh bien! toute proportion gardée, voilà ce que je trouve dans les portraits de Rubens : une grande incertitude et des conventions, un même air chevaleresque dans les hommes, une même beauté princière dans les femmes, rien de particulier qui arrête, saisisse, donne à réfléchir et ne s'oublie plus. Pas une laideur physionomique, pas un amaigrissement dans les contours, pas une bizarrerie choquante dans aucun des traits. Avez-vous jamais aperçu dans son monde de penseurs, de politiques, d'hommes de guerre, quelque accident caractéristique et tout à fait personnel, comme la tête de faucon d'un Condé, les yeux effarouchés et la mine un peu nocturne d'un Descartes, la fine et adorable physionomie d'un Rotrou, le masque anguleux et pensif d'un Pascal ou l'inoubliable regard d'un Richelieu? Comment se fait-il que les types humains aient fourmillé devant les grands observateurs et que pas un type vraiment original n'ait posé devant Rubens? Faut-il achever d'un seul coup de m'expliquer par le plus rigoureux des exemples? Supposez Holbein avec la clientèle de Rubens, et tout de suite vous voyez apparaître une nouvelle galerie humaine, très intéressante pour le moraliste, également admirable pour l'histoire de la vie et pour l'histoire de l'art, et que Rubens, convenons-en, n'aurait pas enrichie d'un seul type.

Le musée de Bruxelles possède quatre portraits de Rubens, et c'est précisément en me souvenant d'eux que ces réflexions me viennent après coup. Ces quatre portraits représentent assez justement par hasard les côtés puissans et les côtés médiocres de son talent de portraitiste. Deux sont fort beaux : l'archiduc Albert et l'infante Isabelle. Ils ont été commandés pour orner l'arc de triomphe élevé à Anvers, place du Meïr, à l'occasion de l'entrée de Ferdinand

d'Autriche, et, dit-on, exécutés chacun en une journée. Ils sont plus grands que nature, conçus, dessinés et traités dans une manière italienne, ample, décorative, un peu théâtrale, très ingénieusement appropriée à leur destination. Il y a là du Véronèse si bien fondu dans la manière flamande que Rubens n'a jamais eu plus de style et n'a jamais été cependant plus lui-même. On y voit une façon de remplir la toile, de composer une arabesque grandiose avec un buste, deux bras et deux mains diversement occupés, d'agrandir un bord, de rendre un pourpoint majestueusement sévère, d'assurer le contour, de peindre grassement et à plat, qui ne lui est pas habituelle dans ses portraits et qui rappelle au contraire les meilleurs morceaux de ses tableaux. La ressemblance est aussi de celles qui s'imposent de loin par quelques accens justes et sommaires et qu'on pourrait appeler une ressemblance d'effet. Le travail est d'une rapidité, d'un aplomb, d'un sérieux, et, le genre admis, d'une beauté extraordinaires. C'est tout à fait superbe. Rubens était là dans ses habitudes, sur son terrain, dans son élément de fantaisie, d'observation très lucide, mais hâtive et d'emphase; il n'aurait pas procédé autrement pour un tableau : la réussite était certaine.

Les deux autres, achetés récemment, sont fort célèbres; on y attache un très grand prix. Oserai-je dire qu'ils sont des plus faibles? Ce sont deux portraits d'ordre familier, deux petits bustes, un peu courts, assez étriqués, présentés de face, sans nul arrangement, coupés dans la toile sans plus d'apprêt que des têtes d'études. Avec beaucoup d'éclat, de relief, de vie apparente, — d'un rendu extrêmement habile, mais succinct, ils ont précisément ce défaut d'être vus de près et vus légèrement, appliqués et peu étudiés, d'être en un mot traités par les surfaces. La mise en place est juste, le dessin nul. Le peintre a donné des accens qui ressemblent à la vie; l'observateur n'a pas accusé un seul trait qui ressemble bien intimement à son modèle : tout se passe à l'épiderme. Au point de vue du physique, on cherche un dessous qui n'a pas été observé; au point de vue du moral, on cherche un dedans qui n'a pas été deviné. La peinture est à fleur de toile, la vie n'est qu'à fleur de peau. L'homme est jeune, trente ans environ; la bouche est mobile, l'œil humide, le regard direct et net. Rien de plus, rien au-delà, ni plus au fond. Quel est ce jeune homme? qu'a-t-il fait? A-t-il pensé? a-t-il souffert? aurait-il vécu lui-même à la surface des choses, comme il est représenté sans grande consistance à la surface d'un canevas? Voilà de ces indications physionomiques qu'un Holbein nous donnerait avant de songer au reste, et qui ne s'expriment point par une étincelle dans un œil ou par une touche sanguine à la narine.

Notre art, je veux dire l'art de peindre, est peut-être plus indis-

cret qu'aucun autre. C'est le témoignage indubitable de l'état moral du peintre au moment où il tenait la brosse. Ce qu'il a voulu faire, il l'a fait; ce qu'il n'a voulu que faiblement, on le voit à ses indécisions; ce qu'il n'a pas voulu, à plus forte raison est absent de son œuvre, quoi qu'il en dise et quoi qu'on en dise. Une distraction, un oubli, la sensation plus tiède, la vue moins profonde, une application moindre, un amour moins vif de ce qu'il étudie, l'ennui de peindre et la passion de peindre, toutes les nuances de sa nature et jusqu'aux intermittences de sa sensibilité, tout cela se manifeste dans les ouvrages du peintre aussi nettement que s'il nous en faisait la confidence. On peut dire avec certitude quelle est la tenue d'un portraitiste scrupuleux devant ses modèles, et de même on peut se représenter celle de Rubens devant les siens.

Quand on regarde à quelques pas les portraits dont je parle, le portrait du duc d'Albe par Antoine More, on est certain que, tout grand seigneur et tout habitué qu'il fût à peindre des grands seigneurs, Antoine More était fort sérieux, fort attentif et pas mal ému au moment où il s'assit devant ce tragique personnage, sec, anguleux, étranglé dans son armure sombre, articulé comme un automate, et dont le petit œil de côté regarde de haut en bas, froid, dur et noir comme si jamais la lumière du ciel n'en avait attendri l'émail.

Tout au contraire le jour où Rubens peignit, pour leur complaire, le seigneur Charles de Cordes et sa femme Jacqueline de Cordes, il était, n'en doutez pas, de bonne humeur, mais distrait par autre chose, sûr de son fait et pressé comme il l'était toujours. C'était en 1618, l'année de *la Pêche miraculeuse*. Il avait quarante et un ans; il était dans la plénitude de son talent, de sa gloire, de ses succès. Il allait vite en tout ce qu'il faisait. *La Pêche miraculeuse* lui avait coûté très exactement dix jours de travail. Les deux jeunes mariés s'étaient épousés le 30 octobre 1617 : il était entendu que le portrait du mari devait plaire à la femme, celui de la femme au mari. Vous voyez dans quelles conditions se fit ce travail; vous imaginez le temps qu'il y mit, et le résultat fut une peinture expéditive, brillante, une ressemblance aimable, une œuvre éphémère.

Beaucoup, je dirai la plupart des portraits de Rubens en sont là. Voyez au Louvre celui du baron de Vicq (n° 458 du catalogue), de même style, de même qualité, à peu près de la même époque que le portrait du seigneur de Cordes dont je parle; voyez également celui d'Élisabeth de France et celui d'une dame de la famille Boonen (n° 461 du catalogue) : autant d'œuvres agréables, brillantes, légères, alertes, aussitôt oubliées qu'aperçues. Regardez au contraire le portrait-esquisse de sa seconde femme Hélène avec ses deux enfans, cette ébauche admirable, ce rêve à peine indiqué, laissé là soit par hasard, soit avec intention; et, pour peu que vous passiez

avec quelque réflexion des trois œuvres précédentes à celle-ci, je n'aurai plus besoin d'insister pour me faire comprendre.

En résumé, Rubens, à ne le considérer que comme portraitiste, est un homme qui rêvait à sa manière quand il en avait le temps, un œil admirablement juste, peu profond, un miroir plutôt qu'un instrument pénétrant, un homme qui, s'occupant peu des autres, beaucoup de lui-même, ne savait pas trop ce qui se passait dans l'âme d'autrui, et volontiers y suppléait en exprimant ce qu'il y avait le plus communément dans la sienne; enfin au moral comme au physique un homme de dehors, et en dehors, merveilleusement, mais exclusivement conformé pour saisir l'extérieur des hommes et des choses, et apercevoir autour de lui ce qu'il était lui-même. Voilà pourquoi il convient de distinguer dans Rubens deux observateurs de puissance très inégale, et comme art de valeur à peine comparable : celui qui fait servir la vie des autres aux besoins de ses conceptions, subordonne ses modèles et ne prend d'eux que ce qui lui convient, et celui qui reste au-dessous de sa tâche parce qu'il faudrait et qu'il ne sait pas se subordonner à son modèle. Voilà pourquoi il a tantôt magnifiquement observé et tantôt fort négligé le visage humain. Voilà pourquoi enfin ses portraits se ressemblent un peu, lui ressemblent un peu, manquent de vie propre, et par cela manquent de ressemblance morale et de vie profonde, tandis que ses personnages-portraits ont juste ce degré de personnalité frappante qui grossit encore l'effet de leur rôle, une saillie d'expression qui ne permet pas de douter qu'ils n'aient vécu, et, quant à leur fonds moral, il est visible qu'ils ont tous une âme active, ardente, prompte à jaillir, et, pour ainsi dire, sur les lèvres, celle que Rubens a mise en eux, presque la même pour tous, car c'est la sienne.

IV.

Je ne vous ai pas encore conduit au tombeau de Rubens, à Saint-Jacques, devant le beau tableau du saint George qui décore l'autel. La pierre sépulcrale est placée devant l'autel. *Non sui tantum sæculi, sed et omnis ævi Appelles dici meruit,* ainsi parle l'inscription du tombeau. On pouvait dire autant, dire mieux et s'exprimer moins hyperboliquement.

A cela près d'une exagération excusable à Anvers, et qui d'ailleurs n'ajoute et n'enlève rien ni à l'universelle gloire, ni à la très certaine immortalité de Rubens, ces deux lignes d'éloge funéraire font songer qu'à quelques pieds sous les dalles il y a les cendres de ce grand homme. On le mit là le premier jour de juin 1640. Deux ans après, par une autorisation du 14 mars 1642, sa veuve lui consacrait définitivement cette petite chapelle derrière le chœur,

je

te,
os,
un
es,
ns
y
ne
nt,
et
là
rs
a-
n-
lui
u-
r-
le
un
ela
ue
p-
on
ur
te,
ns

nt-
el.
li,
du
ins

il-
rès
aire
de
eux
lui
ur,

et
œ
m
m
le
à
m
là
F
l'
il
n
cé
rô
je
ba
Q
ta
sa
ra
il
âg
l'a
de
qu
d'
vi
tiv
ce
d'
un

ch
se
cha
sou
ple
sou
lui
en
né
bie
ava

et l'on y plaçait une des plus charmantes œuvres du maître, une œuvre faite tout entière, dit la tradition, avec les portraits des membres de sa famille, c'est-à-dire avec ses affections, ses amours mortes, ses amours vivantes, ses regrets, ses espérances, le passé, le présent, l'avenir de sa maison. Vous savez en effet qu'on attribue à tous les personnages qui composent cette soi-disant *sainte famille* des ressemblances historiques du plus grand prix. Il y aurait là l'une à côté de l'autre ses deux femmes, dont la belle Hélène Fourment, celle qui vivait alors, une enfant de seize ans quand il l'épousa en 1630, une toute jeune femme de vingt-six ans quand il mourut, blonde, grasse, aimable et douce, en grand déshabillé, nue jusqu'à la ceinture. Il y aurait aussi sa fille, — sa nièce, la célèbre personne au *chapeau de paille,* — son père en saint Jérôme, — son grand-père sous la figure du Temps, — enfin le plus jeune de ses fils sous les traits d'un ange, un jeune et délicieux bambin, le plus adorable enfant que peut-être il ait jamais peint. Quant à Rubens lui-même, il y figure dans une armure toute miroitante d'acier sombre et d'argent, tenant en main la bannière de saint George. Il est vieilli, amaigri, grisonnant, échevelé, un peu ravagé, mais superbe de feu intérieur. Sans nulle pose ni emphase, il a terrassé le dragon et posé dessus son pied chaussé de fer. Quel âge avait-il alors? Si l'on se reporte à la date de son mariage, à l'âge de sa femme, à celui de l'enfant né de ce mariage, Rubens devait avoir cinquante-six ou cinquante-huit ans. Il y avait donc quarante ans à peu près que le combat brillant, impossible pour d'autres, facile pour lui, toujours heureux, qu'il soutenait contre la vie, avait commencé. De quelles entreprises, dans quel ordre d'activité, de lutte et de succès n'avait-il pas triomphé? Si jamais à cette heure grave des retours sur soi-même, des années révolues, d'une carrière accomplie, à ce moment de certitude en toute chose, un homme eut le droit de se peindre en victorieux, c'est bien lui.

La pensée, vous le voyez, est des plus simples; on n'a pas à la chercher bien loin. Si le tableau recèle une émotion, cette émotion se communique aisément à tout homme dont le cœur est un peu chaud, que la gloire émeut et qui se fait une seconde religion du souvenir de pareils hommes. Un jour, vers la fin de sa carrière, en pleine gloire, peut-être enfin en plein repos, sous un titre auguste, sous l'invocation de la Vierge et du seul de tous les saints auquel il lui parut permis de donner sa propre image, il lui a plu de peindre en un petit cadre (2 mètres à peu près) ce qu'il y avait eu de vénérable et de séduisant dans les êtres qu'il avait aimés. Il devait bien cette dernière illustration à ceux de qui il était né, à celles qui avaient partagé, embelli, charmé, ennobli, tout parfumé de grâce,

de tendresse et d'honnêteté sa belle et laborieuse carrière. Il la leur donna aussi pleinement, aussi magistralement qu'on pouvait l'attendre de sa main affectueuse, de son génie en sa toute-puissance. Il y mit sa science, sa piété, des soins plus rares. Il fit de l'œuvre ce que vous savez, une merveille infiniment touchante comme œuvre de fils, de père et d'époux, à tout jamais admirable comme œuvre d'art.

Vous la décrirai-je? C'est inutile. L'arrangement est de ceux qu'une note de catalogue suffit à faire connaître. Vous dirai-je ses qualités particulières? Ce sont toutes les qualités du peintre en leur acception familière, sous leur forme la plus précieuse. Elles ne donnent de lui ni une idée nouvelle, ni une idée plus haute, mais une idée plus fine et plus exquise. C'est le Rubens que l'on connaît, j'entends le Rubens des meilleurs jours, avec plus de naturel, de précision, de caprice, de richesse sans coloris, de puissance sans effort, avec un œil plus tendre, une main plus caressante, un travail plus amoureux, plus intime et plus profond. Si j'employais les mots du métier, je gâterais la plupart de ces choses subtiles qu'il convient de rendre avec la pure langue des idées pour leur conserver leur caractère et leur prix. Autant il m'en a peu coûté pour étudier le praticien à propos d'un tableau de pratique comme *la Pêche miraculeuse* de Malines, autant il est bon d'alléger sa manière de dire et de l'épurer quand la conception de Rubens s'élève comme dans *la Communion de saint François d'Assise*, ou bien lorsque sa manière de peindre se pénètre à la fois d'esprit, de sensibilité, d'ardeur, de conscience, d'affection pour ceux qu'il peint, d'attachement pour ce qu'il fait, d'idéal en un mot, comme dans le *Saint George*. Rubens a-t-il jamais été plus parfait? Je ne le crois pas. A-t-il été aussi parfait? Je ne l'ai constaté nulle part. Il y a dans la vie des grands artistes de ces œuvres prédestinées, souvent pas les plus vastes, pas toujours les plus savantes, quelquefois les plus humbles à leur point de départ, qui, par une conjonction fortuite de toutes les forces et de tous les dons de l'homme et de l'artiste, ont exprimé, comme à leur insu, la plus pure essence de leur génie. Le *Saint George* est de ce nombre.

D'ailleurs ce tableau marque, sinon la fin, au moins les dernières belles années de la vie de Rubens, et, par une sorte de coquetterie grandiose qui ne messied pas dans les choses de l'esprit, il avertit que cette magnifique organisation n'a connu ni fatigue, ni relâchement, ni déclin. Trente-cinq ans au moins se sont écoulés entre *la Trinité* du musée d'Anvers et le *Saint George*. Lequel est le plus jeune de ces deux tableaux? A quel moment avait-il le plus de flamme, un plus vif amour pour toutes choses, plus de souplesse en tous les organes de son génie?

Sa vie est presque révolue, on peut la clore et la mesurer : il semblerait qu'il en prévoyait la fin le jour où il se glorifia lui-même avec tous les siens. Il avait aussi, lui, élevé et à peu près terminé son monument : il pouvait se le dire avec autant d'assurance que bien d'autres et sans nul orgueil. Que lui restait-il à vivre? Cinq ou six ans au plus. Le voilà heureux, paisible, rentré à Anvers, un peu rebuté par la politique, retiré des ambassades, plus à lui que jamais. Qu'a-t-il fait depuis qu'il est au monde? A-t-il bien usé de la vie? a-t-il bien mérité de son pays, de son temps, de lui-même? Il avait des facultés uniques : comment s'en est-il servi? La destinée l'a comblé; a-t-il jamais manqué à sa destinée? Dans cette grande vie, si nette, si claire, si brillante, si aventureuse et cependant si limpide, si correcte en ses plus étonnantes péripéties, si fastueuse et si simple, si troublante et si exempte de petitesses, si partagée et si féconde, découvrez-vous une tache qui cause un regret? Il fut heureux; fut-il ingrat? Il eut ses épreuves; fut-il jamais amer? Il aima beaucoup et vivement; fut-il oublieux?

Il naît à Spiegen, en exil, au seuil d'une prison, d'une mère admirablement droite et généreuse, d'un père instruit, un savant docteur, mais de cœur léger, de conscience assez faible et de caractère sans grande consistance. A quatorze ans, on le voit dans les pages d'une princesse, à dix-sept dans les ateliers; à vingt ans, il est déjà mûr et maître. A vingt-neuf, il revient d'un voyage d'études, comme d'une victoire remportée à l'étranger, comme d'une conquête, on pourrait dire, et il rentre chez lui comme on triomphe. On lui demande à voir ses études, et, pour ainsi dire, il n'a rien à montrer que des œuvres. Il laissait derrière lui des tableaux étranges, aussitôt compris et goûtés. Il avait pris possession de l'Italie au nom de la Flandre; il y avait, de ville en ville, planté les marques de son passage; il avait fondé chemin faisant sa renommée, celle de son pays et quelque chose de plus encore, un art inconnu de l'Italie. Il en rapportait pour trophée des marbres, des gravures, des tableaux, de belles œuvres des meilleurs maîtres, et par-dessus tout un art national, un art nouveau, le plus vaste comme surface, le plus extraordinaire en ressources de tous les arts connus.

A mesure que son nom grandit, rayonne, que son talent s'ébruite, sa personnalité semble s'élargir, son cerveau se dilate, ses facultés se multiplient avec ce qu'on lui demande et ce qu'il leur demande. Fut-il un fin politique? Sa politique me paraît être d'avoir nettement, fidèlement et noblement compris et transmis les désirs ou les volontés de ses maîtres, d'avoir plu par sa grande mine, charmé beaucoup de gens par son esprit, sa culture, sa conversation, son caractère, d'en avoir séduit plus encore par l'infatigable présence d'esprit de son génie de peintre. En ceci, je crois que l'artiste aidait

singulièrement le diplomate. Il arrivait, souvent en grande pompe, était reçu, présentait ses lettres de créance, causait et peignait. Il faisait les portraits des princes, ceux des rois, des tableaux mythologiques pour les palais, des tableaux religieux pour les cathédrales. On n'aperçoit pas très bien lequel a le plus de crédit, de Pierre-Paul Rubens *pictor*, ou du chevalier Rubens, le plénipotentiaire accrédité. Il réussissait en toutes choses à la satisfaction de ceux qu'il servait de sa parole et de son talent. Les seuls embarras, les seules lenteurs et les rares ennuis qu'on aperçoive en ses voyages si pittoresquement coupés d'affaires, de galas, de cavalcades et de peinture, lui sont venus, jamais des souverains, quelquefois de leurs ministres. Les vrais politiciens étaient plus pointilleux, moins faciles à séduire, et souvent vaniteux ou jaloux : témoin ses démêlés avec Philippe d'Arenberg, duc d'Arschot, à propos de la dernière mission dont il fut chargé en Hollande. Est-ce l'unique blessure qu'il ait reçue dans ces fonctions délicates? C'est le seul nuage au moins qu'on remarque à distance, et qui jette un peu d'amertume sur cette existence toute rayonnante. En toute autre chose, il est heureux. Sa vie, d'un bout à l'autre, est de celles qui font aimer la vie. En toute circonstance, c'est un homme qui honore l'homme.

Il est beau, parfaitement instruit, élevé et cultivé. Il a toujours gardé de sa rapide éducation première le goût des langues et la facilité de les parler. Il écrit et parle le latin. Il a l'amour des saines et fortes lectures; on l'amusait avec Plutarque ou Sénèque pendant qu'il peignait, et *il était également attentif à la lecture et à la peinture*. Il vit dans le plus grand luxe, habite une maison princière; il a des chevaux de prix qu'il monte le soir, une collection unique d'objets d'art avec lesquels il se délecte à ses heures de repos. Il est réglé, méthodique et froid dans la discipline de sa vie privée, dans l'administration de son travail, dans le gouvernement de son esprit, en quelque sorte dans l'hygiène fortifiante et saine de son génie. Il est bon, simple, égal, tout uni, exemplairement fidèle dans son commerce avec ses amis, sympathique à tous les talens, inépuisable en encouragemens pour ceux qui débutent. Il n'est pas de succès qu'il n'aide de sa bourse ou de ses éloges. Sa longanimité pour Brauwer est un des plus célèbres épisodes de sa vie de bienfaisance et l'un des plus piquans témoignages qu'il ait donnés de son esprit de confraternité. Il adore tout ce qui est beau et n'en sépare pas ce qui est bien.

Il a traversé tous les accidens de sa grande vie officielle sans en être ni ébloui, ni diminué dans son caractère, ni sensiblement troublé dans ses habitudes domestiques. La fortune ne l'a pas plus gâté que les honneurs. Les femmes ne l'ont pas plus entamé que les princes. On ne lui connaît pas de galanteries affichées. Toujours au

contraire on le voit chez lui dans des mœurs régulières, dans son ménage, de 1609 à 1626 avec sa première femme, depuis 1630 avec la seconde, avec de beaux et nombreux enfans, des amis assidus, c'est-à-dire des distractions, des affections et des devoirs, toutes choses qui lui tiennent l'âme en repos et l'aident à porter, avec la naturelle aisance des colosses, le poids journalier d'un travail surhumain. Tout est simple en ses occupations compliquées, aimables ou écrasantes; tout est droit dans ce milieu sans trouble. Sa vie est en pleine lumière : il y fait grand jour comme dans ses tableaux. Pas l'ombre d'un mystère, pas de chagrin non plus, sinon la douleur sincère d'un premier veuvage; pas de choses suspectes, rien qu'on soit obligé de sous-entendre ou qui soit non plus matière à conjecture, sauf une seule : le mystère même de cette incompréhensible fécondité. *Il se soulageait*, a-t-on écrit, *en créant des mondes.* Dans cette ingénieuse définition, je ne verrais qu'un mot à reprendre : *soulager* supposerait une tension, le mal du trop-plein, qu'on ne remarque pas dans cet esprit bien portant, jamais en peine. Il créait comme un arbre produit ses fruits, sans plus de malaise ni d'effort. A quel moment pensait-il? *Die noctuque incubando*, telle était sa maxime latine, c'est-à-dire qu'il réfléchissait avant de peindre; on le voit d'après ses esquisses, projets, croquis. Au vrai, l'improvisation de la main succédait aux improvisations de l'esprit : même certitude et même facilité d'émission dans un cas que dans l'autre. C'était une âme sans orage, sans langueur, ni tourment, ni chimères. Si jamais les mélancolies du travail ont laissé leurs traces quelque part, ce n'est ni sur les traits de Rubens ni dans ses tableaux. Par sa naissance en plein XVIe siècle, il appartenait à cette forte race de penseurs et d'hommes d'action chez qui l'action et la pensée ne faisaient qu'un. Il était peintre comme il eût été homme d'épée; il faisait des tableaux comme il eût fait la guerre, avec autant de sang-froid que d'ardeur, en combinant bien, en se décidant vite, s'en rapportant pour le reste à la sûreté de son coup d'œil sur le terrain. Il prend les choses comme elles sont, ses belles facultés telles qu'il les a reçues; il les exerce autant qu'un homme ait jamais exercé les siennes, les pousse en étendue jusqu'à leurs extrémités, ne leur demande rien au-delà, et, la conscience tranquille de ce côté, il poursuit son œuvre avec l'aide de Dieu.

Son œuvre peinte comprend environ quinze cents ouvrages; c'est la plus immense production qui soit jamais sortie d'un cerveau. Il faudrait ajouter l'une à l'autre la vie de plusieurs hommes parmi les plus fertiles producteurs pour approcher d'un pareil chiffre. Si, indépendamment du nombre, on considère l'importance, la dimension, la complication de ses ouvrages, c'est alors un spectacle à confondre et qui donne des facultés humaines l'idée la plus haute, disons-le,

la plus religieuse. Tel est du moins l'enseignement qui me paraît résulter de l'ampleur et de la puissance d'une âme. Sous ce rapport, il est unique, et de toutes manières il est un des plus grands spécimens de l'humanité. Il faut aller dans notre art jusqu'à Raphaël, Léonard et Michel-Ange, jusqu'aux demi-dieux, pour lui trouver des égaux, et par certains côtés des maîtres encore. Rien ne lui manque, a-t-on dit, *excepté les très purs instincts et les très nobles.* On trouverait en effet deux ou trois esprits dans le monde du beau qui sont allés plus loin, qui ont volé plus haut, qui par conséquent ont aperçu de plus près les divines lumières et les éternelles vérités. Il y a de même dans le monde moral, dans celui des sentimens, des visions, des rêves, des profondeurs où Rembrandt seul est descendu, où Rubens n'a pas pénétré et qu'il n'a même pas aperçues. En revanche, il s'est emparé de la terre, comme pas un autre. Les spectacles sont de son domaine. Son œil est le plus merveilleux des prismes qui nous aient jamais donné, de la lumière et de la couleur des choses, des idées magnifiques et vraies. Les drames, les passions, les attitudes des corps, les expressions des visages, c'est-à-dire l'homme entier dans les multiples incidens de la scène humaine, tout cela passe à travers son cerveau, y prend des traits plus forts, des formes plus robustes, s'amplifie un peu, ne s'y épure pas, mais s'y transfigure dans je ne sais quelle apparence héroïque. Il imprime partout la netteté de son caractère, la chaleur de son sang, la solidité de sa stature, l'admirable équilibre de ses nerfs, et la magnificence de ses ordinaires visions. Il est inégal et dépasse la mesure; il manque de goût quand il dessine, jamais quand il colore. Il s'oublie, se néglige; mais depuis le premier jour jusqu'au dernier, il se relève d'une erreur par un chef-d'œuvre, il rachète un manque de soin, de sérieux ou de goût par le témoignage instantané d'un respect de lui-même, d'une application presque touchante et d'un goût suprême.

Sa grâce est celle d'un homme qui voit grand et fort, et le sourire d'un pareil homme est délicieux. Quand il met la main sur un sujet plus rare, quand il touche à un sentiment profond et clair, quand il a le cœur qui bat d'une émotion haute et sincère, il fait *la Communion de saint François d'Assise*, et alors, dans l'ordre des conceptions purement morales, il atteint à ce qu'il y a de plus beau dans le vrai, et il est par là aussi grand que qui que ce soit au monde.

Il a tous les caractères du génie natif, et d'abord le plus infaillible de tous, la spontanéité, le naturel imperturbable, en quelque sorte l'inconscience de lui-même, et certainement l'absence de toute critique, d'où il résulte qu'il n'est jamais ralenti par une difficulté à résoudre, ou mal résolue, jamais découragé par une

œuvre défectueuse, jamais gonflé par une œuvre parfaite. Il ne regarde point en arrière, et n'est pas non plus effrayé de ce qui lui reste à faire. Il accepte des tâches accablantes et s'en acquitte. Il suspend son travail, l'abandonne, s'en distrait, s'en détourne. Il y revient après une longue et lointaine ambassade comme s'il ne l'avait pas quitté d'une heure. Un jour lui suffit pour faire *la Kermesse*, treize jours pour *les Mages* d'Anvers, peut-être sept ou huit pour *la Communion*, si l'on s'en rapporte au prix qui lui fut payé. Aimait-il autant l'argent qu'on l'a dit? avait-il, autant qu'on l'a dit, le tort de se faire aider par ses élèves et traitait-il avec trop de dédain un art qu'il a tant honoré, parce qu'il estimait ses tableaux à raison de 100 florins par jour? La vérité est qu'en ce temps-là le métier de peintre était bien un métier, et qu'on ne le pratiquait ni moins noblement ni moins bien parce qu'on le traitait à peu près comme une haute profession. La vérité, c'est qu'il y avait des apprentis, des maîtres, des corporations, une école qui était bien positivement un atelier, que les élèves étaient les collaborateurs du maître, et que ni les élèves ni le maître n'avaient à se plaindre de ce salutaire et utile échange de leçons et de services. Plus que personne Rubens avait le droit de s'en tenir aux anciens usages. Il est avec Rembrandt le dernier grand chef d'école, et, mieux que Rembrandt, dont le génie est intransmissible, il a déterminé des lois d'esthétique nouvelles, nombreuses et fixes. Il laisse un double héritage de bons enseignemens et de superbes exemples. Son atelier rappelle, avec autant d'éclat qu'aucun autre, les plus belles habitudes des écoles italiennes. Il forme des disciples qui font l'envie des autres écoles, la gloire de la sienne. On le verra toujours entouré de ce cortége d'esprits originaux, de grands talens, sur lesquels il exerce une sorte d'autorité paternelle pleine de douceur, de sollicitude et de majesté. Il n'eut point de vieillesse accablante, ni infirmités lourdes, ni décrépitude. Le dernier tableau qu'il signa et qu'il n'eut pas le temps de livrer, son *Crucifiement de saint Pierre*, est un de ses meilleurs. Il en parle dans une lettre de 1638, comme d'une œuvre de prédilection qui le charme et qu'il désire traiter à son aise. A peine était-il averti par quelques misères que nos forces ont des limites, quand il mourut subitement à soixante-trois ans, laissant à ses fils le plus opulent patrimoine, et, ce qui vaut mieux, le plus solide héritage de gloire que jamais penseur, au moins en Flandre, eût acquis par le travail de son esprit.

Telle est cette vie exemplaire, que je voudrais voir écrite par quelqu'un de grand savoir et de grand cœur, pour l'honneur de notre art et pour la perpétuelle édification de ceux qui le pratiquent. C'est ici qu'il faudrait l'écrire, si on le pouvait, si on le sa-

vait faire, les pieds sur sa tombe et devant le *Saint George*. Comme on aurait sous les yeux ce qui passe de nous et ce qui dure, ce qui finit et ce qui demeure, on pèserait avec plus de mesure, de certitude et de respect, ce qu'il y a, dans la vie d'un grand homme et dans ses œuvres, d'éphèmère, de périssable et de vraiment immortel. Qui sait d'ailleurs si, médité dans la chapelle où dort Rubens, le miracle du génie, pris en lui-même, ne deviendrait pas un peu plus clair, et si le *surnaturel*, comme nous l'appelons, ne s'expliquerait pas mieux en changeant de nom?

V.

Voici comment, à l'état d'esquisse rapide et de coups de crayon *peu fondus*, j'imaginerais un portrait de Van-Dyck. Un jeune prince de race royale, ayant tout pour lui, beauté, élégance, dons magnifiques, génie précoce, éducation unique, et devant toutes ces choses aux hasards d'une naissance heureuse; choyé par le maître, un maître déjà parmi ses condisciples; distingué partout, appelé partout, partout fêté, à l'étranger plus encore que dans son pays, l'égal des plus grands seigneurs, le favori des rois et leur ami; entrant ainsi d'emblée dans les choses les plus enviées de la terre, le talent, la renommée, les honneurs, le luxe, les passions, les aventures; toujours jeune même en ses années mûres, jamais sage même en ses derniers jours; libertin, joueur, avide, prodigue, dissipateur, faisant le diable et, comme on eût dit de son temps, se donnant au diable pour se procurer des guinées, puis les jetant à pleines mains en chevaux, en faste, en galanteries ruineuses; amoureux de son art au possible et le sacrifiant à des passions moins nobles, à des amours moins fidèles, à des attachemens moins heureux; charmant, de forte origine, de stature fine, comme il arrive au second degré des grandes races; de complexion déjà moins virile, plutôt délicate; des airs de don Juan plutôt que de héros, avec une pointe de mélancolie et comme un fonds de tristesse perçant à travers les gaîtés de sa vie; les tendresses d'un cœur prompt à s'éprendre et je ne sais quoi de désabusé propre aux cœurs trop souvent épris; une nature plus inflammable que brûlante; au fond, plus de sensualité que d'ardeur réelle, moins de fougue que de laisser-aller; moins capable de saisir les choses que de se laisser saisir par elles et de s'y abandonner; un être exquis par ses attraits, sensible à tous les attraits, consumé par ce qu'il y a de plus dévorant en ce monde, la muse et les femmes; ayant fait abus de tout, de ses séductions, de sa santé, de sa dignité, de son talent; écrasé de besoins, usé de plaisirs, épuisé de ressources; un insatiable qui finit, dit la légende, par s'encanailler avec des filous italiens et par

chercher de l'or en cachette dans des alambics; un coureur à bout d'aventures qui se marie, par ordre pour ainsi dire, avec une fille charmante et bien née quand il n'avait plus à lui donner ni beaucoup de forces, ni grand argent, ni plus grands charmes, ni vie bien certaine; un homme en débris, qui jusqu'à sa dernière heure a le bonheur, le plus extraordinaire de tous, de conserver sa grandeur quand il peint; enfin un mauvais sujet adoré, décrié, calomnié plus tard, meilleur au fond que sa réputation, qui se fait tout pardonner par un don suprême, une des formes du génie, la grâce; pour tout dire, un prince de Galles mort aussitôt après la vacance du trône et qui de toutes façons ne devait pas régner.

Avec son œuvre considérable, ses portraits immortels, son âme ouverte aux plus délicates sensations, son style à lui, sa distinction toute personnelle, son goût, sa mesure et son charme en tout ce qu'il touchait, on peut se demander ce que Van-Dick serait sans Rubens. Comment aurait-il vu la nature, conçu la peinture? Quelle palette aurait-il créée? quel modelé serait le sien? quelles lois de coloris aurait-il fixées? quelle poétique aurait-il adoptée? Aurait-il été plus italien, aurait-il penché plus décidément vers Corrége ou vers Véronèse? Si la révolution faite par Rubens eût tardé quelques années ou n'avait pas eu lieu, quel eût été le sort de ces charmans esprits pour lesquels le maître avait préparé toutes les voies, qui n'ont eu qu'à le regarder vivre pour vivre un peu comme lui, qu'à le regarder peindre pour peindre comme on n'avait jamais peint avant lui, et qu'à considérer ensemble ses œuvres telles qu'il les imaginait et la société de leur temps telle qu'elle était devenue, pour apercevoir, dans leurs rapports définitifs et désormais liés l'un à l'autre, deux mondes également nouveaux, une société moderne et un art moderne? Quel est celui d'entre eux qui se fût chargé de pareilles découvertes? Il y avait un empire à fonder : le pouvaient-ils fonder? Jordaens, Crayer, Gérard Zeghers, Rombouts, Van-Thulden, Corneille Schutt, Boyermanns, Jean Van-Oost de Bruges, Téniers, Van-Uden, Snyders, Jean Fyt, tous ceux que Rubens inspirait, éclairait, formait, employait, — ses collaborateurs, ses élèves ou ses amis pouvaient tout au plus se partager des provinces petites ou grandes, et Van-Dyck, le plus doué de tous, devait avoir la plus importante et la plus belle. Diminuez-les de ce qu'ils doivent directement ou indirectement à Rubens, ôtez l'astre central et imaginez ce qui resterait de ces lumineux satellites? Otez à Van-Dyck le type originel d'où est sorti le sien, le style dont il a tiré son style, le sentiment des formes, le choix des sujets, le mouvement d'esprit, la manière et la pratique qui lui ont servi d'exemple, et voyez ce qui lui manquerait. A Anvers, à Bruxelles, partout en Belgique, Van-Dyck est dans les pas de Rubens. Son *Silène*

et son *Martyre de saint Pierre* sont du Jordaens délicat et presque poétique, c'est-à-dire du Rubens conservé dans sa noblesse et raffiné par une main plus curieuse. Ses saintetés, passions, crucifiemens, dépositions, beaux Christs morts, belles femmes en deuil et en larmes, n'existeraient pas ou seraient autres, si Rubens, une fois pour toutes dans ses deux triptyques d'Anvers, n'avait pas révélé la formule flamande de l'Évangile et déterminé le type local de la Vierge, du Christ, de la Madeleine et des disciples. Il y a plus de sentimentalité toujours, et quelquefois plus de sentiment profond dans le fin Van-Dyck que dans le grand Rubens (et encore en est-on bien certain?), c'est une affaire de nuances et de tempérament. Tous les fils ont, comme Van-Dyck, un trait féminin qui s'ajoute aux traits du père. C'est par là que le trait patronymique s'embellit quelquefois, s'attendrit, s'altère et diminue. Entre ces deux âmes, si inégales d'ailleurs, il y a comme une influence de la femme; il y a d'abord et pour ainsi dire une différence de sexe. Van-Dyck allonge les statures que Rubens faisait trop épaisses : il met moins de muscles, de reliefs, d'os et de sang. Il est moins turbulent, jamais brutal; ses expressions sont moins grosses; il rit peu, s'attendrit souvent, ne connaît pas le fort sanglot des hommes violens. Il ne crie jamais. Il corrige beaucoup des âpretés de son maître; il est aisé, parce que le talent chez lui est prodigieusement naturel et facile; il est libre, alerte, mais ne s'emporte pas.

Morceaux pour morceaux, il y en a qu'il dessinerait mieux que son maître, surtout quand le morceau est de choix : une main oisive, un poignet de femme, un long doigt orné d'un anneau. Il est plus retenu, plus policé; on le dirait de meilleure compagnie. Il est plus raffiné que son maître, parce qu'en effet son maître s'est formé seul, élevé seul, et que la souveraineté du rang dispense et tient lieu de beaucoup de choses. Il avait vingt-quatre ans de moins que Rubens; il ne lui restait plus rien du XVIe siècle. Il appartenait à la première génération du XVIIe, et cela se sent. Cela se sent au physique comme au moral, dans l'homme et dans le peintre, dans son joli visage et dans son goût pour les beaux visages; cela se sent surtout dans ses portraits. Sur ce terrain, il est merveilleusement du monde, de son monde et de son moment. N'ayant jamais créé un type impérieux qui l'ait distrait du vrai, il est exact, il voit juste, il voit ressemblant. Peut-être donne-t-il à tous les personnages qui ont posé devant lui quelque chose des grâces de sa personne : un air plus habituellement noble, un déshabillé plus galant, un chiffonnage et des allures plus fines dans les habits, des mains plus également belles, pures et blanches. Dans tous les cas, il a plus que son maître le sens des ajustemens bien portés, celui des modes, le goût des étoffes soyeuses, des satins, des aiguillettes, des rubans,

des plumes et des épées de fantaisie. Ce ne sont plus des chevaliers, ce sont des cavaliers. Les hommes de guerre ont quitté leurs armures, leurs casques; ce sont des hommes de cour et de salons en pourpoints déboutonnés, en chemises flottantes, en chausses de soie, en culottes demi-ajustées, en souliers de satin à talon, toutes modes et toutes habitudes qui étaient les siennes et qu'il était appelé mieux que personne à reproduire en leur parfait idéal mondain. A sa manière, dans son genre, par l'unique conformité de sa nature avec l'esprit, les besoins et les élégances de son époque, il est dans l'art de peindre des contemporains l'égal de qui que ce soit. Son *Charles Ier*, par le sens profond du modèle et du sujet, la familiarité du style et sa noblesse, la beauté de toutes choses en cette œuvre exquise, dessin physionomique, coloris, valeurs inouies de rareté et de justesse, qualité du travail, — le *Charles Ier*, dis-je, pour ne prendre en son œuvre qu'un exemple bien connu en France, supporte les plus hautes comparaisons. Son triple portrait de Turin est de même ordre et de même signification. Sous ce rapport, il a fait plus que qui que ce soit après Rubens : il a complété Rubens en ajoutant à son œuvre des portraits absolument dignes de lui, meilleurs que les siens. Il a créé dans son pays un art original, et conséquemment il a sa part dans la création d'un art nouveau. Ailleurs il a fait plus encore, il a engendré toute une école étrangère, l'école anglaise. Reynolds, Lawrence, Gainsborough, j'y ajouterais presque tous les peintres de genre fidèles à la tradition anglaise et les plus forts paysagistes, sont issus directement de Van-Dyck, et indirectement de Rubens par Van-Dyck. Ce sont là des titres considérables. Aussi la postérité, toujours très juste en ses instincts, fait-elle à Van-Dyck une place à part entre les hommes de premier ordre et les hommes de second. On n'a jamais bien déterminé le rang de préséance qu'il convient de lui attribuer dans le défilé des grands hommes, et depuis sa mort, comme pendant sa vie, il semble avoir conservé le privilége d'être placé près des trônes et d'y faire bonne figure. Et cependant, j'en reviens à mon dire, génie personnel, grâce personnelle, talent personnel, tout cela pâlirait beaucoup, si l'on supposait absente la lumière solaire d'où lui viennent tant de beaux reflets. On chercherait qui lui a appris ces manières nouvelles, enseigné ce libre langage qui n'a plus rien du langage ancien. On verrait en lui des lueurs venues d'ailleurs, qui ne sortent pas de son génie, et finalement on soupçonnerait qu'il doit y avoir eu quelque part, non loin de lui, un grand astre disparu. On n'appellerait plus Van-Dyck fils de Rubens; on ajouterait à son nom : *maître inconnu*, et le mystère de sa naissance mériterait d'occuper les historiographes.

EUGÈNE FROMENTIN.

LES

CHEMINS DE FER

AUX ÉTATS-UNIS

NOTES DE VOYAGE.

La Société historique de l'état de Connecticut possède un tableau que la photographie et la gravure ont rendu populaire aux États-Unis. Si le mérite de cette œuvre est discutable, l'intérêt en est capital : elle représente « le premier train de voyageurs sur un chemin de fer à vapeur en Amérique. » Ce mémorable événement eut lieu en 1831. En tête du train, on voit une locomotive à quatre roues, ayant la forme de la *Fusée*, que George Stephenson, vainqueur au concours, venait de lancer deux ans auparavant sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester. Comme son aînée, la locomotive a une chaudière tubulaire, et le tirage du foyer est assuré au moyen du jet de vapeur dans la cheminée. Le *tender*, chargé du combustible, qui consiste en quelques piles de bois, précède la locomotive. La tige du piston communique l'impulsion à la roue motrice par une bielle et une manivelle. La locomotive a déjà le type général qu'elle gardera partout; elle est armée du chasse-pierre, elle pèse 4,000 kilogrammes. Deux voitures seulement sont remorquées; elles contiennent en tout 15 voyageurs, et, à la mine effarée de quelques-uns, à la façon dont ils s'accrochent aux courroies ou sur leur siége, on devine qu'ils tentent une mystérieuse épreuve et ne sont pas tout à fait rassurés. Plus d'un est

un personnage connu : c'est l'ex-gouverneur de l'état de New-York, le grand-constable ou chef de la police, le shériff, le président de la banque commerciale, le fondateur de l'observatoire d'Albany. La poste, devinant déjà que le nouveau mode de locomotion répondrait surtout à ses besoins, a délégué l'un de ses représentans. Les véhicules sont attelés l'un à l'autre par des chaînes de fer; ils ont la forme des voitures de messageries encore en usage en Amérique, lourdes, massives, suspendues sur des ressorts de cuir, et rappelant les coches des siècles passés.

La compagnie qui inaugurait ainsi aux États-Unis le premier chemin de fer à traction de locomotive avait reçu sa charte en 1826. Le *railroad* qu'elle venait de construire était celui de Mohawk et Hudson, ainsi appelé parce qu'il faisait communiquer les vallées de ces deux cours d'eau, entre Albany et Schenectady, dans l'état de New-York. Les rives de l'Hudson, qui avaient vu passer le premier bateau à vapeur, devaient aussi saluer la première locomotive américaine. La voie avait 16 milles de long, un peu moins de 26 kilomètres (1); on en avait commencé les travaux seulement en 1830. Elle traversait librement les lieux habités, elle montait à découvert au flanc des collines : nulle restriction, nulle crainte à son approche, alors qu'en tant d'autres pays le nouveau mode de locomotion rencontrait nombre d'opposans, même parmi les gens de science, et ne devait que bien plus tard être définitivement accepté. Ici au contraire, comme si l'on avait eu conscience de la grande révolution économique qui se préparait et des avantages infinis qui devraient en être pour tous la conséquence, chacun avait applaudi à l'invention nouvelle. Les terrains avaient été généreusement offerts à la compagnie ou cédés au-dessous de leur prix réel. Sur quelques points, les chevaux servaient de renfort à la locomotive; dans tous les cas, elle allait lentement. Les billets étaient vendus dans les boutiques ou par le conducteur. Dans la traversée des hauteurs, le train était hissé au moyen d'une corde mise en mouvement par une machine à vapeur fixe, et lâché à la descente comme sur une montagne-russe. Des leviers manœuvrés par des garde-freins servaient à ralentir ou arrêter le convoi. Tel était dans son ensemble le premier chemin de fer américain, alors que l'Angleterre venait à peine d'établir un court tronçon de ces voies nouvelles, et que la France assez timidement essayait de la suivre.

Aujourd'hui les États-Unis, qui entraient si résolûment dans une arène encore toute pleine d'inconnu, ont à eux seuls une longueur de lignes ferrées presque égale à celle de tous les autres pays du globe. Hier ils ont réuni les deux océans, l'Atlantique au Pacifique,

(1) Le mille anglais et américain est égal à 1,609 mètres.

New-York à San-Francisco, par un ruban de fer de plus de 5,000 kilomètres. La confiance dont ils ont fait preuve au début a porté ses fruits. Ils avaient déjà ouvert la plus grande ligne de canaux qui existe, et jeté partout des routes de terre, même à travers leur grand désert et les domaines des Peaux-Rouges; mais on peut dire que sans les routes à vapeur leur vaste continent ne se serait jamais peuplé, ni fertilisé, ni colonisé aussi vite.

I. — L'ÉTABLISSEMENT DE LA VOIE.

Pour aller d'un pas aussi rapide, les Américains ont dû procéder quelquefois avec l'allure un peu désordonnée qui les distingue. Nulle part, sauf en des cas très particuliers, le gouvernement fédéral ni les états n'interviennent dans le tracé et la construction des chemins de fer, et ne garantissent aux compagnies aucune subvention en argent. En retour les compagnies, pourvu qu'elles obéissent à quelques règles préliminaires édictées par les législatures provinciales ou par le congrès, se forment librement. Tout ce qu'on leur demande, c'est de comprendre un certain nombre de noms recommandables parmi leurs fondateurs et leurs administrateurs, de porter à leur actif un capital social minimum de 10,000 dollars par mille de voie à ouvrir, d'en souscrire immédiatement le dixième, d'en verser le centième. Avant la formation de cette compagnie, un *railroad man*, un de ces monteurs d'affaires comme on en rencontre tant dans les états de l'ouest, a traversé le pays et marqué à grands traits sur la carte et un peu par instinct la ligne à construire. Alors les communes sont apparues, réclamant chacune à l'envi la traversée de la voie sur leur territoire, et offrant en toute gratuité une partie des terrains qui leur appartiennent. On rectifie suivant les avantages qu'on y trouve le premier tracé fait à la hâte, à vue d'œil, et alors descendent sur le terrain les géomètres, les ingénieurs, pour piqueter l'axe définitif de la route, prendre les nivellemens en long et en travers, faire le calcul des déblais et des remblais, établir le devis des ponts, des viaducs, des estacades, des tranchées, fixer enfin et dessiner les principales stations.

Tous les travaux sont d'ordinaire exécutés très promptement, sauf à y revenir ensuite, par des entrepreneurs qui traitent à forfait. Les estacades, qui évitent des remblais coûteux, sont en bois et s'élèvent quelquefois à de vertigineuses hauteurs. Le bois est volontiers employé aussi dans la construction des ponts, et l'on sait quelle forme hardie, élégante, légère, les Américains ont su donner à ce genre de construction, dont le type a même pris leur nom. Plus tard le pont de bois sera remplacé par un pont de pierre, ou mieux par un pont métallique à poutrelles et à treillis, à

arches ou suspendu; pour le moment, le bois est suffisant. Sur la voie, le ballast ou cailloutis, qu'on étend si régulièrement et si ponctuellement chez nous, est presque inconnu; pour peu que les carrières soient loin, on n'en met pas du tout. Les fossés sur les accotemens, pour l'assèchement des eaux, laissent beaucoup à désirer. Souvent il n'y en a pas, et la pluie s'écoule comme elle peut. Encore moins protége-t-on par des empierremens les flancs inclinés des tranchées, qui s'effritent et s'éboulent. On respecte les végétations parasites, les clôtures sont presque partout absentes, à moins que les propriétaires riverains ne les établissent eux-mêmes et à leurs frais : on n'a pas le temps de satisfaire à tout et principalement aux choses qu'on regarde comme de luxe. On va au plus pressé, à l'indispensable; on pense qu'on aura le temps plus tard de faire mieux et plus solidement, et l'on paie cher quelquefois la précipitation fiévreuse des premiers jours.

La plupart des routes ne sont qu'à une voie, et la distance entre les rails s'est rétrécie de plus en plus, passant de 2 mètres à 1m,80 et 1m,40, et même 1 mètre et au-dessous. La voie étroite, *narrow gaudge*, est maintenant partout en faveur : c'est beaucoup plus économique, si la stabilité du convoi est moins grande. Les routes construites sur le premier système, notamment l'*Erie*, l'*Atlantic and Great Western*, ont dû jeter deux nouveaux rails entre les premiers, pour donner passage aux trains et aux wagons qui leur arrivent des autres lignes et viennent emprunter la leur. Sans cela, il faut soulever mécaniquement, comme nous l'avons vu faire à la gare de Buffalo, la caisse de chaque wagon sur son châssis, et la reporter sur un autre dont les essieux sont munis de roues plus rapprochées. On a essayé aussi d'aller avec les mêmes roues sur des chemins de fer dont la distance entre les rails n'était pas la même. Les expériences n'ont pas été décisives, et l'on cherche toujours le remède à cet inconvénient, encore plus marquant en Amérique qu'ailleurs. Si l'on avait sagement prévu les choses au premier moment de l'établissement des voies ferrées, on aurait adopté partout la même distance entre les rails, comme une commune mesure pour toutes les nations civilisées; mais chacun se croyait obligé alors de faire les voies plus larges pour avoir des machines plus puissantes et des voitures plus stables. Qui pouvait penser aussi que ce mode de locomotion, entrepris principalement pour le transport des matières lourdes, encombrantes, de peu de prix, deviendrait si général, se répandrait si vite, et que le voyageur, le colis humain, serait bientôt la part la plus certaine et la plus profitable du trafic?

Les rails sont portés par des traverses en bois, pour lesquelles le chêne, le hêtre, le pin, le sapin, sont les essences préférées; elles

sont souvent injectées de créosote, de sels métalliques, ou goudronnées et même carbonisées; ainsi préparées, elles ne pourrissent plus. Comme les forêts ne sont pas loin et que l'on gaspille volontiers le bois, on n'épargne pas les traverses, et elles sont très rapprochées; cela supplée en partie à l'insuffisance du ballast. Les rails sont en fer et depuis quelque temps en acier, ou simplement à tête ou champignon d'acier. Ils durent alors beaucoup plus, parce que le métal est plus dur, mieux soudé, plus homogène et plus résistant: il ne s'exfolie pas, comme dans les rails en fer. La dépense est plus forte au début, mais au demeurant il y a économie. La forme des rails est celle dite à patins; ils sont directement cloués sur les traverses et réunis de l'un à l'autre par des éclisses ou bandes de fer rivées au rail sur le côté. C'est là le rail Vignoles, ainsi nommé en Europe du nom de l'ingénieur anglais qui en a propagé l'emploi. Les Américains ont trouvé du premier coup cette forme si simple, si commode, si sûre, alors qu'ailleurs on a pendant quarante ans discuté sur le meilleur modèle de rails et de coussinets, et que les ingénieurs se sont évertués à l'envi à dessiner les contours des rails à simple et à double champignon (ces derniers pouvant être retournés), ou à défendre successivement le rail Brunel et le rail Barlow, creux en dessous, en forme d'U ou de V renversé. Le rail à patins, le rail américain était là, et ce fut l'Allemagne qui la première l'adopta.

Les accessoires de la voie, tels que les croisemens et les changemens, les plaques tournantes, les grues hydrauliques et les châteaux d'eau pour l'alimentation des locomotives, les signaux sémaphoriques pour assurer la marche des trains, tout cet ensemble est bien installé, et offre même sur quelques points des modifications heureuses dont les ingénieurs européens pourraient utilement s'inspirer. Les gares, même celles de départ et d'arrivée sur les plus grandes lignes, et sauf quelques exceptions, comme à Chicago, sont très modestement construites, la plupart du temps en bois, sans façade monumentale, sans cette enfilade de bureaux et de salles d'attente qui les distingue en d'autres pays. Ici, tout est réduit au strict nécessaire, et l'on occupe le moins d'espace et le moins d'employés possible. Il est certaines petites gares où un seul agent fait toute la besogne, distribue les billets, marque et inscrit les colis, veille au télégraphe. On a ménagé dans quelques stations principales, eu égard aux soins délicats dont on entoure partout le sexe faible, un petit salon de repos pour les dames. Faut-il dire que les hommes ne se sont pas oubliés, et que partout s'étale le *bar-room*, la buvette sacramentelle, souvent luxueuse, où les boissons nationales sont immédiatement servies par l'échanson debout et vigilant au premier signe du voyageur?

L'établissement du chemin de fer du Pacifique, qui court d'Omaha sur le Missouri à San-Francisco, à travers les prairies du Dakota, les Montagnes-Rocheuses, le Bassin-Intérieur, la Sierra-Nevada, la vallée du Sacramento, peut donner une idée de l'activité et de l'énergie surprenante que les Américains apportent dans la construction de leurs *railroads*. Décrété le 1[er] juillet 1862, en pleine guerre de sécession, par le président Lincoln, de la même plume qui allait abolir à tout jamais l'esclavage dans l'Union, le chemin de fer du Pacifique était achevé moins de sept ans après, à la stupéfaction de tous, et solennellement inauguré le 10 mai 1869. La longueur totale entre les deux stations extrêmes, Omaha et la ville de Sacramento, capitale de la Californie, est d'environ 2,800 kilomètres. Deux compagnies distinctes, le *Central-Pacific*, venant du Sacramento, et l'*Union-Pacific*, partie du Missouri, s'étaient formées pour la construction et l'exploitation de cette grande ligne, et avaient reçu du gouvernement fédéral des subventions de terres et d'argent. L'étendue totale des terres publiques concédées de part et d'autre de la voie atteignait 10 millions d'hectares, le cinquième de la superficie totale de la France. Les subventions, payées au fur et à mesure de l'avancement des travaux et variant suivant la nature des terrains traversés, s'élevaient dans l'ensemble à la somme de 250 millions de francs.

Les travaux, dès le début, avaient marché assez rapidement; mais à la fin, une sorte de fièvre s'était emparée des deux compagnies, et peu s'en fallut que, dépassant la limite assignée à leur étendue respective, et qui était précisément le point où elles devaient se rencontrer, l'une venant de l'est, l'autre de l'ouest, elles ne poursuivissent chacune pour son compte leur route vers l'autre océan. Pour les faire se joindre, le gouvernement fédéral dut lui-même intervenir. Pendant les seize derniers mois de leur marche vertigineuse, elles avaient construit, chacune à peu près par moitié, 1,700 kilomètres, et il est probable qu'un pareil résultat ne sera jamais plus atteint par aucune compagnie. Celles-ci avaient devancé de sept ans la date réglementaire assignée à l'achèvement des travaux.

A plusieurs reprises, il nous a été donné de visiter les chantiers de cette ligne ferrée sans pareille. Au commencement du mois d'octobre 1867, allant dans le Colorado explorer les mines d'or et d'argent des Montagnes-Rocheuses, nous nous arrêtâmes à Julesburg, sur la Rivière-Plate. C'était alors le terme extrême de la voie ferrée du côté du Missouri. On était à 380 milles d'Omaha, point de départ. Julesburg, né la veille, étalait aux regards étonnés du touriste ses maisons de bois sans étages, ses bazars bruyans et son unique rue, large comme une place. C'était une ville troublée, tumultueuse,

pleine d'aventuriers, de gens de mauvaise mine et de mauvais renom, qui vivaient des ouvriers de la voie, comme d'autres vivent des soldats en campagne; on l'appelait « la ville la plus coquine » des États-Unis. Les salons de jeu et de danse étaient le théâtre d'assauts quotidiens, de batailles sanglantes, et le terrible « juge Lynch, » qui fonctionnait en permanence, condamna plus d'une fois au supplice de la corde les ignobles habitués de ces *saloons*. Le général Dodge, qui dirigeait les travaux comme ingénieur en chef, nous fit l'accueil le plus bienveillant. Il nous montra ses plans, ses devis, nous conduisit sur le terrain, nous fit part de ses recherches contradictoires pour la traversée des Montagnes-Rocheuses. Ce ne fut que plus tard que le colonel Evans, son premier assistant, découvrit le col qui porte son nom, et par où le chemin de fer devait franchir la grande chaîne. Comme tout son monde, le général était là en camp volant, et sa demeure était en planches comme la table sur laquelle ses géomètres dessinaient.

Non loin de la station de Julesburg s'élevait le fort Sedgwick, où campait un détachement de l'armée fédérale commandé par le général Potter pour tenir en respect les Indiens. Ceux-ci avaient vu d'un œil haineux l'irruption des visages pâles sur leurs terres et la dévastation de leurs champs de chasse. Qu'allaient devenir, au milieu des colons envahissans, le bison, l'antilope, l'élan, le daim, le castor, dont le Peau-Rouge faisait son unique aliment ou utilisait les fourrures? Plus d'une fois déjà les Indiens avaient attaqué les premiers explorateurs de la voie, les niveleurs, les agens du télégraphe, et les avaient scalpés sans pitié. Ils avaient incendié les stations, essayé de faire dérailler les trains. Autour de Julesburg, des ouvriers irlandais faisaient tous les terrassemens. Ils étaient actifs à l'ouvrage, mais bruyans, batailleurs, faciles à s'enivrer. Ils vivaient dans une sorte de maison de bois roulante, de la forme des wagons américains à voyageurs, qui s'avançait sur les rails au fur et à mesure de la pose de ceux-ci. C'était à la fois le dortoir et la cantine. Les lits étaient disposés sur le côté à l'intérieur, superposés deux par deux comme les couchettes d'un *steamer*. Un couloir régnait au milieu, la cuisine était à l'avant. Des carabines tout armées étaient suspendues çà et là; quant au revolver, chacun l'avait à la ceinture pour être prêt à la moindre alerte.

La prairie s'étendait jusqu'aux confins de l'horizon, unie, monotone comme une mer de sable. Au printemps, tout y est vert et fleuri; on n'y voyait alors que des graminées naturelles desséchées. L'air était pur, le ciel d'une transparence limpide. Le jour on voyait passer au loin un troupeau de bisons ou une antilope rapide; la nuit on entendait les cris des loups et des renards du désert affamés. Le nivellement, l'ouverture de la voie, la pose des rails, ne

donnaient sur ce point aucune peine. Le général Dodge avait introduit une sorte de discipline militaire dans les chantiers, et les rails étaient mis sur les traverses et cloués au commandement par des escouades dressées à ce service. L'eau nécessaire aux besoins de la station était tirée de puits artésiens qu'on avait foncés près de la voie. Un moulin à vent, du type des moulins américains, aux ailettes légères et gracieuses, attachées à une tour svelte et non point massive et rustique comme celle des moulins hollandais, faisait mouvoir la pompe à élever l'eau. La station comprenait déjà un buffet, un hôtel que dirigeait le traitant canadien Pallardie, de sang français, interprète auprès des Indiens Sioux. Julesburg était le point de départ de la diligence transcontinentale qui s'en allait en douze jours dans le Colorado, le pays des mormons, le Nevada, la Californie. La voiture était loin d'être confortable, et les routes loin d'être bonnes et sûres; mais si grand est le besoin de locomotion des Américains, que le coche ne manquait jamais de monde malgré les fatigues et les dangers du voyage à travers un pays entièrement désert, privé d'eau et peuplé seulement de tribus sauvages et hostiles.

Quelques semaines après notre passage dans cette curieuse cité, nous retournions du Colorado pour accompagner au fort Laramie la commission de paix venue de Washington, et qui allait traiter avec les Indiens du nord après avoir satisfait ceux du sud. Nous la rejoignîmes à Chayennes, au fond des prairies, au pied des Montagnes-Rocheuses. Pendant ce temps, le chemin de fer du Pacifique avait atteint la même localité, et nous y retrouvâmes les ouvriers et une partie des chercheurs d'aventures que nous avions laissés à Julesburg un mois auparavant. La distance entre les deux stations est de 140 milles. Julesburg, hier si vivant, était maintenant détrôné par une autre ville qui avait même précédé la voie de fer, et, marchant en avant, était allée l'attendre et s'installer résolûment, station embryonnaire, avant que le rail fût placé. Cette étonnante ville de Chayennes, « la cité magique, » comme on l'appela bientôt, et que nous avons vue dans son plus grand éclat, a eu un sort plus heureux que son aînée, car elle vit toujours, et elle est même devenue une des principales étapes du chemin de fer du Pacifique. Peuplée aujourd'hui de plusieurs milliers d'habitans stables, elle est en relations quotidiennes d'affaires avec le Colorado et l'Utah d'un côté, les forts militaires de l'autre : c'est comme un entrepôt central de marchandises pour tout l'extrême ouest. A partir de ce point, la difficulté des travaux a véritablement commencé pour la voie ferrée; il a fallu longtemps chercher à travers les Montagnes-Rocheuses le col le plus bas, et l'on a franchi la ligne de faîte pour ainsi dire sans tunnel à la cote de 2,500 mètres, la plus élevée qu'aucun chemin de fer ait encore atteinte.

Ce ne fut qu'au mois de septembre 1868, huit mois avant le complet achèvement de la grande voie ferrée, que nous visitâmes les chantiers du côté du Pacifique. Ici c'étaient des Chinois qui faisaient presque toute la besogne, les Chinois, terrassiers modèles, sobres, disciplinés, intelligens, d'une habileté de main merveilleuse, d'une gaîté, d'une égalité d'humeur inaltérable, mais que les ouvriers américains repoussent pour la seule raison que, se contentant du plus modeste salaire, ils font baisser le prix de la main-d'œuvre. Autrefois on leur reprochait la couleur de leur peau; mais, depuis que les noirs sont citoyens comme les blancs, on ne peut guère opposer ce motif d'exclusion aux hommes de race jaune. Ces émigrés asiatiques remplissent dans les deux Amériques un rôle des plus utiles et des plus féconds. Ce sont eux qui fouillent sans se plaindre le guano nauséabond des îles Chincha, eux qui, en dépit des fièvres pernicieuses qui les ont si cruellement décimés, ont courageusement ouvert, en attendant le percement du canal interocéanique, le chemin de fer de l'isthme de Panama; ce sont eux qui ont construit en Californie pour les compagnies hydrauliques presque toutes les grandes lignes de canaux, et qui exploitent les *placers* trop pauvres dont les blancs ne veulent plus. Dans la disposition des jardins, des appareils d'arrosage, mais surtout dans les opérations de terrassement, ils n'ont pas leurs égaux; c'est pourquoi on les a employés de préférence, outre l'économie qu'on y a trouvée, aux travaux du chemin de fer *Central-Pacific*, et l'on a été plus que satisfait de leur précieux concours.

Si la traversée des prairies, des Montagnes-Rocheuses et même du grand désert américain compris dans le bassin intérieur s'est accomplie sans embarras, la traversée de la Sierra-Nevada n'a pu s'accomplir qu'au milieu de difficultés de tout genre, à la fin heureusement surmontées. Qui n'a pas vu ce rempart formidable de granit, ces alpes californiennes couvertes de neige, aux cols inaccessibles, aux ravins inextricables et profonds, ne peut se rendre compte de la presque impossibilité qu'il y avait à dessiner un tracé régulier à travers tous ces obstacles réunis. On a franchi cependant ce mur épais, comme on avait fait de la chaîne des Rocheuses, pour ainsi dire sans tunnel; les galeries y sont courtes et peu nombreuses. La cote la plus élevée de la voie dépasse 2,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les pentes atteignent presque 25 millimètres par mètre, alors qu'un article strict du cahier des charges, au début des chemins de fer en France, enjoignait de ne jamais dépasser 5 millimètres. Il y a sur ce chemin des courbes qui n'ont pas plus de 125 mètres de rayon. Eu égard au relief particulier du terrain, certains tunnels, certains viaducs, ont dû, eux aussi, affecter la forme circulaire. Sur aucune route ferrée, les Amé-

ricains n'ont allié autant d'habileté à autant de hardiesse. Pour se garantir des avalanches, on a protégé la voie soit par des palissades, soit, dans les endroits les plus dangereux, par des hangars couverts, *snow sheds*, qui forment une longueur totale de plus de 50 kilomètres. A la descente, le train marche sans locomotive, par l'effet seul de la gravité, et retenu, modéré par des freins ; à la montée, il faut deux locomotives, et elles remorquent le train haletantes, comme essoufflées. La traversée des montagnes pensylvaniennes, de la chaîne des Alleganies, que l'on citait naguère comme une merveille, est de beaucoup dépassée par la traversée de la Sierra-Nevada, la plus étonnante, la plus audacieuse que l'on ait jusqu'à présent exécutée.

Ces sites de la Sierra, qui ont tant exercé la sagacité des hommes techniques, des constructeurs de *railways*, offrent au touriste le plus merveilleux spectacle. Quand on arrive sur la ligne de faîte en venant des déserts de l'ouest, on salue tout heureux les bouquets de noirs sapins, les ruisseaux aux eaux vives et babillardes, et les lacs à la surface miroitante : il y avait si longtemps qu'on n'avait plus vu d'eau ni d'arbres ! Sur ces hauteurs, le froid est très vif en toute saison ; mais, à mesure qu'on descend, on passe de la température de la glace à des chaleurs torrides. On aperçoit au passage les *placers* aux jaunes graviers et les campagnes californiennes, où de nouvelles essences, les chênes, les pins, les *manzanillas* aux petites pommes dont se nourrissent les Indiens, ont remplacé les arbres des hautes cimes. Voici enfin le Sacramento, qui arrose une plaine plantureuse, et sur le fleuve la ville qui en porte le nom. Pour beaucoup, c'est le terme du *railway* : il est plus court et plus confortable de rejoindre San-Francisco par le fleuve, par les baies aux eaux tranquilles, que de continuer la route en chemin de fer. Il est d'ailleurs si doux, si l'on vient directement de New-York, de se reposer sur un *steamer* luxueux des secousses d'un voyage de sept jours !

Il a fallu la guerre de sécession pour que le chemin de fer du Pacifique fût construit. Dès le commencement de ce siècle, bien avant de faire la conquête de la Californie, les Américains avaient songé à ouvrir une route entre les deux océans. Sans s'inquiéter si le pays à traverser leur appartenait ou non, ils avaient lancé en avant leurs explorateurs, dont quelques-uns, dans cette marche périlleuse vers l'inconnu, s'étaient couverts de gloire. Dès que les *placers* furent découverts et que la Californie, l'Orégon, les territoires de Washington et d'Utah commencèrent à se peupler, le gouvernement fédéral décida de rejoindre l'Atlantique au Pacifique par une voie ferrée. Bien des projets furent présentés. Il y en avait sept particulièrement à l'étude quand le sud se révolta contre

le nord. La difficulté était d'ouvrir la voie de manière à satisfaire tous les intérêts, et chacun des partis la réclamait exclusivement pour lui-même : les esclavagistes la voulaient dans les états du sud, leurs opposans dans ceux du nord. Le président Lincoln, en marquant définitivement à Omaha sur le Missouri le point de départ de la grande route ferrée continentale, ne favorisait pas seulement le nord, qui allait être victorieux; la tête de la nouvelle ligne avait aussi l'avantage d'être sur l'un des plus grands fleuves de l'Amérique et au centre même de l'immense empire des États-Unis.

La réussite de cette gigantesque entreprise a suscité d'autres projets du même genre au nord et au sud, sur des tracés plus courts que le premier et traversant des terrains plus fertiles. Les inventeurs de l'un de ces projets sont venus frauduleusement écouler un jour leurs actions sur le marché financier de Paris, qui ce jour-là fut bien ignorant et bien crédule : nous avons nommé le trop fameux *Transcontinental-Memphis-Pacific*, où l'on regrette de voir mêlé, entre autres noms jusque-là honorables, celui du général Fremont, qui avait été précisément l'un des glorieux explorateurs du *far-west*, et qui en 1856 faillit l'emporter sur M. Buchanan dans l'élection à la présidence des États-Unis. Le *Northern-Pacific*, qui, de Duluth à l'extrémité occidentale du Lac-Supérieur, marche vers l'Orégon, est aussi l'un de ces chemins de fer du Pacifique encore en germe, sur lesquels on a eu tort de fonder au début les espérances les plus folles. Un troisième chemin du même ordre se détache de Saint-Louis sur le Mississipi, et ne saluera peut-être pas de quelque temps, lui non plus, les rives de l'Eldorado.

II. — LE MATÉRIEL ROULANT.

L'exposition universelle de 1867 à Paris a rendu familier à tous le type des locomotives américaines : elles se distinguent des machines anglaises, que l'Europe a imitées, par différentes modifications, la plupart très heureuses. Le mécanicien et le chauffeur sont à couvert des intempéries sous un pavillon vitré qui les protége et n'en vaquent que plus efficacement à leur besogne, la surveillance de la voie et de la machine, l'entretien du foyer. Une cloche est à portée du mécanicien, et il la fait sonner à toute volée à la traversée des lieux habités, à l'entrée et à la sortie des gares. Quand plusieurs trains partent et arrivent en même temps, c'est un carillon des plus assourdissans. Au moins est-on prévenu et de très loin dans un pays où cette précaution n'est pas inutile, car les *railways* y traversent librement, sans barrière latérale, les villes, les villages, les rues et les places les plus populeuses, les passages à niveau des routes. Tout au plus une enseigne en évidence vous

prévient-elle de « prendre garde à la locomotive. » Dans certains cas prévus, pour des manœuvres, des indications spéciales, la cloche est abandonnée pour le sifflet, qui rend un bruit sourd, prolongé, analogue à un beuglement, et jamais ce son strident que l'on entend sur la plupart des chemins de fer européens.

La machine est à huit roues, portée sur deux trains à quatre roues, indépendans l'un de l'autre, ce qui permet de franchir aisément les courbes de petit rayon (1). La cheminée, cylindrique comme partout, est presque toujours entourée d'une enveloppe en tôle, qui a la forme d'un énorme cône renversé, et qui seule suffit à donner à la locomotive américaine un faciès caractéristique. Les flammèches, les cendres chaudes, retenues aussi par un grillage disposé à l'orifice supérieur de la cheminée, tombent dans le cône et se dégagent par un conduit spécial. Cela prévient les cas d'incendie dans les champs qu'on traverse et diminue la production de cette poussière chaude et malsaine qui ne gêne et ne salit que trop souvent les voyageurs. Aussi plus d'un emporte-t-il pour protéger ses vêtemens une de ces longues tuniques de coutil auxquelles on donne le nom significatif de *dusters*, habits à poussière.

Une immense lanterne à miroir parabolique de métal blanc est fixée au bas de la cheminée sur le devant, et pendant la nuit projette son faisceau de rayons lumineux sur la voie, qu'elle illumine au loin. Sous la lanterne et rasant les rails est une espèce d'énorme éperon fait de barres de fer, de forme prismatique triangulaire, la pointe en avant. Il sert à repousser le bétail, que les barrières latérales ne suffisent presque jamais à écarter de la voie, à moins que les propriétaires riverains ne les aient établies eux-mêmes. On appelle cet éperon le *cow-catcher* ou chasse-vache. Plus d'une de ces lourdes bêtes qui dormait nonchalamment sur les rails, voyant venir le train, se soulève lentement et d'une course boiteuse, en lacet, particulière à ces sortes de ruminans, essaie de fuir. Elle tourne un œil effaré vers le monstre, qui arrive et qui bien vite la rejoint. Si elle ne s'échappe pas latéralement, elle est impitoyablement broyée, mais les voyageurs ne s'aperçoivent même pas de la secousse. Cela remet en mémoire le mot de G. Stephenson, devant qui un interlocuteur peu rassuré hasardait un jour quelques objections sur les inconvéniens qu'il y aurait à voyager en chemin de fer, sur les causes multiples de déraillement. « Quel danger, si l'on rencontrait une vache sur la voie ! — Oui, quel danger pour elle ! » repartit le grand ingénieur. Sur le chemin de fer du Pacifique, en hiver, le *cow-catcher* est

(1) La machine Crampton, employée de préférence en France et en Angleterre pour les trains à grande vitesse, n'est qu'à six roues, dont une, la roue motrice, de plus grand diamètre que les autres.

remplacé par le *snow-plough* ou charrue à neige. C'est, comme le nom l'indique, une sorte de charrue à soc d'acier, qui, poussée par la locomotive, ouvre devant elle la voie, embarrassée par les neiges et les avalanches. Cet engin d'un nouveau genre a rendu de bien grands services dans la traversée de la Sierra-Nevada et des Montagnes-Rocheuses, et a souvent empêché les trains de rester prisonniers au milieu d'une tempête de neige.

Plus encore que la locomotive, les wagons à voyageurs ou à marchandises, sur les chemins de fer des États-Unis, se distinguent des mêmes véhicules européens. Dans ce pays d'une étendue si considérable, qui couvre un espace aussi grand que toute l'Europe centrale et où l'on se déplace aussi facilement sous le plus futile prétexte, où tant de gens entreprennent plusieurs fois par an le voyage en chemin de fer de New-York à San-Francisco, qui dure sept jours, et celui de la Nouvelle-Orléans, qui en dure quatre ou cinq, on a de bonne heure pensé à donner aux voyageurs tout le confort désirable. Alors qu'en France on a conservé pour les voitures à voyageurs de première et de deuxième classe le type des anciennes diligences, et imaginé pour les troisièmes une forme de caisse assez incommode, on a renoncé tout de suite aux États-Unis au type des anciens coches. Il n'y a du reste qu'une seule classe de voitures, l'égalité démocratique le veut ainsi, mais on peut pour son argent se procurer certain bien-être dont il sera parlé plus tard.

Le *passenger-car* ou voiture à voyageurs a la forme d'une caisse allongée d'une longueur totale de 15 mètres, y compris deux paliers extérieurs, qui ont chacun 75 centimètres. La hauteur intérieure maximum de la caisse est de 3 mètres entre le plancher et le plafond, qui est légèrement cintré; la largeur est aussi d'environ 3 mètres. Une voiture de ce genre contient 56 places, dont la moitié sont généralement vides. Elle est portée sur quatre paires de roues, deux à l'avant, deux à l'arrière, et les deux châssis, comme pour la locomotive, sont distincts. Les siéges sont disposés par paires de chaque côté du *car;* un couloir est ménagé au milieu. Aux extrémités est un cabinet retiré dont l'emploi se devine, et dont l'absence est un inconvénient grave sur nos chemins de fer; on y trouve encore une fontaine toujours remplie d'eau glacée, avec un verre pour boire, enfin un poêle chauffé par du charbon de terre, qu'on allume par les temps froids. Ce mode élémentaire de chauffage occasionne quelquefois de terribles incendies, et a fait songer à d'autres systèmes moins dangereux, par exemple au chauffage à l'air chaud ou à circulation d'eau chaude; on a aussi imaginé de mettre le foyer du poêle au-dessous du plancher de la voiture.

La plate-forme extérieure qui règne à l'avant et à l'arrière est protégée par une balustrade et un auvent. Là se tient le fumeur et

le touriste ami du paysage, qui peut à son aise sonder l'horizon, examiner la voie. On y est quelquefois fort mal, parce qu'il faut se tenir debout, et que les secousses du convoi en marche et la trépidation continue des roues qui sont voisines fatiguent singulièrement. On y gêne aussi les manœuvres, le conducteur passe et repasse à chaque instant, et c'est là que se dresse la barre de levier verticale, surmontée d'une manivelle circulaire, que serrent ou desserrent les garde-freins. Par cette plate-forme, on peut passer d'une voiture à l'autre en une enjambée. Le saut n'est pas sans danger quand le train va vite et « galope. » Une affiche se borne à prévenir le voyageur. Cela fait, on n'empêche personne d'aller et de venir à sa guise, voire de se casser le cou. Chacun doit être son unique gardien, son protecteur : *help your self*, défendez-vous tout seul, c'est la maxime qui a cours partout.

Les siéges sont à claire-voie, ou plus généralement garnis de peau ou de velours; ils peuvent basculer autour d'une charnière latérale, de sorte qu'à volonté on va en avant ou en arrière. Si l'on est trois ou quatre ensemble, on se met les uns vis-à-vis des autres dans une sorte d'isolement relatif. Entre les deux paires de siéges qui se regardent ainsi existe souvent, fixée à la paroi latérale de la voiture, une petite tablette qu'on relève pour poser un livre, faire une partie de cartes. A côté de chaque rangée de siéges est une fenêtre munie d'une vitre, d'une persienne et d'un rideau. Le *car* est ventilé par des ouvertures spéciales et par des moyens mécaniques particuliers indépendans de la main du voyageur. L'air qu'on y respire est toujours pur, frais, abondant. La nuit, la lumière est fournie par des bougies ou bien par des lampes à pétrole ou à gaz, protégées par un globe et disposées au plafond du couloir longitudinal; l'éclairage laisse souvent à désirer. Dans le couloir circule incessamment de jour le conducteur qui contrôle les billets. Pour n'être pas dérangé, on les passe au cordon de son chapeau. Le conducteur les pointe et les replace pendant que le voyageur continue son somme ou sa lecture. Un autre homme est dans le *car* prêt à répondre au moindre appel. Il vend des journaux, des livres, du tabac, des fruits, des douceurs. Une corde qui traverse la partie supérieure du couloir de chaque *car*, portée sur des anneaux de fer, règne sur toute la longueur du train, et met chacun en communication instantanée avec le mécanicien. Un voyageur sans défense attaqué subitement dans un wagon ou en proie à un danger quelconque a ainsi la faculté d'appeler immédiatement du secours.

Le maintien des voyageurs dans les *cars* est généralement bon, surtout dans les états de l'est. On y cause à voix basse, on y a pour les femmes, quelles qu'elles soient, une très grande déférence. On y mâche assez volontiers du tabac, mais on n'y fume pas, si ce

n'est dans un petit recoin fermé, ménagé dans quelques *cars*, ou sur la plate-forme extérieure. Il y a aussi pour cela une voiture mixte à deux compartimens, l'un pour les bagages, l'autre pour les fumeurs. Certains *cars* sont réservés uniquement aux dames, aux *ladies* et à ceux qui les accompagnent; c'est pourquoi sir Frederic Bruce, qui fut longtemps ministre d'Angleterre en Amérique et qui était célibataire, ne voyageait jamais sans sa domestique. Il avait charge de *lady*, comme on dit là-bas, où la toilette ne distingue pas les rangs, et on lui offrait les meilleures places. S'il eût voyagé seul, on l'eût volontiers relégué dans le wagon des fumeurs, qui est sur toutes les lignes des États-Unis le plus sale, et le plus mal composé qu'on puisse voir.

Une journée passée en chemin de fer dans un des *cars* qu'on vient de décrire s'écoule vite et sans effort, parce que le voyageur y jouit de beaucoup de commodités, et n'y est pas emprisonné. Il peut se mouvoir à sa guise, admirer comme il l'entend le pays, aller, venir tout le long du train; mais la nuit la fatigue commence, car il faut alors rester immobile, et elle est souvent intolérable. Les siéges n'ayant pas d'appui au-dessus des épaules, il est presque impossible de dormir, si ce n'est dans les positions les plus gênées, les plus contrariées. On se réveille à chaque instant et tout courbatu. C'est pour cette raison que les *sleeping-cars* ou wagons-dortoirs ont été de bonne heure imaginés aux États-Unis, où l'on répugnait auparavant à faire des voyages de nuit. Un des derniers constructeurs de ces voitures, ou pour mieux dire des inventeurs, M. Pullman, de Chicago, y a fait une très grande fortune. On le cite aux États-Unis comme un de ces *self-made* dont on est fier, un de ces hommes qui se sont faits tout seuls, et ont bien mérité de l'humanité par leurs travaux et leurs découvertes.

Qu'on se figure le *car* que nous venons de décrire, mais beaucoup plus élégant dans ses formes architecturales, dans sa décoration extérieure et intérieure, si bien qu'on l'appelle alors un *palace* ou un *silver-car*, une voiture-palais, une voiture d'argent. Le soir, l'espace entre chaque double siége se transforme en une couchette au moyen des dossiers mobiles qu'on enlève et qu'on rapproche horizontalement au niveau des deux places qui se font vis-à-vis. Sur cette couchette, on étend un matelas, on jette dessus un drap, un traversin, un oreiller, des couvertures, et voilà un lit improvisé. La couchette au-dessus est formée par la paroi latérale supérieure du *car*, laquelle est mobile autour de deux charnières, et soutenue horizontalement par deux petits câbles en fil de fer qui font fonction de haubans. On étend sur cette couchette, comme sur l'inférieure, la literie nécessaire; un rideau, courant sur une tringle, isole les lits, qui rappellent un peu par leur disposition les cabines

superposées des bateaux à vapeur, mais sont beaucoup plus larges et à deux places au besoin. Le couloir du milieu reste libre, et il est éclairé toute la nuit par des lanternes suspendues au plafond. Le jour, toute la literie disparaît; elle est remisée dans l'espace resté vide contre la paroi supérieure du *car*, celle où couchait le voyageur d'en haut. C'est surtout dans ces ingénieuses installations que consiste l'invention de M. Pullman.

Les compagnies de *sleeping-cars* sont indépendantes de la compagnie du *railway* où elles font courir leurs voitures. Elles paient pour le parcours de celles-ci une somme de tant par mille et réclament des voyageurs de 1 1/2 à 2 dollars par nuit et par couchette. Le jour, le lit démoli, on garde sa place et l'on occupe par conséquent deux siéges. Il y a quelques compartimens entièrement séparés, à deux ou à quatre places, et quelquefois un salon fermé où une famille tout entière peut s'isoler. On dort bien dans les lits, et l'on n'y est pas trop secoué, sauf sur quelques voies très mal entretenues; alors tout sommeil est impossible. La plupart se déshabillent entièrement pour se coucher. Le matin, le nègre qui veille à la bonne tenue du *car* bat les habits, cire les bottes. Les voyageurs se rendent tous, en bras de chemise, à un lavabo commun où l'on trouve du savon, un peigne, une glace, même une brosse à ongles. Peigne et brosse sont quelquefois retenus par une chaînette, pour qu'il ne vienne à personne l'idée de les emporter. Une serviette, qui tourne autour d'un rouleau supérieur, à la façon d'une chaîne sans fin, sert à essuyer égalitairement tous les visages. Sur quelques voitures, on se pique de générosité, et l'on donne un linge à chacun. Les dames ont généralement leur lavabo à part. Aucun désordre, aucune plaisanterie de mauvais ton, ni aux levers, ni aux couchers, et la discrétion, l'extrême réserve des mœurs américaines, le respect extérieur dont on entoure partout les femmes, permettent une sorte de contact intime des deux sexes entre personnes le plus souvent inconnues les unes aux autres, contact qui ne serait peut-être pas sans inconvénient ni sans danger ailleurs.

Veut-on encore plus de luxe, plus de confort, voici sur le chemin de l'Érié, sur celui de l'Hudson et quelques autres, des compartimens spéciaux avec de grandes glaces aux fenêtres, qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil tout le pays traversé, et des fauteuils entièrement isolés, pivotant sur un axe vertical de manière que le voyageur puisse faire un tour d'horizon, ou regarder du côté de la rose des vents qu'il lui plaît. Voici encore le restaurant roulant, que nous avons vu fonctionner sur le chemin de fer de l'Hudson en allant à Chicago. Une cuisine est attachée à l'arrière du *palace-car*, on vous sert à déjeuner, à dîner, à votre heure, sur une carte dressée chaque jour. Vous pouvez demander du poisson, de

la viande, du gibier, un légume, et boire de la bière ou du vin de France, si le thé ou le café, qui sont aux repas les boissons nationales, ne vous satisfont point. Ce restaurant roulant suit maintenant le train qui va de New-York à San-Francisco, de sorte que le voyageur, si tel est son agrément, peut faire tout ce trajet d'une semaine sans même descendre de voiture.

Les *cars* à marchandises sont de diverses formes, mais presque tous à caisse allongée. Il y a les wagons fermés, *box-cars*, s'ouvrant sur le côté, par une porte à glissière, et où l'on transporte surtout les grains, les farines, les produits agricoles, les colis plus ou moins délicats. Il y a encore les wagons à claires-voies latérales pour le bétail vivant, les *cattle-cars*. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour diminuer autant que possible la fatigue des animaux, les arrêter, les abreuver et les nourrir convenablement en route, et cela non pas précisément en vertu de la protection que l'homme doit aux bêtes, mais parce que ces animaux servent à la nourriture, et que le voyage ainsi fait rend la chair du bétail meilleure et plus savoureuse. Ce n'est pas du reste une petite affaire que ce voyage du bétail, car celui-ci arrive souvent du fond même du Texas, de l'Arkansas, du Colorado. Les moutons, les porcs, entassés dans les *cars*, sont distribués sur deux rangs étagés, et les porcs, qui n'aiment guère à se déplacer de la sorte, font volontiers une musique qui s'entend d'une lieue à la ronde. Les conducteurs de bestiaux, bouviers, porchers, bergers, accompagnent souvent leurs bêtes, et les compagnies se sont évertuées à l'envi à ménager aussi tout le confort possible à ces rudes campagnards de l'extrême ouest, dont quelques-uns ont des mines et des allures qui rappellent celles des *gauchos* sauvages de la Plata, espèces de centaures qui gardent leurs bêtes toujours à cheval. C'est surtout vers Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, que se dirigent ces trains de bestiaux particuliers aux *railways* de l'ouest.

Les wagons ou réservoirs à pétrole, *oil tank-cars*, que l'on rencontre principalement sur les lignes de la Pensylvanie, de l'Ohio, de l'état de New-York, ont une forme spéciale : c'est celle d'une chaudière horizontale en tôle de fer, cylindrique, à calottes hémisphériques ou lenticulaires, couchée sur un châssis à roues. La capacité de ces réservoirs est de quatre-vingt-cinq barils de pétrole, et avec eux toute chance d'incendie est presque annihilée, en même temps que le remplissage et la vidange sont rendus très aisés. Les wagons à charbon, *coal-cars*, sont des plates-formes avec ou sans rebords, sur lesquelles on empile le combustible en gros morceaux, ou des wagons à l'anglaise, comme ceux qui servent en Europe aux terrassemens, et dont la forme est restée sur la plupart de nos chemins de fer comme le type spécial des wagons à marchandises.

Chargés de houille ou de coke, ces wagons se vident en dessous ou sur le côté, par une trappe ou en basculant. Les wagons à minerai sont du même système.

Tous les wagons à marchandises comme ceux à voyageurs sont attelés les uns aux autres par des modes particuliers d'attache. Les roues sont en fonte de fer, mais un soin méticuleux est apporté à la fabrication. Les différens systèmes de ressorts de suspension, de freins, mériteraient d'être décrits (1). Tout le matériel roulant, locomotives ou voitures diverses, appartient généralement aux lignes sur lesquelles il circule; mais quelques-unes de ces lignes louent leur matériel à des compagnies particulières, dont une, celle dite *United-States rolling stock company*, imitée de celles qui fonctionnent en Angleterre, fait d'assez bonnes affaires. Étant donné le caractère américain, si souvent imprévoyant, qui va toujours au plus pressé, c'est là une institution qui chez eux doit réussir. Après avoir construit un chemin de fer, on s'aperçoit tout à coup qu'on n'a plus assez d'argent pour le munir d'un matériel roulant nécessaire, ou compléter celui-ci; on le loue. De grands exploitans, de simples particuliers, louent aussi de ces voitures et les font circuler sur une ligne en payant le droit de parcours. Tel marchand de grains de Chicago envoie ainsi directement son blé à New-York. De même le grand montreur de bêtes, le fameux Barnum, ne fait jamais autrement voyager son cirque qu'en louant à la compagnie du *Rolling stock* tout le matériel dont il a besoin pour lui, ses gens et ses animaux, et qu'il marque à son nom.

Les wagons à bagages, *baggage-cars*, n'offrent rien de particulier; mais il faut décrire au moins la façon à la fois rapide, sûre et économique dont les bagages sont enregistrés et délivrés à destination. Il est rare qu'on les pèse. L'homme expert qui préside à ce service juge à l'œil, pour gagner du temps, si vous dépassez le maximum de 50 kilogrammes généreusement attribué à chaque voyageur. Cela fait, il attache à la courroie ou à la poignée de votre colis une rondelle de laiton. Celle-ci porte un numéro d'ordre, le nom de la ligne que vous prenez, et quelquefois le lieu de départ et d'arrivée. On vous délivre une rondelle correspondante, et autant de fois de ces rondelles que vous avez de colis, et c'est tout. Pas de bulletin, pas d'inscription, pas de timbre, pas de droit de statistique à payer. On appelle cela *chèquer* le bagage, et l'on donne aux rondelles le nom de *chèques;* elles ont en effet la valeur d'un bon à vue comme le

(1) Pour tous les détails techniques que nous ne pouvons donner ici, on pourrait consulter l'ouvrage de M. l'ingénieur en chef Malézieux, *Travaux publics des États-Unis d'Amérique en 1870,* Paris, Dunod 1873. Depuis la mission que M. Michel Chevalier remplit aux États-Unis en 1833, c'est le livre le plus remarquable qui ait été publié en France sur les canaux, les chemins de fer et les ponts américains.

chèque tiré sur une banque. Avant le moment de l'arrivée, un homme monte dans le train; il vous demande vos chèques, vous les lui remettez, si vous voulez. Il vous rend en échange un petit papier, détaché quelquefois d'un registre à souche. Sur ce papier sont indiqués le nombre et le numéro de vos colis. Vous payez en retour autant de fois 25 *cents* (1 fr. 25 centimes) que vous avez de pièces, et souvent vous ne payez qu'après réception. Si vous désirez avoir une place d'omnibus pour descendre dans un hôtel ou dans tel quartier de la ville où vous êtes arrivé, le même agent vous la fournit. Le prix est d'habitude le même que pour un colis, si ce n'est le double. Peu après votre arrivée à l'hôtel ou à domicile, vos bagages vous sont remis. Pas une minute d'attente, pas d'ennuis d'aucune sorte, pas de pourboires à donner aux facteurs. N'allez pas au moins par méfiance essayer de retirer votre bagage vous-même; vous seriez le dernier servi. On vous ferait passer après la puissante corporation des *express*, qui font ce service à la satisfaction universelle du public, avec une fidélité ponctuelle, une loyauté à toute épreuve. Il est bien rare qu'un bagage se perde par la faute de l'*express* ou du chemin de fer. S'il a suivi une fausse direction, on met le télégraphe en jeu, on le retrouve vite. En cas de perte, les chèques ou le papier correspondant servent de preuve, et une juste indemnité est payée. Quant aux bagages laissés en dépôt à la gare d'arrivée et qui ne sont pas réclamés, la compagnie n'exige pour eux aucun droit de garde; mais si, au bout d'un an et un jour, on ne les a pas retirés, elle les fait vendre à l'encan tels quels, non ouverts; les amateurs les apprécient au poids et enchérissent en conséquence.

Au départ pas plus qu'à l'arrivée des trains, aucun obstacle, aucune difficulté, aucune barrière. La gare est accessible à tous indistinctement, le public circule partout comme il lui plaît. On ne parque, on ne met personne sous clef. On délivre des billets jusqu'à la dernière minute, et les amis, les parens qui accompagnent le voyageur peuvent le suivre jusqu'à sa voiture, monter même un moment avec lui, et n'en descendre qu'à l'instant précis où le train se mettra en marche, ce qu'il fait très lentement. On trouve des billets de chemins de fer dans tous les hôtels, dans les bureaux de ville des compagnies et dans certains bureaux particuliers de messageries. On peut même y porter et y faire enregistrer ses bagages. On arrive ainsi à la gare sans nulle préoccupation, sans embarras. En été, des trains de plaisir s'organisent dans toutes les directions. A toutes ls époques de l'année, le mouvement est incessant. Quand il s'agit d'un long parcours, de New-York au Niagara ou à Pittsburg, voire à Chicago, Omaha, Saint-Louis, la Nouvelle-Orléans, les compagnies luttent entre elles pour se disputer le voyageur et lui donnent avec son billet une carte fantastique où leur ligne est indiquée toujours

comme la plus courte et la meilleure, celle des concurrens comme la plus longue, si elle n'est même entièrement passée sous silence. C'est au voyageur à se défier de cette géographie imaginaire et de ces prospectus trop alléchans dont on s'obstine à bourrer ses poches; mais les pauvres immigrans y sont pris quelquefois. Il est vrai qu'on fait maintenant des trains à leur usage, et que le conseil d'émigration qui veille paternellement sur eux à New-York leur donne à leur arrivée en Amérique tous les avis, toutes les indications dont auparavant ils manquaient.

III. — L'EXPLOITATION.

Il est une idée qui a cours en France, c'est que les chemins de fer américains vont plus vite que tous les autres. Cette opinion est erronée, car ils vont même moins vite : les nôtres ou ceux de l'Angleterre sont autrement rapides. Sans doute il y a un *train-éclair* entre New-York et Chicago dont les journaux français parlaient récemment, et qui parcourt en vingt-six heures la distance de 1,600 kilomètres qui existe entre ces deux villes; cela donne une vitesse moyenne de 60 kilomètres à l'heure, qui sera, dit-on, portée à 70. Toutefois ce train n'existe que pour le transport des journaux et des dépêches. Il est également inutile de citer le train analogue entre New-York et Trenton, capitale du New-Jersey, et qui parcourt en une heure une distance de 58 milles ou 93 kilomètres : ce ne sont pas là des trains de voyageurs. S'il faut en croire la légende, les trains de la malle de l'Inde ont égalé chez nous ces vitesses vertigineuses. Le train rapide entre Paris et Marseille, qui ne met que dix-sept heures pour franchir une distance de 865 kilomètres, est peut-être un peu moins accéléré que le train spécial qui relie New-York à Chicago, et qui ne met plus que trente heures pour une distance à peu près double; mais les trains-poste de Liverpool à Londres ou de Londres à Douvres, qui marchent à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure, soit 1 kilomètre par minute, arrêts compris, ont une vitesse que les trains à voyageurs sur les chemins de fer des États-Unis n'ont pas encore atteinte. Quant aux trains ordinaires, la vitesse en Amérique est toujours moindre qu'en France, et cela est dû surtout à la conformation du matériel roulant, très lourd, de grande dimension, et à l'état de la voie, qui est rarement aussi bien entretenue que chez nous.

Il ne faudrait pas croire non plus, comme on le répète trop souvent, que les voyageurs sont exposés à plus de dangers sur les routes d'Amérique. Nous avons parcouru entre les années 1867 et 1874 plus de 32,000 kilomètres en chemin de fer, et nous n'avons jamais été témoin d'aucun accident; nous n'avons jamais dé-

raillé, jamais rompu ni brûlé le moindre essieu; bien rarement le train est arrivé en retard. Enfin il résulte de documens officiels que pour l'année administrative commençant au 1er octobre 1872 et finissant au 30 septembre 1873, sur le chemin de fer de l'Erié, qui a toujours été cité, à tort ou à raison, comme celui qui était le plus mal entretenu, par conséquent le plus dangereux, il n'y a eu qu'un voyageur tué et 7 blessés sur 3,922,156 qui ont été transportés sur cette voie pendant la période indiquée (1). Sur un autre chemin de fer, l'*Atlantic and Great Western*, dans l'année d'exploitation allant du 1er juillet 1872 au 30 juin 1873, on a transporté 957,940 voyageurs, et l'on n'a eu à constater que deux cas de mort par accident, dont un survenu par suite de l'imprudence du voyageur (2); aucun voyageur n'a été blessé. Il serait facile de continuer ces citations. Étant donnée d'ailleurs la longueur totale des chemins de fer américains, qui égale presque celle de tous les autres pays du globe, il ne faudrait pas s'étonner s'ils présentaient autant d'accidens à eux seuls que tous les autres chemins de fer réunis, et même un peu plus, puisqu'on voyage plus en Amérique; encore reste-t-on au-dessous des chiffres indiqués par ce calcul. Constatons que les compagnies prennent toutes les précautions nécessaires pour sauvegarder la vie des voyageurs, et que les travaux de la voie, conduits au début en si grande hâte, sont peu à peu repris en sous-œuvre et portés au degré de solidité et de perfection voulues. C'est ainsi que le chemin de fer du Pacifique lui-même n'a pas tardé à devenir un *railway* de premier ordre comme l'exigeait l'acte de concession. Ce qui autorise surtout les légendes qui ont cours en Europe sur les accidens de chemins de fer en Amérique et sur le peu de cas que les compagnies exploitantes y font de la vie humaine, ce sont certaines catastrophes auxquelles la presse a donné une publicité exagérée et qui n'arrivent qu'à des intervalles très éloignés. Ainsi, sur une ligne des états de l'est, un jour d'inauguration, un pont de bois très élevé s'est écroulé dans le torrent qu'il traversait avec toute la série des invités, le président et les administrateurs de la compagnie, des sénateurs, des représentans, des *reporters* de journaux; bien peu en sont revenus. De pareils accidens sont heureusement fort rares.

La liberté d'action des compagnies est loin d'être illimitée, et un contrôle existe pour défendre les intérêts du public. Dans la plupart des états atlantiques et de l'ouest, il y a un commissaire des chemins de fer nommé par la législature et le gouverneur, et

(1) *Annual report of the State engineer and surveyor of the State of New-York*, Albany 1874.

(2) *Seventh annual report of the commissioner of the railroads and telegraphs of Ohio*, Columbus 1874.

qui leur adresse chaque année un rapport détaillé, tout plein de statistiques et d'informations curieuses. Ce rapport indique minutieusement pour chaque compagnie la longueur parcourue, l'état de la voie et du matériel roulant, les dépenses et les recettes annuelles, le capital en actions et obligations, l'intérêt distribué aux actionnaires, la nature et la valeur des propriétés immobilières appartenant aux compagnies. Dans ce rapport sont également mentionnés le nombre de voyageurs et de tonnes transportés et le détail de celles-ci, le nombre et la nature des accidens survenus tant aux voyageurs qu'aux employés de la ligne ou aux personnes traversant la voie. Les plaintes du public ne sont pas oubliées, et les moyens sont suggérés par lesquels on pourrait y faire droit.

Ces commissaires de surveillance et de contrôle sont des ingénieurs, des agens-voyers, qui ont la connaissance préalable du service qu'on exige d'eux. Ils sont capables d'apprécier l'état d'entretien de la voie, du matériel, des gares, des ouvrages d'art, ponts, viaducs ou autres; mais ils ne se montrent pas tracassiers et ne dressent pas procès-verbal à tout propos. Leurs rapports paraissent à époque fixe, soigneusement imprimés, et quelquefois sont accompagnés de cartes intéressantes. On les tire à plusieurs milliers d'exemplaires, on les distribue aux sénateurs, aux représentans de l'état, et on les délivre immédiatement, à titre purement gracieux, à toute personne qui en fait la demande. Le contrôle des chemins de fer, tel qu'il s'exerce dans quelques contrées européennes, est plus vexatoire pour les compagnies, plus méticuleux, et ne produit pas assurément les résultats du contrôle américain, qui n'existe du reste que depuis quelques années, et qui n'a été institué que pour répondre aux demandes réitérées du public. Dans l'état de Massachusetts, on compte jusqu'à trois commissaires de chemins de fer, dont un, M. Francis Adam, est un publiciste bien connu.

En consultant les rapports dont il vient d'être parlé, il est facile de s'assurer que le prix moyen de transport sur les chemins de fer américains, au moins ceux des états atlantiques, qui sont en concurrence entre eux et avec les canaux, n'est guère plus élevé qu'en France ou en Angleterre, c'est-à-dire de 6 à 9 centimes par kilomètre pour chaque voyageur, et de 5 à 8 centimes pour chaque tonne transportée. Ces prix, quand il s'agit de distances comme celles de Paris à Marseille ou du Havre à Lyon, sont déjà trouvés chez nous excessifs, et doivent descendre plus bas pour des matières lourdes et de peu de valeur, comme les houilles, les cokes, les engrais, les pierres et tous les matériaux de construction, qui souvent même ne peuvent prendre économiquement que la voie des canaux, beaucoup moins chère, mais aussi beaucoup moins ex-

péditive. A plus forte raison, le coût du fret sur les chemins de fer américains suscite-t-il les plaintes des expéditionnaires, surtout de ceux de l'ouest, quand ils ont à envoyer leurs marchandises des bords du Mississipi ou du Missouri à New-York sur 2,400 kilomètres. Certaines denrées, telles que les grains, principale marchandise d'exportation de ces régions agricoles, ne peuvent plus prendre économiquement le rail, pour peu que la récolte soit abondante et que la baisse arrive. Il survient alors un fait curieux : on a plus d'intérêt à brûler le maïs comme combustible (après en avoir nourri les porcs) qu'à l'exporter à New-York. Depuis quelques années, les fermiers de l'ouest se sont plaints de cet état de choses; ils ont, en des *meetings*, des *conventions*, dans l'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, l'Iowa, le Minnesota, le Wisconsin, le Missouri, violemment attaqué les compagnies, leur ont reproché les taux élevés de leurs tarifs. Ils ont montré que les dépenses d'exploitation étaient exagérées, le capital d'actions excessif et la plupart du temps imaginaire; il fallait cependant lui fournir une part d'intérêt. Plusieurs des plaignans ont menacé de ne plus exporter leurs grains par les voies ferrées, si les tarifs n'étaient pas immédiatement réduits, et de mettre leurs récoltes en silos; quelques-uns l'ont fait.

C'est ainsi que s'est formée l'association des *grangers*, dont tous les échos, même en Europe, ont répété les récriminations violentes, et dont on a surfait un moment l'importance comme corps politique. Tout au plus peuvent-ils, dans les élections, disposer d'un million de voix, alors qu'il en faut 7 ou 8 millions pour assurer l'élection présidentielle. Néanmoins les états intéressés se sont émus, des enquêtes ont été ouvertes, instituées par le congrès fédéral. On y a battu en brèche les grandes compagnies au nom des intérêts populaires, et l'on y a proposé un moment de construire un chemin de fer direct de New-York à Chicago, dont la longueur totale serait réduite à 1,300 kilomètres, et à 2,000 en allant jusqu'au Missouri. Ce chemin de fer n'aurait eu pour objet que de transporter les marchandises au prix de 2 centimes 1/2 par tonne et par kilomètre, ce qui aurait réduit des deux tiers, c'est-à-dire mis à 3 francs au lieu de 9 le transport de 100 kilogrammes de blé de Chicago à New-York. Il aurait marché à la vitesse moyenne de 20 kilomètres par heure. En comptant le temps perdu par les arrêts, il aurait fait 400 kilomètres par jour. Il n'aurait fallu ainsi que trois jours pour aller de Chicago à New-York et cinq en venant du Missouri. La dépense d'un pareil chemin avec son matériel pouvait être estimée à 400 millions de francs, dont le quart pour le matériel; mais ce brillant projet n'existe encore que sur le papier. L'agitation des *grangers*, un moment très tumultueuse en 1873, aura eu au moins un avantage, celui d'appeler l'attention publique sur les tarifs des voies

ferrées et la nécessité de les réduire. Cette agitation dure encore; la question du transport économique entre les états de l'ouest et les rivages de l'Atlantique est toujours pendante et finira, étant donnée l'énergie particulière à la race américaine, par être utilement résolue. Il y a là un problème de topographie qui se videra peu à peu. C'est aussi vers le golfe Saint-Laurent, par les canaux, les lacs et les rivières, et vers le golfe du Mexique par la grande artère du Mississipi, que ces vastes champs de l'ouest, comme perdus au centre du grand continent, doivent chercher leurs débouchés; mais ici se présente la rivalité de Montréal ou de la Nouvelle-Orléans contre New-York, et les intérêts en jeu viennent quelquefois obscurcir les vues de l'économiste ou du législateur : New-York n'entend céder à aucune autre ville la primauté sur l'Atlantique. On ne peut nier toutefois que les voies navigables intérieures ne soient de plus en plus améliorées, les canaux complétés ou élargis. Les ingénieurs sont même occupés à cette heure à régulariser les bouches capricieuses du Mississipi; mais tout cela demande beaucoup de temps et beaucoup d'argent, et quelques fermiers ne veulent pas attendre. La question se pose cependant comme si des plaines du Danube on voulait expédier par terre des céréales à Paris.

Si les Américains se plaignent aujourd'hui du fonctionnement de leurs chemins de fer et des tarifs élevés appliqués à l'exploitation, ils doivent n'accuser qu'eux-mêmes. Pendant trois ans, de 1870 à 1872, une véritable fièvre de *railways* s'est emparée de l'Union. En consultant le dernier manuel de M. Poor (1), on voit que, pour ces trois années seulement, la longueur moyenne de chemins de fer construits a atteint annuellement 6,500 milles et dépassait pour l'ensemble 19,500, c'est-à-dire une longueur plus grande que celle de tous les chemins de fer anglais : en trois ans on a donc fait autant de *railways* que la Grande-Bretagne en quarante ans. Quand on arrive à ce degré d'activité furieuse, ce n'est plus une marche normale, c'est une course folle, et la réaction n'est pas loin de se faire : elle commença vers le milieu de 1873, et en septembre atteignit son apogée par la débâcle de la grande maison Jay Cooke. Ces rois de la finance new-yorkaise construisaient, soutenaient au moins de leurs deniers et de ceux de leurs déposans le chemin du *Northern-Pacific*, qui dut immédiatement arrêter sa course triomphante du Lac-Supérieur vers l'Orégon. La panique fut telle, tant de gens avaient pris des intérêts dans cette affaire et se trouvaient tout à coup ruinés, que pendant dix jours la bourse des valeurs fut fermée, et que de mémoire d'homme on ne vit à New-York pareille crise financière. Ni le *vendredi noir* de 1869, ni

(1) *Manual of the railroad of the United-States*, by Henry V. Poor, New-York 1875.

l'incendie de Chicago en 1871, ni celui de Boston qui éclata l'année suivante, ne causèrent une émotion analogue. L'Amérique ne s'est pas encore relevée de ce coup, qui a eu son retentissement sur toutes les places, à Chicago, à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans, à Pittsburg, à Philadelphie, à Boston, et jusqu'à San-Francisco, tant les intérêts sont solidaires dans les grandes affaires de banque et d'industrie. Les chemins de fer ont pâti les premiers de cette crise, puis la métallurgie de la fonte, du fer et de l'acier, qui a dû récemment diminuer sa production, jusque-là toujours croissante. En 1873, on n'a plus construit que 4,000 milles de *railways* et 2,000 seulement en 1874; ce n'est plus qu'une moyenne annuelle de 3,000 milles au lieu de 6,500 que donnaient les précédentes années. En 1875, le mouvement s'est, dit-on, encore ralenti. Heureusement que le tonnage des marchandises transportées sur l'ensemble des voies n'a pas diminué. Telle qu'elle est actuellement, la situation reste favorable. A la fin de 1874, les États-Unis possédaient à eux seuls une longueur de voies ferrées de 73,000 milles, environ 117,000 kilomètres, ou près de la moitié de la longueur totale des *railways* existant sur le globe. L'Angleterre et l'Allemagne possédaient chacune 26,000 kilomètres, la France 20,000 et tous les autres pays du globe ensemble n'en avaient que 85,000; cela donne une longueur totale de 275,00 kilomètres ou 69,000 lieues, de quoi faire environ sept fois le tour de la circonférence terrestre.

Le coût moyen de l'établissement des chemins de fer en Amérique par kilomètre construit est moins élevé qu'en Europe. Il existe à cela deux raisons : d'abord le prix des terrains traversés est nul ou peu élevé; ensuite une très grande simplicité, on l'a vu, est adoptée dans la construction de la voie. Le prix d'établissement n'est guère que de 180,000 francs par kilomètre en moyenne. Il en résulte que les 117,000 kilomètres de chemins de fer des États-Unis ont coûté 20 milliards de francs. C'est aussi ce qu'a coûté à l'Union la guerre de sécession, et l'on peut mettre en présence les deux sommes, l'une si productive et si féconde en résultats, l'autre avec toutes les conséquences négatives et toutes les destructions que la guerre entraîne après elle. On calcule qu'un millier de compagnies existent sur toute la surface de l'Union. Ce capital de 20 milliards est à diviser entre elles; mais sur le nombre il y en a le dixième environ qui ne donnent aucun dividende et ne peuvent faire face à leurs engagemens; c'est donc de ce chef 2 milliards entièrement perdus. Les autres compagnies donnent des dividendes qui varient de 3 à 10 pour 100; la moyenne est de 4 à 5, et ce taux d'intérêt diffère peu de celui que donnent la plupart des compagnies anglaises ou françaises; mais il faut noter qu'en Amérique le prêt de l'argent est à un taux plus fort qu'en Europe. Le nombre si grand des

compagnies réduit à une longueur relativement peu étendue la distance exploitée par chacune. Il est peu de compagnies, dix à peine, dont le réseau atteigne 1,000 kilomètres. La *Pennsylvania Central* dépasse 2,000. Quelques autres compagnies, l'*Erié*, la *New-York Central and Hudson River*, la *Baltimore and Ohio*, atteignent aussi et dépassent même ce chiffre, en y comprenant les lignes louées, c'est-à-dire celles dont on prend l'exploitation à ferme. Les compagnies de l'*Union* et du *Central-Pacific* ont un réseau un peu moins étendu. On est loin toutefois, dans la plupart des cas, des grandes compagnies françaises, comme celle de *Paris-Lyon-Méditerranée*, dont le réseau total atteint presque 4,700 kilomètres; mais il est reconnu aujourd'hui que ces trop grandes concentrations ne sont pas favorables à l'unité de direction que réclame le service d'un *railway*, et qu'une tête humaine, quelque intelligente et encyclopédique qu'elle soit, ne peut centraliser tous les détails d'un service aussi étendu et aussi compliqué. C'est pourquoi, sur la grande ligne française qu'on vient de citer, la direction générale est maintenant scindée en deux, l'une comprenant l'exploitation commerciale, l'autre l'exploitation technique.

Les compagnies *Central-Pacific*, *New-York and Hudson*, *Pennsylvania*, *Baltimore-Ohio*, sont citées à l'envi en Amérique parmi les mieux exploitées et les mieux conduites. Elles ont toutes à leur tête des administrateurs infatigables, qui ont été pris parmi les plus honnêtes et les plus habiles des États-Unis. Nous passons sous silence l'*Union-Pacific*, à laquelle a été greffée dès le début une affaire malencontreuse, celle dite du *Crédit mobilier*, où tant de gens en place ont été compromis, et qui a, dit-on, hâté la fin du premier initiateur de cette grande voie, M. Ames. Quant au chemin de fer de l'Erié, qui aurait dû être le plus important de l'Union, la grande voie appienne de l'Amérique, comme on l'avait baptisé au début, il a toujours été depuis nombre d'années en souffrance et fort mal administré. C'est cependant l'une des voies que les marchandises de l'ouest et des grands lacs prennent encore de préférence pour se rendre à New-York. C'est à peine si celles de *Pennsylvania*, *Baltimore-Ohio*, *New-York Central*, parviennent à lui disputer le premier rang. On peut dire que ces quatre grands chemins sont réellement à la tête de toutes les voies ferrées de l'Union. Ce sont les grands pourvoyeurs en produits manufacturés de tous les marchés de l'intérieur, et ils déversent en retour sur les rives de l'Atlantique toutes les richesses naturelles que l'ouest des États-Unis fournit en si grande abondance, tous les produits du sol et du sous-sol.

Aucun chemin n'était mieux placé que celui de l'Erié pour concentrer sur ses rails le plus grand trafic entre toutes les lignes ri-

vales : il arrive à Buffalo, cette métropole des lacs, plus directement que le *New-York Central*, sur une distance qui est de 19 milles moins longue (422 au lieu de 441), et alors que les chemins de fer *Pennsylvania* et *Baltimore-Ohio* ont pour points de départ Philadelphie ou Baltimore, l'Erié a véritablement pour tête de ligne New-York, qui l'emporte si étonnamment sur les deux premières de ces villes. Pourquoi l'Erié n'a-t-il pas écrasé ses rivaux? pourquoi ne marche-t-il pas aujourd'hui à la tête de toutes les voies ferrées américaines? pourquoi la législature de l'état de New-York lui a-t-elle disputé comme fictif, il y a dix-huit mois, le maigre dividende de 1 et 3/4 pour 100 que l'Erié allait distribuer à ses actionnaires? La réponse est dans les faits qui suivent, que chacun connaît et cite à tout propos dans le monde des affaires de New-York.

Les actions de l'Erié, qui, il y a onze ans et demi, en avril 1864, se cotaient à 126 dollars (le pair étant de 100) et recevaient un dividende de 8 pour 100, sont tombées, durant le mois de juin 1874, à 27, ont oscillé un moment, trois mois après, autour de 32, et se sont arrêtées depuis à 17, cours minimum qu'elles affichent encore (novembre 1875); c'est la cote la plus basse que l'Erié ait jamais enregistrée, même aux jours les plus malheureux. Pendant cinq ans (1867-1872), une bande d'agioteurs effrénés s'empara de la direction de ce chemin, et y apporta la corruption qui règne depuis longues années dans la plupart des administrations publiques aux États-Unis. Le président et les directeurs de l'Erié agissaient à la façon de ces hommes sans foi, de ces *politiciens* éhontés qui ne s'attachent à un parti, qui ne cherchent à faire réussir une élection que pour mettre ensuite les places et le trésor au pillage. On est allé jusqu'à faire alliance avec ces tristes gens, et l'on a composé un moment, en s'unissant à eux, l'association la plus redoutable, la plus dangereuse que l'état et la ville de New-York aient jamais vue. Cette coterie, ce *ring* est resté célèbre. Pendant que les uns, avec le trop fameux Tweed, aujourd'hui en prison et qui traînait à sa suite tout le clan des Irlandais et la lie du parti démocrate, pillaient la caisse municipale et volaient plus de 100 millions de francs, les autres volaient de beaucoup plus la caisse de l'Erié. En 1868, en quatre mois, de juillet à octobre, le capital d'actions de ce chemin était porté de 34 millions de dollars à 58. Aux États-Unis, on appelle d'un mot plaisant cette manœuvre frauduleuse qui consiste à battre monnaie avec un apport fictif; on dit qu'on « arrose » les actions. Sur cette pente fatale, on ne s'est plus arrêté. En 1871, on dépassait 86 millions de dollars sans que l'actif de l'Erié ait été le moins du monde réellement augmenté. En 1869, le conseil des directeurs de ce chemin, se sentant coupable, refusait de faire enregistrer les actions de la compagnie, sur quoi

le syndicat des agens de change de la bourse de New-York rayait l'Erié de sa liste; pendant six mois, il n'y eut aucune cote de cette valeur.

Tout le temps que dura cette monstrueuse association, le vol, le pillage, le banditisme financier, s'installèrent en permanence dans la direction de l'Erié; les mots ne sont pas trop forts, et la flétrissure ne saurait être trop grande. Non-seulement on se tourna contre les lignes rivales qu'on essaya plusieurs fois, par des mesures déloyales, de tenir en échec; mais la lutte eut lieu par momens entre certains des administrateurs eux-mêmes, qui jouaient entre eux au plus rusé sans tenir compte des intérêts sacrés qui leur étaient confiés. Il y a un terme parmi les gens de Wall-street pour caractériser ce jeu de bourse d'un nouveau genre : cela s'appelle *corner*, acculer son adversaire. Les acolytes de Fisk, Drew et Gould, lui ont joué ensemble, puis, séparés, se sont joué entre eux de ces tours. Aujourd'hui on réclame à Gould les millions de dollars qu'il s'est appropriés de la sorte, et il offre d'en restituer une partie. Que devenaient au milieu de tout cela le bon entretien, la marche régulière de la voie? Peu s'en fallut un jour, sur un *railway* loué et disputé, qu'un duel à la locomotive n'eût lieu, et que de part et d'autre les escouades d'ouvriers qui accompagnaient les trains respectifs, qu'on avait fait monter exprès dans les convois, n'en vinssent aux mains et ne livrassent une bataille en règle sur les rails. Pour voir la fin de ces désordres, jusqu'ici sans exemple même en Amérique, où l'on ose tout, il a fallu que la balle d'un assassin, en janvier 1872, frappât le président de l'Erié, James Fisk, et que Jay Gould, associé à toutes les fraudes de cet ignoble agioteur, fût lui-même déposé de la présidence au mois de mars suivant. Alors seulement un peu de calme se fit, et un peu de pudeur entra dans la direction de cette affaire. Immédiatement les actions de l'Erié doublèrent de prix et montèrent un moment de 30 à 75 dollars.

Ce James Fisk était bien la tête d'aventurier la plus audacieuse qui ait jamais paru à New-York. Il avait commencé par être colporteur, puis, dans la fourniture des armées, avait fait quelque fortune pendant la guerre de sécession. Ce fut le point de départ de ses succès. Il s'établit à New-York comme banquier, accapara les actions de l'Erié, se fit nommer président de ce chemin. Il bâtit un théâtre somptueux, le *Grand Opéra*, y porta ses bureaux et ceux de sa compagnie, et du même coup se fit *impresario*. Entre deux signatures, il allait diriger la représentation d'une opérette, et *la Grande-Duchesse* se coudoyait dans les couloirs avec les ingénieurs du *railway*. Fisk ne borna point là son ambition. Ayant aussi le goût de l'épaulette et du képi, il acheta un régiment de la milice

et s'en nomma colonel. Comme il avait les mains pleines d'or et toujours ouvertes, il se rendit populaire et fut bientôt l'homme le plus acclamé, le plus choyé de New-York. Nous l'avons vu en 1870 dans tout son rayonnement. Ce nabab avait un harem, et les plus jolies femmes montaient effrontément dans sa voiture ou s'affichaient publiquement dans sa loge. Ses soupers, ses orgies devinrent célèbres. Dans ce pays, où les formes austères apparentes, si chères aux Anglo-Saxons, sont encore un peu de mode, on trouvait cela naturel. L'homme était de stature massive, corpulent, mais de figure avenante, joyeuse. Il ne laissa que des regrets; on lui fit des funérailles magnifiques, et le peuple le pleure toujours. J'ai vu en 1874, dans une fête touchante de souvenir pour les morts, ses fidèles aller couronner de fleurs son tombeau.

Depuis l'époque malheureuse dont nous n'avons fait qu'esquisser les phases, divers présidens, toutes personnes d'une honnêteté reconnue, se sont succédé à la tête de l'Erié. Une partie des vols si impudemment accomplis par les précédentes administrations ont dû être ou seront restitués; mais l'Erié ne semble pas encore avoir trouvé son véritable directeur, l'âme qui animera cet empire. Un chemin qui doit fournir l'intérêt de 125 millions de dollars d'actions souscrites et de dette consolidée a la dette d'un petit état. Les entrées brutes, qui s'élèvent à plus de 20 millions de dollars, équivalent à celles d'un petit gouvernement. En réduisant les dépenses, en introduisant dans la comptabilité l'exactitude et l'économie, qui n'y ont que très rarement existé, il serait peut-être facile de relever l'Erié et de le ramener aux beaux jours qu'il a jadis connus. Toutefois il faut une très forte tête pour mener cette vaste machine; il faut un homme d'affaires à la fois prudent et hardi, rompu à tous les secrets de l'exploitation d'une voie ferrée, une sorte de chef d'état plus autocrate que constitutionnel, mais juste et loyal envers tous. Le New-York Central a trouvé cet homme dans l'infatigable M. Vanderbilt, qui, presque octogénaire, est toujours vigoureusement sur la brèche; le *Pennsylvania* l'avait trouvé dans M. Thomson, prématurément ravi aux affaires le 24 mai 1874; mais l'Erié ne l'a pas rencontré assurément dans M. Jewett ni dans son prédécesseur, M. Watson. Encore une fois l'Erié est mis aujourd'hui sous séquestre et doté officiellement d'un *receiver* qui veille, au nom de la loi et dans l'intérêt des infortunés actionnaires, à la comptabilité de ce *railway*. Passer équitablement à leur chapitre respectif les recettes et les dépenses, l'actif et le passif, c'est là une opération élémentaire, mais de laquelle depuis longtemps on avait perdu la coutume dans les livres de l'Erié.

Ainsi vont les choses aux États-Unis, où tout certes n'est pas à

louer, surtout dans la manière dont certains chemins de fer sont mis en actions et administrés. On pourrait citer pour d'autres les mêmes faits que pour l'Erié. L'*Atlantic and Great Western*, organisé par un audacieux financier anglo-américain, a dévoré près de 90 millions de dollars pour une longueur totale construite qui ne dépasse pas 423 milles, ce qui met le coût moyen de la voie à 210,000 dollars par mille. Nul chemin de fer aux États-Unis n'a peut-être jamais atteint un tel chiffre, car si l'Erié a coûté 225,000 dollars par mille, au moins a-t-il son matériel roulant, tandis que l'*Atlantic* emprunte le sien à un taux onéreux de loyer à la compagnie du *Rolling Stock*. L'organisateur de ce railway, le tour joué, a tranquillement regagné le pays brumeux d'Albion, pendant que les actionnaires se morfondent, espérant toujours recevoir un dividende qui ne vient jamais.

C'est là le vice inhérent au système, seulement il ne faudrait pas se hâter de conclure de cas particuliers à un cas général. La liberté coudoie ici la licence; mais la liberté est féconde. Avec un mode centralisé, autoritaire, comme celui qui existe ailleurs, avec le système d'exploitation des chemins de fer par l'état, comme on le pratique en Belgique, en Allemagne, sur quelques lignes d'Italie, ou par le moyen de grandes compagnies privilégiées comme en France, l'Amérique n'aurait pas certainement été dotée aussi promptement d'une longueur aussi considérable de *railways*. C'est miracle qu'en si peu d'années les Américains en aient construit autant. Ils doivent surtout cet essor à la liberté entière qui leur a été laissée, à la concurrence illimitée que les lignes ont pu se faire entre elles. Sans doute il y a des inconvéniens à cela et des faits graves à déplorer, nous venons d'en indiquer quelques-uns; mais l'ensemble est satisfaisant, et ce pays, d'une superficie si grande, est partout vivifié aujourd'hui par la voie de fer. Il n'y a pas de territoire ou d'état qui ne soit visité par le rail. Dans le Colorado, le Nouveau-Mexique, dans l'Idaho et l'Orégon, on trouve des chemins de fer. Le territoire indien lui-même est traversé ou va l'être. Le ruban de fer fertilise tout ce qu'il touche, et c'est à lui principalement que l'Amérique du Nord est redevable de sa merveilleuse colonisation, qui a été si prompte et si décisive. Devant lui, les ravins se comblent, les montagnes s'abaissent, le désert se peuple, la terre se couvre de récoltes, les mines, les forêts livrent leurs trésors, tout se transforme et progresse, et le lointain *far-west*, qui depuis le temps de Cooper sollicitait l'imagination des *Yankees*, n'a plus de mystères ni de secrets.

L. SIMONIN.

UN

CONTEUR ESPAGNOL

ANTONIO DE TRUEBA.

I.

C'est une justice à rendre aux auteurs espagnols en général, qu'ils s'attachent très sincèrement à écrire des œuvres honnêtes et qu'à défaut d'autre mérite ils auraient encore celui de dédaigner les succès de mauvais aloi : ils ne s'attardent pas de préférence à l'étude du vice et des laideurs sociales, et se gardent d'afficher une sorte d'indifférence esthétique entre le mal et le bien. Ces scrupules évidemment ne sauraient tenir lieu des qualités diverses qui font l'écrivain, et cependant qui pourrait dire tout ce que le talent lui-même y gagne d'autorité, de charme aussi et d'agrément? Antonio de Trueba, conteur et poète, jouit par-delà les Pyrénées d'une véritable réputation : le peuple chante ses vers, et ses contes sont lus partout. Ce n'est pas qu'il se distingue par la grandeur des conceptions ou l'étendue des connaissances : tel autre aura peut-être l'imagination plus féconde, l'esprit plus fin, le tour plus vif et plus original; en revanche, autant que personne, il a le cœur sensible et bon, et le meilleur de son œuvre est venu de là. Lointains souvenirs d'enfance, chansons d'attente ou de regrets, toutes ces pages, écrites sans prétention, respirent comme un parfum d'honnêteté qui séduit; on se sent pris, sans y penser, à ce ton si simple et si naturel, à cette bonhomie charmante, à cette émotion pénétrante et douce que l'art n'imite pas, mais qui permet parfois de s'élever

jusqu'à lui; puis faisant un retour sur la jeunesse obscure de l'auteur, réfléchissant aux obstacles qui semblaient lui fermer l'entrée de la carrière littéraire, on est forcé de convenir que le même sentiment de dignité morale qui soutenait son caractère au milieu des épreuves n'a pas peu contribué non plus à grandir son talent.

Enfant du pays basque, Trueba est né à Montellano, petit village de la commune de Galdames, dans les Encartaciones, — on désigne ainsi de temps immémorial toute la partie occidentale de la seigneurie de Viscaye, depuis Bilbao jusqu'à la province de Santander. D'après son acte de baptême, il serait venu au monde en 1819; pour lui, d'excellentes raisons le portent à croire qu'il naquit seulement deux ans plus tard. Chacun sait qu'en Espagne le livre de la paroisse, comme autrefois chez nous, tient lieu des registres de l'état civil; par malheur les curés des petites localités rurales, chargés d'inscrire les naissances et les décès, ne s'acquittent pas toujours de ce soin avec assez d'exactitude. En rédigeant après coup et sur des notes détachées l'acte de baptême du jeune Antonio, on confondit son jour de naissance avec celui d'un frère du même nom qui l'avait précédé et dont il prit ainsi la place. Il était tout enfant encore lorsque, quittant Montellano, ses parens vinrent s'établir dans une petite maison qu'ils avaient aux environs de Sopuerta. C'étaient de simples cultivateurs, vivant comme leurs voisins de cette existence calme et laborieuse qui suffit au bonheur du paysan basque. Dans ces montagnes, plus que partout ailleurs, la moisson s'achète au prix de constans efforts et de dures fatigues. Les terres cultivables, situées souvent sur des pentes ardues, ne peuvent être travaillées qu'à la main; les femmes elles-mêmes aident leurs maris et retournent la glèbe. Le soir, un pain grossier de maïs, des légumes et des fruits composent le repas de la pauvre famille; mais, vienne le jour du repos, tout le village est en fête. Après la messe, les anciens se réuniront sur la place de l'église pour causer de la prochaine récolte et des affaires de la province; de leur côté, les jeunes gens engageront une vaste partie de paume ou danseront avec leurs fiancées. Ainsi les années s'écoulent uniformément pour tous, dans une obscurité heureuse, et Trueba lui-même n'eût pas désiré d'autre sort; mais les événemens approchaient déjà qui devaient changer le cours de sa vie et valoir à l'Espagne, selon son expression, un laboureur de moins et un poète de plus.

On était alors en 1836; depuis plus de deux ans, don Carlos, frère cadet de Ferdinand VII, avait pris ouvertement les armes pour soutenir ses prétendus droits à la couronne; Basques et Navarrais, toute cette forte race de montagnards, entraînés les uns par l'esprit d'aventure, tremblant les autres pour leurs priviléges qu'on disait menacés, s'étaient déclarés en sa faveur contre la monarchie libé-

rale et constitutionnelle. Des deux côtés, l'acharnement était au comble, l'exaspération indicible; sur toute la ligne de l'Èbre et du nord au midi, il n'était bruit que de massacres, de fusillades, de villages saccagés et livrés aux flammes, et si, grâce à l'habileté de leurs généraux, à la vaillance de leurs soldats, les provinces basques elles-mêmes n'avaient pas trop à souffrir de la présence des *christinos*, la guerre ne laissait pas de leur coûter bien des angoisses et bien des larmes. L'un après l'autre, tous les jeunes gens valides, à peine arrivés à l'âge d'homme, étaient forcés de prendre le fusil; ils partaient laissant en jachère le champ paternel, et combien parmi eux qui ne devaient plus revenir! Antonio de Trueba venait d'atteindre sa quinzième année; nature douce et bonne, il n'avait pas cette énergie belliqueuse, ce goût de la lutte et du danger qui chez le Basque d'ordinaire s'allie si étrangement avec l'amour du foyer et la pratique des vertus domestiques. Devenu soldat, à défaut d'une balle le désespoir l'eût tué, le dégoût, l'horreur des scènes de violence et du sang répandu. Sa mère le connaissait bien et ne songeait qu'à l'arracher à ce double péril; un de leurs parens tenait alors à Madrid, dans la rue de Tolède, un magasin de fer et de quincaillerie où plusieurs commis étaient occupés : il y avait là pour le jeune Antonio un emploi tout trouvé; mais il devait se hâter sous peine d'être compris dans la prochaine levée et obligé de prendre rang parmi les carlistes. On lui fit soigneusement un paquet de ses plus belles hardes, on l'embrassa avec force recommandations, et il partit.

Bien des années se sont écoulées depuis; aujourd'hui encore Trueba ne peut songer à cette première et dure épreuve de sa vie sans que ses yeux se mouillent de larmes. A l'amour profond que nourrissent tous les montagnards pour la terre natale se joignait en lui une délicatesse de sentimens, une facilité d'émotion, qui devaient lui rendre le sacrifice plus douloureux encore. Il fit route, à partir de Bilbao, dans une de ces longues charrettes nommées *galeras* et couvertes d'une bâche de toile soutenue par des cerceaux où prenaient place alors, couchés pêle-mêle sur des matelas, les gens trop pauvres pour voyager plus vite et plus commodément. A Madrid l'attendaient bien d'autres misères; il n'avait rien du commerçant, ni les goûts ni les aptitudes; par surcroît, à peine arrivé, en dépit de sa parenté avec le patron, il fut chargé dans la maison des travaux les plus rudes et les plus rebutans; sevré tout à coup des douceurs de la vie de famille, il se trouvait en butte aux plaisanteries de ses nouveaux camarades; bientôt il prit en horreur ce triste et froid magasin de la rue de Tolède. Madrid d'ailleurs lui déplaisait avec son climat perfide, tour à tour brûlant et glacial, son agitation fiévreuse, ses hautes maisons entassées, sa

campagne aride et désolée, coupée de routes où le vent soulève la poussière en gros tourbillons.

Fort à propos deux choses le sauvèrent de la nostalgie : le travail et la poésie. L'éducation de Trueba avait été celle des autres enfans de son village; ces honnêtes et rudes cultivateurs, forcés d'arracher à un sol difficile leur subsistance de chaque jour, n'ont ni le temps ni le désir de devenir des savans : quelques ouvrages religieux comme *l'Année chrétienne* ou le catéchisme du *Padre Astete*, l'histoire de l'immortel *don Quichotte* et les *Fueros de Viscaye*, voilà ou à peu près ce qui constitue le fonds de bibliothèque d'une famille basque. Bien qu'il fût tombé pour ses débuts dans un milieu où les travaux de l'esprit n'étaient guère en honneur, observateur par caractère, Trueba n'eut pas de peine à comprendre ce qui lui manquait. Courageusement il se mit à l'œuvre, avec une ardeur toute juvénile, s'épuisant de veilles et de privations, donnant aux livres le meilleur de ses loisirs et le plus clair de ses économies. Sans doute, malgré ses efforts, il n'est point parvenu à combler entièrement les lacunes de son instruction première. Il est allé au plus pressé, comme on dit, et le cercle de ses connaissances ne s'étendrait guère au-delà des limites assez restreintes de l'histoire et de la littérature nationales. Aussi bien n'avait-il pas besoin de science pour comprendre la nature et y puiser l'inspiration.

En Espagne, comme en Grèce, comme en Italie, tout le monde fait des vers; chez ces populations du midi au caractère enthousiaste, à l'imagination ardente, la *langue des dieux* est, à bien prendre, une langue vulgaire : artisan, soldat, laboureur, chacun se plaît à chanter ses peines ou ses joies, ses amours ou ses haines, chacun tout haut raconte l'*histoire de son cœur*. D'une part, l'idiome espagnol se prête admirablement à ce genre d'exercice; il est riche, harmonieux, docile aux inversions, plein d'expressions, de tours, d'images poétiques; en outre la prosodie n'a rien d'exigeant : la rime ne vient pas à tout instant, comme chez nous, entraver le cours de la phrase et gêner la pensée; les vers se correspondent par simples assonances, et les licences sont permises. Évidemment il s'agit ici de cette poésie courante, familière, de tous les jours, vraiment populaire. Quant à la forme qu'elle adopte le plus souvent, c'est celle d'une stance de quatre vers, qu'on nomme *copla*, couplet, et qui, ainsi que le mot l'indique, est faite pour être chantée. Souvent encore la pensée, se partageant en plusieurs strophes, s'allonge jusqu'à former une véritable chanson; couplets ou chansons, rien de tout cela n'est écrit ou composé à loisir. Le poète parle d'inspiration, et ses vers, plus ou moins altérés par la mémoire ou le caprice des auditeurs, vont désormais passer de bouche en bouche. Point de pré-

tentions littéraires chez ces trouvères du peuple, — l'expression les trahit fréquemment, et la syntaxe leur est inconnue; en échange, beaucoup de couleur dans leur poésie, du sentiment, de la grâce, et plus encore de verve et de gaîté. Trueba cite à ce propos un de ses oncles, « le plus fameux de tous les chanteurs de Montellano, connu partout sous le surnom de Vasco, et si habile à composer des *cantas*, qu'il pouvait, disait-on, parler en vers des heures entières. Il fallait le voir, le brave homme, avec ses souliers à boucles, ses guêtres, sa culotte et sa veste noires, son gilet de tripe bleu, sa ceinture violette, son chapeau dont les ailes étaient relevées par derrière et abaissées par devant, et sa petite queue grise peignée avec grand soin; il fallait le voir sous les noyers de Carral, au retour de l'assemblée de Beci, faisant éclater de rire avec ses *cantas* la foule joyeuse qui l'entourait! »

Trueba est bien de la même race de chanteurs populaires : aussi souple peut-être, mais moins exubérant, avec une note émue dans la voix et quelque chose d'attendri qui n'appartient qu'à lui seul. Outre que son inspiration part toujours des sentimens les plus nobles et les plus élevés, il semble naturellement porté vers la tristesse, et sa poésie, comme sa pensée, reflète partout une teinte de douce mélancolie. A peine au sortir de l'enfance, il se retirait à l'écart pour faire des vers; dans le village, on s'en étonnait un peu. « Qui donc t'a appris à chanter? lui demandait-on. — Personne, répondait-il; je chante parce qu'il plaît à Dieu, je chante comme les oiseaux. » Parfois même on avait recours à son jeune talent; mais laissons-le évoquer lui-même ces souvenirs.

« Sur le versant de l'une des montagnes qui entourent une vallée de Viscaye s'élèvent quatre maisonnettes, blanches comme autant de colombes, tout enfouies dans un petit bois de noyers et de châtaigniers, quatre maisonnettes qu'on aperçoit de loin lorsque l'automne a dépouillé les arbres de leurs feuilles. C'est là que j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

« Dans le fond de la vallée est une église dont le clocher perce la voûte de feuillage et se dresse majestueusement au-dessus des noyers et des frênes, comme pour signifier que la voix de Dieu préside à la nature entière; dans cette église, on dit deux messes le dimanche, l'une au point du jour, l'autre deux heures après.

« Jeunes gens, nous nous levions avec le chant des oiseaux et nous descendions dès l'aube à l'église, courant, sautant à travers les épais taillis; nos parens se rendaient plus tard à la grand'messe; pour moi, pendant leur absence, j'allais m'asseoir sous les cerisiers qui se trouvent en face de la maison paternelle : c'était mon endroit préféré parce que de là on découvre toute la vallée qui s'étend jusqu'à la mer. Bientôt quatre ou cinq jeunes filles, rouges comme les

cerises qui pendaient au-dessus de ma tête ou comme les rubans qui serraient les longues tresses de leurs beaux cheveux, venaient se grouper autour de moi; elles me faisaient composer des couplets pour chanter le soir à leurs fiancés au son du tambour de basque, sous les noyers, où toute la jeunesse allait danser et où les anciens aimaient à causer en se réjouissant de notre joie. »

Cependant, comme on pense bien, Antonio ne se contentait pas de prêter sa voix aux amours d'autrui; avec l'âge s'éveillaient en lui ces mille sentimens de tendresse un peu vague qui font battre le cœur et travailler la tête d'un jeune garçon de quinze ans; tout d'ailleurs dans son éducation, dans son caractère, le prédisposait aux passions idéales et pures qui trouvent en elles-mêmes leur satisfaction; il y goûtait une sorte de plaisir douloureux.

« Un matin, poursuit-il, je vis assise sous les arbres qui ombragent l'église de mon hameau une jeune étrangère d'une beauté si ravissante, que jamais son image ne s'effacera de ma mémoire. Je ne compris pas alors le sentiment qu'elle m'inspirait; mais après la messe, en sortant de l'église, je la suivis des yeux jusqu'à la voir disparaître au loin sous le couvert d'un petit bois, et je rentrai à la maison le cœur rempli d'une tristesse que de longtemps je ne pus surmonter. Durant ces jours, j'allais me fixer sur le sommet d'une colline d'où on découvrait le chemin qu'avait pris la jeune étrangère, et je composais une foule de chants pour exprimer quelque chose de ce que mon cœur sentait. Dix ans plus tard, passant par un bourg de Castille, quelle ne fut pas mon émotion quand j'entendis un de ces chants dans la bouche d'une jeune fille qui étendait du linge à sécher sur le bord d'un ruisseau! »

Seul et malheureux dans cette grande ville de Madrid, Trueba n'oublia point la poésie qui avait charmé son enfance. Lorsque sa tête était fatiguée de travail, songeant à son pays, son rêve de tous les instans, il allait chercher dans la campagne un coin, plus favorisé que les autres, où il pût trouver de l'air, de la verdure, des chants d'oiseau, et là, tout en marchant, il composait des vers; au retour, il aimait se mêler à la foule des gens du peuple : il observait les caractères, il écoutait les conversations. Après plusieurs années passées chez son oncle, il était entré, toujours à titre de commis, dans un autre magasin de quincaillerie, et sa destinée semblait désormais fixée, quand tout à coup des malheurs financiers survenus à son nouveau patron le décidèrent à quitter le commerce. Depuis longtemps il était tourmenté du besoin d'écrire; il avait suffisamment étudié la grammaire et la langue, les idées ne lui manquaient pas; il se lança dans la littérature. Pauvre et inconnu qu'il était, ses débuts furent pénibles, cela va sans dire, et il connut les mauvais jours; mais il avait l'énergie, la force de volonté

particulière aux hommes des montagnes. Il ne se décourageait point, travaillant nuit et jour à se faire connaître, écrivant partout où une place lui était ouverte, et en 1852 enfin il publiait son premier volume, *le Livre des Chansons;* il avait alors une trentaine d'années.

Ce livre comprend un nombre de pièces assez considérable; plusieurs proviennent d'essais antérieurs du poète; pourtant on n'a pas de peine à saisir entre elles le lien qui les unit. Avant toute chose, elles sont écrites pour le peuple et du tour le plus simple, le plus familier. Trueba n'a frayé jamais qu'avec des gens d'humble condition; ce sont leurs mœurs qu'il aime, leurs goûts qu'il partage, et il s'adresse à eux pour être compris. « Ne cherchez dans ce livre ni érudition, ni culture, ni art; cherchez-y des souvenirs du cœur et rien de plus... Qu'entends-je au grec et au latin, aux préceptes d'Aristote et d'Horace? Parlez-moi plutôt de ciel et de mer azurés, d'oiseaux et de moissons, d'arbres chargés de fruits; parlez-moi des amours, des joies et des tristesses d'un peuple honnête et bon, et alors je vous comprendrai, car en dehors de là je ne connais rien... Bref, j'ai composé mes chansons comme j'ai pu, à la grâce de Dieu, ainsi que le peuple fait les siennes. » Peut-être, il est vrai, le poète fait-il ici trop bon marché de son talent; quoi qu'il en dise, ce n'est point l'art qui fait défaut dans ces petits poèmes si vivement conduits, si bien composés. Le langage non plus n'est pas celui du peuple : le peuple d'ordinaire ne parle pas avec cette correction, ce bon goût, ce choix des termes et des images; de tels vers ne sont pas seulement d'un improvisateur, ils portent la marque d'un écrivain, et, s'il avait pu les connaître, le vieux Vasco lui-même, le plus fameux chanteur de Montellano, se serait avoué vaincu.

Ce qui frappe aussi en lisant ce livre, c'est l'accent de mélancolie qui partout y est répandu; l'auteur en effet n'a pu s'empêcher de faire plus d'un retour sur l'histoire de sa vie; espérances de gloire non réalisées, amours trompés, chagrins d'absence, que de motifs de tristesse, hélas! Mais cette tristesse n'a rien de sombre ni de chagrin; pour se consoler n'a-t-il pas ses chansons? « Les âmes comme la mienne embellissent jusqu'à la douleur, s'écrie-t-il, viens près de moi, et l'art que Dieu m'enseigna, je te l'enseignerai, et tu verras comme les cieux te paraîtront plus bleus, les prés plus fleuris, l'air plus parfumé, la vie plus agréable et moins triste la mort. » Quant aux sujets, comme les rhythmes eux-mêmes, ils sont encore assez variés : à la description du printemps et des joies qu'il amène succède le récit de Juan le soldat, un des héros de la guerre de l'indépendance, ou de charmantes scènes d'intérieur, simplement esquissées. Au fond, l'inspiration ne change pas. Trueba aime d'un égal amour la nature, la patrie, la famille, la religion;

ces quatre sentimens se partagent ainsi son âme et débordent jusque dans ses vers. M. Antoine de Latour, dans ses *Études sur l'Espagne*, a pu le comparer justement à notre Brizeux, car il a du poète breton le ton ému, les convictions profondes, le respect pieux du foyer et du sol natal; comme Brizeux aussi, sa voix, excitée d'un souffle intérieur, s'élève par instans jusqu'à la vraie éloquence.

Le Livre des Chansons eut un grand succès, et le nom du jeune poète courut bientôt avec ses vers d'un bout à l'autre des Espagnes. C'était bien là un de ces ouvrages dont a parlé le moraliste : quand un livre inspire des sentimens, il est fait de main d'ouvrier. Les trois premières éditions avaient été épuisées en quelques mois : le duc de Montpensier voulut faire les frais de la quatrième, la reine Isabelle à son tour se chargea de la cinquième : plusieurs autres ont suivi depuis. Certes ces distinctions, rares dans tout pays, avaient de quoi flatter l'orgueil d'un écrivain; il est doux d'être admis à la cour, comme dit Boileau, et reçu chez les princes, mais être goûté du peuple est chose bien douce aussi, et si l'on s'adressait à Trueba lui-même, peut-être mettrait-il au-dessus de toute autre gloire l'approbation naïve des femmes et des enfans, qui, aujourd'hui encore, apprennent ses refrains et répètent partout les vers d'*Antonio le chanteur*.

II.

Si éclatant que fût ce premier succès, Trueba ne pouvait compter longtemps pour vivre sur la poésie seule et les ressources toujours modiques qu'elle procure aux plus laborieux; du moins lui devait-il des protecteurs et des amis. Il entra donc dans la rédaction d'un journal politique qui se fondait et qui sous le nom de *Correspondance d'Espagne* devait bientôt devenir une des feuilles les plus répandues du pays. En même temps il écrivait de petits morceaux en prose, et, bien qu'il n'ait jamais complétement renoncé à la poésie, c'est plutôt comme prosateur qu'il a continué son chemin dans la littérature. Les *Contes couleur de rose* parurent en 1859; plein d'un doux intérêt et dédié à la jeune femme de l'auteur, ce livre justifiait doublement son titre. Trueba venait alors de se marier : il commençait presque à être célèbre; après plus de vingt années d'absence, il comptait revoir son pays natal, son vieux père, ses amis d'autrefois, il était jeune encore, il avait bon courage, et tout joyeux, le cœur ouvert à l'espérance, il saluait l'avenir.

Aux *Contes couleur de rose* succédèrent plusieurs autres recueils de même genre : *Contes champêtres, Contes populaires, Contes de vivans et de morts, Contes de diverses couleurs*. Du reste il ne fau-

drait pas se méprendre sur ce terme de *conte*, qui en espagnol a beaucoup plus d'extension que dans notre langue; il sert à désigner en général toute sorte de récit court et familier, quel qu'en soit le sujet, possible ou fantastique, imaginaire ou réel. Ainsi chez Trueba, bon nombre de ces contes, il les a entendus tout enfant : le surnaturel y joue un grand rôle, et la donnée est toute fabuleuse; en France, en Italie, en Allemagne, on les retrouverait circulant avec quelques variantes. Qu'on y ajoute une foule de légendes purement locales, de traditions empruntées à l'histoire du pays, et l'on aura comme un aperçu des richesses où Trueba a pu puiser à pleines mains. Tantôt c'est un voisin, beau parleur, qui le soir, lorsque toute la famille est réunie autour du foyer, charme par ses récits les longues heures de la veillée; tantôt c'est la mère-grand, au milieu d'un cercle de têtes curieuses, qui parle à ses petits-enfans des mille choses du temps jadis et entraîne au pays des rêves leurs jeunes imaginations. « A la porte de notre maison, écrit Trueba, se trouvait une belle treille, et là, durant les paisibles après-midi de printemps, mon aïeule, que Dieu ait son âme, nous contait, à mon frère et à moi, des contes fort jolis, tout en faisant aller son rouet, parce que la bonne femme se disait, non sans grande raison : — Mieux vaut que les petits diables restent ici à écouter mon bavardage que de grimper sur les noyers et les cerisiers pour déchirer leurs vêtemens. » Plus tard Trueba, devenu écrivain, a fait des contes populaires une étude toute spéciale : de ci, de là, par les chemins, à pied, en diligence, s'arrêtant dans les fermes, faisant causer les femmes et les enfans, il a recueilli une foule de légendes inédites et complété sa collection. Enfin, dans bien des cas, il a fourni lui-même le fond du récit; parfois il se donne libre carrière, inventant son drame de toutes pièces. Le plus souvent, là encore, il a recours à ses souvenirs et se contente de traiter des faits dont il a été lui-même l'acteur ou le témoin : ces derniers *contes* mériteraient plutôt le titre de nouvelles, et peut-être ne seraient-ils, entre tous ceux de l'auteur, ni les moins intéressans, ni les moins bien dits.

Cependant les uns et les autres se ressemblent toujours par un point, par la forme, qui est la forme populaire. Depuis plusieurs années déjà, dans la plupart des pays de l'Europe, on s'occupe de rechercher activement fables, contes de fées et autres documens épars de l'imagination du peuple. C'est là en effet pour l'homme d'études un champ inépuisable d'observations curieuses sur le caractère et l'esprit des races aux diverses époques; mais deux façons se présentent d'abord d'en rendre le travail. Faut-il, par scrupule d'érudit, se contenter d'écrire à la dictée, et, pour le plus grand inté-

rêt du texte, le transcrire fidèlement tel qu'on l'a recueilli des lèvres d'un narrateur illettré? Faut-il au contraire n'y voir qu'un canevas dont le dessin n'a rien de définitif, et que l'on peut retoucher à sa guise au nom de la syntaxe et du bon goût? Trueba s'est prononcé pour la dernière affirmation; il laisse aux autres l'ambition de servir la science, et, quant à lui, ne se prive point de donner à des récits souvent informes et décousus un peu plus de vraisemblance et de correction. Du moins en toute occasion, et lors même qu'il écrit pour son propre compte, il s'attache à garder toujours ce style simple et uni, ces locutions rapides, ces idiotismes plus expressifs que relevés avec lesquels le peuple espagnol rend les idées les plus abstraites et explique les choses les plus compliquées. Est-ce à dire qu'il n'espère point trouver pour ses livres d'autres lecteurs que les gens du commun? Loin de là, car, ainsi qu'il l'exprime fort bien, dans la vie de chaque jour, grands ou petits, riches ou pauvres, nous parlons tous indifféremment le langage du peuple. Donc s'adresser au peuple, c'est pouvoir être compris de tous, et le genre littéraire qui imite le fond et la forme, le sentiment et l'expression populaires, porte en lui-même la meilleure garantie de succès.

Le grand péril, en voulant rester naïf et familier, c'est de tomber dans le vulgaire : or Trueba y tombe quelquefois; il est telle forme de langage, telle exclamation triviales qu'il eût pu sans grand dommage laisser à ceux qui s'en servent. Hâtons-nous d'ajouter que ces légères taches dans l'expression ne s'étendent jamais jusqu'à la pensée; les contes de Trueba ont cela de commun avec sa poésie que l'inspiration en est toujours pure et élevée; ce sont les mêmes préoccupations honnêtes, la même délicatesse de sentiment, le même choix des sujets, la même morale aimable et consolante, faite d'espoir et de résignation. « Partout il est resté l'adversaire de cette littérature pessimiste qui se complaît à présenter le monde comme un désert sans bornes, où il ne germe pas une fleur, et la vie comme une nuit sans fin, où il ne brille pas une étoile; partout il a glorifié le bien, la vertu. » Ainsi disait-il dans la préface de ses premiers contes. Plus tard, l'horizon s'est encore assombri; les déceptions et les misères l'ont éprouvé à nouveau, mais il a conservé inaltérés son courage et sa foi, et il s'écrie avec une véritable éloquence, faisant allusion aux âpres sentiers qui serpentent dans ses chères montagnes : « Non, pour moi, il n'y a pas de chemin pénible ou douloureux, que ce soit celui de mon village ou celui de la vie, car au bout de l'un est le foyer de mon enfance, au bout de l'autre est le ciel, et au bout de tous deux m'attendent des amis bien-aimés. »

Quelques-unes des scènes présentées par Trueba, les *Contes champêtres* par exemple, se passent en Castille, aux portes mêmes

de Madrid; mais le théâtre qu'il préfère serait encore la Viscaye, et, pour parler plus exactement, un coin de la Viscaye, les Encartaciones, ce petit pays où il est né, où il a été élevé. Le lieu vraiment n'est pas mal choisi. La langue basque y fut autrefois uniquement parlée, comme l'attestent la tradition, les noms de famille et la plupart des désignations géographiques. A la longue et grâce aux rapports constans des habitans avec leurs voisins de la Vieille-Castille, la langue espagnole a fini par prévaloir; cela explique comment Trueba a pu prendre rang parmi les auteurs castillans. Quant au reste, les *encartados* ne se distinguent point de leurs compatriotes du *señorio*. Voilà bien ce type basque à la fois élégant et fort : le nez aquilin, le regard doux et intelligent, le front haut, le visage ovale, un peu déprimé par en bas, le teint coloré, la taille élevée, les membres robustes et puissans; voilà aussi ces mœurs sévères, cette ardeur infatigable au travail, ce courage indompté, ce patriotisme jaloux et exclusif. Les Encartaciones, dont la population s'élève à 15,000 âmes environ, furent le cœur de cette héroïque Cantabrie où quelques poignées de montagnards tenaient en échec les forces de l'immense empire romain ; à toute époque, elles ont fourni aux annales de la Viscaye des noms illustres et de grandes maisons, et maintenant encore, ne séparant pas leur cause de celle des provinces révoltées, elles luttent avec une énergie aveugle contre le gouvernement de Madrid. Nul pays ne semble mieux fait pour la résistance et tout ensemble pour le calme de la vie rustique et les travaux de la paix. De la partie montagneuse jaillissent de nombreux ruisseaux qui, répandus dans les vallées, y forment cinq cours d'eau assez importans qui vont à peu de distance se jeter dans la mer. Partagé en quinze communes ou conseils, le territoire des Encartaciones n'embrasse guère qu'une circonférence de vingt lieues: pierreux par endroits, il est généralement fertile et fort bien cultivé. Les parties les plus élevées sont plantées de chênes, de hêtres, de châtaigniers, dont le bois, propre à tous les usages, est une des grandes ressources de la contrée; dans les vallées abondent les arbres à fruits : les cerisiers, les pruniers, les pommiers; on y trouve aussi d'excellens pâturages; la vigne pousse sur les pentes et donne un petit vin nommé *chacoli*, d'un goût très agréable. Les récoltes consistent principalement en maïs et autres céréales. Enfin à chaque pas s'ouvrent des carrières de marbre et de pierre à chaux, des mines de fer, de cuivre et de plomb; plusieurs de ces mines étaient exploitées déjà du temps des Romains, comme celles de la fameuse montagne de Triano, immense bloc de fer dont Pline l'Ancien vante la richesse, et qui naguère encore fournissaient à l'industrie chaque année plus de 800,000 quintaux de minerai. Avant la guerre actuelle, de belles routes, admirablement entretenues par

les soins de l'administration provinciale, aidaient aux besoins du commerce, et les torrens, aux versans des vallées, alimentaient de leurs eaux courantes une foule de forges et de moulins.

Tel est le milieu pittoresque et charmant où nous transporte Trueba. L'action en elle-même est des plus simples, sans grandes intrigues ni péripéties : quelque naïve histoire d'amour, quelque modeste scène d'intérieur, comme il peut s'en dérouler au fond d'un petit village ignoré; mais l'auteur aime à suivre ses personnages dans tous les détails de leur vie, cette vie d'honnêtes labeurs et de joies paisibles qu'il eût voulu partager avec eux. De grand matin, il va faire un tour à l'étable, considère la mule et les bœufs, flatte en passant le chien de la maison; il est au courant des labours, traite en connaisseur la question des semailles ou escompte sur place les espérances de la moisson prochaine; en rentrant, il jettera un coup d'œil sur le souper que prépare la ménagère, saluera d'un bonsoir les jeunes filles allant à la fontaine, ou fera causer les enfans qui reviennent de faire paître le bétail. Tous ces petits tableaux champêtres sont frappans de vie et de vérité.

A un autre point de vue, il n'est pas sans intérêt, on le comprend, de pénétrer à la suite d'un pareil guide chez ces populations si curieuses qui seraient, au dire des linguistes et des historiens, la plus ancienne et la plus noble race de l'Europe. Certes les Basques sont bien déchus de leur grandeur passée, du temps peu lointain encore où les glorieux consuls de Bilbao étendaient leur juridiction sur tout le littoral cantabrique, *desde Bayona a Bayona*, de Bayonne en France jusqu'à Bayona en Galice; de jour en jour plus resserrés, moins nombreux, incessamment battus du flot des révolutions politiques et sociales comme les rochers de leurs rivages par les vagues de la mer en furie, ils sont destinés à disparaître bientôt, et un sagace écrivain parlant ici même de leur décadence a pu les appeler *un peuple qui s'en va* (1). Du moins auront-ils conservé jusqu'au dernier moment, avec cette langue étrange qui ne se rattache à aucun idiome connu, un caractère et une physionomie bien tranchés.

Tout d'abord ce qui les distingue, c'est l'ardeur de leur foi, une foi naïve, inébranlable, n'admettant ni discussion ni tempérament. Il semble que sur ces hauteurs l'homme se sente plus près de Dieu et soit invinciblement porté à élever vers lui sa pensée. N'est-ce pas un chant basque qui dit : « Celui qui ne connaît pas la prière, qu'il aille par ces montagnes, et il verra qu'il apprendra promptement à prier sans que personne le lui enseigne? » Le paysan

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 mars 1867 l'étude de M. Élisée Reclus : *les Basques, un peuple qui s'en va*.

basque est profondément religieux; il chôme les dimanches et fêtes, il a ses saints préférés, il se plaît comme un enfant aux pompes religieuses. De là l'influence dont jouit le clergé dans les trois provinces, influence exagérée peut-être et qui en tout cas n'a pas été toujours très heureuse. Un autre sentiment non moins profond occupe l'âme de ces montagnards : c'est l'amour du sol natal; mais, tout attaché qu'il est à son village et à ses vallées, le Basque n'en est pas moins hardi, entreprenant, courageux; qu'il se trouve trop à l'étroit avec ses frères au foyer paternel, il n'hésite pas à s'expatrier. Il n'ira point s'établir dans les provinces du milieu de l'Espagne, où se trouvent pourtant des déserts aussi fertiles que ceux du Nouveau-Monde, mais où il perdrait le bénéfice des *fueros* : l'exemption de l'impôt et de la conscription; il se rendra au Mexique, au Brésil, au Pérou, et là il essaiera de faire fortune. Chaque année, plus d'un millier de jeunes gens s'embarquent ainsi par Bordeaux, Bayonne et les ports du nord de l'Espagne ; d'ailleurs il n'aurait garde d'oublier jamais sa patrie. Partout où se trouvent des Basques, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, leur plus grand plaisir est de se réunir pour parler ensemble la noble langue des *escaldunac*, revêtir le costume national et faire ronfler le tambourin sur un air du pays. Après dix ans, vingt ans d'absence, lorsqu'il se croit suffisamment riche, notre homme s'empresse de réaliser son avoir et de rentrer au pays; ne lui parlez point des villes et du bien-être qu'on y trouve; à tout autre séjour il préfère encore le coin de terre où il est né; puis comme avec tout son argent il ne pourrait acheter de nouvelles terres, — chaque famille là-bas gardant religieusement les trois ou quatre arpens qu'elle possède, — sur l'emplacement de la demeure paternelle, il se fait construire un palais : ce n'est d'ordinaire qu'une maison plus vaste et plus massive que l'ancienne, ornée de peintures à l'extérieur. En même temps il se plaît à faire des fondations pieuses ou utiles, chapelles, écoles, hôpitaux; au demeurant, il partage la vie de tout le monde autour de lui. Les voisins l'appellent *el Indiano*, l'Indien (pour le peuple, l'Amérique est l'Inde encore depuis Christophe Colomb), et l'on ne trouverait pas peut-être un village un peu important dans les provinces basques qui ne contienne quelque famille désignée de ce nom. On voit d'ici la part d'imprévu qui se mêle à l'existence monotone du moindre paysan. Quelle surprise dans le village, quelle joie pour toute la famille à l'arrivée d'un de ces hardis colons qui souvent pendant des années entières n'ont pas donné de leurs nouvelles! Aussi l'Indien tient-il une grande place dans les récits de Trueba; il y joue le même rôle exactement que jouait autrefois l'oncle d'Amérique dans nos comédies. C'est le *deus ex machina*; il arrive au bon moment les mains pleines de cet or qui même dans

les pays de mœurs patriarcales sait se faire apprécier; il adoucit les misères, dote les jeunes filles, fait oublier les mauvaises récoltes, et grâce à lui tout le monde est content.

Cependant, en dépit de leur courage et de leurs efforts, les émigrans n'ont pas tous le même bonheur. Dès les premiers jours, le climat des tropiques, la fièvre jaune, causent dans leurs rangs de terribles ravages. Échappent-ils aux maladies, combien alors travaillent toute leur vie sans pouvoir amasser jamais le petit pécule qui leur eût permis de retourner en Europe et tristement s'éteignent dans leur exil lointain! Cela suffit pour que Trueba ne voie pas de bon œil cette belle jeunesse traverser l'Océan; d'ailleurs pour ce qui le regarde, il n'aime point les aventures, nous le savons. La mer même, dont les flots trompeurs viennent caresser la rive et inviter les hommes à quitter leur pays, la mer excite sa colère, et c'est de tout cœur qu'il la maudit : « Je suis né, dit-il, j'ai passé mon enfance dans le voisinage de la mer, et bien qu'il soit dans ma nature de m'attacher profondément à tout ce qui m'entoure, aux personnes que je fréquente, à la maison que j'habite, aux arbres qui me présentent leur ombre, aux oiseaux qui me donnent des sérénades, au ruisseau qui m'envoie ses murmures, aux montagnes et à la plaine que je contemple de ma fenêtre, et même au soleil qui me brûle et au froid qui m'engourdit, — quelque penchant, je le répète, que j'aie de faire amitié avec tout cela, je n'ai pu jamais faire amitié avec la mer.

« J'étais encore bien petit lorsqu'à travers la vallée profonde qui sépare mon village de la mer arrivaient jusqu'à ce pacifique et béni coin de terre des mugissemens sourds et prolongés qui me faisaient trembler et chercher un refuge dans le sein de ma mère. — Sainte Vierge de Begoña, s'écriait-elle alors avec des larmes dans les yeux, n'abandonnez pas les pauvres gens qui naviguent sur ces mers traîtresses! — Et cette pieuse imprécation se gravait dans ma mémoire, et dans la confusion de mes idées j'associais l'image de la mer à celle des grands fléaux qui désolent l'humanité.

« D'ailleurs, mer, tu n'es pas ma patrie! tu es un étranger vagabond qui vient voir nos riantes et pacifiques montagnes avec l'orgueil de ces autres étrangers qui nous vinrent aussi sous la conduite des Césars et des Agrippas, et qui, comme toi, virent leur puissance se briser contre nos rochers, et, comme toi, réussirent seulement à pénétrer dans quelques-unes de nos belles vallées! Si quelque jour le malheur me jette en proie aux solitudes de l'Océan, ayez pitié de moi, mes frères, et compatissez comme je le fais moi-même au sort de ceux qui errent sur la mer. »

A côté de ces pages émues, on trouverait plus d'un passage écrit sur un ton plaisant et enjoué. Il ne faut pas avoir fait une longue

étude de la littérature populaire pour savoir toute la malice qui se cache souvent sous ces apologues. Le peuple, ce grand enfant, aime surtout railler. Voyez-le chez nous, dans nos fabliaux, dans nos mystères, se venger de ses misères et de ses privations; il s'égaie aux dépens de tous, des puissans de la terre et des saints du ciel; pourvu qu'il rie, il est content et presque consolé. En Espagne aussi, quoique les esprits aient été longtemps contenus par la terreur du saint-office et du pouvoir absolu, cette tendance satirique du génie populaire, habilement saisie par Trueba, se trahit encore par plus d'un côté. Le prince et ses ministres, le clergé lui-même, ne sont pas toujours épargnés; les magistrats, les médecins, les alcades, ont également leur tour. Quant aux personnages célestes, c'est de tous l'apôtre saint Pierre qui excite le plus de lazzis : sa calvitie, son humilité d'esprit, les défaillances dont parle l'Évangile, tout, jusqu'à ce rôle de portier qui lui est dévolu dans l'autre monde, aide à faire de lui un personnage comique et presque bouffon. Souvent aussi le peuple espagnol ne s'en prend qu'à lui-même et rit bénévolement de ses propres défauts; avec ce gros bon sens qui caractérisait Sancho, il sait à l'occasion retourner sa besace : nous rentrons ici dans la satire purement morale, et plus d'un trait s'adresse aux femmes, comme de raison.

« Quand le Christ allait par le monde, guérissant les malades et ressuscitant les morts, une femme du peuple se présenta au-devant de lui, et l'ayant pris par un pan de sa robe :

— Seigneur, lui dit-elle les yeux tout en pleurs comme une Madeleine, faites-moi la grâce de ressusciter mon mari, qui est mort ce matin.

— Je ne puis m'arrêter, répondit le Seigneur, parce que je vais faire un grand miracle assez loin d'ici : je veux trouver une bonne mère de famille parmi toutes les femmes qu'on voit venir aux courses de taureaux. Enfin tout ira bien, si la mule suit son chemin. Voici du moins ce que je puis faire pour toi : mets-toi bien dans la tête que ton mari ressuscite, et ton mari ressuscitera.

« En effet, la femme se mit dans la tête que son mari devait ressusciter, et le mari ressuscita parce que les morts eux-mêmes ne peuvent résister aux volontés de leurs femmes. »

Sur ce terrain, la pente est glissante, et l'on est, ce semble, fatalement conduit à ces joyeux fabliaux, à ces histoires de *haulte graisse* où se plaisait le vieil esprit gaulois. Or Trueba sait s'arrêter à temps. Que ses récits aient tous une égale valeur et présentent le même intérêt, nous ne le dirons pas; plusieurs sont simplement puérils, et ne méritaient pas d'être recueillis, d'autres demandaient à être plus finement traités; du moins en aucun cas n'a-t-il cherché à provoquer le succès au détriment de la morale. Une seule fois,

Trueba a failli à ce grand principe : il était jeune, encore à ses débuts, il composait les *Cantarès;* l'éditeur, pour mieux éveiller la curiosité du public, lui demanda sur quelques airs gais des vers piquans qu'il écrivit; mais dès la seconde édition du livre il s'empressait de les supprimer, et depuis lors ni une phrase ni un mot n'est sorti de sa plume qui pût prêter à l'équivoque. En cela encore, il est resté fidèle au caractère de sa race. Croirait-on que la langue basque n'a jamais contenu d'expressions déshonnêtes? Le blasphème y est inconnu, et aujourd'hui même où les mœurs aux environs des villes se sont légèrement altérées, lorsqu'un homme des trois provinces se sert d'un terme grossier, c'est aux Castillans qu'il doit l'emprunter. Il n'aura point tenu à notre conteur que, bien loin de fournir à des emprunts de ce genre, la langue espagnole au contraire n'ait imité la chaste réserve de l'idiome euskarien.

III.

Depuis vingt-cinq ans déjà, Trueba vivait à Madrid; ses contes avaient obtenu la même vogue que ses poésies : les éditions se multipliaient en Espagne, les traductions à l'étranger, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Russie; grâce à lui, les Basques trouvaient partout de nouvelles sympathies; on apprenait à les mieux connaître, à les estimer. Flattés dans leur amour-propre national, ses compatriotes voulurent lui témoigner leur reconnaissance en même temps que mettre à profit son talent, et en 1862, par vote unanime des représentans de la province réunis en assemblée générale sous le chêne de Guernica, Antonio de Trueba fut solennellement nommé archiviste et chroniqueur du *señorio* de Viscaye aux appointemens de 18,000 réaux par an. Avant la dernière guerre, on le sait, les trois provinces basques envoyaient des députés aux cortès, au même titre que les autres; mais en vertu de leurs antiques *fueros* elles continuaient à nommer aussi et sous tous les régimes un certain nombre de représentans chargés plus spécialement de régler les affaires intérieures de la province. Ces députés particuliers se sont réunis longtemps sous un arbre désigné par la tradition, les Alavais à Arriaga, les Guipuzcoains à Guerriquiz. Seuls les Viscayens ont conservé le leur jusqu'à nos jours, et inscrivent encore au bas de leurs décisions *so el arbol de Guernica.* A vrai dire, on ne siége plus sous l'arbre à la façon patriarcale comme jadis; c'est à côté, dans une vaste salle bâtie tout exprès, que se tiennent aujourd'hui les délibérations. Quant à l'arbre lui-même, comme il ne pouvait durer éternellement, de toute antiquité on a pris soin d'entretenir à son pied de nombreux rejetons. Vient-

il à tomber de vieillesse, le plus robuste est appelé à lui succéder, et la dynastie se continue ainsi sans interruption.

La nouvelle position qui lui était faite mettait Trueba désormais à l'abri du besoin, elle lui ouvrait en outre un vaste champ d'études jusqu'ici à peine exploré. L'histoire générale du *très noble et très loyal señorio de Viscaye* demeure encore à faire. Trueba conçut le projet d'élever ce monument à la gloire de son pays, et sans plus tarder s'occupa d'en réunir les matériaux. L'entreprise était longue et difficile. Là bas comme partout, le paysan en général se montre assez peu soucieux des reliques du passé, et grâce à cette incurie nombre de documens précieux se perdent encore tous les jours. N'est-ce pas le conseil municipal d'une localité de l'Espagne qui faisait jeter à l'eau une grande quantité de vieux papiers contenus dans ses archives, sous prétexte qu'ils étaient écrits d'une écriture qu'on ne comprend plus? Par contre en Viscaye existait encore il y a quelques années l'habitude d'apprendre à lire aux enfans sur des actes tirés des archives des greffes et des tribunaux, et Trueba lui-même se souvient d'avoir gaspillé ainsi en jouant des manuscrits que plus tard il n'aurait pas échangés contre un trésor.

Tout en se préparant à son grand ouvrage, tantôt plongé dans la poudre des bibliothèques, tantôt errant en touriste à travers monts et vallées, Trueba écrivait, au gré de l'inspiration, les idées ou les faits qui frappaient le plus son esprit. Ainsi s'est formé le volume intitulé *Chapitres d'un livre*. Il y a un peu de tout dans ce recueil: des souvenirs d'enfance, des récits familiers comme dans les livres de contes du même auteur, puis des pages plus sévères, empruntant leur sujet aux vieilles chroniques. On peut juger par là comment Trueba entend raconter l'histoire. Le style est bref, énergique, l'intérêt habilement ménagé; peut-être cependant sentirait-on parfois chez l'auteur l'absence de savoir et d'instruction générale nécessaires à ce genre d'études; le sujet n'est pas toujours suffisamment pris de haut.

Vers la fin du XIIIe siècle, l'état du littoral cantabrique n'était pas moins troublé que celui du reste de l'Europe; des guerres de parti, auxquelles prenait part toute la noblesse divisée en deux camps, désolaient le pays; en dépit de l'intervention des princes voisins, ces guerres, suites ininterrompues de sacs, d'incendies, de massacres, durèrent jusqu'à la fin du XVe siècle, et il fallut la forte main d'Isabelle la Catholique pour y mettre un terme. Dans les Encartaciones, les deux partis se distinguaient par les noms de *oñacinos* et de *gamboïnos*. Parmi les familles qui de ce côté jouèrent un des principaux rôles au milieu de ces discordes civiles étaient les Salazar, dont Trueba nous a rapidement esquissé la généalogie : terribles

hommes en vérité, ces batailleurs du moyen âge, toujours prêts à fondre de leur castel pour faire le coup de lance contre les voisins, hardis comme des lions et avides comme des loups, inaccessibles à la fatigue et aux maladies! L'un, Garcia Lopez de Salazar, dit Bras de fer, qui mourut au siége d'Algésiras en 1344, âgé de cent trente ans, après avoir engendré deux fils légitimes et cent vingt bâtards; l'autre, Juan Lopez, qui vécut jusqu'à cent vingt ans, sans autre occupation que de guerroyer; un second Juan Lopez, noyé à quatre-vingts ans par ses ennemis avec son jeune fils, et qui, les pieds liés, une pierre au cou, comme l'eau du ruisseau était peu profonde et que ses bourreaux le frappaient de leurs lances, relevait encore la tête pour leur crier : « Frappez, frappez, fils de chèvres; si comme j'ai une âme en un corps, j'en avais cent, vous ne pourriez encore vous venger de moi, tellement dans ma vie j'ai tiré du sang à votre lignage; frappez tant que vous pourrez, fils de chèvres! » Le plus célèbre enfin, Lope Garcia de Salazar, vaillant comme tous ceux de sa race, qui, à soixante-douze ans, après mille hauts faits, emprisonné par son fils Juan le More, compose vers 1470, pour chasser ses sombres pensées, son livre encore inédit : *Libro de las buenas andanzas é fortunas, des adventures heureuses et contraires*, simple récit des divers événemens connus de lui ou accomplis sous ses yeux. C'est le premier ouvrage écrit en castillan que puissent consulter la science héraldique et l'archéologie.

Cependant, par une curiosité toute naturelle, au milieu de ses travaux historiques, l'idée était venue à Trueba de rechercher aussi les traces de sa famille; on a beau être le fils de ses œuvres, on n'est pas fâché de connaître et de pouvoir citer à l'occasion la longue suite de ses aïeux. Du reste le fait en soi n'a rien d'étonnant dans un pays comme la Viscaye, où les deux tiers des habitans sont hidalgos et font remonter leur noblesse aux premiers temps de la guerre des Maures, où, dans le moindre village, nombre de pauvres maisons portent sur leurs façades de pierre, au-dessus de l'arc de la porte, un et deux écus aux armes parlantes. Trueba put constater ainsi que, malgré la pauvreté où il était né lui-même, l'origine de sa race était des plus vénérables. La famille de Trueba tire son nom d'un petit village situé dans le cercle de Montija (Vieille-Castille) qui confine avec la partie orientale du *señorio* de Viscaye. Ce village, aujourd'hui dépeuplé, existait encore vers la fin du XVIe siècle, ainsi qu'il appert d'un parchemin conservé dans les archives municipales de Bilbao et rédigé après enquête à la demande de Juan Fernando de Trueba, habitant de Balmaseda et administrateur des douanes royales. La maison originaire de

Trueba, fort ancienne alors, touchait la dîme comme patronnesse et fondatrice de l'église paroissiale du lieu. Une branche de la famille était établie déjà depuis des siècles dans les Encartaciones de Viscaye : c'est de celle-là qu'est sorti notre auteur. Il est vrai qu'à suivre ainsi de trop près sa généalogie, on s'expose parfois à des découvertes assez singulières : Trueba devait en faire l'expérience. En feuilletant le livre inédit du vieux et noble chroniqueur Lope Garcia de Salazar, dont nous avons parlé, n'a-t-il pas trouvé, contée tout au long, la mésaventure d'un certain don Gonzalo de Trueba qui vivait, lui aussi, dans le courant du XIV[e] siècle? Ce seigneur, est-il dit, sur les confins de la Viscaye et de la Vieille-Castille, en compagnie de quelques autres *mal nommés chevaliers*, et sous prétexte de lever des droits de péage, détroussait effrontément les voyageurs; la justice provinciale se mit à sa poursuite, il fut pris et pendu sur l'heure aux branches d'un arbre qui se trouvait là. Voilà certes, on en conviendra, de sérieux titres de noblesse et tels qu'en pourrait être fier tout autre que le simple et pacifique auteur du *Livre des Chansons!*

Pendant que Trueba, prenant à cœur son nouveau titre, s'occupait à réveiller les curieux et sanglans souvenirs d'un passé lointain, qui lui eût dit que ces mauvais jours allaient revenir et que son infortuné pays, pour la seconde fois depuis trente années, serait, comme en plein XIV[e] siècle, au temps des Salazar, des Zurbaran et des Leguizamon, désolé par la guerre civile et la fureur des partis? Jamais les provinces basques n'avaient été plus riches et plus heureuses; tandis que depuis deux ans le reste de l'Espagne était en proie à l'anarchie, seul le nord se livrait en paix au commerce et à l'industrie. Les entrepôts de Bilbao ne suffisaient plus à contenir les marchandises que les navires étrangers à chaque voyage leur apportaient comme fret; plusieurs chemins de fer reliaient les mines en exploitation au fleuve ou à la mer; des usines et des fabriques s'élevaient en foule; partout aux rives des cours d'eau, la fumée des hauts-fourneaux obscurcissait l'air; dans les vallées où abondent les eaux thermales, sur les plages de la mer, à Saint-Sébastien, la population riche de Madrid venait passer la belle saison, et y laissait chaque été des sommes considérables. Comment les Basques n'ont-ils pas vu où se trouvaient à la fois leur devoir et leurs intérêts? Par quel excès d'aveuglement ont-ils consenti à suivre les fanatiques et les ambitieux qui les lançaient dans une si triste aventure?

Trueba pour sa part ne s'était jamais beaucoup occupé de politique : à peine trouve-t-on chez lui quelques allusions de ci de là sur la pénurie du trésor et la faiblesse de la *noble señora* qui était

alors sur le trône, quelques plaisanteries plus ou moins malignes sur la manière dont se pratiquent les élections et sur cette manie des emplois qui est une des plaies de l'Espagne, quelques mots aussi sur les mauvais gouvernemens et les peuples ingouvernables, sur les hypocrites de Dieu et de la liberté, sur ces gens enfin qui ont passé leur vie à conspirer pour saisir la *queue de la poêle;* mais tout cela d'une façon discrète, rapide, et comme en passant. Il ne se présente pas en réformateur et en opposant; il laisse à d'autres les attaques mordantes et les critiques passionnées; il est mal fait pour la satire. En revanche il s'est toujours montré partisan enthousiaste des *fueros*. Une fois même, en 1865, il a eu l'occasion de proclamer officiellement les convictions de sa vie entière; la reine Isabelle était venue visiter les provinces-sœurs; à Trueba, comme chroniqueur, incombait le soin d'écrire les épisodes les plus intéressans du voyage; toujours préoccupés de leurs fameux priviléges, ses compatriotes le chargèrent de rédiger aussi pour la souveraine un message où seraient exposées leurs doléances et leurs prières. Ce message, écrit avec grand soin sur parchemin, revêtu des signatures de tous les *pères des provinces*, fut remis solennellement à la reine : dans un langage respectueux, mais ferme à la fois, l'orateur demandait qu'on ne portât jamais atteinte à ces franchises reconnues jadis par les rois catholiques et que les Basques considèrent comme leur bien le plus cher, leur honneur et leur droit. C'est dans le même esprit qu'était conçu un *mémoire sur l'organisation sociale de la Viscaye* destiné à notre exposition universelle de 1867 et publié plus tard aux frais du *señorio*. Il n'en fallait pas davantage pour que Trueba devînt suspect à tout un parti. En effet les habitans des provinces ne sont pas tous intéressés également au maintien des *fueros;* cette ancienne organisation favorise singulièrement les campagnes au détriment des centres; pour ne citer qu'un exemple, dans les élections le moindre bourg-pourri, le moindre *pueblo* est mis sur le même pied que l'opulente et industrieuse Bilbao. On comprend dès lors que les villes, où d'ailleurs l'élément étranger est beaucoup plus considérable, ne fussent nullement portées à vanter un régime dont elles-mêmes n'avaient qu'à se plaindre; bien au contraire elles ne négligeaient aucune occasion de réclamer l'assimilation des provinces basques au reste de l'Espagne. De là entre elles et les campagnes un antagonisme toujours croissant.

Lorsque la dernière guerre éclata, de même que les paysans acclamaient don Carlos, les villes prirent parti pour les libéraux, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les discordes publiques s'envenimèrent des rancunes privées. Quiconque était soupçonné de sympathie pour la cause contraire était aussitôt dénoncé, injurié,

saisi. Trueba demeurait alors à Bilbao avec sa famille; en dépit de son caractère bien connu, lui qui, tout jeune encore, pour éviter de suivre les bandes du premier prétendant, avait quitté son pays natal, et dont les vieux parens avaient alors souffert mille persécutions, il fut accusé de s'entendre avec les carlistes; on le traita de néo-catholique, un de ces noms d'injure que se renvoie la haine des partis; on le cita devant le gouverneur, on le dépouilla même de sa charge, acte arbitraire et illégal au premier chef, puisque les représentans du *señorio* seuls, réunis en assemblée générale, ont le droit de nommer et de destituer leurs fonctionnaires.

Bientôt il dut quitter Bilbao, qui allait être assiégé, laissant là, dans sa précipitation, ses papiers et ses livres, et pour la seconde fois chassé de son pays par la guerre civile, il prit *caminando de espalda*, à reculons, comme il dit lui-même, la route de l'exil. Il se retrouvait presque aussi pauvre qu'aux jours de sa jeunesse, plus connu, il est vrai, mais avec toute une famille à nourrir. Trueba se résigna courageusement à reprendre son ancienne vie de misère et de privations, croyant que, si sa plume pouvait servir à ramener la paix entre les frères ennemis, toute sa peine serait trop payée. En 1874 parut *Mari-Santa, croquis d'un foyer et de ses alentours*, qui eut un grand succès. Ce livre, avec deux autres du même genre : *Ciel chargé de petits nuages*, et *le Paletot et la Veste*, publiés quelque temps auparavant, appartiendraient, si l'on peut dire, à la nouvelle manière de l'auteur. Ce ne sont pas, à proprement parler, des romans; Trueba n'est pas fait pour les œuvres de longue haleine; il s'y est essayé pourtant dans sa jeunesse, mais il avoue lui-même qu'il y a médiocrement réussi. Dans ses derniers ouvrages, Trueba ne procède plus, selon sa coutume, par morceaux détachés; il prend une idée générale qui fait le lien apparent et comme l'unité du volume, mais en réalité sert de prétexte à une foule de digressions. Ces digressions, on les devine sans peine. Ce sont encore des descriptions du pays basque avec l'éloge de ses habitans et de leur ancienne grandeur, mêlées de réflexions douloureuses sur les malheurs présens. A ce propos, il n'a pas manqué de critiques en Espagne pour reprocher à l'auteur de mettre trop peu de variété dans ses peintures, de revenir jusqu'à satiété sur les mêmes sujets. Quoi! toujours des vallées vertes et des montagnes et des torrens! toujours des maisonnettes blanches aperçues derrière un rideau de cerisiers et de noyers! En vérité, cela est monotone. A quoi il répond assez finement : « Préféreriez-vous un bois d'orangers? » En effet, la Viscaye ne ressemble point à l'Andalousie; si d'autres mettent vanité à tirer leurs livres de leur seule imagination, lui ne parle que de ce qu'il connaît et de ce qui l'intéresse.

Bien qu'il ait beaucoup produit, car les volumes que nous avons

cités ne fourniraient encore qu'une partie de son œuvre, Trueba est un écrivain correct et châtié : non pas qu'il ait rien de prétentieux, d'affecté, ou qu'il élève jamais le ton ; mais, jusque dans son genre familier, il a le souci du style et le respect de ses lecteurs. Le même scrupule qu'il met dans le choix des sujets, il le porte aussi dans le choix des mots ; il aime l'expression juste comme la pensée droite, car cela encore fait pour lui partie de l'honnêteté littéraire. Il s'attache à être précis et vrai jusque dans le moindre détail, et, pas à pas, suit la nature. Lui-même en a cité un exemple assez amusant. « Par une cruelle nuit du mois de janvier, dit-il, j'écrivais à un quatrième étage de la rue de Lope de Vega, dans la maison qui porte le numéro 32, le conte que j'ai intitulé *les Pieds dans l'enfer;* une difficulté vint m'arrêter soudain : il s'agissait d'expliquer les altérations qu'éprouve le son de l'eau pendant que se remplit la cruche à la fontaine ; or jamais je n'avais étudié ces altérations et il n'y avait pas en ce moment assez d'eau chez moi pour faire une expérience. Le lendemain, à la première heure, on devait venir de l'imprimerie pour chercher le conte qui était attendu ; il fallait qu'à tout prix je l'eusse achevé cette même nuit. Savez-vous ce que je fis pour sortir d'embarras? A trois heures du matin, bravant l'obscurité, et la pluie et le vent, je me rendis à la petite fontaine de la place de Jésus avec une cruche sous mon manteau, et je passai là un bon quart d'heure, écoutant le bruit de l'eau qui tombait dans la cruche. » En somme, à ce moment, il ne risquait qu'un gros rhume ; mais son goût pour l'observation devait l'exposer à des dangers plus sérieux. L'aventure est bien espagnole et mérite d'être contée. Trueba se préparait à écrire quelque autre nouvelle, et d'après le plan qu'il s'était tracé d'avance il avait à faire une description du jour levant dans la campagne. Maintes fois il avait assisté à ce magnifique spectacle, mais pour le bien rendre il avait besoin de le contempler et de l'étudier à nouveau. Donc un beau matin, bien avant que l'aube parût, en compagnie de Luis de Eguilaz et de Bustillo, ses deux confrères en littérature, il se rendit sur les hauteurs de Vicálvaro, aux environs de Madrid ; ils y faisaient provision d'images et d'impressions poétiques lorsque tout à coup fondit sur eux une petite troupe d'hommes de mauvaise mine qui pensaient avoir mis la main sur une riche proie. A quelque chose malheur est bon : nos trois littérateurs n'avaient pas même de montre sur eux, et les voleurs furent les seuls volés.

Dans la vie privée, Trueba est bien l'homme que nous ont fait deviner ses livres : doux, serviable et bon ; aussi est-il aimé de tous à Madrid. Il a l'extérieur d'un vrai montagnard, le corps grand et fort, les gestes un peu gauches, les traits réguliers sans rien de

bien expressif; il va toujours distrait et rêveur; mais qu'on ne s'y trompe pas : sous ces dehors modestes, cet homme simple et naïf cache un caractère fortement trempé, et nulle circonstance de sa vie, si pénible et douloureuse qu'elle pût être, ne l'a trouvé au-dessous de l'épreuve. D'ailleurs aujourd'hui plus que ses propres misères, ce qui l'afflige, c'est le malheur de son cher pays. Certes il déteste la guerre civile, *cette guerre de Caïns*, comme il l'appelle; il n'a que des paroles de mépris et de colère contre ceux qui, pour satisfaire une ambition coupable, n'ont point craint d'attirer sur leur patrie les plus affreux désastres; mais il ne peut encore oublier que les Basques sont ses compatriotes. Que dans la presse madrilène une voix justement indignée s'élève pour flétrir l'ingratitude des provinces du nord et réclamer l'abolition des *fueros* aussitôt après la conclusion de la guerre, Trueba proteste. Dans son patriotisme de clocher, bien excusable du reste, il ne voit pas que la sécurité, l'honneur même de l'Espagne, exigent que les rebelles soient punis; il veut conserver aux trois sœurs ces vieilles franchises dont elles n'ont pas su jouir prudemment, sans y chercher une arme contre la mère-patrie.

Sans aucun doute l'Espagne, c'est-à-dire les quarante-cinq provinces qui reconnaissent aujourd'hui la monarchie d'Alphonse XII, ne tardera pas à triompher, ne fût-ce que par la force du nombre. Verra-t-on se renouveler alors les scandales de Vergara? Verra-t-on, libres de tout impôt, exemptés de la conscription, ceux-là mêmes par qui les charges de l'état se sont depuis quatre ans effroyablement accrues et qui de gaîté de cœur ont versé à flots le sang espagnol sur tant de champs de bataille? Ce serait là préparer les germes d'une nouvelle révolte. Les trois provinces basques, par leur faute, vont être condamnées à rentrer dans la loi commune : le coup, si rude qu'il leur soit, n'a rien qui doive les désespérer; qu'elles acceptent franchement leur défaite et la paix, qu'elles mettent à profit les avantages de leur position, les ressources inépuisables de leur sol et les mâles vertus qui distinguent leurs populations et que personne ne songe à contester, elles compteront bientôt parmi les contrées les plus fortunées de l'Europe; pour Trueba, lui-même n'aura pas trop à se plaindre, si, de retour dans ses chères montagnes, rendu à ses travaux d'autrefois, il peut terminer par une heureuse page, au sein d'un pays désormais tranquille et prospère, cette *Histoire de la Viscaye* entreprise depuis tant d'années et qu'on attend toujours de lui.

L. LOUIS-LANDE.

DEUX CHANCELIERS

VI.

DIX ANS D'ASSOCIATION (1).

Le 9 janvier 1873, Napoléon III s'éteignait tristement sur la terre d'exil à Chislehurst, et peu de temps après, le 27 mars, Guillaume I[er] entrait dans la soixante-seizième année d'une vie à laquelle n'ont point certes manqué les faveurs les plus extraordinaires de la fortune. L'Allemagne célébrait la fête de son nouvel empereur avec des transports de joie d'autant plus bruyans et sincères que le monarque avait attendu cet anniversaire pour ratifier une dernière convention avec le gouvernement de Versailles, convention qui assurait le paiement anticipé du cinquième milliard de la rançon française et le retour très prochain des troupes d'occupation d'au-delà des Vosges. Les grands comptes avec *l'ennemi héréditaire* ainsi définitivement réglés, le vainqueur de Sedan songea de son côté à s'acquitter d'une petite dette de cœur : il résolut d'aller porter à l'empereur Alexandre II l'expression de sa vive gratitude pour le concours loyal qu'il lui avait prêté pendant une période mémorable d'épreuves et de combats. Longtemps prévu, tour à tour annoncé et différé, le voyage de Saint-Pétersbourg s'accomplit enfin à l'ouverture de la belle saison, et M. de Bismarck eut soin de préciser dans la circonstance la date aussi bien que le caractère de l'étroite association

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1[er] juillet, du 15 août, du 15 septembre et du 15 novembre 1875.

d'intérêts établie entre la Russie et la Prusse et devenue si fatale à l'Occident. « La communauté de vues, — ainsi s'exprimait l'organe officiel de la chancellerie allemande (1), — qui fit l'alliance de la Prusse et de la Russie en 1863, lors de l'insurrection polonaise, fut le point de départ de cette politique actuelle des deux états, qui, à l'occasion des grands événemens des dernières années, a affirmé sa puissance. Depuis l'attitude de la Russie dans la question du Slesvig-Holstein jusqu'aux preuves importantes de sympathie données à l'Allemagne par l'empereur Alexandre durant la dernière guerre, tout a concouru à rendre cette alliance plus solide encore. »

Par une sorte de fiction historique qui ne laisse pas de confondre quelque peu la raison, mais qu'une volonté souveraine sait imposer aux actes et jusqu'aux monumens publics de la Russie, la campagne de 1870 ne cesse d'être exaltée dans les sphères officielles de l'empire des tsars comme la continuation de l'œuvre de 1814, comme l'épisode final de « cette grande époque où les armées réunies de la Russie et de la Prusse combattaient pour une cause sacrée qui leur était commune (2). » Au Kremlin, dans la splendide salle consacrée par l'empereur Nicolas aux gloires militaires de la patrie et qui est comme l'arc de l'Étoile de la sainte Russie, le touriste étranger est tout étonné de voir briller à l'heure qu'il est en lettres d'or sur le marbre les noms de Moltke, de Roon, et des autres capitaines de la Germanie qui se sont illustrés dans la dernière guerre contre la France (3). Aussi le vainqueur de Sedan pouvait-il se faire l'illusion d'être toujours au milieu de ses sujets en traversant en 1873 les vastes plaines moscovites : de la frontière jusqu'au golfe de Finlande, le voyage ne fut qu'une suite non interrompue de triomphes et d'ovations. A chaque gare où s'arrêtait le train impérial attendait une garde d'honneur et retentissait l'hymne national allemand; le tsar vint à la rencontre de son auguste hôte à la Gatchina, et le 27 avril les deux souverains faisaient leur entrée dans la capitale de Pierre le Grand. Le ciel était triste et froid, et le soleil refusait d'éclairer « la ville aux rues humides et aux cœurs secs, » comme l'a appelée un de ses poètes; mais l'industrie humaine avait fait son possible pour suppléer la nature et réparer du climat l'irréparable outrage.

(1) *Correspondance provinciale* du 1er mai 1873.

(2) Télégramme du tsar au roi Guillaume Ier du 9 décembre 1869. — Tout récemment, au dernier banquet de Saint-George, l'empereur Alexandre II disait encore : « Je suis heureux de pouvoir constater que l'alliance intime entre nos trois empires et nos trois armées, fondée par nos augustes prédécesseurs pour la défense de la même cause, existe intacte à l'heure qu'il est. » *Journal officiel de l'empire russe* du 12 décembre 1875.

(3) Comte Tarnowski, *Une Visite à Moscou*, — *Revue de Cracovie*, novembre 1875.

« Toutes les serres de la capitale, sans en excepter celles des jardins impériaux, dit un témoin oculaire (1), furent littéralement dévastées pour improviser autour des portes et des fenêtres un printemps qui, dans notre nord attardé, n'arrive qu'avec l'été, » et les riches tapis suspendus aux rebords ou étendus le long des édifices donnaient par endroits à la cité boréale l'aspect joyeux de la ville des lagunes... « La perspective Izmaïlovsky, la perspective Voznessensky, la Grande-Morskaïa, formaient une espèce d'allée continue de drapeaux aux couleurs russes, allemandes et prussiennes. Sur un grand nombre de balcons, on remarquait au milieu de la verdure et des fleurs les bustes des deux monarques couronnés de laurier. La façade du grand manége Préobrajensky était ornée d'un faisceau d'étendards entourant une croix colossale de cet ordre militaire de Saint-George dont sa majesté l'empereur Guillaume est le plus ancien chevalier et le seul grand-cordon. » La foule se pressait sur le passage des hôtes venus de Berlin; l'expansif prince de Bismarck et le taciturne comte de Moltke avaient surtout le don de fasciner les regards.

Pendant douze jours, ce fut une succession sans relâche de revues, de parades, de retraites, d'illuminations, de bals, de raouts, de banquets, de concerts et de représentations de gala. Parmi ces dernières, les chroniqueurs signalent les deux splendides ballets du *Roi Candaule* et de *Don Quichotte*. Le populaire eut aussi sa part dans les réjouissances, notamment le soir du 29 avril, lors du festival gigantesque de la place du Palais. Les deux souverains assistaient au concert monstre du balcon surmontant le perron du château. « A leur arrivée, cinq soleils électriques éclairèrent tout à coup la place avec une telle intensité que l'on pouvait distinguer les traits de tous les assistans, et l'orchestre entonna l'hymne national prussien. Le nombre total des musiciens était de 1,550, plus 600 trompettes et 350 tambours. Après l'hymne retentit la *Marche du roi Frédéric-Guillaume III*; puis vint toute une série de marches militaires, la *Marche de Steinmetz*, la *Wacht am Rhein*, la *Marche de la garde de 1808*, au son de laquelle les régimens russes retournèrent à Saint-Pétersbourg après la campagne d'Eylau, et la *Marche de Paris*, qu'entendirent jadis les armées alliées lors de leur entrée triomphale dans la capitale de la France. La prière militaire : *que Dieu est grand à Sion*, produisit, elle aussi, un effet immense. » On ne sait trop s'expliquer comment, au milieu d'une musique toute consacrée aux dieux Mars et Vulcain, put s'égarer la

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*. Les autres descriptions sont empruntées au *Journal de Saint-Pétersbourg* et à l'*Invalide russe* de l'époque.

douce romance de Weber intitulée l'*Éloge des Larmes* (*Lob der Thränen*), à moins que ce ne fût là un hommage discret rendu à la sensibilité bien connue du vieux Hohenzollern, et dont maints discours, lettres ou télégrammes portent dans l'histoire la trace authentique. Ce caractère facilement impressionnable du souverain d'Allemagne ne se démentit point, tant s'en faut, à Saint-Pétersbourg; il éclata surtout au moment où les deux monarques se firent leurs adieux dans les salons impériaux de la gare de la Gatchina. Pour ne pas succomber à l'émotion, Guillaume I[er] dut quitter brusquement le salon; « la tête inclinée, les traits contractés, il sortit à pas précipités et gagna le wagon *sans se retourner.* »

Du reste, si pendant ce séjour des hôtes prussiens sur les bords de la Néva tous les honneurs furent pour l'oncle du tsar, la curiosité du public, haletante et presque fiévreuse, se reportait de préférence, on s'en doute bien, sur le ministre extraordinaire dont l'uniforme de cuirassier blanc faisait partout ressortir encore la stature imposante, sur ce chancelier d'Allemagne qui, dans le court espace d'un lustre, a su fonder un empire sur la ruine de deux autres. On n'avait pas eu le temps d'oublier à Saint-Pétersbourg le diplomate frondeur qui, de 1859 à 1862, étonnait et amusait la société russe par ses médisances contre sa propre cour, par ses plaisanteries sur les « perruques de Potsdam » et les « philistins de la Sprée, » et à qui il arriva parfois de répéter alors le mot fameux de M. Prudhomme, le mot : *si j'étais le gouvernement!..* quitte à en rire tout le premier. Il était le gouvernement à cette heure, il était même le maître de l'Europe, et son astre avait fait pâlir l'étoile d'un Habsbourg et d'un Napoléon! Le sujet prêtait à plus d'un rapprochement saisissant, à mainte réminiscence piquante, et il y eut place aussi pour les remarques futiles, pour le *plerisque vana mirantibus* dont parle l'immortel historien en présence de tout changement prodigieux de fortune. En présence de l'homme aux cinq milliards, les grandes dames, au Palais d'hiver, se rappelaient certaine ambassadrice d'il y a dix ans, qui un jour déclarait hardiment ne pouvoir payer 40 roubles d'argent une primeur d'asperges, qui un autre jour avouait en toute candeur ne devoir ses nouvelles boucles d'oreilles en diamant qu'à l'échange d'une tabatière de prix, ancien cadeau du prince de Darmstadt (1). L'ambassadrice, c'était la femme de M. de Bismarck, baron alors, prince aujourd'hui, bon prince avec tout cela et n'ayant rien perdu de son affabilité d'autrefois. Il était facile, enjoué, empressé comme du temps de sa mission en Russie; il s'enquérait des amis, des connais-

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*, t. II, p. 80.

sances, des gens petits ou grands qu'il y avait entrevus jadis, et semblait renouer des relations et des conversations interrompues seulement d'hier. L'homme d'état se dérobait entièrement pour ne laisser voir que l'homme de cour et l'homme du monde, et il n'est pas jusque dans ses rapports avec le prince Gortchakof, nous affirme un observateur sagace, qu'il n'ait tenu à dépouiller le ministre étranger et à ne paraître que comme le compagnon, presque le compatriote. Il lui témoignait la déférence d'un ami affectueux envers son aîné, — d'un disciple envers le maître, disaient les flatteurs sans penser à mal, sans penser surtout au *discipulus supra magistrum* auquel Alexandre Mikhaïlovitch, bon latiniste lui, songeait peut-être.

Ils paraissaient ainsi souvent en public, aux nombreuses fêtes et réceptions, l'un à côté de l'autre, l'un dominant la foule de sa tête fortement burinée, l'autre bien reconnaissable aussi à ses traits en taille-douce, fins, spirituels, et quelque peu narquois. D'après cette ingénieuse étiquette de cour dont le bon Homère a donné le premier précepte en faisant échanger à Diomède et Glaucos leurs brillantes armures, le ministre russe portait les insignes de l'Aigle noire de Prusse et le ministre prussien les insignes de Saint-André de Russie, — et cette promiscuité de cordons rappelait involontairement la communauté des liens qui unissaient depuis si longtemps ces diplomates illustres. Phénomène assurément rare qu'une pareille entente si cordiale, si inaltérable, entre deux hommes d'état dirigeant deux différens empires, bien fait pour arrêter la pensée et qui, pendant les pompeuses solennités de Saint-Pétersbourg, ne cessait en effet de préoccuper les esprits réfléchis. Ils cherchaient en vain dans le passé l'exemple d'une harmonie d'action aussi constante et éclatante : certaines intimités politiques demeurées célèbres dans l'histoire, celles entre autres de Choiseul et Kaunitz, de Dubois et Stanhope, ou bien encore de Mazarin et Cromwell, ne furent un instant évoquées que pour être aussitôt reconnues des souvenirs trompeurs, des analogies seulement apparentes. Personne d'ailleurs ne méconnaissait l'influence considérable, décisive, que l'accord entre les deux chanceliers a eue sur les destinées récentes de l'Europe; personne non plus ne mettait en doute le parti prodigieux que M. de Bismarck a su tirer de cette conjoncture dans ses téméraires entreprises : les avis ne commençaient à différer qu'alors qu'il s'agissait d'établir les comptes de la Russie, de bien préciser les profits apportés à l'empire des tsars par cette association de dix ans, les dix années les plus agitées qu'ait connues le continent depuis le jour de Waterloo.

Au sentiment des uns, tout était avantage et gain pour le peuple

de Rourik, dans la situation créée par les faits immenses de Sadowa et de Sedan. Ils montraient l'humiliant traité de 1856 déchiré, l'Autriche punie de sa « trahison » lors de la guerre de Crimée, la France déchue et amoindrie, l'Angleterre spectatrice résignée des progrès du général Kaufman à Bokhara, et la Russie recouvrant son prestige d'autrefois, savourant en toute quiétude la vengeance, ce plaisir des dieux et des grands favoris des dieux comme Alexandre Mikhaïlovitch. N'y a-t-il pas en effet, disait-on, une fortune merveilleuse, une unité imposante dans la carrière de ce ministre, qui, dès les conférences de Vienne, s'était juré de prendre la revanche de l'abaissement de sa patrie et qui a su si bien tenir son serment? N'y a-t-il pas comme une Némésis grandiose dans le châtiment successif de ces « alliés » superbes qui, en 1853, avaient pris la défense du croissant contre la croix de Saint-André, qui, dix ans plus tard, avaient osé soulever la question de Pologne? A l'heure qu'il est, l'Autriche et la France rivalisent de procédés flatteurs, obséquieux, auprès du « barbare du nord » tant décrié, l'Angleterre sollicite de lui un *modus vivendi* dans l'Asie centrale, et cette position enviable et glorieuse, la Russie l'a obtenue sans combat, sans sacrifices, rien qu'en *se recueillant*, en développant sa prospérité intérieure et en laissant seulement faire le voisin, un ami séculaire, éprouvé, et dont le dévoûment ne s'est jamais démenti. Il n'est que juste que la Prusse ait récolté les fruits de sa valeur et de sa fidélité, et les sentimens bien connus de l'empereur Guillaume envers le tsar, les liens de famille qui unissent depuis si longtemps les deux cours, enfin les destinées si distinctes en même temps que si conformes des deux états sont les gages certains d'une entente future, permanente et inébranlable. La Prusse n'a pas d'intérêt propre dans la question orientale, que de fois n'en a-t-elle fait la déclaration solennelle! Le jour où s'ouvrira la succession de l'Osmanli, le Hohenzollern saura prouver sa reconnaissance envers le Romanof. Les petites jalousies et les petites rivalités ont fait leur temps comme les petits états et les petits artifices d'influence et de balance des forces : l'avenir est à une politique rationnelle basée sur la nature des choses, la réalité de la géographie, l'homogénéité des races, et cette politique assigne à la Russie et à l'Allemagne leurs rôles respectifs et corollaires. Au point de vue des principes généraux, on ne peut que se féliciter que le sceptre de l'Occident ait échappé à une nation turbulente, volcanique, faisant de la propagande tantôt jacobine, tantôt ultramontaine, mais toujours révolutionnaire, pour passer aux mains d'un état bien ordonné, hiérarchique et discipliné s'il en fut. Enfin, et dernière considération, Sadowa et Sedan ont été des victoires protestantes sur les deux premières puissances

catholiques, et la lutte que vient d'engager M. de Bismarck contre la curie romaine n'est que la conséquence logique de ce grand fait d'histoire; or, sans même partager certaines idées bien répandues pourtant sur une fusion possible un jour des croyances protestante et orthodoxe, ce n'est pas à l'église de Photius en tout cas de prendre ombrage du coup mortel porté au Vatican.

A de semblables apologies, auxquelles ne manquaient ni les argumens captieux ni les traits acérés, les dissidens opposaient des objections inspirées par un patriotisme également sincère, mais beaucoup moins optimiste. D'accord pour admirer la facilité et la promptitude avec laquelle la Russie a su se relever de son désastre de Crimée, ils prétendaient seulement que ce grand résultat avait été obtenu bien avant l'avénement de M. de Bismarck, bien avant toute association avec lui, et que dès l'année 1860 l'empire de Rourik avait repris la grande position qui lui est due en Europe, alors que les souverains d'Autriche, de Prusse et tant de princes d'Allemagne étaient venus saluer le tsar à Varsovie, reconnaître sa suprématie morale, et que Napoléon III de son côté recherchait son amitié et acceptait son arbitrage. L'habileté extrême avec laquelle le prince Gortchakof a su user de la « cordialité française » pour le bien de la Russie sans livrer aucun des intérêts essentiels et sans rien compromettre des principes conservateurs et traditionnels de son gouvernement demeurera toujours un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de sa patrie, et il eût été à désirer qu'il eût gardé la même mesure, la même réserve plus tard dans cette intimité avec la Prusse qui, à l'occasion de l'insurrection polonaise, était venue remplacer l'ancienne entente avec les Tuileries. Le successeur de Nesselrode s'est exagéré sans contredit la portée et le danger des fameuses *remontrances* au sujet de la Pologne, ainsi que la nature des services, bien intéressés en somme, que lui rendit alors l'ami de Berlin; ce n'était pas là une raison dans tous les cas de bouder l'Europe après que l'incident fut vidé à l'avantage éclatant du gouvernement russe, de la bouder pendant de longues années, de ne plus vouloir d'autre alliée que la Prusse, et de s'en tenir à l'égard de cette dernière puissance au système constant de laisser-aller, de laisser-faire et de se laisser-prendre.

Ç'a été en général le profond malheur des quinze ou vingt dernières années, — pensaient ces patriotes éclairés, — que la rancune, la mauvaise humeur, aient joué un si grand rôle dans les graves affaires du monde : tristes sentimens à coup sûr, et dont le chancelier actuel d'Allemagne a seul su se préserver! C'est par rancune de la conduite du cabinet de Saint-Pétersbourg dans la question italienne que l'Autriche avait pris sous sa protection les insurgés de

la Pologne, c'est par mauvaise humeur contre l'Angleterre dans la question du congrès que Napoléon III avait abandonné la cause du Danemark, et Alexandre Mikhaïlovitch a cédé à de pareils mobiles plus que tout autre, il a même été le premier à pratiquer cette « politique de dépit » avec ses griefs imaginaires contre l'Autriche dans la guerre d'Orient, comme il n'a pas été non plus le dernier à caresser certaine « politique de pourboire » avec sa *ligue des neutres*, qui a empêché tout concert des puissances. Que d'opportunités heureuses pour le salut de l'Europe, pour la gloire de sa nation et la splendeur de son auguste maître le chancelier russe n'a-t-il pas laissées échapper par amour de la Prusse : au printemps 1867, alors que la France et l'Autriche lui offraient des concessions si larges en Orient, à l'automne 1870, alors que l'Angleterre et l'Autriche le sollicitaient de prendre l'initiative dans l'œuvre de la paix! Que d'illusions aussi dans cette croyance, que le prince Gortchakof n'a rien sacrifié pendant ces dix années d'association avec son redoutable collègue! N'est-ce donc rien que ce port de Kiel, la clé de la Baltique, livré aux mains des Allemands? n'est-ce rien que le démembrement de la monarchie danoise, la patrie de la tsarevna? n'est-ce rien que le vasselage de la reine Olga, le renversement et la spoliation de tant de familles régnantes alliées par le sang à la maison de Romanof, la perte de l'indépendance de ces états secondaires de tout temps si dévoués et si fidèles à la Russie? n'est-ce rien enfin que tout ce profond bouleversement de l'ancien équilibre européen, et l'agrandissement démesuré, gigantesque, d'une puissance limitrophe?

« La grandeur est une chose relative, et un pays peut être diminué, tout en restant le même, lorsque de nouvelles forces s'accumulent autour de lui (1). » Ce mot qu'entendit Napoléon III au lendemain de Sadowa, la Russie peut bien se l'appliquer, elle aussi, depuis le jour de Sedan, car personne assurément ne voudra prétendre que l'abolition de l'article 3 du traité de Paris soit l'équivalent des forces accumulées par la Prusse au centre de l'Europe. Quant aux *espérances* en Orient, elles sont bien aléatoires, comme toute spéculation d'héritage : le *malade* a tant de fois déjà trompé l'attente de ses médecins, on n'est plus à compter les crises mortelles qui devaient l'emporter, et peut-être n'est-ce point précisément à la Russie de se plaindre de ce prolongement d'agonie. C'est là encore une question en effet si la Russie est ores et déjà en état de se charger de la succession, si elle est suffisamment outillée pour un si

(1) Note confidentielle de M. Magne, 20 juillet 1866.— *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, p. 241.

vaste établissement, si elle a en un mot toutes les forces militaires et financières, ainsi que tout le personnel administratif indispensables pour utilement occuper des domaines aussi divers qu'étendus. On ne prend pas possession de provinces européennes comme de telles contrées le long de l'Amour et du Syr-Daria; on risque de trouver plus d'une Pologne ingouvernable parmi ces peuples du Danube et du Balkan, et l'unité de la loi, l'uniformité du *svod*, ne sera pas si facile à établir dans des pays où florissaient côte à côte les institutions les plus disparates, depuis le régime du cimeterre jusqu'au régime parlementaire. La transformation de la Turquie ne transformera-t-elle pas au surplus le peuple moscovite à son tour, et l'histoire ne tiendra-t-elle pas à répéter à cette occasion la grande et pathétique leçon de *Græcia capta?* La Russie sera-t-elle encore la Russie le jour où elle dominera la péninsule orientale, et un empire baigné par les flots azurés du Bosphore pourra-t-il conserver sa capitale sur les bords glacés de la Finlande? Graves et obscurs problèmes devant lesquels il est permis de s'arrêter, de concevoir des appréhensions et des doutes. Ce qui n'est pas douteux par contre, c'est qu'à l'heure du destin la Prusse posera ses conditions et stipulera ses compensations. Ce n'est pas une dette de reconnaissance dont elle songera à s'acquitter alors, c'est un nouveau marché qu'elle entendra établir. Mettra-t-elle pour prix de son consentement la Hollande, le Jutland ou les territoires allemands de l'Autriche? la frontière de la Vistule ou les provinces de la Baltique?

Qui sait d'ailleurs si ce drame prolongé de la décadence turque n'est pas encore destiné à recevoir un dénoûment peu ou point entrevu jusque-là, bien original pourtant et rien moins qu'illogique? Ce n'est pas d'aujourd'hui que les publicistes et les patriotes de Berlin parlent de la mission de l'Autriche dans les pays du Danube et du Bosphore, qu'ils la disent appelée par la Providence à fortifier dans ces contrées les intérêts tudesques, à y « porter la culture allemande. » Depuis le grand jour de Sedan surtout, les exhortations, les sommations ne manquent pas à cette puissance « de chercher son centre de gravité ailleurs qu'à Vienne, » de justifier enfin son nom séculaire de *Ost-reich* et de devenir un empire de l'est dans le sens véritable du mot. Une monarchie constamment menacée de la perte prochaine de ses possessions germaniques sur la Leitha pourra bien à la longue être amenée à tenter l'aventure, alors surtout qu'on prendra le soin de lui présenter cette aventure comme une nécessité et comme une vertu; un état qui n'a jamais été fortement centralisé, et qui a toujours oscillé entre le dualisme et un système fédéral plus ou moins défini, aura même grande

chance d'apparaître à l'Europe comme le cadre le plus propre pour cette bigarrure de races, de religions et d'institutions qui s'étend des Portes de Fer jusqu'à la Corne-d'or. Un *empire de l'est* aux traditions et aux influences germaniques sur le Bosphore, plus au sud un royaume de Grèce agrandi de la Thessalie et de l'Épire, enfin au nord une Allemagne complétée dans son unité par les provinces cisleithanes, — il y aura là de quoi contenter bien du monde, sans en excepter l'Angleterre. C'est, on l'avouera, une solution comme une autre de la redoutable question ottomane, et toute hypothèse, toute fantaisie a le droit de se produire dès que l'on touche à ce monde fantastique de l'Orient, et à ce monde non moins mystérieux et terrible que porte dans sa tête le grand solitaire de Varzin...

Ce qui, dans tous les cas, n'est point du domaine de l'hypothèse et de la fantaisie, ce qui malheureusement n'est qu'une réalité trop évidente et palpable, c'est qu'à la place de cette « combinaison purement et exclusivement défensive, » comme le prince Gortchakof avait un jour si justement appelé l'ancien *Bund*, — à la place d'une ligue d'états pacifiques, tous amis obligés de la Russie et lui formant comme une suite continue de remparts, — l'empire d'Alexandre II voit maintenant en face de lui, pesamment couchée tout le long de sa frontière, une puissance formidable, la puissance la plus forte du continent, ambitieuse, avide, entreprenante et ayant désormais la mission inéluctable de défendre contre lui ce qu'on est convenu d'appeler les *intérêts de l'Occident*. Il n'est pas jusqu'à la question polonaise que cette puissance ne pourrait soulever, le cas échéant, au gré de ses besoins, et tout autrement que ne l'avaient fait les cabinets de Paris et de Londres : la thèse d'un tel « coup au cœur » n'a-t-elle pas été très chaleureusement soutenue en 1871 par certains hommes d'état hongrois fort avant dans les confidences du ministre prussien? La conduite du gouvernement de Berlin lors de la dernière insurrection de Varsovie ne préjudicie en rien l'avenir : les discours passionnés de M. de Bismarck en 1849 contre la révolte des Magyars ne l'ont point empêché d'armer bien des années plus tard les légions du général Klapka. On ne niera pas du moins les visées prussiennes en 1863 sur la rive gauche de la Vistule, « la frontière naturelle; » à l'heure qu'il est encore, les amis de Berlin n'insinuent-ils pas par momens que ce serait là peut-être le moyen le plus efficace d'en finir avec l'esprit du polonisme? On ne parle pas des provinces de la Baltique, comme avant Sadowa on répudiait toute pensée de vouloir jamais franchir le Mein; mais l'effervescence tudesque de la Courlande et de la Livonie va en croissant, et à quels douloureux sacrifices le Hohenzollern ne sait-il pas se résigner alors qu'il croit entendre la voix d'en haut, la voix

des « frères allemands? » Certes on aurait fait frémir le prince-régent en 1858, si on lui avait parlé alors d'une guerre contre un Habsbourg et d'un compagnon d'armes du nom de Garibaldi; il a fini cependant par accepter la dure nécessité, et il a donné le signal d'une lutte fratricide, la douleur dans l'âme et les larmes aux yeux. N'est-il point puéril du reste de mesurer les destinées des nations par la vie plus ou moins longue de tel ou tel souverain? Il peut venir en Allemagne un empereur qui n'ait ni l'affection ni le souvenir d'Alexandre II, il peut s'élever « un pharaon qui ne connut point Joseph, » pour parler avec les saintes Écritures, et puis il y a quelque chose de plus fort au monde que tsar et empereur : la nécessité de l'histoire, la fatalité de la race...

Race redoutable que celle de ces vainqueurs de Sadowa et de Sedan, et dont l'esprit envahisseur et conquérant dès l'origine a su survivre à toutes les transformations et s'accommoder de tous les déguisemens ! Humbles à la fois et présomptueux, sobres et prolifiques, expansifs et tenaces, pratiquant avec persistance leur ancien proverbe : *ubi bene, ibi patria*, et gardant néanmoins toujours un âpre attachement à la *mère-patrie*, les Allemands s'infiltrent en tout pays, pénètrent dans toutes les régions, ne dédaignent aucun coin de la terre habitable. Ils ont leurs familiers et consanguins sur tous les trônes et dans tous les comptoirs du monde; ils peuplent les centres industriels de l'Europe et les solitudes du *far-west;* ils décident les élections présidentielles dans les États-Unis, ils fournissent le contingent le plus fort du haut personnel administratif dans l'empire des tsars, et le souvenir est encore récent de cette statistique de l'armée russe, qui, sur 100 officiers supérieurs, en relevait 80 d'origine germanique (1). Tel apparaissait déjà l'Allemand avant les grands coups de fortune de 1866 et de 1870, avant l'ère de *fer et de sang*, avant que M. de Bismarck ne lui eût révélé le secret de sa force, ne lui eût dit le mot magique : *tu regere imperio populos!* Faut-il rappeler maintenant la haine que les Germains ont de tout temps portée au nom slave, l'extermination à laquelle ils l'ont jadis voué sur l'Elbe et l'Oder, et la pensée ne recule-t-elle pas épouvantée devant un nouveau choc de deux races, aujourd'hui plus que jamais probable? Il est de mise, il est vrai, de

(1) C'est le *Golos* qui, il y a quelques années, dressait cette statistique curieuse, dont l'effet fut profond dans le temps. — Le nom de Kozlof eut un moment de célébrité en Russie : en l'entendant prononcer à la suite d'une longue énumération de noms purement tudesques, lors d'une présentation des officiers d'un grand corps d'armée, le tsarévitch s'était écrié : « Enfin ! Dieu merci. » Fr.-J. Celestin, *Russland seit Aufhebung der Leibeigenschaft,* Laibach 1875, p. 334.

traiter toutes ces appréhensions de rêves d'écoliers, de songes creux de littérateurs et de professeurs; mais les importans, les hommes sérieux, les augures et les aruspices de la politique, ont-ils de nos jours traité autrement maint problème formidable? N'ont-ils pas tenu le même langage au sujet de la question du Slesvig-Holstein et des prétentions allemandes sur l'Alsace, à l'égard de l'unité de l'Italie et des programmes du *National-Verein?* Ce serait un curieux chapitre de l'histoire contemporaine à écrire que celui de *Diplomates et professeurs*, et qui pourrait bien démontrer que de ces deux corps respectables, le plus pédant et le plus idéologue n'est pas précisément celui qu'un vain peuple pense.

N'y a-t-il pas, — poursuivaient les mêmes personnes, plus soucieuses des intérêts du présent et de l'avenir que des réminiscences intempestives du passé, — n'y a-t-il pas force idéologie par exemple dans la manière d'assimiler les deux époques de 1814 et de 1870, et de saluer dans le feld-maréchal Moltke le continuateur de l'œuvre de Koutouzof? Lors de la guerre mémorable dont l'incendie de Moscou avait donné le signal héroïque, c'était toute l'Europe qui se levait contre un maître insolent, et apportait la délivrance à des états foulés et broyés par une domination universelle. En fut-il de même dans la dernière conflagration, et ne pourrait-on pas dire plutôt que c'était la France au contraire qui combattait à ce moment pour l'équilibre du monde et l'indépendance des royaumes, en essayant de réparer par un effort tardif et mal conçu une série d'erreurs coupables, mais dont elle n'était pas la seule à souffrir? Différentes dans leurs mobiles, les deux époques ne se ressemblent guère non plus quant aux voies et moyens. C'est « une guerre à coups de révolutions » que le ministre prussien avait de bonne heure annoncée à M. Benedetti, et il a tenu parole; il eut des égards, des atténuations, des *compréhensions* pour la commune difficiles à justifier; à l'heure qu'il est, il protége ouvertement le régime républicain en France contre tout essai de restauration, sacrifiant ainsi le principe monarchique et les considérations les plus élevées d'ordre européen à un calcul purement égoïste et vindicatif. Ce n'était pas là l'esprit qui animait jadis les alliés de 1814; le magnanime Alexandre Ier surtout comprenait autrement les devoirs des souverains et la solidarité des intérêts conservateurs. Et quel jugement sévère l'empereur Nicolas n'eût-il pas porté, lui, sur tout l'ensemble de la politique de Berlin, sur cette régénération de l'Allemagne, qui n'a cessé d'être la révolution par en haut, depuis l'exécution fédérale dans le Holstein jusqu'à l'arrêt des syndics de la couronne, depuis la destruction du *Bund* jusqu'au renversement de la dynastie des Guelfes, depuis la formation des légions hongroises et les relations nouées

avec Mazzini jusqu'au *Kulturkampf* contre l'église catholique! Que l'on ne s'y trompe pas en effet, disait-on encore, c'est la révolution seule qui trouve son profit à la guerre faite aujourd'hui en Allemagne au catholicisme, et bien grande, bien naïve est l'illusion de ceux qui se flattent de voir les idées protestantes ou orthodoxes, l'esprit religieux en général, bénéficier des pertes qu'y ferait la papauté. Il suffit de jeter un regard sur les gros bataillons du *Kulturkampf* pour reconnaître leur dieu; ils portent sur leurs bannières bien clairement le signe au nom duquel ils entendent vaincre. Sont-ce les protestans sincères, les *évangéliques* pour lesquels l'Évangile est une vérité, qui montent les premiers à l'assaut ou qui seulement le suivent de leurs vœux et de leurs prières? Non assurément; tous ceux qui de la réforme ont encore gardé non point le vain nom, mais la forte doctrine, répudient ouvertement cette lutte et en gémissent dans leur âme. Ils ont le sentiment juste que dans notre époque si bouleversée, si profondément travaillée par le génie de la négation, les intérêts religieux sont solidaires entre eux tout aussi bien que les intérêts conservateurs. Les ardens au combat, les zélateurs « remplis de l'esprit divin » sont précisément ceux qui n'admettent ni divinité ni esprit, qui n'ont d'autre religion positive que le positivisme, et ce n'est pas en eux certes que voudrait reconnaître ses enfans Luther ressuscité. Le grand adversaire de Rome au XVIe siècle tenait à la révélation, il tenait à sa Bible, à son dogme de la grâce : ne sont-ce pas là toutes choses bien « perruques » et bien risibles aux yeux des disciples de Strauss et de Darwin? L'apôtre de Wittemberg croyait à la justification par la foi; les apôtres de Berlin ne croient qu'à la justification par le succès.

C'est une chose grave, — concluaient enfin ces hommes alarmés dans leur patriotisme et dans leurs sentimens conservateurs, — une chose extrêmement périlleuse pour un grand état que d'abandonner, dans ses relations avec les puissances, certaines maximes établies, certaines règles de conduite éprouvées par une longue expérience, devenues en quelque sorte des *arcana imperii*, et Napoléon III vient de payer bien chèrement une pareille rupture avec les anciennes traditions dans la politique extérieure de la France. La Russie avait également, par rapport à l'Europe, des traditions consacrées et qui ont fait la grandeur et la force des règnes précédens; sous ces règnes, on était jaloux de défendre la liberté de la Baltique, on veillait au maintien de l'équilibre des forces entre l'Autriche et la Prusse, on appréciait l'amitié et le dévoûment des états secondaires de l'Allemagne, et l'on faisait respecter partout le principe monarchique en face de la révolution. Puisse la Russie n'avoir jamais à se repentir de s'être détournée des voies creusées

pendant un siècle par le char triomphal de Pierre le Grand, de Catherine II, d'Alexandre Ier et de Nicolas!

Ainsi parlaient les esprits indépendans sur les bords de la Néva pendant que le monde officiel y déployait toutes les magnificences polaires en l'honneur de Guillaume le Conquérant : ils ne faisaient du reste que prêter un langage raisonné et saisissant à un sentiment vague, mais intense et profond, qui agitait l'âme même de la Russie. Avec cette habitude d'obéissance et de discipline qu'on peut souvent taxer d'instinct servile, mais qui chez ce peuple est parfois aussi un grand et admirable instinct patriotique, les enfans de Rourik se gardèrent bien de contrarier le gouvernement dans la brillante réception qu'il faisait au Prussien; ils se bornèrent à rester témoins impassibles d'un spectacle qui ne parlait point à leur sens intime. La presse se montra sobre de descriptions, plus sobre encore de réflexions pendant ces jours de fêtes et de festivals : les officieux de Berlin ne lui firent d'autre éloge que d'avoir gardé un ton *convenable*. Tel fut aussi le ton de la société russe prise dans son ensemble; les belles *perspectives* de la résidence faisaient image au moral comme au physique : des fleurs de serres chaudes au premier plan, et pour fond de tableau la glace! Les hôtes ne furent pas les derniers à s'apercevoir du contraste : avec les parfums exquis des plantes exotiques, il leur arrivait d'aspirer de temps en temps l'air vif du pays, l'âpre brise du nord, et il n'est pas jusqu'à M. de Bismarck lui-même qui ne parût se ressentir de l'atmosphère ambiante. On lui trouva plus de vivacité et d'enjouement que d'élan et de chaleur; sa parole gardait une mesure qui ne lui était pas ordinaire, et semblait éviter à dessein tout éclat et tout éclair. Chose curieuse, pendant ce séjour de deux semaines dans la capitale de la Russie, l'ancien diplomate frondeur n'a laissé échapper aucune de ces saillies et de ces boutades dont il est généralement si prodigue, aucune de ces indiscrétions étourdissantes qui sont à la fois l'amusement et l'effroi des salons et des chancelleries. On ne recueillit qu'un seul mot à sensation tombé de ces lèvres qui si souvent ont prononcé l'arrêt du destin, le mot « qu'il ne pouvait même admettre la pensée d'être jamais hostile à la Russie. » La déclaration parut explicite et rassurante et comme une réponse discrète aux appréhensions qui n'osaient point se faire jour. Les âmes incrédules ou chagrines ne purent pourtant pas s'empêcher d'observer qu'il y avait seulement dix ans une telle assurance donnée à l'empire des tsars par un ministre de la Prusse eût paru bien superflue, eût même provoqué des sourires...

Ici finit la tâche qu'on s'était imposée en entreprenant cette étude. La rencontre des deux chanceliers dans la capitale de Pierre le Grand au printemps de 1873 fut comme l'épilogue d'une action commune qui a duré dix ans et qui a tant contribué à changer la face du monde. Depuis cette époque, l'Europe n'a plus connu de tempête, bien que des nuages parfois menaçans et grondans n'aient cessé de traverser son horizon toujours obscurci. Il y eut même des lueurs et comme des indices que l'ancien et fatal accord entre les cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg n'était plus aussi absolu que par le passé, qu'il admettait certaines intermittences ou du moins certaines divergences d'opinions et d'appréciations. C'est ainsi que le gouvernement du tsar s'était refusé à suivre le chancelier d'Allemagne dans sa campagne espagnole, dans sa fiévreuse adhésion à la présidence du maréchal Serrano, et il ne paraît pas douteux que l'intervention personnelle de l'empereur Alexandre II, fortement appuyé par l'Angleterre, n'ait, l'an passé, détourné de la France une agression inique et une effroyable calamité. Depuis cette époque aussi, l'adjonction de l'Autriche à la politique officielle des deux états du nord est venue, on ne saurait trop dire, compléter ou compliquer une association à laquelle il devient difficile de découvrir des intérêts communs quelconques et qui, jusqu'à ce jour du moins, n'a trouvé son harmonie que dans le silence. L'avenir seul pourra dévoiler la portée et la vertu de cette alliance des trois empires tant prônée et aussi mal connue que mal conçue peut-être; mais on ne se trompera guère en supposant dès aujourd'hui que, dans ce ménage double et trouble, c'est M. de Bismarck qui peut s'estimer le plus heureux des trois.

JULIAN KLACZKO.

ÉPISODE

DE LA VIE D'UN JOUEUR

Il s'en est toujours pris à la fatalité. Certes rien n'était plus contraire à ses habitudes que de sortir sur la Plaza dès sept heures du matin; on ne le rencontrait guère en aucun lieu public de Sacramento avant deux heures de l'après-midi. Aussi, bien des années plus tard, repassant les événemens de sa vie hasardeuse, dut-il conclure que la fatalité s'en était mêlée. La promenade matinale de M. Oakhurst avait eu cependant une cause des plus simples. A six heures et demie, la banque ayant gagné par ses mains une somme de vingt mille dollars, il s'était levé de la table de pharaon qu'il présidait, avait cédé sa place à un second lui-même et s'était retiré sans qu'aucune des pâles figures de joueurs fiévreusement penchées sur les cartes l'eût seulement remarqué. Une surprise l'attendait dans sa chambre à coucher lorsqu'il y rentra : par la fenêtre, qu'on avait oublié de fermer, ruisselaient les rayons du soleil. L'extraordinaire beauté de cette matinée d'été, peut-être aussi le charme d'une fantaisie toute nouvelle, l'arrêtèrent au moment de tirer les rideaux pour rétablir la nuit propice à son sommeil. Il hésita, puis, saisissant son chapeau, descendit dans la rue.

Les gens sortis de si bonne heure appartenaient à une classe qui lui était inconnue : c'étaient des revendeurs courant de ci et de là, de petits marchands qui ouvraient leurs boutiques, des servantes balayant le pas de la porte, parfois un enfant. M. Oakhurst regardait tout le monde avec une curiosité froide, mais sans mélange de ce dédain qu'il accordait si libéralement d'ordinaire à la partie plus prétentieuse de l'espèce humaine avec laquelle il était en relations habituelles. Au fond, il n'était pas insensible à l'étonnement admiratif des femmes du peuple, à l'effet que produisaient parmi elles son visage et sa tournure, remarquables même dans un pays où tous

R

lus con-
eures du
e Sacra-
années
, dut-il
natinale
imples.
ins une
pharaon
t s'était
usement
surprise
: par la
yons du
eut-être
au mo-
n som-
la rue.
asse qui
et de là,
ervantes
st regar-
ange de
rtie plus
relations
t admi-
mi elles
où tous

les hommes sont beaux. Ce sceptique qui dans l'orgueil de son isolement social eût été de glace devant les coquetteries de quelque belle dame regarda tout ému une petite fille hâve et déguenillée qui courait obstinément à ses côtés, et la petite fille eut lieu de constater deux choses, d'abord qu'il avait la main généreuse, ensuite que les yeux noirs si hardis de ce magnifique monsieur étaient en réalité d'un gris très tendre et très doux. Personne ne devait jamais faire cette dernière découverte, sauf les enfans. Par une faiblesse qui n'est pas incompatible avec certain endurcissement, M. Oakhurst les aimait.

Il y avait un petit jardin devant une maisonnette blanche de la petite rue qu'il avait prise. Ce jardin était rempli de roses, d'héliotropes et de verveines; il s'arrêta ravi, — non que ces fleurs fussent rares, mais il les avait jusque-là vues dans les bouquets surtout. Pensait-il en faire hommage à la piquante Elslinda, qui donnait des représentations au bénéfice tout spécial de M. Oakhurst, assurait-elle, ou à l'étourdissante miss Montmorency, avec qui le soir même il devait souper? — Non, il les admirait pour elles-mêmes parce que, toutes fraîches de rosée, elles n'avaient été encore touchées par personne.

Cependant il continua son chemin, et, ayant gagné la Plaza, finit par s'asseoir sur un banc à l'ombre d'un arbre à coton. La matinée était radieuse, l'air si calme que le moindre bruissement dans le feuillage des sycomores ressemblait au profond soupir du réveil. A perte de vue, les sierras se détachaient sur un ciel si lointain qu'on n'aurait pu en discerner la couleur positive. C'était une teinte nacrée dont le contraste avec le paysage qu'elle éclairait était vraiment éblouissant. M. Oakhurst, surpris lui-même et presque honteux de ce qu'il éprouvait, ôta son chapeau, s'étendit à demi sur le banc, et resta ainsi le visage levé vers ce beau ciel dans une immobilité telle que les oiseaux finirent par sautiller autour de lui; un grincement de roues sur le sable de l'allée ne tarda pas du reste à les mettre en fuite. Levant la tête, Oakhurst vit un homme qui s'avançait avec lenteur, traînant un petit chariot informe : à la bizarrerie du véhicule, à l'air capable et convaincu avec lequel on le dirigeait, il devina que le chariot devait être l'invention et l'œuvre de l'homme; puis il s'aperçut que le visage même de cet homme ne lui était pas étranger. Avec la faculté qui lui était propre de ne jamais oublier quiconque lui avait tenu tête au jeu, il classa immédiatement ce gros garçon sous la rubrique : San-Francisco, salon de la Polka, — y a perdu son salaire de la semaine, soixante-dix dollars environ sur la rouge; — n'est plus revenu.

Le regard indifférent qu'il fixa sur l'étranger ne trahit du reste

aucune de ses réminiscences. L'autre au contraire rougit jusqu'aux oreilles, puis s'arrêta déconcerté, un mouvement involontaire l'ayant rapproché d'Oakhurst, qui put ainsi se rendre compte dans les moindres détails du contenu de la voiture. Il avait déjà vu que c'était une femme, une femme à demi assise, à demi couchée. C'était une personne de la pâleur la plus intéressante, maigre sans doute, avec des yeux enfoncés dans l'orbite et cernés de noir; de cruelles souffrances et un isolement prolongé avaient dû l'élever bien au-dessus du lourdaud qui l'accompagnait. Il y avait quelque chose de timide et de virginal dans sa physionomie et ses manières, une pureté singulière répandue jusque dans les plis de sa robe. Cette robe par parenthèse, si simple qu'elle fût, révélait le goût le plus original et le plus sûr; elle devait être l'œuvre de la main effilée, presque diaphane, qui reposait sur le bord du chariot, comme le chariot lui-même devait être celle de la main lourde et massive du mari. Sans doute ces deux êtres si dissemblables étaient mari et femme.

Un accident quelconque venait d'arriver à l'une des roues. Oakhurst se leva obligeamment pour porter secours. Tandis que l'on hissait la voiture sur le talus de la contre-allée, la main de la jeune femme se posa involontairement sur le bras qui s'avançait pour la soutenir et y resta un instant, blanche et froide comme la neige, puis, comme la neige aussi, pensa Oakhurst, elle parut se fondre et s'évanouir. Les deux hommes échangèrent quelques mots de politesse qui furent le prélude, on ne sait comment, d'une conversation. Cette conversation apprit à Oakhurst que depuis deux ans Mme Decker avait été presque impotente, que tout récemment encore elle se voyait condamnée à garder le lit, mais que M. Decker, étant maître-charpentier, avait eu l'heureuse idée de construire cette chaise roulante qui lui permettait de faire prendre l'air à sa femme avant d'aller travailler. C'était la seule heure de liberté qu'il eût de toute la journée, et puis ils attiraient moins l'attention de si grand matin. Ils avaient consulté beaucoup de médecins, mais inutilement. Le conseil leur avait été donné plus d'une fois d'aller prendre les eaux; c'était malheureusement une trop grosse dépense. M. Decker avait bien mis une fois quatre-vingts dollars de côté à cet effet, mais un *pick-pocket* l'avait volé à San-Francisco; M. Decker était si maladroit!.. — Cette réflexion, bien entendu, fut intercalée par la femme. Jamais depuis ils n'avaient pu faire assez d'économies; aussi le projet des eaux était-il abandonné. Quels misérables que ces *pick-pockets!*

La figure du mari était devenue pourpre, celle d'Oakhurst restait impassible. Il parut partager l'opinion de Mme Decker sur les

pick-pockets et continua de marcher à côté de la voiture, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au petit jardin devant lequel il avait déjà fait halte une fois. Là, il pria ses nouvelles connaissances de l'attendre une minute, et, entrant dans la maisonnette, abasourdit le propriétaire par l'offre d'une somme extravagante en échange de ses plus belles fleurs. Bientôt on le vit revenir avec une brassée de roses qu'il déposa sur les genoux de la malade. Tandis qu'elle les contemplait avec un plaisir enfantin, M. Oakhurst entraîna le mari à l'écart. — Peut-être, dit-il tout bas au mari, peut-être avez-vous eu raison d'expliquer la chose comme vous l'avez fait. Vous pourrez dire maintenant que, le voleur ayant été arrêté, vous êtes rentré en possession de votre argent.

Il glissa tranquillement quatre pièces d'or de vingt dollars dans la large main de M. Decker ahuri et sans voix. — Dites cela, ou autre chose, tout ce que vous voudrez, entendez-vous, excepté la vérité, — que vous ne direz jamais, il faut me le promettre.

L'homme promit, et M. Oakhurst revint près de la petite voiture. Il lui parut que les joues de la pauvre femme avaient emprunté quelque chose à l'éclat des roses, et que je ne sais quoi d'humide qui ressemblait à une goutte de rosée brillait tout au fond de ses yeux; mais il ne lui laissa pas le temps de le remercier, et, levant son chapeau, s'éloigna précipitamment. J'ai le regret de dire que M. Decker manqua le soir même à sa promesse. Dans la bonté de son cœur, il s'offrit en victime dévouée sur l'autel de l'amour conjugal et sacrifia son bienfaiteur avec lui. Il est juste d'ajouter d'ailleurs qu'il s'extasia en même temps sur la noblesse des procédés de M. Oakhurst, et que, dans l'excès de son enthousiasme, il para même de couleurs romanesques les vices bien connus du banquier des jeux. — Et maintenant, mon Elsie, dis que tu me pardonnes, supplia le brave Decker, tombant à genoux devant sa femme. J'ai agi pour le mieux. C'était à ton intention, chérie, que j'avais mis l'argent sur ces satanées cartes. Je croyais en gagner une pile, assez pour t'emmener aux eaux et pour t'acheter une robe neuve par-dessus le marché.

Mme Decker l'embrassa : — Je te pardonne, mon pauvre Joe, dit-elle les yeux fixés au plafond avec un sourire mélancolique, tu devrais être puni pour m'avoir trompée, pour avoir inventé cette absurde histoire, mais n'en parlons plus. Si tu me promets de ne pas recommencer, je te pardonne.

Elle prit la gerbe parfumée qui s'épanouissait sur la table, embellissant d'un luxe éphémère ce modeste intérieur, éleva les roses jusqu'à son visage, puis au bout d'un instant elle dit derrière leur feuillage : — Joe !

— Qu'est-ce, mon amour?

— Crois-tu que ce monsieur... Comment l'appelles-tu?.. Jack Oakhurst, t'aurait rendu cet argent, si je n'avais pas raconté ton aventure?

— Oui, s'écria M. Decker avec élan, il l'aurait rendu tout de même.

— Même s'il ne m'avait pas vue du tout?

M. Decker leva la tête. Sa femme s'était arrangée pour se cacher tout entière derrière le bouquet de roses, sauf les yeux, qui brillaient d'une flamme singulière.

— Non, c'est toi qui as tout fait, Elsie, c'est parce qu'il t'a vue qu'il s'est montré si généreux.

Le lendemain matin, Mme Decker montra une irritabilité nerveuse inexplicable en atteignant la Plaza; elle demanda brusquement à son mari de la ramener chez elle, puis parut fort surprise de rencontrer M. Oakhurst, et douta même d'abord que ce fût lui, s'il faut en croire la question qu'elle adressa négligemment au digne Joe : — Ne serait-ce pas là l'étranger d'hier?

Son accueil fut d'une froideur telle que M. Oakhurst pensa aussitôt : — Son mari lui a tout avoué; maintenant elle me déteste.

Mais, quelque pénétrant qu'il fût dans ses appréciations, cette femme-là était de force à les déjouer toutes.

La conversation fut très courte. Oakhurst s'informa de l'adresse du chantier de M. Decker pour affaires, eut-il soin de dire, et prit congé avec un grand salut, sans même regarder Mme Decker.

A peine se fut-il éloigné que celle-ci devint de la plus brillante gaîté. L'honnête maître charpentier en fut frappé comme de l'une des gracieuses anomalies du caractère de sa compagne. — Tu as été un peu dure pour lui, un peu dure, Elsie, lui dit-il d'un air de regret. Il aura pu croire que j'avais manqué à ma parole.

— Bah! dit Elsie d'un air dégagé.

A quelques jours de là, le propriétaire des sources sulfureuses de San-Isabel reçut le billet suivant d'une écriture aristocratique qui lui était familière :

« Mon cher Stève, j'ai pensé à votre offre de prendre une part d'intérêt dans l'établissement, et j'y souscris; mais vos eaux ne deviendront jamais à la mode, si l'on n'est pas sûr d'y trouver une installation élégante digne des cliens que je vous enverrai. Je tiens donc absolument à ce que l'hôtel soit augmenté; on y ajoutera une annexe et quelques chalets. A cet effet, j'envoie un entrepreneur capable, qui entrera immédiatement en besogne. Il emmène avec lui sa femme très souffrante; ayez soin de tous les deux comme s'il s'agissait des nôtres. Peut-être, après les courses, irai-je vous faire une visite, mais mon intention n'est pas d'établir des jeux cette année. A vous, « JACK OAKHURST. »

— Je comprends, fit observer l'un des collègues de M. Oakhurst à qui la lettre fut communiquée, je comprends que Jack fasse bâtir, car c'est une spéculation qui, s'il vient ici régulièrement, pourra être fort belle; mais pourquoi ne pas fonder sans retard une banque, afin de rentrer dans une partie au moins de l'argent qu'il met en circulation? Je voudrais, ma foi, deviner son jeu.

La saison avait été prospère pour M. Oakhurst et désastreuse pour plusieurs membres du corps législatif, juges, colonels et autres, qui avaient recherché sur le coup de minuit son agréable société. Pourtant il s'ennuyait à Sacramento. Depuis quelque temps, il avait pris l'habitude de promenades matinales qui excitaient au plus haut degré la curiosité de ses amis des deux sexes. On avait lancé des espions à sa poursuite, et le résultat de cette inquisition avait paru plus étrange que tout le reste. Qu'avait-on découvert en effet? — Que M. Oakhurst se dirigeait vers la Plaza, s'asseyait sur un banc pour quelques minutes, puis revenait sans avoir parlé à personne. L'hypothèse qu'il y avait une femme dans le cas, qui s'était présentée à l'esprit de tous, dut être abandonnée. Quelques joueurs superstitieux décidèrent que c'était un procédé inédit pour avoir *la veine.*

Après les courses de Marysville, M. Oakhurst poussa une pointe jusqu'à San-Francisco; on le vit ensuite à San-José, à Santa-Cruz, à Oakland. Ceux qui le rencontrèrent prétendirent que ses allures paraissaient très différentes de son flegme ordinaire; il était impatient, fiévreux, fantasque. Le colonel Starbottle affirma qu'à San-Francisco Jack avait refusé de donner les cartes. — Un tremblement dans la main peut-être; il ne prend pas assez de stimulant, je l'ai toujours dit, fit le colonel en vidant son éternel petit verre.

De San-José, Oakhurst partit pour l'Orégon par terre avec tout un dispendieux équipage de campement; mais, arrivé à Stackton, il changea tout à coup de chemin, et, quatre heures après, entra tout seul à cheval dans le *cañon* (1) des sources de San-Isabel. C'était une jolie vallée triangulaire, située au pied de trois montagnes revêtues d'un sombre manteau de sapins sur lequel se détachaient, en étincelantes bigarrures, les troncs rouges et le riche feuillage d'une essence d'arbres qui a conservé en Californie son nom espagnol de *madroño.*

Appuyés au flanc de la montagne, les bâtimens de l'hôtel se montraient coquettement blottis dans toute cette verdure; les chalets épars ressemblaient à autant de joujoux. M. Oakhurst, bien qu'il admirât médiocrement la nature, se sentit pénétré de cette sensation indéfinissable qui déjà l'avait surpris lors de sa première pro-

(1) Gorge à parois perpendiculaires.

menade matinale à Sacramento. Bientôt des chars-à-bancs passèrent sur la route remplis de femmes en toilettes de fantaisie plus ou moins excentriques; le tapage de la vie humaine vint égayer, réchauffer, pour ainsi dire, les lignes sévères du paysage, puis la longue piazza de l'hôtel apparut émaillée de robes blanches, bleues et roses. M. Oakhurst, en vrai cavalier californien, ne modéra pas la vitesse du cheval fougueux qu'il montait en approchant de sa destination, mais se dirigea au contraire à fond de train sur l'hôtel, fit cabrer soudain son cheval au pied de la piazza, et sortit tranquillement ensuite du nuage de poussière qui l'avait enveloppé tandis qu'il mettait pied à terre. Pendant qu'il gravissait les marches, nul n'aurait pu assurément deviner la tempête qui bouillonnait en lui.

Par suite d'une vieille habitude, il fit brusquement face à la foule, affrontant avec hauteur les ricanemens à demi étouffés des hommes, l'admiration inquiète des femmes. Une seule personne vint lui serrer la main. Par un hasard étrange, c'était la fine fleur de cette société, Dick Hamilton, l'homme dont la naissance, l'éducation et la position sociale défiaient le plus nettement toute critique. Dick Hamilton était banquier dans l'acception régulière du mot et fort répandu. — Ignorez-vous à qui vous parlez? lui demanda un jeune *gentleman* de sa société en levant les mains au ciel.

— Je parle, répondit Hamilton en souriant, à l'homme qui vous a gagné mille dollars la semaine dernière. Moi, je n'ai avec lui que des relations d'amitié.

— N'est-ce pas un... un joueur? demanda une miss élégante avec la plus jolie moue de dédain.

— En effet, répondit Hamilton, mais je souhaiterais, mademoiselle, que chacun de nous jouât aussi franc jeu que lui.

Oakhurst ne sut rien de ces colloques, car il avait déjà gagné le vestibule du premier étage, où il se promenait anxieux. Tout à coup, il entendit un pas léger derrière lui, puis son nom prononcé d'une voix qui fit refluer tout son sang vers le cœur. Il se retourna, c'était elle! Mais quel changement! Il n'a fallu que deux mois pour la transformer. De bonne foi, elle est irrésistible. Sans doute, chère madame, nous n'hésiterions pas, vous et moi, à décider que ces piquantes fossettes n'ont rien à faire avec la vraie beauté, que les lignes délicates de ce nez aquilin sont un indice d'égoïsme et de cruauté; mais ni vous ni moi, chère madame, ne sommes amoureux d'elle, et M. Oakhurst est amoureux. Sous les volans d'une robe envoyée de Paris, comme autrefois sous la petite robe grise taillée de ses propres mains, elle lui fait l'effet d'un ange; c'est cette chasteté visible dans ses traits, ses mouvemens, ses attitudes, c'est cette blancheur de neige immaculée qui le rend fou. Et elle marche enfin, ce petit pied cambré dans le satin est encore une révélation.

Il courut à elle, les deux mains étendues, mais elle rejeta les siennes derrière son dos, s'assura par un coup d'œil rapide que personne dans la longue galerie ne pouvait la voir ni l'entendre, puis le regardant d'un air d'audace affectueuse très différent de son ancienne réserve : — J'aurais grande envie de ne pas vous donner la main du tout, dit-elle. Vous venez de passer auprès de moi sur la piazza sans me rien dire, et j'ai dû courir après vous comme bien d'autres pauvres femmes l'ont déjà fait, je suppose.

M. Oakhurst balbutia qu'elle était si changée!

— Une raison de plus pour me reconnaître. Qu'est-ce qui m'a changée? Vous. Oui, vous m'avez créée à nouveau... J'étais une pauvre créature malade, paralysée, avec une seule robe à mettre; vous m'avez donné la vie, la santé, la force, la fortune. Vous le savez bien. Et maintenant, monsieur, que dites-vous de votre œuvre?

Elle prit les deux côtés de sa jupe et lui tira une belle révérence, puis, par un geste d'abandon soudain et apparemment involontaire, lui donna ses deux mains.

Oakhurst était habitué aux avances des femmes, mais ces avances venaient des coulisses, tandis qu'il associait obstinément au charme subtil de Mme Decker une vague idée de cloître. Être accueilli ainsi par une puritaine, n'y avait-il pas de quoi être bouleversé? Il tenait toujours ses mains, et elle continuait :

— Il fallait venir plus tôt! Que faisiez-vous à Marysville, à San-José, à Oakland? Vous voyez que je vous ai suivi. Je vous ai vu descendre le *cañon* et vous ai reconnu tout de suite, moi! J'ai lu votre lettre à M. Decker. Je savais que vous viendriez; mais pourquoi ne m'avoir pas écrit? Vous m'écrirez un jour. Bonsoir, monsieur Hamilton!

Ces derniers mots s'adressaient à l'homme élégant qui était allé à la rencontre d'Oakhurst avec tant de courage. Mme Decker avait baissé la voix et retiré précipitamment ses mains, pas assez vite cependant pour échapper à l'observation du nouveau-venu qui montait l'escalier. Il la salua en homme bien élevé, fit un signe de tête à Oakhurst et passa; mais, quand il eut disparu, Mme Decker leva ses yeux candides vers ceux de Jack Oakhurst : — J'aurai tôt ou tard une grande faveur à vous demander.

M. Oakhurst la supplia d'ordonner tout de suite.

— Non, non, pas avant que nous nous connaissions mieux, alors je vous demanderai... de tuer cet homme.

Elle éclata de rire, et ce joli rire sonnait comme une clochette d'argent, et les fossettes se creusaient au coin des lèvres, et une innocente gaîté dansait dans ses yeux bruns. Tout cela fut si gracieux, que M. Oakhurst, qui ne riait presque jamais, se mit à rire aussi;

il lui semblait qu'un agneau proposât au renard de faire carnage dans la bergerie.

Un soir, Mme Decker, assise au milieu du cercle charmé de ses admirateurs sur la piazza de l'hôtel, se leva tout à coup en s'excusant de rentrer chez elle de si bonne heure, refusa de se laisser accompagner par personne, et courut jusqu'à son petit chalet, l'une des constructions de M. Decker, qui s'élevait de l'autre côté de la route. Peut-être n'était-elle pas assez forte encore pour courir si vite, car en entrant dans son boudoir elle était haletante et à deux ou trois reprises appuya la main sur son cœur. En tournant le bec de gaz, ce qui est la mode en ces parages pour se procurer de la lumière, elle fut stupéfaite de voir son mari couché sur le canapé.

— Tu parais avoir bien chaud, Elsie, tu es tout excitée, qu'est-ce? demanda M. Decker; souffres-tu?

Elle avait pâli; mais la couleur revint à son visage, tandis qu'elle répondait : — Ce n'est rien,... rien qu'une petite douleur ici! — Et elle appuya de nouveau la main sur son corsage.

— Puis-je faire quelque chose pour te soulager? demanda M. Decker en se levant, plein de bonne volonté.

— Oui, cours à l'hôtel et apporte-moi un cordial quelconque. Vite!

M. Decker se précipita sur la route. Alors Mme Decker ferma la porte à clé et tira de son sein la prétendue douleur; elle était pliée en quatre et de l'écriture d'Oakhurst, je regrette d'avoir à le dire. Le billet fut dévoré par deux yeux enflammés, lu et relu jusqu'à ce qu'un pas eût retenti sous le porche. Alors elle le cacha de nouveau et ouvrit la porte. Son mari entra; elle but ce qu'il apportait et déclara se trouver mieux.

— Vas-tu retourner là-bas ce soir? demanda M. Decker d'un air soumis.

— Non, répondit-elle, rêveuse.

— Je n'y retournerais pas, à ta place, dit M. Decker avec un soupir de soulagement. Il se rassit sur le sofa, et attirant sa femme auprès de lui, demanda : — Sais-tu à quoi je pensais quand tu es rentrée, Elsie?

Elle passa ses doigts blancs dans les gros cheveux noirs de son Joe, et chercha sans trouver.

— Je pensais au vieux temps, Elsie, au jour où je t'ai construit cette vilaine petite voiture, et où je t'emmenais promener, cheval et cocher à la fois. Nous étions pauvres alors, et tu étais malade, Elsie, mais nous étions heureux. Maintenant nous avons de l'argent et une maison, et tu es une tout autre femme, une femme nouvelle, je peux le dire, et c'est là mon chagrin. J'ai pu te construire une

voiture, Elsie, j'ai pu te bâtir une maison, mais ce n'est pas moi qui t'ai faite ce que tu es. Tu es bien portante et jolie, et nouvelle, je le répète; mais ce n'est pas mon œuvre. Non, non. Tu aurais pu être guérie grâce à moi, redevenir fraîche et heureuse grâce à moi, si je n'avais pas perdu cette maudite somme au jeu; mais je l'ai perdue, et un autre a fait ce qu'il m'appartenait de faire. Je n'y peux rien.

Mme Decker leva ses yeux étonnés avec plus de candeur que jamais. Il l'embrassa tendrement et reprit d'une voix moins triste : — Et je ne pensais pas à cela seulement, Elsie... Je pensais que tu reçois bien souvent ce M. Hamilton, non que j'y voie le moindre mal, mais cela pourrait faire causer le monde. Tu es la seule femme ici, mon Elsie, dit le maître charpentier, contemplant sa compagne avec une sorte d'idolâtrie, la seule femme dont on ne parle pas, que tous respectent...

Mme Decker l'interrompit pour lui reprocher de ne pas avoir parlé plus tôt. Elle y avait songé aussi, mais il lui avait paru difficile d'éconduire trop brusquement ce *gentleman* sans se faire de lui un ennemi, un ennemi puissant, ajouta-t-elle. — Et, Joe, il m'a toujours traitée comme une personne de son monde, comme une vraie grande dame, dit la petite femme en se redressant avec une fierté qui lui valut de la part de son mari un sourire orgueilleux, enivré. — Mais j'ai mon plan. Il ne restera pas à San-Isabel, si je m'en vais. Pourquoi ne ferais-je pas, par exemple, une petite visite à maman, à San-Francisco? Il serait parti lors de mon retour.

Le projet parut à M. Decker des plus sages. — Ce sera d'autant plus facile, dit-il, que Jack Oakhurst s'en retourne demain et que je pourrai le charger d'avoir soin de toi.

Mme Decker resta une semaine entière à San-Francisco. Elle en revint de bonne humeur, déclarant qu'elle avait passé le temps à courir la ville : — Maman te le dira, Joe, ajouta-t-elle gaîment, j'allais partout et toujours seule. Me voici devenue tout à fait indépendante. Je crois, ma parole, tant je suis brave, que je pourrais me passer de toi.

Mais son voyage n'avait pas produit le résultat qu'elle en attendait. M. Hamilton était resté, il rendit visite aux Decker le soir même.

Aussitôt qu'il les eut quittés : — J'ai à te proposer quelque chose, cher Joe, dit la douce Elsie. Ce pauvre M. Oakhurst est vraiment très mal logé à l'hôtel, et nous avons une chambre de trop. Il serait convenable peut-être de lui demander de l'occuper quand il sera de retour de San-Francisco.

La semaine suivante, Jack Oakhurst fut installé au chalet, et personne n'y trouva rien à redire. — Ses relations d'affaires avec

M. Decker étaient bien connues, et la réputation de Mme Decker au-dessus de tout soupçon : chacun estimait sa prudence, sa dévotion, ses qualités de ménagère; dans le pays où les femmes ont le plus de liberté, elle ne se serait pas promenée à pied ou à cheval avec un autre que son mari, ses discours étaient remarquables par un tact et une décence qui contrastaient singulièrement avec l'argot mondain à la mode de ces parages; tandis que les plus folles toilettes s'étalaient autour d'elle, jamais on ne lui voyait un bijou de prix. Le laisser-aller de la société californienne la scandalisait; elle déclamait volontiers contre le scepticisme moderne en fait de religion.

Aucune des personnes présentes à cette algarade n'a oublié de quelle façon vive et imposante cependant elle reprocha publiquement à M. Hamilton dans la salle commune de défendre certain ouvrage entaché de matérialisme. Quelques-uns n'ont pas oublié non plus l'expression de surprise un peu goguenarde qu'exprima le visage de M. Hamilton, qui abandonna du reste aussitôt la discussion; M. Oakhurst l'oublia moins que personne, et à partir de ce moment battit froid à son ancien ami. On aurait pu croire, si la peur eût été compatible avec le caractère de Jack Oakhurst, qu'il craignait Dick Hamilton.

Depuis quelque temps déjà, Oakhurst avait montré des symptômes de conversion. On ne le voyait presque jamais au café, ni au jeu, ni dans la société des dissipateurs. Il lisait, il faisait de longues promenades, il vendit ses chevaux de courses, enfin il allait à l'église! Je me rappelle la première apparition qu'il y fit. Il n'accompagnait pas les Decker, il ne prit pas place dans leur banc; mais, comme le service commençait, il entra sans bruit et s'assit près de la porte. Un instinct mystérieux avertit la congrégation de sa présence : quelques fidèles poussèrent la curiosité jusqu'à se tourner de son côté comme s'ils lui eussent adressé leurs répons. Le service achevé, il disparut comme il était venu, en se dérobant aux commentaires. Les uns prirent son apparition dans le lieu saint pour une fantaisie de libertin, d'autres crurent à un pari, presque tous s'accordèrent à qualifier sa conduite d'impertinente. Les plus austères blâmèrent le bedeau de ne l'avoir pas mis à la porte et firent entendre qu'ils ne conduiraient plus à cette église-là leurs femmes ni leurs filles, si elles devaient y être exposées au péril d'une pareille influence. Ce fut vers cette même époque que M. Oakhurst, comparant ses propres allures à celles du monde de convention auquel il s'était si rarement mêlé jusque-là, s'aperçut qu'il y avait dans sa personne extérieure quelque chose qui choquait les usages, qui trahissait sinon sa carrière passée, du moins une individualité, une origine suspectes. Rempli de cette pensée, il rasa ses longues mous-

taches soyeuses, aplatit de son mieux les boucles capricieuses de sa chevelure brune, affecta une certaine négligence de bon goût dans ses vêtemens.

Mais il avait beau se déguiser, il y avait quand même dans le port, dans l'attache du cou, dans la démarche, que sais-je? dans le calme étrange, insondable de sa physionomie, je ne sais quoi qui l'eût fait remarquer entre mille. On en eut la preuve lorsque, encouragé par les conseils et l'appui de Dick Hamilton, il devint agent de change (*broker*) à San-Francisco. Avant même que les gens réputés respectables eussent protesté contre un irrégulier de sa sorte, le seul aspect de Jack Oakhurst avait ému les plus hardis. — Un gaillard de cette espèce est capable de nous donner la chasse! dit l'un deux.

— Il est capable de tout, même de probité, répondit un autre oiseau de proie.

La saison des eaux allait finir, et déjà les baigneurs les plus élégans avaient quitté San-Isabel. Ceux qui restaient, commençant à s'ennuyer, observaient les choses de plus près et se livraient plus volontiers à la médisance. M. Oakhurst devenait mélancolique; il avait compris que même l'excellente réputation de M[me] Decker ne suffisait plus à la protéger contre les propos qu'excitait sa présence. Elsie du reste y tenait tête, il faut le dire, avec une habileté rare; ses airs de martyre, sa douceur, semblaient dire aux méchans qu'elle avait en elle-même un refuge plus sûr que la faveur du monde.

Sur ces entrefaites, l'harmonie presque constante qui avait existé jusque-là dans la société réunie à San-Isabel fut troublée un soir par l'incident le plus désagréable. C'était à dîner : MM. Oakhurst et Hamilton, assis tous deux à une table séparée, se levèrent simultanément d'une façon fort brusque. Arrivés dans le vestibule, ils se dirigèrent, poussés par un même instinct, vers la petite salle du déjeuner, pour le moment déserte, et s'enfermèrent.

Là Dick Hamilton se tourna vers son ami avec un sourire à demi moqueur, à demi sérieux. — Si nous devons nous brouiller, Jack, que ce ne soit pas, — au nom de tout ce qui est ridicule, — que ce ne soit pas pour une...

L'épithète qui suivit ne fut pas prononcée tout entière par Hamilton; Oakhurst l'avait interrompu en lui jetant un verre de bordeaux au visage. — Quand ils se retrouvèrent en face l'un de l'autre, ces deux hommes semblaient avoir changé de nature. M. Oakhurst tremblait de rage, les traits de M. Hamilton s'étaient revêtus d'une blancheur cendrée, il se tenait droit, tout ruisselant de vin. Après une pause :

— Soit! dit-il froidement, mais souvenez-vous bien que, si je

meurs, sa réputation ne s'en trouvera pas mieux; si je vous tue, personne ne vous plaindra. Je suis fâché d'en être arrivé là avec vous, mais maintenant le plus tôt sera le mieux.

La rencontre eut lieu le lendemain dans un ravin à deux milles de l'hôtel, sur la route de Stockston. Quand Jack reçut son pistolet des mains du colonel Starbottle, il lui dit tout bas : — Quoi qu'il arrive, je ne retournerai pas à l'hôtel, vous trouverez quelques instructions dans ma chambre, allez...

La voix lui manqua, et il passa le revers de sa main sur ses yeux humides au profond étonnement de son témoin.

Les deux détonations furent presque simultanées. Le bras d'Oakhurst était retombé le long de son corps, et l'arme lui aurait échappé, si l'habitude de maîtriser ses nerfs n'eût pris le dessus. Il tint bon sans changer de position jusqu'à ce que le pistolet fût passé dans l'autre main.

Il y eut un silence qui parut interminable, deux ou trois figures sombres s'attroupèrent sur le point du terrain où flottait un léger nuage de fumée, puis Jack entendit à son oreille la voix enrouée, pantelante du colonel Starbottle : — Il est blessé... grièvement... à travers le poumon!.. Vous n'avez qu'à jouer des jambes.

Il tourna un œil interrogateur vers son second, mais sans répondre; on eût dit qu'il écoutait quelque autre voix dans le lointain. Il hésita, puis fit un pas dans la direction du groupe, et s'arrêta encore en le voyant se disperser.

Le chirurgien s'avança précipitamment vers lui.

— Il voudrait vous parler, monsieur; je sais que vous n'avez pas de temps à perdre, mais c'est mon devoir de vous dire qu'il en a moins encore.

Un regard de désespoir morne fut toute la réponse de M. Oakhurst; mais sa figure impassible s'altéra si singulièrement que le chirurgien tressaillit.

— Vous êtes blessé vous-même, dit-il.

— Rien, une égratignure, répondit vivement Jack; — puis avec un rire amer : — Je n'ai pas de chance aujourd'hui; mais allons voir ce qu'il veut.

Son pas rapide devança celui du chirurgien; une seconde après, il était auprès du mourant, qui, comme c'est presque toujours le cas, conservait seul son calme. Oakhurst tomba sur un genou auprès de lui et saisit sa main déjà glacée.

— J'ai à lui parler, dit Hamilton, du ton impérieux qu'il avait toujours eu.

On s'éloigna. Alors il leva ses yeux voilés vers celui que la veille il nommait son ami et défendait contre le monde. — Écoutez, Jack. Pardonnez-moi, murmura-t-il faiblement, pardonnez-moi ce que

j'ai à vous dire. Je ne le dis pas en colère ni par vengeance, mais je manquerais à mon devoir envers vous, je ne mourrais pas tranquille, si vous deviez continuer d'ignorer... Tout cela est triste; mais qu'y faire? Seulement j'aurais dû tomber sous le pistolet de Decker, pas sous le vôtre.

Les joues de Jack s'empourprèrent, il eût voulu se lever, Hamilton le retint.

— Écoutez encore! Dans ma poche, vous trouverez deux lettres. Prenez-les bien! Vous reconnaîtrez l'écriture, mais promettez-moi de ne pas les lire avant d'être en lieu sûr.

Jack ne répondit pas. Il tenait les deux lettres entre ses doigts comme si elles eussent été des charbons ardens.

— Promettez-le-moi! insista faiblement Hamilton.

— Et pourquoi? dit Oakhurst laissant tomber la main de son ami.

— Parce que, dit celui-ci avec amertume, parce que... quand vous les aurez lues, vous irez, vous aussi, à la mort!

Ce furent ses dernières paroles. Il pressa faiblement la main que Jack lui avait tendue, puis retomba en arrière. Ce n'était plus qu'un cadavre.

Vers dix heures le même soir, Mme Decker reposait sur sa chaise longue, un roman à la main, tandis que son mari discutait des questions de politique locale dans le café de l'hôtel. La nuit étant chaude, la porte-fenêtre ouverte sur un petit balcon avait été laissée à demi ouverte. Elle entendit marcher sur le balcon et détacha les yeux de son livre avec un léger tressaillement. L'instant d'après, le châssis de la fenêtre fut violemment poussé du dehors et un homme apparut avec un petit cri d'alarme, Mme Decker se leva droite.

— Pour l'amour de Dieu! Jack, êtes-vous fou? — Il n'est sorti que pour un instant, il peut rentrer tout de suite. Venez dans une heure, demain, quand j'aurai pu me débarrasser de lui, mais de grâce, allez-vous-en bien vite!

Oakhurst marcha vers la porte, la ferma à double tour, puis revint sur elle sans parler. Son visage était hagard, la manche de son habit pendait sur le bras droit entouré d'un bandage sanglant. Néanmoins la voix de Mme Decker ne trembla pas lorsqu'elle lui demanda : — Qu'est-il arrivé, Jack? Pourquoi êtes-vous ici?

Il ouvrit son gilet et jeta deux lettres sur ses genoux.

— Pour vous rendre les lettres de votre amant, pour vous tuer et pour me tuer moi-même, dit-il tout bas.

Parmi les nombreuses vertus de cette femme extraordinaire figurait un courage invincible. Elle ne cria pas, elle ne s'évanouit pas,

elle s'assit de nouveau, tranquille, croisa les mains sur ses genoux et répondit : — Pourquoi non?

Si elle eût reculé, si elle eût montré de la crainte ou du repentir, si elle eût essayé d'une explication, Oakhurst y aurait vu une preuve nouvelle de son crime, mais il n'y a pas de qualité qui subjugue davantage les gens courageux que le courage, et dans sa fureur même, Oakhurst ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Pourquoi pas? reprit-elle souriante, vous m'avez donné la vie, la santé, le bonheur, Jack, et plus que cela, votre amour. Pourquoi ne reprendriez-vous pas ce que vous m'avez donné? Faites, je suis prête.

Elle lui tendit la main avec la même grâce soumise que le premier jour de leur rencontre à l'hôtel, Jack la regarda pétrifié, puis tombant à genoux, porta les plis de sa robe à ses lèvres fiévreuses. Elle comprit qu'elle venait de remporter une victoire et en profita sur-le-champ sans perdre une seconde; avec le geste d'une femme outragée, elle se dressa majestueuse et lui montra impérieusement la fenêtre. A son, tour Oakhurst se leva, jeta sur elle un dernier regard, et, sans parler, la quitta pour jamais.

Quand il fut parti, elle referma soigneusement la fenêtre, puis, s'approchant de la cheminée, brûla les lettres l'une après l'autre à la flamme d'une bougie. Loin de moi de faire croire au lecteur que pendant cette opération elle n'était pas troublée; sa main tremblait, et quelques minutes s'écoulèrent avant que les coins frémissans de sa bouche eussent repris leur sourire ordinaire; mais, quand son mari rentra, elle s'élança vers lui avec un élan de joie sincère et se blottit contre sa large poitrine avec un sentiment de sécurité qui remua ce brave cœur.

Laissant ces heureux époux aux douceurs de leur foyer, nous retournerons, avec la permission du lecteur, à la recherche de Jack Oakhurst.

Quinze jours se sont écoulés, il vient de rentrer chez lui à Sacramento, et s'assoit à la table de pharaon avec ses façons d'autrefois.

— Comment est votre bras? lui demande un joueur imprudent.

Un sourire général suit cette question, mais s'efface sur tous les visages quand Jack, toisant son interlocuteur, répond froidement :
— Il me gêne un peu pour donner les cartes, mais je tire aussi bien de la main gauche.

Et le jeu continue avec le décorum silencieux qui caractérise d'ordinaire la table présidée par M. Oakhurst.

BRET HARTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1876.

L'année qui vient de s'ouvrir, qui ne compte encore que quelques jours, réserve-t-elle déjà au pays des difficultés ou des surprises nouvelles? Entre les crises parlementaires de la fin de la session et la crise définitive des élections générales y a-t-il place pour une crise de gouvernement? On le dirait à voir la marche des choses et les incidens qui sont venus tout à coup mettre en péril l'existence ou l'intégrité du ministère. Rien de particulièrement grave et irréparable, il est vrai, n'est survenu depuis quelques jours. L'assemblée s'est dispersée paisiblement le soir du 31 décembre après avoir entendu une vibrante et patriotique allocution de M. le duc d'Audiffret-Pasquier; elle s'est séparée en laissant éclater l'incohérence de ses pensées jusque dans les acclamations diverses par lesquelles elle a répondu aux adieux de son président. Les députés se sont hâtés d'abandonner Versailles et de regagner leurs départemens, allant courir la fortune électorale, qui pour le sénat, qui pour la chambre populaire. Dès lors il a semblé à peu près entendu que les questions de cabinet n'avaient plus pour le moment de raison d'être, que le ministère formé pour l'application des lois constitutionnelles devait rester tel qu'il était jusqu'au bout de sa mission, jusqu'à ce scrutin qui va créer les nouveaux pouvoirs publics. C'était, sinon une nécessité absolue, du moins une convenance politique en l'absence de l'assemblée et en présence d'un mouvement d'élections déjà inauguré de toutes parts dans la mêlée des candidatures et des programmes. Malheureusement les situations fausses sont toujours livrées à l'imprévu, aux accidens intimes qui ne tiennent compte ni des convenances ni des nécessités, et le ministère, après le départ de l'assemblée comme devant l'assemblée elle-même, n'a cessé de se débattre dans une de ces situations fausses où tout est possible. De là cette crise qui vient d'éclater, qui n'est évidemment que la conséquence aussi naturelle qu'inopportune d'une équivoque favorable à toutes les confusions, aux malentendus et à d'inévitables froissemens. La vérité est que

la question de cabinet s'est réveillée au moment où on la croyait ajournée jusqu'à la réunion des chambres nouvelles. Un conflit a été engagé dans les conseils du gouvernement. M. le ministre des finances serait-il obligé de donner sa démission pour cause de fidélité à des opinions et à des alliés qu'il n'a jamais désavoués, dont il s'est toujours considéré comme le représentant au pouvoir? S'il quittait le ministère, se retirerait-il seul ou serait-il suivi par M. Dufaure, même peut-être par quelques autres de ses collègues? La politique particulièrement représentée par M. le vice-président du conseil resterait-elle seule maîtresse du terrain à la veille des élections? Au fond, c'est toute l'histoire de cet imbroglio de quelques jours.

Comment s'est-elle engagée, cette crise singulière? A vrai dire, elle n'est point d'aujourd'hui ni d'hier, elle est peut-être née avec le ministère lui-même. Elle était en germe dans des divergences de situation, d'opinion ou de caractère qu'une politique de libérale et habile conciliation pouvait seule effacer ou atténuer, qu'un esprit d'obstination exclusive n'a fait qu'entretenir et irriter. M. le vice-président du conseil s'est plu assez souvent à invoquer l'homogénéité du ministère et à se couvrir avec une certaine affectation de l'adhésion unanime de ses collègues à la politique dont il a plus d'une fois exposé le programme. Homogénéité, unanimité, c'était au mieux. M. le vice-président du conseil se méprenait sans doute moins que personne en prononçant ces mots qui pour le moment répondaient à tout. Il savait bien que cette unité d'opinions dont il se faisait un bouclier était plus apparente que réelle, plus accidentelle que permanente, et que dans tous les cas elle était le prix de concessions incessantes faites par un sentiment de patriotisme aux circonstances. On laissait dormir les dissentimens; mais il est bien clair que tous les membres du gouvernement n'interprétaient pas de la même manière la pensée de transaction qui a donné naissance à la constitution du 25 février 1875 et au ministère du 12 mars. Tout le monde n'entendait pas s'enchaîner aux fantaisies de réaction de M. le ministre de l'intérieur. Évidemment M. le garde des sceaux, malgré toute sa réserve, n'a cessé d'avoir une autre attitude et un autre langage que M. Buffet, même dans ces discussions récentes sur la loi électorale, sur la presse, où il a semblé marcher d'intelligence avec le chef du cabinet. L'unanimité n'était pas sans doute bien intime et bien solide lorsqu'il fallait des négociations et des explications de toute sorte pour que le discours si simple, si libéral, prononcé cet automne par M. le ministre des finances à Stors, eût les honneurs de la publicité officielle. Tant que les lois organiques ont été incomplètes, la nécessité d'achever l'organisation constitutionnelle a pu et a dû dominer toutes les dissidences. Le jour où ces lois ont été votées et où il a fallu en venir à une application du régime nouveau, à une direction précise dans les élections, la lutte a éclaté ou s'est renouvelée, si l'on veut, plus vi-

vement que jamais. Ce jour-là, elle s'est manifestée par un conflit direct entre M. le vice-président du conseil et M. le ministre des finances, ou plutôt par une tentative impatiente de M. Buffet pour placer M. Léon Say dans l'alternative de se soumettre à la politique du ministre de l'intérieur ou de donner sa démission.

De quoi donc M. Léon Say s'est-il rendu coupable? M. le ministre des finances met, il est vrai, un peu moins de façons que M. le vice-président du conseil à prononcer le mot de république. Il est tout simplement constitutionnel sans arrière-pensée, sans promettre aux partisans de l'empire ou de la légitimité une révision favorable à leurs espérances. Il est candidat au sénat et il ne craint pas de se présenter aux électeurs de Seine-et-Oise en compagnie de M. Feray, qui est un grand manufacturier, membre du centre gauche, de M. Gilbert-Boucher, qui est un conseiller à la cour d'appel de Paris. Un ministre pactisant avec le centre gauche et avec la gauche la plus modérée, voilà le crime, le scandale! Voilà ce que le ministre de l'intérieur ne pouvait tolérer, et dans cette campagne engagée aussitôt contre M. Léon Say, M. le vice-président du conseil, il faut l'avouer, a eu la triste fortune d'être précédé par d'étranges hérauts d'armes qui se sont chargés de publier à leur manière, à coups de trompette, la déclaration de guerre. Oui, vraiment M. le vice-président du conseil a le malheur d'avoir autour de lui des collaborateurs ou des défenseurs bien compromettans, plus empressés à flatter ses passions qu'à servir son autorité morale. Que le chef du cabinet ait donné lui-même le mot d'ordre de l'attaque contre un de ses collègues, nous voulons en douter. C'est déjà bien assez que, par une coïncidence plus pénible pour M. le ministre de l'intérieur que pour M. le ministre des finances, des agressions de cette nature aient paru un seul instant avoir une importance, et qu'elles aient semblé être le préliminaire de la dernière crise. Toujours est-il que pour se trouver l'allié de radicaux tels que M. Feray et M. Gilbert-Boucher, M. Léon Say a passé un moment pour l'homme « aux méchans complaisant » de Molière, et on lui a demandé sa démission ou le désaveu de la liste sénatoriale sur laquelle il figure dans le département de Seine-et-Oise.

C'était bien simple en apparence : il n'y aurait qu'un changement, le cabinet resterait intact avec une politique plus nette, moins exposée aux interprétations contraires. Nul doute que M. le ministre de l'intérieur, en conseillant à M. le président de la république une telle démarche, n'ait cru faire un coup de maître, se délivrer d'un embarras et simplifier la situation du gouvernement. Assurément la difficulté n'était pas de demander à M. Léon Say sa démission, ni même de l'obtenir; mais ce n'était là que le commencement, et on n'a pas tardé à s'en apercevoir. M. le vice-président du conseil en provoquant cette crise

n'a pas bien réfléchi; il n'a point évidemment bien pesé toutes les conséquences de l'initiative qu'il prenait, de l'acte dont il acceptait la responsabilité dans les circonstances où nous sommes. Il n'a pas vu qu'après tout les choses ne pouvaient se passer ainsi, que la démission de M. Léon Say ne pouvait rester une affaire personnelle, qu'elle prenait un caractère essentiellement grave par cela même qu'elle était le dénoûment d'un conflit entre deux politiques, et que la retraite de M. le ministre des finances entraînerait sans doute la démission de quelques autres membres du cabinet, notamment de M. le garde des sceaux. C'est ce qui est arrivé en effet. Dès qu'il a connu la situation, M. Dufaure n'a point hésité, paraît-il, à déclarer qu'il partageait les idées de M. Léon Say et qu'il se retirerait avec lui. S'il y a eu des insistances pour retenir M. le garde des sceaux, pour modifier sa résolution, elles ont échoué, elles devaient échouer devant la droiture, devant la raison prévoyante de l'homme public, et on peut ajouter que, selon toute vraisemblance, M. Dufaure ne se serait pas retiré seul avec M. Léon Say; d'autres démissions se seraient inévitablement produites. Ce n'est pas tout enfin : il y a une dernière et plus grave conséquence que M. le vice-président du conseil n'a dû entrevoir qu'assez confusément d'abord, c'est que des changemens aussi sérieux ne pouvaient s'accomplir avec cette facilité au milieu de l'indifférence publique. La commission de permanence se serait réunie le lendemain, cela n'est pas douteux. L'assemblée elle-même aurait été infailliblement rappelée à Versailles, et elle serait revenue avec des dispositions certainement peu favorables à des délibérations calmes. Des débats irritans se seraient ravivés, des questions de gouvernement auraient été agitées, et tout cela en pleine période électorale! C'était assurément une responsabilité des plus graves que prenait là M. le vice-président du conseil. Ce qu'il n'avait pas entrevu au premier moment, il a dû le voir à mesure que la crise se déroulait; il s'est arrêté, c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. La réflexion, le sentiment des dangers qu'on allait braver si gratuitement, les interventions médiatrices, tout a contribué à tempérer les dissentimens et les incompatibilités. Les négociations ont recommencé, la question a cessé d'être personnelle pour redevenir simplement une question de direction générale dans la politique du gouvernement, et encore une fois l'esprit de transaction a prévalu. Tout a fini par une proclamation que M. le président de la république vient d'adresser aux Français, qui a été adoptée en commun par le cabinet tout entier, quoiqu'elle ne soit contresignée que par M. le vice-président du conseil.

Une proclamation de M. le président de la république exposant devant la France le programme électoral du gouvernement, c'est sans doute un procédé assez extraordinaire, un peu solennel et surtout peu conforme aux usages constitutionnels. C'est faire intervenir sans une nécessité bien évidente M. le maréchal de Mac-Mahon dans des débats

au-dessus desquels s'élève son autorité légalement définie et universellement respectée... Telle qu'elle est néanmoins dans son ensemble, cette proclamation est certainement empreinte d'une loyale sagesse, puisqu'elle invoque la paix et l'ordre que les nouveaux sénateurs et les nouveaux députés doivent avoir la mission de maintenir de concert avec le président de la république, puisqu'elle se résume dans ces mots que tout le monde peut accepter : « Nous devons appliquer ensemble avec sincérité les lois constitutionnelles, dont j'ai seul le droit, jusqu'en 1880, de provoquer la révision. Après tant d'agitations, de déchiremens et de malheurs, le repos est nécessaire à notre pays, et je pense que nos institutions ne doivent pas être révisées avant d'avoir été loyalement pratiquées; mais pour les pratiquer comme l'exige le salut de la France, la politique conservatrice et vraiment libérale que je me suis constamment proposé de faire prévaloir est indispensable... » Que cette proclamation de M. le président de la république soit une œuvre spontanée ou une combinaison de divers programmes préparés par les principaux ministres, qu'elle ait dû être soumise à des délibérations successives et laborieuses, peu importe : l'essentiel pour le moment, c'est qu'elle a eu pour premier effet de rétablir la paix ministérielle. De la démission demandée à M. Léon Say, il n'est plus rien resté, on n'en a même plus parlé que pour la détruire. M. le ministre des finances s'est tiré de là simplement, fermement, sans se refuser à une transaction sous la garantie de la parole de M. le maréchal de Mac-Mahon, comme aussi sans abdiquer son droit de défendre la république constitutionnelle, de se présenter avec ses amis du centre gauche aux électeurs de Seine-et-Oise. Après cela, ce serait sûrement une étrange illusion de croire à une paix complète et durable. N'y eût-il que les notes presque officielles par lesquelles on commence déjà de dire que la proclamation de M. le président de la république n'est que la confirmation des discours, des idées de M. Buffet, ce serait assez pour prouver que cette paix n'est encore qu'une trêve, qu'il y a toujours deux politiques en présence, et que, si la dernière crise n'est point allée jusqu'à séparer les hommes, jusqu'à dissoudre un ministère, elle n'a pas cessé d'être au fond des choses.

Des paroles comme celles que vient de prononcer M. le président de la république sont sans aucun doute de nature à détendre jusqu'à un certain point, momentanément, une situation, et dans tous les cas elles dégagent l'autorité de M. le maréchal de Mac-Mahon. En définitive néanmoins, il est bien clair que tout dépend de ce que deviendra ce programme dans la pratique ministérielle, de ce qu'on entend par « la politique conservatrice et vraiment libérale, » par l'exécution loyale des lois constitutionnelles, et c'est ici que commence cette question de direction que la dernière crise n'a peut-être pas tranchée nettement au profit des idées de modération et de conciliation. Assurément, si on l'a-

vait voulu, si on avait eu un sentiment clair et précis des conditions où se trouve la France, il y avait une politique simple, naturelle et efficace. Il fallait, non pas seulement aujourd'hui, mais dès le premier jour, choisir hardiment son terrain d'action, dissiper toute équivoque, décourager toutes les arrière-pensées, tous les calculs secrètement hostiles, et ne pas laisser aux partis cette ressource d'une distinction perfide entre les institutions et le « gouvernement du maréchal. » Si on pouvait rétablir la monarchie, que ne la rétablissait-on? Dès qu'on ne le pouvait pas, il fallait accepter la situation telle qu'elle est, avec ses caractères et ses conséquences, s'y attacher résolûment et aller droit au pays en lui demandant sans subterfuge de se rallier à ces lois constitutionnelles qui sont après tout sa sauvegarde. Le pays désire le repos, comme le dit M. le président de la république, oui sans doute; il demande surtout à être éclairé et dirigé au milieu des confusions où il se débat, et il aurait certainement répondu à la confiance qu'on aurait mise en lui, à l'appel qu'on lui aurait adressé; il se serait senti gouverné. En dehors même des masses, les hommes modérés de toutes les opinions, qui sont innombrables en France, auraient compris qu'ils avaient des guides, qu'ils pouvaient marcher sans crainte d'être abusés encore une fois, et c'était le meilleur moyen de vaincre les partis extrêmes, de les réduire à l'impuissance en réalisant cet idéal d'une politique vraiment conservatrice et libérale dans les institutions nouvelles. C'est le malheur de M. Buffet de n'avoir pas compris cette situation, d'avoir voulu gouverner par l'équivoque et les restrictions, d'avoir mis toute son habileté à grouper sous ce nom d'union conservatrice des partis hostiles sur lesquels il ne peut compter, qu'il ne peut satisfaire qu'en flattant leurs regrets ou leurs espérances, en faisant bon marché de la constitution au nom de laquelle il exerce le pouvoir.

A quoi donc arrive M. le vice-président du conseil par le système qu'il suit si obstinément, et dont ses amis, ses défenseurs, prétendent voir la confirmation complète dans la proclamation de M. le maréchal de Mac-Mahon? Il provoque des crises ministérielles comme celle qui vient de se dérouler, qui a failli laisser le pays sans direction au moment le plus critique, et il nous conduit à cette situation électorale qui se dessine déjà, qui offre le spectacle, réellement assez étrange, d'une administration procédant un peu partout par l'exclusion des partisans de la constitution du pays. M. le président de la république, il est vrai, a plus d'une fois fait appel aux hommes modérés de tous les partis, et cet appel il le renouvelle dans sa récente proclamation. Malheureusement M. le ministre de l'intérieur et les préfets, qui exagèrent encore sans doute ses instructions, ont une ingénieuse manière d'interpréter cette parole dans la pratique électorale. A leurs yeux, ceux qui semblent prendre tout simplement au sérieux la république conservatrice et la constitution du 25 février, ceux-là ne sont plus des modérés; ce sont des

révolutionnaires plus ou moins déguisés, des alliés du radicalisme, en un mot de faux modérés suspects et dangereux. Faux modérés sont tous les membres du centre gauche, faux modérés les amis de M. Casimir Perier et tous ceux qui, comme lui, ont aidé sans arrière-pensée à l'organisation d'une république honnête et pacifique. Faux modéré est M. Feray, avec qui M. Léon Say a eu le tort de s'allier, et qui, sans y songer, a été la cause innocente d'une crise ministérielle.

D'exclusion en exclusion, on ne sait plus qui échappera, qui sera jugé assez orthodoxe pour entrer dans cette union des modérés dont M. le président de la république a fait un mot d'ordre politique. Sans y prendre garde, M. Bocher et le préfet de police, M. Léon Renault lui-même, risquent fort de n'être pas dans l'orthodoxie, de ne pas trouver grâce devant l'administration, car enfin que dit M. Bocher à ses électeurs du Calvados? Il ne dispute à la république constitutionnelle ni son titre ni ses conditions; il y voit sous un autre nom et sous une autre forme les garanties essentielles du gouvernement parlementaire. « Vous avez à choisir, dit-il, entre les partisans et les adversaires avoués ou cachés du régime actuel, entre ceux qui, conservateurs véritables, l'acceptent de bonne foi et sans arrière-pensée, qui pourront en prévoir le changement sans le désirer, surtout sans le rendre eux-mêmes nécessaire, et ces faux conservateurs qui ne croient pas à la stabilité des nouvelles institutions, en souhaitent la ruine et feront tout pour la précipiter. Je suis avec les premiers. » Que dit de son côté M. le préfet de police en sollicitant la députation dans l'arrondissement de Corbeil? « Nos nouvelles institutions sont rassurantes pour les conservateurs en même temps qu'elles offrent aux amis des libertés publiques les garanties qu'ils ont le droit d'exiger. Le devoir des bons citoyens est de ne rien épargner pour les consolider... Elles ne peuvent être révisés jusqu'en 1880 que sur l'initiative du président de la république; si, avant l'expiration du mandat législatif, M. le maréchal de Mac-Mahon croyait devoir faire usage de la prérogative qui lui a été réservée, je voterais pour les propositions qui auraient pour but d'introduire une amélioration ou de corriger un défaut dans la constitution, je repousserais sans hésitation celles qui porteraient atteinte à son principe... » Fort bien! c'est parler sans détour en homme résolu. Nous ferons seulement observer que ce que dit M. le préfet de police, c'est ni plus ni moins ce qu'a dit le terrible complice de M. Léon Say, M. Feray, qui prêtera certainement son appui à M. Léon Renault dans l'arrondissement de Corbeil, c'est ce que disent dans toutes les parties de la France une foule de candidats combattus par l'administration uniquement parce qu'ils parlent comme M. le préfet de police.

L'erreur de M. le vice-président du conseil est de méconnaître absolument l'immense travail d'apaisement et de modération qui s'accomplit

depuis quelques années en France, ce travail qui a déterminé les plus anciens républicains à voter pour une constitution conservatrice, qui conduit M. Gambetta lui-même à rompre avec le radicalisme extrême et agitateur, comme il le faisait encore récemment dans une lettre adressée à un conseiller municipal de Cahors. M. le vice-président du conseil ne peut pas se résigner à regarder en face et sans vaines défiances ce mouvement si nouveau, presque universel, à distinguer entre les élémens révolutionnaires, qu'on a certes raison de combattre sans faiblesse, et les élémens de force conservatrice, dont on peut se servir. Il ne voit partout qu'une tactique habile faite pour surprendre et tromper le pays par des démonstrations perfides en faveur de l'ordre et de la paix; il a l'idée fixe des faux modérés qui se cachent sous l'apparence du respect de la constitution, qu'il se croit tenu de combattre partout comme les ennemis du « gouvernement du maréchal, » c'est le mot consacré. Et à ces faux modérés, dont il dédaigne l'alliance et l'appui, qu'il traite ou qu'il fait traiter à peu près partout en ennemis, qu'a donc à opposer M. le vice-président du conseil? C'est là vraiment que triomphe la politique du ministre de l'intérieur. M. Buffet, pour faire face à tout, a sa grande et invariable combinaison qu'il ne cesse de produire, — l'union conservatrice! Beau mot assurément, mais qui dans la réalité devient une étrange chose, un amalgame de tous ceux que M. Bocher appelle les « faux conservateurs, » les « adversaires avoués ou cachés des institutions nouvelles. » Ce n'est point sans doute que M. le vice-président du conseil veuille de propos délibéré et avec préméditation préparer la ruine de la constitution du 25 février, de ce régime pour lequel M. le maréchal de Mac-Mahon réclame le bénéfice d'une expérience loyale. Non, M. le ministre de l'intérieur n'a pas de si noirs desseins et une si profonde diplomatie, nous le croyons; mais il est entraîné par son système, il est obligé de tout subordonner à la politique de combat, de résistance, que lui imposent ses passions, ses préjugés, ses défiances, ses répulsions. C'est presque sans le vouloir et par une sorte de fatalité qu'il est conduit à cette position extraordinaire où, pour faire l'expérience des institutions « loyalement pratiquées, » il ne voit rien de mieux que de rechercher le concours de ceux qui en « souhaitent la ruine et feront tout pour la précipiter. »

Cette politique, elle est dans le choix des candidatures que l'administration patronne comme dans les discours de M. le vice-président du conseil. On n'a qu'à voir ce qui se passe presque invariablement dans toutes les parties de la France. Partout, sur toutes les listes, on est à peu près certain de trouver des légitimistes, des bonapartistes ou des conservateurs qui ne se piquent pas d'une grande consistance d'opinion. Ceux-là ne refusent rien, il est vrai, au « gouvernement du maréchal de Mac-Mahon; » mais ils ne promettent rien à la constitution, ils pro-

noncent son nom du bout des lèvres en la livrant à son malheureux sort et en se promettant de pousser à la révision le plus promptement possible. Voilà les listes et les programmes qui ont particulièrement les faveurs administratives, et de toutes les combinaisons la plus merveilleuse, la plus inattendue, est encore celle qui réunit dans une fraternelle candidature M. Batbie et un des fidèles du régime napoléonien. Un des journaux conservateurs du Gers n'a pu dissimuler son étonnement, mais c'est ainsi que les choses doivent se passer pour l'honneur de l'union conservatrice! Dans la Gironde, un des candidats préférés de la préfecture est un ancien sénateur de l'empire, M. Hubert-Delisle. Dans les départemens du centre, dans la Charente, dans la Normandie, un peu partout, c'est à peu près de même. Les candidatures bonapartistes n'ont pas toutes assurément les faveurs administratives; il y en a malheureusement un assez grand nombre qui ne sont que faiblement combattues en haine des candidatures des partisans de la république, des constitutionnels, ou même de ces « faux modérés » qui ont le privilége d'exciter si vivement l'humeur soupçonneuse de M. le vice-président du conseil.

On ne peut pourtant pas agir autrement, dit-on, c'est inévitable. Les bonapartistes sont nombreux dans le pays, surtout dans certains départemens. Sans leur appui, que devient le succès de l'union conservatrice? Tout ce qu'on peut faire, c'est de limiter leur influence, de tempérer leurs impatiences, de ne leur livrer que quelques positions dans la place en échange de leurs votes. Nous connaissons bien ces explications; mais après tout, s'il en était ainsi, à qui donc en serait la faute? qui donc a contribué à relever ces influences avec lesquelles on se croit obligé maintenant de négocier et de traiter? Qu'on se souvienne un peu : moins de trois ans après la guerre de 1870, deux ans tout au plus après la fatale et inévitable paix de 1871, un ministre de l'empire se retrouvait dans les conseils de la république. Presque partout les maires du régime impérial rentraient dans leurs fonctions. Trop souvent les pratiques administratives de l'ère napoléonienne ont été réhabilitées par ceux-là mêmes qui en avaient souffert, qui ont cru pouvoir se servir de ces armes dont ils avaient été blessés. Après un vote solennel de déchéance condamnant un gouvernement comme coupable des désastres de la France, on en est venu à effacer à demi ce vote, à parler avec moins de sévérité de ce gouvernement, à ne plus le considérer que comme un de ces régimes tombés qui ont laissé des souvenirs, des regrets, des espérances, des affections légitimes. Aujourd'hui encore on hésite à prononcer une parole qui eût été certainement de circonstance, qui était attendue, et pendant que M. le président de la république fait un appel honorable, peut-être malheureusement peu efficace, à l'abnégation de ceux qui mettent les intérêts du pays au-dessus de leurs préférences,

les préfets continuent à soutenir des candidatures assez équivoques sous prétexte d'aider au succès de l'union conservatrice. On subit les conséquences de la politique à laquelle on s'est livré, des confusions qu'on a créées. M. le vice-président du conseil ne voit pas qu'il risque tout pour un concours douteux ou périlleux, — que, sans le vouloir, il joue tout simplement le jeu des bonapartistes, sur lesquels il ne peut même pas compter, qui lui manqueraient certainement le jour où ils y auraient un intérêt de parti. Que veulent en effet les bonapartistes? qu'ont-ils poursuivi jusqu'ici, même dans ces élections sénatoriales de l'assemblée, où ils ont offert le spectacle d'une si audacieuse évolution? Ils se sont proposé de faire disparaître d'abord le centre droit, qui, en s'alliant avec le centre gauche, aurait pu constituer une force prépondérante. Ils ont voulu écraser les fractions modérées pour arriver à des élections où la lutte s'engagerait entre les républicains et une armée conservatrice dont les partisans de l'empire resteraient le corps principal. M. le vice-président du conseil entre aveuglément dans ce jeu. Cette union conservatrice qu'il préconise, qu'il interprète et pratique à sa manière, c'est surtout aux impérialistes qu'elle peut servir, et par ce système il n'est point impossible effectivement qu'on n'arrive à un résultat assez étrange, à des assemblées où républicains et bonapartistes seront en présence, formant les principales masses parlementaires. Est-ce là ce que M. le vice-président du conseil appellerait servir les intérêts conservateurs et libéraux de la France?

Non assurément, la politique de M. le ministre de l'intérieur n'est ni libérale ni conservatrice. Ce qu'on peut même lui reprocher, c'est de n'être point du tout une politique, de n'être qu'un expédient chimérique ou périlleux, et de compromettre les intérêts conservateurs qu'il prétend servir. Ces intérêts, M. le ministre de l'intérieur les compromet par ses alliances, par ses interprétations, par ses combinaisons, qui en vérité n'ont rien de nouveau, qui n'ont jamais rien sauvé.

M. Buffet a certainement une énergie et une obstination de caractère qu'il pourrait mieux employer. Au fond, sous cette apparence de ténacité impérieuse, son système de gouvernement se résume dans une sorte d'entraînement instinctif de réaction et dans une subtilité laborieuse dont un des plus récens et des plus singuliers exemples est le commentaire qu'il vient de donner à la loi sur la presse. Un amendement proposé à cette loi a enlevé au gouvernement le droit d'interdire, par une mesure spéciale, la vente d'un journal sur la voie publique. Fort bien! cette disposition est assez claire; mais on ne pense pas à tout. Il se trouve qu'une autre loi de 1849, toujours en vigueur, contient un article qui met dans la dépendance de l'administration les colporteurs ou vendeurs de tous les écrits périodiques ou non périodiques. Ministère de l'intérieur et préfets ont le droit de donner ou de retirer les autori-

sations de vente, de vérifier les catalogues des colporteurs, d'interdire tout ce qui porte atteinte à la morale, aux lois, à l'ordre, et c'est cet article qu'invoque aujourd'hui l'administration. Il en résulte qu'à défaut du droit spécial d'interdire un journal, qui lui a été retiré par la dernière loi, le gouvernement retrouverait ailleurs la faculté plus générale et plus étendue d'interdire la vente de tous les journaux rien qu'en retirant à un colporteur l'autorisation dont il jouit. Annuler une légalité récente par une légalité ancienne qu'on a oublié de réviser, est-ce là de la politique conservatrice? Non, ce n'est ni en jouant avec ces subtilités, ni en représentant l'ordre social comme perpétuellement menacé, ni en faisant intervenir, quelquefois avec peu d'opportunité, la personne de M. le maréchal de Mac-Mahon, qu'on est un vrai chef de cabinet conservateur. La vraie politique aujourd'hui sera celle qui, en donnant à la France la paix et l'ordre, dont parle M. le président de la république, saura en même temps la gouverner sans la violenter, lui inspirer une libre et virile confiance dans ses destinées, dans ses institutions, dans les chefs appelés à la conduire.

Au fond, ces crises peuvent être pénibles, elles n'ébranlent pas sérieusement la situation intérieure de la France, qui est assez vivace pour triompher de ces conflits de direction dans sa politique, même d'une bataille électorale comme celle qui va commencer. Une question tout au moins aussi grave serait de savoir si cette année qui s'ouvre promet à l'Europe la paix que tout le monde désire ou des crises prochaines. La vérité est que les élémens de conflagration, les périls, ne manquent pas, et les nouvellistes en profitent pour mettre en émoi de temps à autre les cercles politiques et les marchés financiers. L'Europe, dans ces dernières semaines, a vu se succéder une multitude de fausses nouvelles heureusement démenties. Un jour, c'était le roi Victor-Emmanuel qui avait profité des réceptions du 1er janvier pour adresser une allocution toute belliqueuse à ses généraux; il n'aurait parlé de rien moins que d'un prochain appel qu'il aurait à faire au courage de son armée. Qu'est-il resté bientôt de tout cela? Il y a la vérité toute simple. Le roi Victor-Emmanuel a parlé, comme il parle toujours, avec sa familiarité martiale; il a témoigné l'intérêt affectueux qu'il porte à son armée, la confiance qu'il a toujours mise dans ses soldats avec lesquels il a combattu. Voilà tout, et, si l'Europe est menacée d'un péril de guerre, ce n'est point à coup sûr l'Italie qui donnera le signal. Le gouvernement de Rome est trop occupé de ses affaires intérieures. de ses finances, du rachat des chemins de fer demeurés jusqu'ici la propriété de compagnies étrangères. — Un autre jour, on a tout à coup annoncé que l'Autriche rappelait ses réserves, qu'elle prenait ses dispositions pour compléter son armée. Un journal anglais le disait sérieusement sur la foi d'un mystérieux correspondant de Vienne; puis il

s'est trouvé qu'il n'y avait rien de plus qu'une invention propagée par le télégraphe, qui est quelquefois le complice de toutes les fables et peut-être aussi d'audacieuses spéculations. Le dernier mot de la situation européenne, c'est que les cabinets sont aujourd'hui occupés de la note élaborée dans ces derniers temps par le comte Andrassy, destinée à formuler le programme de réformes que la diplomatie doit demander à la Turquie.

A la vérité c'est bien assez pour donner de l'occupation en Europe et même pour provoquer les plus graves complications, s'il y avait quelque part la volonté de faire éclater l'incendie. La note du comte Andrassy, approuvée par la Russie comme par l'Allemagne, a été communiquée dès les premiers jours de l'année à la France, à l'Angleterre et à l'Italie. A vrai dire, elle ne paraît avoir soulevé de sérieuses difficultés ni à Paris ni à Rome ni à Londres. Il a pu y avoir quelques objections de détail, il n'y a pas eu de contestation de nature à embarrasser la marche de l'affaire. L'Italie avait envoyé son adhésion quelques heures après avoir reçu la note. La France, elle aussi, a adhéré en faisant quelques observations sans gravité. L'Angleterre enfin a sanctionné à son tour la note autrichienne. Il y avait deux raisons pour que le concert des puissances s'établît sans grande difficulté. D'abord la note du comte Andrassy est des plus modérées dans ses termes, dans les propositions qu'elle formule; elle ne contient rien qui dût provoquer l'opposition des cabinets. De plus, il y avait une certaine importance à ce qu'il n'y eût aucune dissonance dans cette action de l'Europe. Maintenant comment la Turquie accueillera-t-elle cette communication? N'opposera-t-elle pas à la note autrichienne, appuyée par l'Europe, les réformes dont elle a pris elle-même l'initiative? Le cabinet ottoman a pu avoir d'abord cette pensée; il ne paraît pas avoir persisté, et il est plus intéressé que tout autre à travailler avec l'Europe à une prompte solution, puisque, si on laissait arriver le printemps sans avoir rien fait de décisif, l'insurrection pourrait se réveiller plus que jamais dans l'Herzegovine et s'étendre dans d'autres provinces. C'est l'intérêt de la Turquie d'en finir, et c'est assurément aussi l'intérêt de l'Europe d'éteindre ou de circonscrire cet incendie toujours menaçant.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La Société des concerts du Conservatoire, qui, en fait de nouveautés, n'a jamais passé pour gâter ses élus, vient de leur donner le *Manfred* de Schumann. L'œuvre ne nous était point inconnue, puisqu'il y a trois

ans la société l'avait déjà mise à son programme, mais de ce grand ensemble organique, quelques morceaux détachés, l'ouverture, — une admirable page, — et l'apparition de la fée des Alpes, — une merveille de grâce et de poésie, — étaient seuls restés dans les mémoires, et c'est encore à ces morceaux que la faveur du public s'est prise pendant les deux récentes auditions. Tout porte à croire qu'il en sera toujours ainsi avec certaines œuvres capitales de Schumann. Pour nous habituer à cette musique abstraite et trop souvent même *abstruse*, pour nous faire pénétrer au cœur du sujet, il faudrait des expériences fréquemment, obstinément réitérées, et ce ne sont pas des auditions isolées se renouvelant à des années de distance qui nous aideront à débrouiller une pareille énigme. Schumann n'a jamais été clair, ses plus fervens adeptes sur ce point ne sauraient nous contredire; c'est un esprit alambiqué, une manière de Jean-Paul musical empêtré dans les parenthèses, chaotique avec des fulgurations de génie. Dès 1849, à cette période, la plus féconde de sa productivité, où, parmi tant d'ouvertures, de symphonies, de trios, de pièces instrumentales et vocales de tout genre, naquit ce puissant poème de *Manfred*, la critique lui reprochait cette fureur qu'il a d'amonceler les difficultés techniques en même temps qu'il s'adresse intentionnellement à votre émotion et recherche vos sympathies : toujours Jean-Paul! La musique de Robert Schumann, ainsi que la prose de l'auteur de *Titan*, est aux mains du public un peu comme une noix entre les pattes de l'écureuil. Il ronge la dure enveloppe, s'use les dents et la rejette sans se douter que sous l'ingrate écorce un fruit savoureux se dérobe. Ce fruit, bien des gens en France l'ont deviné, pressenti, mais que d'efforts, de frais, seraient nécessaires pour le faire goûter au public! Longtemps encore, avec le néo-romantique allemand, nous en serons réduits aux notions fragmentaires, aux jugemens par à-peu-près. A peine avons-nous une idée de *Manfred*; nous distinguons bien ici et là divers morceaux, assez pour nous dire : C'est un maître! nous n'embrassons pas l'ensemble de l'œuvre. De ce que Schumann a mis dans cette partition de sentiment byronien, de ce qu'il ajoute de ses propres douleurs, de ses pensées, de ses doutes, de ses flammes à lui et de ses amertumes à la passion du poète dont il s'inspire, qu'en savons-nous? que savons-nous de sa *Geneviève*, de son *Faust*?

C'eût été en effet grand miracle qu'un rôdeur tel que celui-là, cherchant partout *quem devoret* à travers les littératures, ne fût point venu poser sa griffe de lion sur la tragédie philosophique de Goethe. Quel musicien avant lui n'avait flairé, retourné l'illustre proie? Beethoven d'abord, qui, s'il faut en croire Schindler, se promettait de terminer par là sa carrière de compositeur. Nous avons ensuite le partitionnaire Eberwein, qui, à Weimar sous les yeux du maître, et soutenu par sa

très haute et sérénissime approbation, rédige une musique d'ailleurs fort honnête. Arrive alors le *Faust* du prince Radzivil, création hybride tenant le milieu entre l'*oratorio* et l'opéra, et pour laquelle Goethe, qui estimait trop la faveur des princes pour ne pas aimer aussi quelquefois leur musique, daigna scander et rimer deux chœurs nouveaux. A cette partition intéressante succéda celle de Lindpaintner, maître de chapelle à Stuttgart, beaucoup de bruit, de cantilènes, de fantasmagorie; italianisme et sentimentalisme; nous approchons, on le voit, de M. Gounod. Laissons cependant passer auparavant le *Faust* de Spohr, œuvre virile et géniale qui précéda de plusieurs années le *Freischütz* de Weber et donna la note et la couleur à l'opéra romantique allemand. En France, nous avons la *Damnation de Faust*, une symphonie dramatique plus que jamais en honneur dans les concerts, et comme opéra le *Faust* de Mlle Bertin, représenté jadis au Théâtre-Italien, et le *Faust* de M. Gounod. Tout cela promet pour l'avenir, et si, par la consommation dans le passé, nous jugeons de la consommation dans le futur, si nous songeons qu'une composition de la valeur du *Faust* de Spohr est aujourd'hui complétement oubliée même des Allemands, nous pouvons nous demander ce que sera dans un demi-siècle la diablerie florianesque de M. Gounod quand dix ou quinze autres *Faust* auront passé par-dessus.

Revenons à Schumann. Sa musique, œuvre organique s'il en fut, embrasse les deux parties du poème, et se donne bien garde de négliger pour des illustrations et le tableau de genre ce grand sens caractéristique, cet esprit de réflexion, de critique et de coordination qui fait du poème de Goethe un pendant à la *Divine Comédie*. Il va sans dire que notre intention ne saurait être d'étudier ici dans ses détails cette musique. Nous avons pour cela de bonnes raisons, et la meilleure est que nous ne l'avons pas entendue. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'en signaler l'existence à la Société des concerts, dont nous aimerions à provoquer la généreuse initiative. On cite comme un chef-d'œuvre l'épilogue dans le ciel et toute la scène qui précède. « La scène des anachorètes, écrit M. Ambros, un des plus vaillans esthéticiens de l'Allemagne, n'est point simplement une des meilleures productions de Schumann, c'est une des plus belles choses de la musique moderne. Le paysage en est un vrai Poussin, vous plongez dans la profondeur crépusculaire de ces bois flottans; que la musique puisse agir ainsi pittoresquement par la seule évocation d'un sentiment analogue, on l'imagine à peine. Le Père extatique, le Père profond, à la voix grave et méditative, le Père angélique, — amour et mansuétude, — le docteur Marianus, — béatitude, illuminisme, — les chœurs des anges, des bienheureux enfans, des pécheresses auxquelles vient se joindre Marguerite : *una pœnitentium*, — tout cela d'un rendu, d'un

caractère étranges, merveilleux, d'une saisissante beauté. Je recommande aussi le moment où le discours du docteur Marianus tourne à l'hymne ; cette transition, avec son accompagnement de harpes, est d'un prestige éblouissant; plus tard quelle douceur béate, quelle infinie compassion dans son regard jeté sur les trois repenties implorant leur grâce ! La réplique *au suraigu* en quelques paroles sonores, éclatantes, de la glorieuse mère du Christ à la Samaritaine, à Marie l'Égyptienne, à Marguerite chantant en voix de soprano, est un trait de génie, un effet absolument grandiose obtenu par les moyens les plus simples. « Sauvé du mal et de l'enfer, le noble enfant du royaume des esprits ! » Dans la reprise de cette phrase et dans le dernier chœur mystique, le musicien était appelé à donner sa mesure, et ce que Schumann a produit là suffirait à sa gloire immortelle ! » Nous en avons dit assez pour être compris de ceux que les intérêts du grand art préoccupent ; si la Société des concerts hésitait, d'autres se montreraient moins difficiles, et, par exemple, pourquoi l'Opéra, tout le premier, ne prendrait-il pas en main cette affaire? L'épilogue du *Faust* de Goethe mis en musique par Schumann, quel acte plus splendide à monter ? Il y a là en outre matière à décors, à costumes ; du spectacle et du pittoresque à perte de vue ! Donner cette scène en manière d'oratorio pendant la semaine sainte serait un coup de maître digne de tenter l'émulation du directeur actuel de l'Opéra.

Les représentations shakspeariennes de Rossi continuent d'attirer le monde à Ventadour. Pour les gens amoureux de l'intelligence et de ses plaisirs, rien de réjouissant comme cet enthousiasme qui grandit chaque jour. C'est l'histoire de Rachel et de ses débuts. Quelques-uns d'abord s'écrient, pleins d'admiration : Allez-y voir ! Alors arrivent les curieux et les dilettantes; puis enfin c'est le public, le grand public qui paie et seul consacre. Le fait est qu'on vient là maintenant comme à Verdi. Vous avez devant vous une salle attentive, studieuse ; c'est le théâtre et un peu aussi la conférence. Dans les loges, à l'orchestre, chacun a dans la main son *libretto :* les uns vont de l'italien au texte anglais ; les autres, moins aguerris, ont le nez sur la version française ; mais soyez sûrs que tous profiteront de la leçon, même les plus informés. On n'imagine pas ce qu'un si curieux spectacle ouvre à l'esprit de points de vue nouveaux. Ainsi dans *Roméo et Juliette,* telles scènes de mœurs locales qui, représentées en anglais, passaient inaperçues, empruntent à la traduction italienne un relief tout à fait original : les figures du vieux Capulet, de sa femme et de la nourrice gagnent énormément à parler la langue du pays ; vous les voyez se mouvoir à l'aise, vivre de cette vie abondante, familière, loquace, tout en dehors, que Shakspeare, par la merveilleuse divination de son génie bien plus que par observation, leur a donnée. Une Anglaise de beaucoup d'esprit et de littérature nous

disait à ce sujet qu'elle venait, pour la première fois, de faire connaissance avec la famille Capulet, dont elle ne connaissait encore que l'adorable fille. Le succès de Rossi dans Roméo est peut-être le plus brillant qu'il ait obtenu parmi nous. Le premier soir, l'enthousiasme avait peine à se contenir, et quand les applaudissemens se taisaient par force, vous entendiez un frémissement de plaisir circuler dans la salle. Après la scène du balcon, tout le monde criait *bis* comme après un duo d'opéra, et quel duo, fût-il de Mozart lui-même, vaudrait jamais l'incomparable musique de cette poésie? Ajoutons que Rossi trouve vraiment à qui parler dans ce nocturne qu'il exécute avec une Juliette de quinze ans. Cette enfant-là n'a pour talent que sa jeunesse, mais combien on lui sait gré d'être jeune et de ne pas solfier depuis neuf lustres!

Rossi en est maintenant à ce point où l'artiste, maître de son public, peut tout oser. Ainsi, lorsque dans la rencontre pendant le bal, il effleure de ses lèvres les lèvres de Juliette, ce baiser rapide, inusité, a d'abord surpris, puis aussitôt les applaudissemens ont éclaté, l'audace extrême avait réussi comme tout réussit au succès; mais un moins habile, un moins heureux aurait grand tort de s'y risquer. J'ai parlé de jeunesse, Rossi n'a déjà plus l'âge de Roméo, et sa taille, qui sied si bien au More, à Macbeth, au prince de Danemark, manque ici de sveltesse et de gracilité. En revanche, quelle intelligence dans les moyens de suppléer à la nature! Cet homme porte en soi toutes les impétuosités, toutes les flammes de ses vingt ans, et lorsqu'il lui convient de les répandre, l'illusion est complète. Voyez-le dans la scène avec le frère Laurence, quand il se roule à terre avec les impatiences désordonnées, les révoltes d'un jouvenceau dont l'amour enfièvre le sang. Je glisse sur les duos d'ivresse, sur le combat avec Tybald, les comédiens de cette allure n'ont point pour habitude de se laisser prendre en défaut à certains endroits consacrés; ce n'est donc point là, sur la grande route où chacun passe et dans les sentiers traditionnels, qu'on les doit chercher; attendez-les aux tournans, dans les coins. Guettez-moi bien par exemple ce Roméo dans sa scène avec l'apothicaire, un de ces épisodes philosophiques par lesquels l'auteur d'*Hamlet* ne manque pas une occasion de se manifester. Allez entendre cette scène au Théâtre-Italien, c'est Roméo lui-même qui pose devant vous; que dis-je? vous oubliez le poète, l'acteur, il n'y a plus de fiction, de personnage, il n'y a plus que l'être humain brisé, anéanti. Entre le bal chez les Capulets et ce moment suprême, quelques jours à peine se sont écoulés, et l'enfant du midi par l'excès d'amour et d'infortune a mûri, vieilli; le voilà, rompu d'expérience, qui s'attarde à réfléchir au lieu de se laisser vivre et qui se prend à méditer sur l'existence, ironique, amer, misérable. Rossi vous fait songer au *Penseroso* de Michel-Ange, le Médicis sorti de sa crypte ne philosopherait pas autrement. Tout à coup cependant la vie se réveille, Hamlet s'efface et

l'amant de Juliette reparaît; ce précieux poison qui va le réunir à sa maîtresse, il le tient donc enfin; s'élancer vers elle, la rejoindre, est désormais l'unique effort; vous sentez qu'il ne vit plus que pour mourir. Le mouvement du tragédien, son accent, son visage, pendant les derniers vers qui précèdent cette sortie ne se peuvent décrire. C'est d'une instantanéité, d'un nouveau, d'un *trouvé* irrésistibles. Ce spectacle remuait en nous tout le passé, involontairement nous pensions à Delacroix, à Berlioz, ces adorateurs sincères et *sans phrases* du génie de Shakspeare; quelles jouissances n'éprouveraient-ils pas, eux qui ont tant vécu avec Roméo et tant aimé Juliette! — On prête à M. Rossi l'intention de profiter de l'*aura popularis* pour faire une excursion dans notre répertoire; s'il compte s'adresser au théâtre de Victor Hugo, jouer, comme on l'a dit, *Ruy Blas, le Roi s'amuse,* rien de mieux, passe même pour *Louis XI,* bien que cette tragédie d'opéra comique, avec ses bons villageois dansant en chœur sur la place de l'église, et son arrière-goût de Scribe et de Béranger, ne réponde guère aux tendances dramatiques remises en vigueur chez nous par les représentations de l'artiste italien; mais qu'il se garde surtout d'aller fouiller dans les archives de l'ancienne Porte-Saint-Martin; fuyons comme la peste les maladroits amis qui nous crieraient aux oreilles : « Et maintenant à *la Tour de Nesles !* » M. Rossi a mieux à faire que de chercher à nous intéresser à Buridan le capitaine, dont les destinées ne nous sont que trop connues; qu'il reste fidèle à son saint et ne compromette point en des aventures de cape et d'épée le prestige que lui vaut sa manière d'interpréter Shakspeare. Il y a du commentateur et du conférencier chez cet artiste : c'est un penseur, — oiseau rare à rencontrer en lieu pareil; de là son autorité sur le public, jusqu'alors irrévérencieux et réfractaire. Réussir où tant d'autres, et des meilleurs, avaient échoué n'est point une gloire qui se doive jouer à pile ou face. Cet Italien, par sa puissante initiative, nous a mis en rapport direct avec le génie de Shakspeare, il a, comme on dit, rompu la glace; qu'il reste désormais l'homme non pas d'un seul rôle, mais d'une idée, idée de vulgarisation des chefs-d'œuvre et, si l'on veut, d'apostolat intellectuel; là est le secret de sa force et de son succès.

Vanity fair ! dit un roman de Thackeray; un livre qu'on devrait bien faire et qui servirait plus tard à caractériser les mœurs dramatiques de notre époque, ce serait : la Foire aux appointemens! La Patti touche aujourd'hui 3,000 francs par représentation, Christine Nilsson s'est mise sur le même pied, ce que voyant, M. Faure, qui ne voulait pas être en reste, vient de s'engager dans la troupe ambulante de M. Merelli au prix de 300,000 francs pour cent représentations. Aux premiers beaux jours, ce baryton expéditionnaire quittera la France et s'en ira comme Joconde parcourir le monde, les journaux ne nous entretiennent que de

cet événement : on décompose l'itinéraire : deux mois à Vienne, autant en Belgique, en Hollande, etc., etc. Dans telle grande ville, on déjeunera, mais sans chanter; dans telle autre d'importance moindre on chantera sans coucher. Tout cela n'a sans doute qu'une médiocre importance, et nous ne songerions point à nous en occuper, s'il n'y fallait voir un signe du temps. Essayez donc avec de tels usages de former des institutions musicales durables, homogènes, d'organiser des troupes d'ensemble comme celles que jadis on applaudissait à l'Opéra. Nous voudrions savoir ce que Nourrit, qui gagnait par année 30,000 francs, et qui se contentait de les gagner, eût répondu si quelque impresario de passage fût venu lui proposer de quitter ainsi au pied levé ses travaux, ses maîtres, son public, pour s'en aller chanter de clocher en clocher et figurer au jour le jour dans une compagnie nomade! Les hommes de la période dont nous parlons appartenaient à des traditions en train de s'effacer. Ils aimaient leur pays, leur théâtre, ce milieu national dans lequel ils avaient grandi et qu'on n'emporte pas à la semelle de ses souliers. Se retrouver entre camarades associés à la même œuvre, tendre incessamment vers le mieux en présence d'un public empressé à constater leurs progrès, à proclamer chacune de leurs victoires, satisfaire ces maîtres qui s'appelaient Cherubini, Auber, Rossini, Meyerbeer, comptait à leurs yeux plus que tout l'or du monde. C'étaient des artistes français dans la plus pure et la plus noble expression, sans ridicules préjugés, mais très dignes et tenant à suprême honneur de passer leur vie à bien mériter de la scène qui les avait faits ce qu'ils étaient; désormais nous n'avons plus que des virtuoses cosmopolites, le chanteur que notre conservatoire a formé, que nos suffrages ont mis à la mode, va se montrer aussi peu soucieux de ce qui se passe chez nous que s'il s'agissait de l'opéra de Pékin. Personne, hélas! ne tient à la maison; nul idéal que les gros bénéfices! Et ces habiles du moment savent-ils seulement à quoi ils s'exposent? Savent-ils qu'à ce métier-là leur voix s'use, le public de Paris se désaffectionne, et que, même en dehors de ce que ces habitudes foraines ont de regrettable, c'est toujours un mauvais calcul pour un chanteur que de vouloir, au risque de se surmener et de perdre sa voix, gagner en dix mois ce qu'il pouvait gagner en trois ans si tranquillement et sans quitter son pays autrement que pour aller apparaître à Londres pendant la saison?

F. DE L.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

ant
ra,
era
, et
gne
ons
ble
sa-
on-
age
ses
et
la
de
ans
ses
re,
ssé
sa-
er-
ent
on,
eur
ce
po-
ges
sse
ne
du
ce
que,
ble,
, au
qu'il
pays